



L'ITALIE,

LA SICILE, MALTE,

LA GRÈCE,

L'ARCHIPEL, LES ILES IONIENNES

ET

LA TURQUIE,

SOUVENIRS DE VOYAGE

historiques et anecdotiques;

PAR M. J. GIRAUDEAU DE SAINT-GERVAIS,

D. M. P.,

Membre de plusieurs Sociétés scientifiques, etc.

SECONDE ÉDITION.

A Paris,

CHEZ
L'AUTEUR, rue Richer, n° 6 bis;
DELAUNAY, Libraire, au Palais-Royal;
JULES LAISNÉ, Libraire, passage Véro-Dodat, n° 1;
BOHAIRE, Libraire, boulevart des Italiens, n° 10.

1835.



A. Guyot, Imprimeur du Roi, rue Neuve-des-Petits-Champs, N° 37.

ITINÉRAIRE DU VOYAGE.

Le voyage en Orient, projeté depuis longtemps, nécessitait des préparatifs et des frais immenses pour armer le bâtiment et pour faire déposer des charbons dans tous les points où nous devions relâcher. Après avoir réuni soixante souscripteurs, le départ fut fixé au 15 avril.

L'Administration mit à notre disposition le grand bâtiment à vapeur *le François Ier*, de construction écossaise, avec machines à basse pression, de la force de cent vingt chevaux, et connu par la supériorité de sa marche et la bonne tenue de l'équipage. Toutes les précautions furent prises pour la parfaite sécurité des voyageurs, qui arrivèrent en foule de tous les points de l'Europe, et qui, plus tard, réunis à la même table et soumis au même réglement, semblaient les enfans d'une grande famille, et offraient en miniature une république-modèle

Ce voyage avait d'autant plus d'importance, que nos soldats occupaient encore le sol de la Grèce, que le jeune roi venait d'y arriver, qu'Ibrahim-Pacha était aux portes de Smyrne, et que les deux flottes combinées de l'Angleterre et de la France croisaient dans la Méditerranée, pour protester contre l'occupation du Bosphore par les forces de la Russie.

L'itinéraire de ce voyage comprendra mon passage en Suisse; je décrirai le Simplon couvert de neige; et, après avoir esquissé Milan, Parme, Plaisance, Modène, Venise, Livourne, Gênes, je parlerai de Rome antique et de Rome moderne, avec ses cérémonies pendant la semaine sainte, et enfin de Naples et de la Sicile.

C'est à Naples que notre grande excursion devait commencer et finir. Nous avons suivi exactement la charte de l'itinéraire qui fut publiée avant notre départ, et dont je donne un extrait, avec l'indication des principaux faits dont j'entretiendrai mes lecteurs, ce qui servira d'introduction.

J'ai déjà lu, sur l'Orient et sur l'Italie, tant de voyages qui ne se ressemblent pas, qu'on ne

sera pas surpris non plus de trouver le mien un peu différent des autres. J'ai mal vu peut-être, mais, à coup sûr, j'ai vu dans l'intention de bien voir. J'ai beaucoup questionné, j'ai beaucoup étudié; car je ne suis pas de ceux qui disent en partant : *Je sais;* au contraire, comme je ne savais pas grand'chose, mon ignorance m'a été profitable, en ce que j'avais les yeux ouverts sur tout, dans la crainte de laisser échapper quelque fait intéressant ou curieux.

Quand on donne un portrait à juger, il n'y a qu'une chose à dire: *Voyez.* Pour mon ouvrage, il en est de même : *Legite et judicate.*

Itinéraire officiel du François Ier dans la Méditerra

DATES.	PORTS DE DÉPART.	DISTANCES en milles.	PORTS D'ARRIVÉE.
Avril 1833.	De Naples.	190	A Messine.
	Messine.	50	Catane.
	Catane.	120	Malte.
	Malte.	370	Corfou.
	Corfou.	155	Patras.
	Patras.	55	Zante.
	Zante.	70	Navarin et Modon.
	Navarin.	165	Napoli de Romanie.
Mai.	Napoli de Romanie.	25	Ile de Specia.
	Specia.	18	Hydra.
	Hydra.	15	Poros.
	Poros.	14	Égine.
	Égine.	35	Delphes.
	Delphes.	25	Corinthe.
	Corinthe.	30	Athènes.
	Athènes.	43	Cap Colonne.
	Zéa.	165	Smyrne.
Juin.	Smyrne.	60	Mitylène.
	Mitylène.	65	Ténédos, Troie et Daro.
	Ténédos.	170	Constantinople.
	Constantinople.	50	Bosphore, la mer Noire, Buju
	Bosphore.	80	Ile de Marmara.
	Marmara.	80	Koumkalé.
	Koumkalé.	70	Golfe d'Adramite.
	Adramite.	100	Smyrne.
Juillet.	Smyrne.	60	Scio.
	Scio.	70	Micone, Delos, Tenos.
	Tenos.	25	Paros, Naxos.
	Paros.	55	Ile de Milo.
	Milo.	220	Syra.
	Syra.	362	Malte.
Août.	Malte.	370	Trapanie.
	Trapanie.	30	Palerme.
	Palerme.	220	Naples.

ARCHIPEL, LES DARDANELLES, LA MER DE MARMARA, etc., etc.

OBSERVATIONS.
mpête. — Mal de mer. — On a visité Reggio, Taormine, mont Etna, Syracuse, et on a repris le bâtiment à Catane.
tifications de la ville de Lavalette, Catacombes, monumens des anciens Chevaliers.
uvernement républicain. — Bal. — Chambre des Députés.
a passé devant Leucade, Ithaque, Céphalonique.
passagers, qui ont traversé la Morée, ont rejoint le bâtiment à Corinthe et à Olympie.
le de Navarin, ancienne ville de Pylos, grotte de Nestor et trésors qui y sont enfouis.
pitale de la Grèce. — On a visité Argos, Micène et Tyrinthe. — Bal, concert, danse grecque. — Portraits du Roi Othon, de Colète, Colcotroni, Nicetas, des principaux chefs.
ite à l'amiral Miaulis; sa maison, ses réflexions sur la Grèce.
ines de Trézène, sur le continent.
mples de Jupiter.
a visité les ruines d'Olympie, nouvellement découvertes par l'armée française.
s passagers sont allés par terre à Athènes, en passant par Mégare, Eleusis et Salamine.
Pirée. — Parthénon. — Temple de Thésée. — Temple de Jupiter.
mple de Sunnium. — Ruines de la ville de Zéa.
emière ville turque; son port, ses mœurs, son commerce.
Pache nous envoia des présens. — Un Turc dîne avec nous et s'enivre.
ége de la ville. — Le Simoïs. — Le Scamandre. — Tombeau d'Hector. — Rencontre de la flotte française. — Les Dardanelles.
escription de la ville, de ses monumens, des mosquées que nous avons visitées avec un firman du Grand-Seigneur.
amps russes. — Flotte russe et turque de 36 vaisseaux de ligne. — Bal chez l'Ambassadeur d'Autriche. — Le Comte Orloff. — L'Amiral Roussin.
er de Marmara. — Carrières de marbres.
hâteaux d'Europe et d'Asie, à l'embouchure des Dardanelles.
uelques voyageurs sont allés visiter Brusa, ancienne capitale de la Turquie, le mont Olympe, et sont venus rejoindre le bâtiment à Adramite.
a poste. — Arrivée du Roi des Grecs, par le Madegascar, en Turquie.
uines, dépopulation.
'emples d'Apollon, de Mercure. — Excellens vins dont nous faisons provision.
rotte d'Antiparos. — Temple de Bacchus.
uines bien conservées. — Théâtres, etc.
mportance de cette île. — Quarantaine de cinq jours avec le Roi Othon.
Quarantaine de dix-huit jours comme bâtiment de guerre. — Le lazaret.
Ruines de Girgente et d'Agrigente.
Capitale de la Sicile; ses prêtres, ses églises. — Dissolution des mœurs. — Conservation des morts sans cercueil. — Séjour de la Duchesse de Berry et de son enfant.
Passage de la Duchesse de Berry avec Lucchesi Palli et le Comte de Ménars.

NOMS DE MES COMPAGNONS DE VOYAGE EN ORIENT.

S. A. R. le Prince Maximilien, Prince héréditaire de Bavière, frère du Roi de Grèce.
S. Exc. le Prince de Butera, Ambassadeur à Paris (de Naples).
M. le Baron de Grenger et son Epouse (de Munich).
M. le Duc de Villafranca (de Naples).
M. le Baron de Haann, son Epouse et son Fils (de la Courlande).
M. le Baron de Gabe (de Copenhague).
M. le Marquis de Crussol (de Paris).
M. Alex. Deby (de Bruxelles).
M. de Nauroy (de Paris).
M. Giraudeau (de Paris).
M. le Baron de Montlérus, Chargé d'affaires de Hollande à Naples.
M. le Baron Day (de La Haye).
M. Bertrand (de Paris).
M. Gohin (de Paris), 1833.
M. le Baron de Wolf, Officier russe (de Saint-Pétersbourg).
MM. de Tolède frères (de Naples).
M. le Marquis de Chaponnay (de Lyon).
Lord Welchear (de Londres).
M. Gosset (de Gersey).
M. Marchebeus, Architecte (de Paris).
M. Pothier, Négociant (de Metz).
M. de Mombret, Botaniste (de Paris).
M. le Baron de Seydlitz, Officier prussien.
Le Prince de Saint-Isidore (de Palerme).
M. le Comte de Bandini (de Sienne).
M. le Comte de Strozzi (de Florence).
M. le Baron de Bessler, Colonel bavarois.
M. le Comte Butler, Aide-de-camp du Prince de Bavière.
M. Windeland, Secrétaire du Prince (de Munich).
M. Labat, Minéralogiste (de Bayonne).
M. Ruddill, Capitaine anglais.
M. Barklay (de Londres).
M. Scott (d'Edimbourg).
M. le Baron Simmer (de Hambourg).
M. Graham, Officier de marine.
M. de Gastaldy (de Nancy).
Madame la Baronne Heikeinlied (de Stockholm).
M. Taylor, Capitaine de marine.
M. Buchanam, Anglais.
M. Brandt, Anglais.
M. Hayland, Capitaine anglais.
M. Zanh (de Hambourg).
M. le Comte Orski (de Hongrie).
M. Sacks, Professeur de belles-lettres.

De Smyrne à Constantinople.

Madame Maraccini.

De Palerme à Naples.

Madame la Duchesse de Berry.
M. Lucchesi Palli.
M. le Comte de Ménars.
Le Prince et la Princesse de Beaufremont.
Mademoiselle Lebeschut.

PHILOSOPHIE

DES

VOYAGES.

Les siècles se succèdent, mais ils laissent des traces qui ne meurent point avec eux. A l'éloquence des arts qui germent succède l'éloquence des arts au tombeau, et il ne serait pas difficile de prouver que l'histoire des monumens est celle des Etats.

Je le dis parce que je l'ai éprouvé. Un sol riche de palais debout et respectés parle avec moins de force à mon âme que ces débris de colonnes, que ces fragmens de corniches, qui furent jadis un temple où Jupiter et Apollon rendirent des oracles. La voix des tombeaux est si puissante !

Mais, quand le courroux des hommes a frappé sur les édifices, et les a couchés dans la poussière, ces hommes, à leur tour, couverts des débris qu'ils ont semés, disparaissent dans la nuit des temps, tandis que d'autres générations, avec les mêmes vices et les mêmes vertus, fières et insolentes comme leurs devancières, brillent et passent en se demandant où se cachent les nécropolis sacrées qui ont dévoré tant de peuples.

Où est aujourd'hui cette Grèce antique des Péri-

clès, des Aristide?... Les archipels orientaux sont peuplés d'ilotes.

Qu'est devenue la Perse de Darius, dont les armées innombrables se répandaient, victorieuses, du Bosphore jusqu'à l'Océan Indien?... Les Persans et leur scha attendent, abâtardis, la verge de fer du czar de toutes les Russies.

Et la Macédoine et son Alexandre, et Carthage et son Annibal, et Rome et ses Césars?... Tout est mort, excepté quelques fragmens oubliés, que le temps, petit à petit, lime de ses ailes de fer... Ainsi tout s'efface et disparaît... Les pyramides des déserts égyptiens ont déjà reçu de mortelles secousses; et la civilisation, si active pour élever, l'est encore plus pour détruire... Laissez-la franchir la Méditerranée, et bientôt, de Thèbes, de Memphis, il ne restera plus que des débris muets et ignorés.

Si l'étude n'était pas presque toujours un motif de curiosité, nous n'aurions pas aujourd'hui tant de causes de puissans regrets. Le vandalisme de la science est un de ceux qui ont été le plus funeste aux progrès des lumières. Au désir de voir et d'écrire a succédé, chez beaucoup de voyageurs, celui d'abattre et de posséder. Rien n'était sacré pour eux : les temples n'avaient pas de peintures dont ils ne voulussent un fragment pour leur *collection d'antiques;* les tombeaux surtout se peuplaient de spoliateurs avides, qui venaient, comme des voleurs de caravanes, interroger leur silence, fouiller les dernières dépouilles des morts, et rendre à la lumière, qui les détruisait à l'instant, les os calcinés

d'un dieu ou d'un roi enseveli au milieu de son peuple (1).

Rien n'est difficile comme de bien voir ; et c'est pour cela sans doute qu'il y a si peu de vérité dans les voyages. Je voudrais que le portrait moral du voyageur se trouvât toujours en tête du livre qu'il publie. L'enthousiasme est une fièvre aussi funeste à la raison que l'ignorance. Ne poétisez jamais si vous voulez instruire, et *deux et deux font quatre* cessera d'être vrai aux yeux de la plupart des hommes, si vous avez recours à une périphrase pour l'exprimer.

Un des travers de nos gouvernans est, sans contredit, ce désir qu'ils ont d'attacher leur nom à l'honneur de voyages lointains. L'Océanie est connue de nos jours plus que l'Espagne et le Portugal ; les îles Sandwich, les Mariannes et les Moluques voient souvent dans leurs rades les pavillons européens se jouer au milieu de leurs pros volans et de leurs doubles pirogues.

Une excursion à quelques lieues de Tunis, d'Alger ou de Maroc, nous serait aujourd'hui plus utile cent fois qu'un voyage de circumnavigation. Sachons donc ce qui se passe à nos portes, avant d'aller étudier les usages des peuples dont nous sépare le diamètre de la terre.

---

(1) L'on cite souvent la stupidité de ce voyageur anglais, qui, ne pouvant traduire une inscription grecque trouvée à Athènes sur une fontaine de marbre, en fit enlever tous les caractères à l'aide du ciseau, et les envoya à Londres, pêle-mêle, dans une caisse de plomb.

La Grèce et la Turquie, par exemple, sont encore inconnues. Ne me dites pas que cinquante voyageurs instruits et courageux les ont sillonnées dans tous les sens, car je répondrais que c'est peut-être à cela que vous devez de ne rien savoir. Le désir de ne pas répéter ce que d'autres avaient déjà publié, le besoin de créer du merveilleux, qui tourmente l'homme dans ses courses aventureuses, mais, plus que ces raisons déjà assez puissantes, l'impossibilité qu'il y avait naguère à parcourir des pays où, à chaque pas, un danger vous menaçait, et que vous étiez forcé, selon l'expression de l'un d'eux, de *traverser en fuyant*, sont les motifs qui nous ont valu tant de fausses notions sur les mœurs, les usages, les caractères des habitans de ces poétiques contrées, ainsi que sur la pauvreté ou la richesse du sol où vont se discuter sans doute bientôt de si hauts intérêts.

Même aujourd'hui l'exclamation de Montesquieu *Peut-on être Persan?* ne serait pas ridicule, et, en parlant d'un Turc de Constantinople ou d'un habitant de Smyrne, on dit encore à Paris : Peut-on être Turc, peut-on être Levantin? Nous sommes si casaniers, que, dès que nous trouvons dans un salon un homme qui s'est promené quelques jours en Espagne, en Angleterre ou en Italie, royaumes qui nous touchent, qui sont côte-à-côte avec nous, les questionneurs arrivent, se pressent, font cercle, et consentent volontiers à s'effacer pour mettre en relief le savoir de celui qui a vu le monde d'un peu plus loin que Versailles et d'un peu plus haut que la butte Montmartre. Qu'est-ce donc, lorsque

nous arrivons de la Grèce, lorsque nous avons fait une certaine traversée, lorsque nous avons couru quelques dangers et essuyé quelques bourrasques?

J'ai connu à Paris des jeunes gens à l'imagination ardente, au cœur bien placé, et pleins d'enthousiasme pour les belles entreprises, qui m'ont rarement quitté avant de me dire au moins une fois : « Que vous êtes heureux d'avoir tant voyagé!... » Ils s'ennuyaient au milieu des agitations de la capitale, ils baillaient à tous les théâtres, ils ne dansaient plus aux bals ; le jeu, les promenades n'avaient plus d'attraits pour eux ; et ils continuaient, et leur vie s'écoulait dans ce désœuvrement d'occupation, qui est le mouvement sans être le plaisir; et lorsque je leur répondais : « Faites comme moi, jetez un regard au-delà de cet horizon rétréci qui nous tient prisonniers ; rêvez un ciel plus bleu et plus chaud, des forêts vierges et des déserts de sables, des monumens antiques ; quittez pour plusieurs mois, pour plusieurs années s'il le faut, et ce lit moelleux sur lequel glisse une vie inutile, et ces promenades alignées, où l'on ne respire jamais qu'un air emprunté ; sachez une bonne fois par vous-mêmes ce que c'est qu'une tempête sur une mer difficile ; voyez d'autres hommes, étudiez leurs mœurs, vivez avec eux, et après, mais seulement après, vous trouverez dans cette vie calme et régulière qui vous fatigue ces douces joies qui vous fuient, ces heures de bonheur vrai que nul autre souvenir ne peut vous donner, et cette vieillesse si causeuse, qui réunit tant de voisins et d'amis autour

de votre foyer...» Prières inutiles, stériles recommandations! tous voudraient être de retour, aucun ne veut partir.

Autant de fois on voit de peuples différens, autant de fois on est homme. Je ne sais si on a dit cela avant moi : dans tous les cas, je le répète; les grandes vérités surtout ont besoin d'écho.

Je reviens à mon sujet, je reviens à la Grèce.

Lisez Sonnini, Châteaubriand, Pouqueville ou lord Byron, et je vous défie de jamais les mettre d'accord. L'un voulant peindre avec sa plume de moraliste, l'autre avec son enthousiasme mystique, le troisième avec des systêmes faits d'avance, et le dernier en poète, on croirait que ce n'est plus le même pays dont ils vous parlent, et l'on est tout étonné, après une description, de voir tomber les noms célèbres d'îles et de cités; les masses générales se ressemblent seules, mais où tout diffère dans les détails. Tournefort, sans contredit, est celui qui a le mieux vu, le mieux étudié, le mieux décrit; et, à cet égard, je ferai observer que l'homme le plus apte aux voyages est celui qui, affranchi de préjugés, se livre spécialement à l'étude des sciences exactes. Rien n'est positif comme les chiffres.

Aujourd'hui que la chute des Janissaires, les guerres contre les Russes, la reconnaissance du royaume de la Grèce et les conquêtes du pacha d'Égypte, ont jeté en Orient des myriades de spéculateurs et de curieux, les relations sont devenues plus faciles par l'absence des dangers. Ce n'est pas lorsqu'il craint de tomber un jour plus tard entre les mains d'un vainqueur heureux, que le vain-

queur de la veille exerce ses actes de vengeance ou de vandalisme; la perspective des représailles l'arrête et le désarme. L'on aurait beau trouver dans la politique des princes de justes motifs de division et de guerre, nos armées, poussées en Orient, ne persuaderaient jamais aux peuples attaqués que ce sont des luttes pour l'occupation de quelques provinces, ou l'insulte faite à un pavillon, qui les a fait marcher. La religion sera toujours là pour exciter à la défense des hommes à qui l'on dit chaque matin que les chrétiens sont les ennemis nés de leur culte. Au nom de l'honneur outragé, les populations orientales seront toujours immobiles; au nom du Coran et de Mahomet, dont la puissance depuis peu d'années est pourtant bien ébranlée, des milliers de bras s'armeront pour protéger les mosquées. Le drapeau seul du prophète a le pouvoir de remuer les masses que la parole du Sultan ne peut plus ébranler.

A défaut d'affection et de bienveillance, les Francs trouvent aujourd'hui, en Orient, un certain respect né de la crainte, dont les autorités s'empressent de donner l'exemple. C'est à nous de mettre à profit de semblables dispositions.

Le prince héréditaire de Bavière, frère du roi de Grèce, et le prince de Butera, ambassadeur extraordinaire du roi de Naples à Napoli de Romanie, et aujourd'hui ambassadeur à Paris, faisaient partie de notre expédition scientifique. A notre retour, nous avons pris à bord madame la duchesse de Berry, ainsi que son *mari* Lucchesi Palli, accompagnés du comte de Ménars et du prince de Beau-

fremont. Il ne sera pas inutile, je pense, à la relation de mon voyage, que je la varie par quelques épisodes intéressans où de si hauts personnages ont joué les principaux rôles... Des détails d'intérieur sont toujours lus avec curiosité; et si cette vérité, devenue triviale à force d'être répétée, *qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre,* reste encore à résoudre, je ne dois pas balancer à chercher des applications au proverbe populaire, ou à prêter des argumens pour le combattre.

Les parures du style ne brilleront guère dans ma relation... Ce sont des notes que je mets à jour. Je n'en veux rien retrancher, je n'y veux rien ajouter.

Assez d'autres déjà nous ont donné de l'éloquence à froid dans des pages où nous cherchions le récit le plus simple des faits. Je ne comprends pas l'historien qui veut nous occuper de lui quand il nous parle des autres; et puis encore, je dis que tout est faux dans l'écrivain qui, après avoir parcouru une contrée le crayon à la main, s'en rapporte plus tard à ses souvenirs et aux méditations du cabinet, pour nous initier à ses émotions. Les impressions des voyages doivent être tracées en face même des sites qu'on étudie ; ne vous fiez jamais à votre mémoire du soin de les rappeler : ce sont des traits, des lignes, des ombres, des détails et des masses dont vous aurez oublié la forme, la couleur, la variété... Faites une miniature de souvenir, et, si vous réussissez, vous verrez si vous ne le devez pas presque toujours au hasard.

En suivant la route que j'indique, il ne peut plus y avoir de graves erreurs. Il ne s'agit pas ici

d'un pinceau et d'une palette pour reporter sur la toile les images à traduire. La plume n'a pas besoin d'efforts ; elle est éloquente dès qu'elle est fidèle, et elle est fidèle dès qu'elle écoute le langage des regards. Les règles de la perspective ne peuvent pas être outragées, et il ne sera jamais faux de dire qu'on a été peintre dans une description, alors qu'on aura donné une idée précise, n'importe dans quel langage, du pays que l'on vient de décrire.

Quant à l'étude des mœurs et des usages, dont j'ai fait l'objet de mes plus constantes recherches, je lui ai appliqué les mêmes principes, et je m'en suis trouvé à merveille. Je peux avoir tiré des évènemens quelques fausses conséquences ; il est possible que j'aie fait des applications et des rapprochemens où l'erreur se trouvera à côté de la vérité ; mais le point d'où je serai parti, je défie qu'on le combatte avec succès. *J'ai vu ;* quel est le raisonnement qui pourra détruire ces deux mots ?... Montaigne avait raison quand il disait : « *Il nous faudrait des topographes qui nous fissent des relations particulières des endroits où ils ont été... Je voudrais que chacun écrivît ce qu'il a vu, ce qu'il sçait, non en cela seulement, mais en tous autres subjects.* »

Je n'ai pas cru devoir prendre d'autre guide.

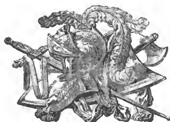
Mon itinéraire embrassera une partie de l'Italie, si belle et si riante, Malte, l'archipel Ionien, la Morée, les îles de la Grèce, Smyrne, Constantinople et ses minarets, la Sicile et son Etna, qui finira par l'engloutir, après lui avoir donné naissance.

Je laisse aux numismates et aux géologues toutes les fatigues de leurs savantes et minutieuses recherches. Les médailles sont un livre que la philosophie ne doit pas dédaigner, et la nature du sol que foulent les peuples a peut-être une grande influence sur leurs mœurs et leur caractère : mais ce n'a pas été là l'objet de mes efforts. Je me suis borné, dans un but d'utilité sociale, à crayonner l'état actuel des pays que j'ai visités, et à tracer le portrait moral des hommes influens que j'ai rencontrés sur ma route. Peut-être mes notes politiques acquerront-elles plus d'importance dans quelques années; car il n'est pas imprudent d'avancer dès aujourd'hui que les états du Levant sont à la veille de changer de face. L'empire turc, ébranlé dans sa base, s'écroule de toutes parts; le royaume de Grèce n'a ni puissance ni viabilité; les îles Ioniennes secouent les chaînes que les Anglais agitent sur leurs rochers, et la Sicile, insoumise par nature, fait déjà retentir sourdement des accens d'indépendance.

La science et la philosophie ne feront jamais des esclaves. Que la raison s'ouvre une route vers l'Orient, en dépit des volontés de ses princes, et vous verrez si le despotisme gardera long-temps sa puissance et ses tortures. Je sais bien que les hommes ne peuvent créer la liberté comme Dieu créa la lumière, et que nous sommes rarement libres au sortir de la servitude; mais la marche d'un peuple qui veut s'affranchir est puissante; les barrières qui la retardaient sont bientôt renversées, et la civilisation s'établit où la barbarie avait dicté ses lois.

La terre classique des arts les verra refleurir encore; et si la Grèce moderne n'a plus ses martyrs comme Socrate, ses guerriers législateurs comme Solon, ses soldats comme Léonidas et Périclès, espérons que le souvenir de ces grands noms ne sera pas stérile pour un peuple régénéré, qui, naguère encore, a donné sous nos yeux de si grandes leçons de courage et de patriotisme.

Les guerres, le despotisme et l'esclavage ont plongé les peuples du midi et du levant dans une nuit profonde; pourquoi ne sortiraient-ils pas de leur léthargie morale? La terre est toujours la même, le ciel est toujours aussi pur; les plantes, les animaux, rien n'est changé: les institutions seules ont modifié leur état social. Pourquoi la régénération de la Grèce ne serait-elle pas le signal de l'indépendance orientale, comme la France de Juillet sera peut-être le drapeau de ralliement des peuples du Nord?



CHAPITRE PREMIER.

SUISSE.

Genève.

On ne va jamais plus loin que lorsqu'on ne sait où l'on va; et pourtant l'incertitude dans les voyages est une chose si pénible, que j'aimerais mille fois mieux être condamné à une traversée sans repos, d'ici au port Jackson, pourvu qu'on me prévînt de la longueur de la route et du but de la course, que si l'on me faisait louvoyer continuellement en face des plus beaux sites du monde, sans me dire où ni quand je dois m'arrêter. Ce sont des mets délicieux qu'on expose sur la table aux yeux d'un homme affamé, et auxquels il ne lui est permis de toucher que du regard.

Ces choses-là, du reste, ne peuvent être bien comprises que par les voyageurs. Non pas, à la vérité, par les gens qui courent pour courir, et changent de pays pour changer de climat; mais elles sont bien senties surtout par ceux qui veulent voir pour apprendre et retenir, et par ces imaginations vives et pleines qui, dans les pages des temps passés, étudient les leçons du présent et de l'avenir.

J'aime un but connu dans un voyage, et c'est

pour cela, sans doute, que j'ai entrepris avec plaisir celui d'Orient, où j'étais sûr d'avance de recueillir des documens assez précieux pour pouvoir, au retour, les appliquer efficacement à d'autres études. Chez moi, l'avenir va plus loin que demain, et j'aime les travaux qui ont une certaine durée.

Ce voyage, projeté depuis six mois par la compagnie ayant le privilége de la navigation à vapeur dans le royaume des Deux-Siciles, était subordonné à un nombre déterminé de souscripteurs qui pût en couvrir les frais matériels, estimés approximativement à 80,000 fr.

Un de mes amis et moi nous hâtâmes de souscrire chez MM. Mallet frères. Ce fut une espèce de contrat passé entre nous deux; et je ne sais s'il garda dans son âme les mêmes impressions que moi, mais il est certain qu'en donnant de gaîté de cœur ma signature, contre laquelle pourtant je ne voulais point protester, j'éprouvai bientôt une certaine émotion de regret, pareille à celles que doivent ressentir ces fils de grandes maisons qui souscrivent volontiers de forts engagemens pour de légères sommes que leur *vendent* si cher d'avides spéculateurs..... Chez eux, comme chez moi, la joie du moment efface les craintes et les ennuis de l'avenir. Il faut de la raison et de la force de caractère pour rompre de douces habitudes et des liens de cœur pleins de charmes. A notre retour, l'amour nous sourira-t-il encore? trouverons-nous la même celle que nous laissons dans les larmes, et qui maudit notre ardente curio-

sité, tout en priant pour notre heureux voyage? Mais, si elle nous oublie, elle ne nous aurait jamais aimé sincèrement. Partons.

Mon incertitude ne fut pas de longue durée : les souscriptions avaient été remplies, et je reçus avis que le navire leverait l'ancre dans le courant du mois d'avril.

Je n'avais pas un jour à perdre ; en peu de temps mes préparatifs de départ furent achevés ; et, par un ciel bas et sombre, tel que l'hiver nous en donne si souvent à Paris, je me dirigeai vers le Jura.

La neige et le froid m'y suivirent ; j'en tirai un favorable augure pour le résultat de mon voyage ; et, à cette occasion, je ferai remarquer que les gens aux entreprises longues et difficiles sont en général superstitieux et presque dévots. Qu'on ne me cite pas d'exceptions, elles confirmeraient ma remarque; j'en appelle à la conscience des voyageurs.

Le trajet à travers les montagnes du Jura fut difficile et quelquefois périlleux ; la neige nous masquait la route ; et ce ne fut pas sans un vif sentiment de plaisir que je me trouvai sur le territoire de Genève, après six jours de fatigues sans profit, puisque le mauvais temps nous contraignit à tenir sans cesse fermés les stores de notre calèche.

Quelque avide qu'on soit d'arriver au but d'un voyage, le besoin de se reposer se fait toujours sentir en route. L'on dirait qu'on est fatigué des courses qu'on va entreprendre ; comme ces malades

à qui l'on offre une potion amère, et qui font la grimace avant d'en avoir senti le goût. Et puis, d'ailleurs, je m'étais promis de tout étudier, et je ne voulais pas, dès la première station, manquer à une promesse faite dans l'intérêt de mes plaisirs et de mon instruction.

A Genève, déjà l'on s'aperçoit qu'on a changé de pays. C'est bien encore une ville française, si vous voulez, et cependant elle vous frappe par son étrangeté, par ses environs, par son lac et son atmosphère pure et vive. Genève n'appartient pas à la Suisse, dont elle occupe une partie de territoire; Genève non plus n'appartient pas à la France, quoique le langage et les mœurs de ses habitans soient les nôtres. Genève est une ville européenne; c'est une cité *facile,* car elle se donne avec amour à quiconque veut en jouir. Les Anglais surtout la courtisent comme l'on fait d'une coquette; et, en réalité, elle leur appartient plus qu'à toute autre nation voisine. — Qui habite cette maison? — Un Anglais. — Et ce pavillon si élégant? — Un Anglais. — Et cette belle propriété qui se mire dans le lac? — Une famille anglaise... On parle anglais dans toutes les rues, dans toutes les places publiques; les tournures anglaises ne sont presque plus remarquées aux promenades, les autres seules sont les exceptions.

Genève est la ville du monde où l'on sait le plus exactement l'heure qu'il est... Monsieur est Genevois? — Oui, monsieur. — Horloger, sans doute?

— Non, monsieur. — C'est encore une exception assez rare.

Les environs de Genève sont ravissans. Ce sont les environs qui enrichissent la ville. Les sequins, les piastres et les guinées s'y donnent rendez-vous, et viennent, hôtes bien fêtés, se mêler dans le même comptoir. Le triage s'en fait la nuit; et, Prussien, Anglais ou Espagnol, le visiteur est reçu en ami de la maison.

Je vous plains de toute mon âme, si vous arrivez à Genève sans avoir bien compté avec votre bourse. Tout y est tarifé de manière à effrayer les fortunes les plus *confortables*. C'est Paris pour la coquetterie, c'est Londres pour les dépenses.

Il est défendu à tout bon citoyen qui aime les lettres et la philosophie de passer deux jours à Genève sans aller visiter le château de Voltaire. Là vivent tant de souvenirs de gloire! là sont inscrits sur un registre tant de noms obscurs et célèbres, que je reculai d'abord devant l'offre que me fit un concierge, en me présentant une page blanche..... Je suivis l'exemple de la foule, et je traçai mon nom entre celui de M. François Durand, marchand de bois à Lyon, et celui de Thomas Denis, fabricant de cirage à Angoulême. Quand l'avenir lira ces pages!...

Rousseau est *citoyen de Genève*. Celui que Voltaire appelait le *roux* Rousseau, cet écrivain éloquent, qui n'eut que le tort de croire et de publier

une grande vérité, c'est-à-dire qu'il était le premier penseur de son époque, eut pour père un horloger de Genève..... Il y a là de quoi illustrer l'horlogerie. Breguet aussi est, je crois, né à Genève; beaucoup de grandes villes en France ne citeront pas à leur profit d'aussi beaux titres de gloire.

Genève fut une des premières cités européennes qui adoptèrent la réforme de Luther et de Calvin; et tous les protestans que le fanatisme voulut persécuter en France y trouvèrent un accueil hospitalier. Depuis notre *querelle* de juillet, elle est devenue, pour ainsi dire, le Coblentz de la légitimité; on y rencontre fréquemment de hauts personnages, qui cherchent et trouvent dans le luxe des équipages et de la table des consolations à leurs honneurs *usurpés*. Genève est par conséquent une ville de condoléances et de récriminations.

Le lendemain de mon arrivée, je dînai chez un membre du conseil général de la République, et je ne fus pas peu surpris d'entendre tous les convives y discuter, sans aigreur et sans passion, les intérêts des rois et des peuples, comme dans un conseil de famille. Jamais la politique ne m'avait semblé si bonne créature; pour la première fois peut-être, elle ne donna naissance à aucune application offensante, à aucune expression de colère ou de mépris. La république en gants glacés me parut l'emporter sur les opinions rivales; et, avant de quitter le salon, j'avais vu la légitimité abâtardie serrer affectueusement la main au partisan des

doctrines Metternich, et recevoir un gracieux salut du fils d'un ancien membre de la Constituante.

La Suisse est le pays le plus montagneux et le plus élevé de l'Europe. Les cantons de Bâle, de Zurich et de Berne sont les seuls qui renferment des plaines de quelque étendue. Les paysagistes de l'Italie, de France, d'Angleterre et d'Autriche, viennent tous les ans enrichir leurs cartons des sites les plus pittoresques de ces contrées; et il ne serait pas ridicule aujourd'hui de dire que la Suisse se promène dans toute l'Europe, tant la gravure et la lithographie en ont multiplié les divers aspects. Du reste, le pays est si varié, si riche d'accidens, si coquet dans ses détails, qu'à toute heure du jour le paysage change de couleur, je dirai même de forme, et que deux tableaux pris du même rocher, dessinés de la même terrasse, peuvent fort bien ne pas se ressembler et être tous les deux très-exactement copiés.

Le sol de la Suisse est généralement pauvre; le granit et le calcaire s'en sont pour ainsi dire emparés. Mais l'agriculture y est dans l'état le plus florissant, surtout dans les contrées protestantes. Les troupeaux à laine en font la principale richesse; et c'est un coup-d'œil admirable que de voir, dominant les cascades et les chalets, des milliers de chèvres presque sauvages franchir d'un bond des précipices effrayans, et se percher, vagabondes, sur des pointes de quartz, semblables à des papillons blancs que le vent aurait balayés. Le chamois,

hôte plus svelte encore des régions élevées, semble donner à ses sœurs des leçons de liberté et d'indépendance, dont celles-ci n'ont pas le pouvoir de profiter, tant la garde des bergers et des chiens est active et vigilante.

Les Suisses, en général grands et robustes, ont de tout temps été renommés pour leur bravoure et leur patriotisme. Et pourtant l'étymologie qu'on donne au proverbe *point d'argent point de Suisse* n'est guère honorable pour leur caractère. Croyons plutôt que ce mot si humiliant, jeté contre une nation si hospitalière, n'aura été qu'une exclamation de colère et d'injustice à une exigence légitime.

L'indépendance de la Suisse date de 1308; son sol est de quatre-vingts lieues de longueur sur une largeur de soixante; elle a deux millions d'habitans, et ses revenus s'élèvent à peine à 800,000 francs. Mais que ne peut un gouvernement à bon marché!





Lith. Piaget

JEUNE FILLE DU VALAIS

Valais.

CRÉTINS. — ANECDOTE D'AUBERGE. — SION.

Le Valais est un des plus beaux cantons de la Suisse, et le plus varié en sites pittoresques; il s'étend depuis le territoire de Genève jusqu'au-delà des Alpes. C'est sur son territoire que naissent et meurent ces races inachevées d'êtres faibles, difformes et abrutis, que le créateur a jetés parmi nous, sans doute, dans un accès d'humeur bilieuse. Les Crétins sont un anneau de la chaîne mystérieuse qui lie la brute à l'homme. Sans intelligence aucune, hargneux et méchans comme des roquets, ivrognes, si on leur donne la facilité de se griser, voraces, irascibles, on dirait le génie du mal sous une forme bizarre, telle que Hoffman savait en créer dans ses rêves fantastiques. Privés de discernement et de goût, les excès les plus révoltans sont de leur essence. Le libertinage surtout les fait sourire; et les vices contre nature, oubliés de nos jours, mais très-fréquens chez les anciens, semblent revivre en eux.

Trapus et lourds, les Crétins sont presque tous sourds et muets; quelques-uns cependant, rares exceptions, parlent avec une volubilité extrême; mais leur langage est inintelligible : c'est une sorte

de grognement guttural, pareil au glouglou d'une bouteille qu'on vide. Les plus grands ont quatre pieds de hauteur. Leurs cheveux sont plats et serrés ; leur front, en opposition avec celui des idiots, est bas et avancé ; leurs yeux, petits et éraillés, lancent, sous des cils inégaux, des regards fauves et pleins d'avidité. Vous les voyez grincer des dents et s'agiter autour de leur bouge, si vous riez en les regardant. Mendians par instinct, leur premier mouvement est de tendre la main à qui s'arrête en leur présence ou leur adresse une question. A votre refus, attendez-vous à une grimace horrible et à une menace que l'impuissance de la mettre à exécution rendra plus énergique encore... Si vous m'en croyez, ne vous arrêtez pas auprès d'un Crétin, surtout avant votre repas, car quelque chose de nauséabonde s'exhale de l'individu que vous fuyez.

Le Valais est le lieu où vous rencontrez le plus de ces monstres à figure humaine. Et pourtant leur vie n'y est pas très-misérable. Une sorte de croyance, qui a probablement pris naissance dans un sentiment de commisération et de pitié, a doté chacun de ces êtres d'un pouvoir surnaturel qui lui permet d'exercer une certaine influence sur les familles ; et, lorsqu'un malheur quelconque vient frapper un individu ou fondre sur une propriété, la superstition, utile cette fois, en trouve la cause dans une injustice ou une sévérité trop rigoureuse qu'elle se hâte de réparer.

Sion est la capitale du Valais; je voulus voir et étudier cette capitale....

La construction des routes et leur entretien est chose merveilleuse dans un pays sillonné par des torrens dévastateurs, et des masses de granit qui ne portent sur leurs têtes noires aucune trace du frottement des siècles. Il semble aussi que les habitans de ces contrées ont parfaitement compris l'utilité des communications faciles, car les pluies et les torrens de neige qui pèsent en hiver sur leurs habitations et leurs campagnes envahissent les routes sans presque les détériorer.

Naguère encore, on était obligé, pour arriver à Sion, de s'embarquer sur le lac de Genève; mais les ingénieurs français ont sapé les roches séculaires qui bordaient les eaux, et le voyageur admire sur leurs débris alignés une chaussée en terrasse du plus merveilleux travail. A mesure que vous avancez, les proportions grandissent; et bientôt le passage, toujours large et spacieux, se trouve comme encaissé entre deux murailles perpendiculaires, qu'on dirait posées là, par la main des hommes, comme une barrière au caprice des élémens.

Sion n'est point une ville d'étude, mais c'est une halte agréable. Nous y arrivâmes le soir, et descendîmes dans la meilleure auberge qui nous fut indiquée. Bon gîte et hôtesse spirituelle et causeuse sont des évènemens fort importans pour le pèlerin des montagnes, qui souvent meurt de faim et

arrive à moitié gelé. Nous soupâmes avec un appétit d'enfer, presque sans prononcer une parole, sinon pour demander de nouveaux mets et de meilleurs vins. Après le souper vinrent les causeries, et, pour les animer, nous fîmes prier l'hôtesse de nous tenir compagnie pendant quelques instans. Elle s'y prêta de la meilleure grâce du monde, et il ne dépendit que de nous d'être bientôt initiés à tous les secrets des ménages d'une petite ville où le regard de la médisance glisse dans chaque foyer, et souvent aussi plonge dans chaque alcôve. Nous préférâmes pourtant les généralités.

La maîtresse de l'hôtel, qui est protestante, nous peignit d'abord les mœurs de Sion sous des couleurs si vives, que nous en fûmes presque scandalisés. Mais c'était une femme qui parlait, et le moyen de ne pas croire aux anathèmes d'une femme contre le libertinage et ses funestes conséquences !....

« La dissolution des mœurs que vous remarquerez dans notre malheureuse ville, poursuivit-elle avec une sainte colère, a pour principale cause la religion catholique..... Voyez ces nombreux couvens qui nous entourent : c'est de là que nous vient tout le mal. Les religieux qui les peuplent prêchent à tue-tête les charmes de la solitude, et leurs cellules sont presque toujours désertes ; ils parlent contre la bonne chère, et leurs caves et leurs buffets regorgent de mets succulens et de vins délicats ; ils menacent du courroux céleste les jeunes filles qui écoutent des paroles amoureuses, et souvent,

par leur conduite déréglée, ils donnent un démenti à leurs préceptes. C'est vraiment, je vous assure, une perversité épouvantable que celle de ces chrétiens en soutane qui, par le fait, sont au-dessus des lois, et font si impudemment de la morale ; nous sommes perdus dans ce canton, si un beau jour le feu ne dévore toutes ces Babylones impures que vous nommez couvens, et que nous appelons, nous, cavernes d'hypocrites. »

Nous étions en trop bon chemin pour inviter la sainte colère de l'hôtesse à s'arrêter ; aussi, interprétant notre silence en faveur de son opinion, elle continua :

« Moi, par exemple, messieurs, moi qui, par état, suis forcée à un nombreux domestique, j'ai bien plus à me plaindre que tant d'autres de cette perversité qui nous mine. Les voyageurs qui arrivent chez moi, souvent après des courses très-fatigantes, ont besoin de beaucoup de soins et de beaucoup d'égards. Les domestiques mâles me semblent peu propres à certaines attentions de ménage pour lesquelles ils sont sans intelligence. De jeunes filles, au contraire, trouvent dans leur instinct de bienveillance cette aménité, cette douceur de langage qui réjouit et invite à la dépense les hôtes qui arrivent..... Aussi, vous l'avez sans doute déjà remarqué, ma maison n'est peuplée que de servantes. Eh bien! qu'arrive-t-il? (poursuivit-elle en baissant ses beaux yeux noirs) que je suis forcée tous les ans de faire maison nette, à moins que

je ne veuille convertir mon auberge en une succursale de l'hospice de la maternité..... »

La confidence était complète; et, comme nous ne voulions pas nous déclarer vaincus sans combattre, nous fimes observer à l'hôtesse qu'il lui serait très-difficile de nous convaincre que les couvens seuls fussent coupables d'aussi graves désordres; que c'était peut-être juger trop sévèrement les religieux qui les desservent, et qu'au surplus un remède efficace était à sa disposition, puisqu'il dépendait d'elle de ne prendre à son service que des domestiques vieilles et laides.....

— « Eh! messieurs, notre charité pour le prochain ne va pas jusqu'à nous imposer le sacrifice de notre fortune. Les voyageurs ont besoin d'autres choses que d'une bonne table. A leur arrivée, il leur faut encore un langage prévenant, une figure joyeuse, un sourire qui les délasse. Les jeunes filles du Valais ont presque toutes ces qualités précieuses, et je dois renoncer à mon état ou accepter leurs services. »

L'argument nous parut sans réplique; nous louâmes la bonne hôtesse de sa morale et de sa raison, et nous la priâmes de nous faire donner des flambeaux pour monter dans nos appartemens.... Plusieurs frais minois accoururent. Un de mes compagnons de voyage, disciple assez relâché de quelque reclus de l'école monacale du Valais, voulut essayer un propos galant auprès de celle qui devait le guider dans sa chambre à coucher; mais il fut reçu

par un de ces gestes énergiques contre lesquels la force physique seule a de la puissance; et un regard dédaigneux acheva de le confirmer dans l'opinion que les paroles sévères prononcées par la maîtresse de la maison étaient une calomnie aux mœurs des jeunes filles valaisanes. Nous nous souhaitâmes une bonne nuit.

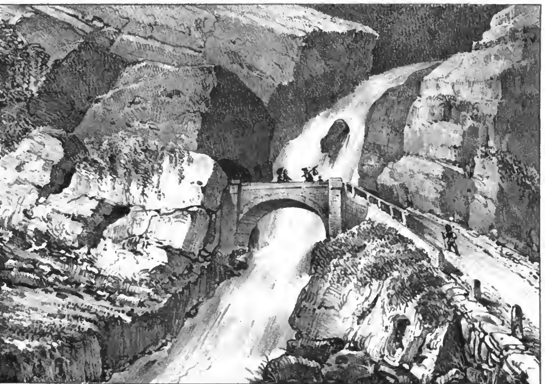
Le lendemain, je remarquai que mon ami me semblait plus fatigué par son repos que par la course de la veille, et je lui en demandai la cause. — « Tu es dans l'erreur, me répondit-il, j'ai bien dormi; cette auberge est calme, tranquille; je serais enchanté d'y passer quelques jours encore; si tu n'étais pas pressé de partir, je pense que nous pourrions recueillir ici des notes qui ne seraient pas sans intérêt pour la relation de notre voyage. »

A peine avait-il fini son invitation, qu'une jeune fille, dont je donne le portrait et le costume, passa près de nous, celle-là même qui l'avait si mal reçu la veille après le souper. Elle était rayonnante. — Ces messieurs partent déjà? (et elle ne regardait que mon compagnon de voyage). — Non, peut-être.... je consultais mon ami. — S'il vous refuse, laissez-le partir seul. — Vous croyez donc que je l'invite à rester? — Je le pense, je l'espère. — Mais votre colère d'hier au soir? — Monsieur m'en veut toujours? — Non, vous êtes pardonnée. — A la bonne heure; restez donc encore quelques jours et je vous promets de mettre jusqu'à votre départ

votre indulgence à la même épreuve. J'aime les voyageurs qui n'ont pas de rancune.

J'avais été moins *insulté,* je persistai à partir; ce fut la même jeune fille qui vint nous présenter la note, et j'allais gronder mon ami de l'énormité de son *pour boire*, quand je me sentis désarmé par un regard de la jeune montagnarde.... Vous verrez que quelque religieux de couvent se verra calomnié, avant un an, par le fait de notre séjour à Sion !....





Lith. Piaget.

Les Alpes.

NEIGE. — AVALANCHES. — PRÉCIPICES.

Pour deux voyageurs préparés d'avance à des courses lointaines sous un soleil très-peu oblique, c'est un rude début qu'un passage assez long à travers les Alpes, alors que la neige est descendue des cimes élevées jusque sur le toit des chalets qui pointent au fond des précipices. Telle était pourtant notre position, à nous aventureux *amateurs*, qui avions rêvé, même avant de nous mettre en route, les riantes contrées de l'Italie et les larges cicatrices du Parthénon et du temple de Thésée, creusées par les rayons brûlans du soleil de la Grèce. Nous nous soumîmes de gaîté d'âme, et nous nous enfonçâmes, la bêche à la main, dans les mille serpenteaux d'une route ascendante dont nos guides nous assuraient connaître parfaitement les stations.

Le Simplon est une des plus hautes montagnes de la Suisse; son sommet s'élève à 11,000 pieds environ au-dessus du niveau de la mer.

C'est sur le flanc de cette masse énorme de granit, de quartz micacé et de calcaire, que Napoléon fit ouvrir une route admirable, plus étonnante que tout ce que les temps anciens et modernes vou-

draient lui opposer. La ligne tracée dans une chaîne de montagnes de quinze lieues de long occupa pendant cinq ans plus de trois mille ouvriers, qui luttaient même contre la rigueur des saisons pour répondre aux vues du grand homme. Huit rochers monstrueux furent percés, on jeta cinquante ponts sur des ravins, et l'on employa 175,000 livres de poudre. Aussi, pendant huit mois de l'année, les piétons et les voitures peuvent-ils, sans le moindre danger et sans guides, effectuer un voyage jusqu'alors impraticable.

Mais quand la neige et les avalanches arrivent menaçantes et se précipitent sur le sol qu'elles envahissent, oh! alors le danger se montre partout et à chaque pas; il se suspend sur la tête des voyageurs, il l'entoure comme un réseau, il lui fait perdre la route qu'il avait à franchir, il lui ôte souvent la possibilité de rétrograder, et toute incertitude, en ce moment, est le triste présage d'une catastrophe. Il n'y a pas d'année que les neiges du Simplon ne vomissent, au temps des fontes, quelque cadavre d'imprudent voyageur qui aura peut-être ri, en partant, du récit des dangers auxquels on avait voulu le soustraire.

Nos guides, arrivés à une certaine hauteur, démontèrent notre voiture; et nous voilà à la merci des pentes rapides que nous avions à parcourir. Le temps était superbe. Un voile éclatant couvrait la terre, et, de distance en distance, apparaissaient aux regards les crêtes brunies des rocs taillés à pic,

ou les bras poudrés des pins et des chênes noirs, dont les racines vigoureuses bravent si bien les rapides rafales qui les courbent ou les mutilent De loin, ce spectacle est effrayant la nuit; on dirait un sabbat de fantômes qui se lèvent sur un cimetière pour y danser une ronde nocturne.

Et, qu'on ne s'y trompe pas, tout devient fantastique aux yeux et à l'imagination, alors que, pour la première fois, nous planons sur les abîmes, et que de gigantesques tableaux se déroulent devant nous. Notre imagination grandit en proportion des objets qui nous entourent; et peut-être que nos armées n'auraient pas si facilement triomphé de la haute Italie, si leur conquête n'avait pas suivi de près celle des Alpes, bien plus étonnante et plus miraculeuse encore.

Mais ce qu'il faut surtout admirer au milieu de ce chaos de neiges réunies en gerbes régulières, ou ciselées comme des collerettes de dentelles, c'est cette prodigieuse variété de couleurs que les rayons du soleil donnent aux couches dont les vents modifient à chaque instant les fòrmes bizarres. Par intervalle, on se croirait au sein d'un océan immense de rubis qu'une main invisible sèmerait dans les airs; une autre fois, on dirait, étendues à vos pieds, des prairies émaillées de fleurs; et vous n'avez pas fait vingt pas, que cet éclat dont vos yeux étaient éblouis se ternit par la transparence des terrains sombres que la neige n'a que faiblement recouverts.

Ici c'est pour le regard. D'autres phénomènes

vont bientôt appeler votre attention et réveiller votre surprise.... Un bruit sourd, monotone, pareil au roulement lointain du tonnerre, frappe vos oreilles. Il vous arrive répercuté par cent échos cachés dans les flancs déchirés des montagnes, de sorte que vous ne savez si la cascade est devant vous, à vos côtés, ou si vous l'avez dépassée. L'entrée de la galerie Gondo, au bord de laquelle se précipite une belle cascade, m'a paru propre à donner une idée de ces nappes d'eau qui, descendant du sommet des Alpes avec un fracas horrible, vont, plus loin, apporter la richesse aux plaines riantes qu'elles fécondent..... J'en donne le dessin, qui est fort exact. Le mugissement devient plus aigu; vous avancez encore, et là, sous vos pieds, à une profondeur effrayante, vous voyez des tourbillons d'écume qui, après avoir bouillonné, se précipitent en flots tumultueux dans le lit étroit que les siècles leur ont creusé.... Levez la tête maintenant; voyez-vous cette cime glacée qui vous domine? C'est de là que se précipite le fleuve que vous retrouverez, plus tard, paisible dans la plaine, et répandant au loin la fertilité et le bonheur.

Et tandis que vous êtes plongé dans cette admiration puissante, à laquelle nul souvenir du passé n'a pu vous arracher, vous avez perdu votre route; des flots de neige l'ont effacée. Point de sentier pour aller en avant, plus de sentier pour rétrograder; et la nuit avance, la nuit longue, glacée,

Lith. Piaget

une nuit solitaire, car le bruit de la cascade ne sera interrompu que par le sifflement de l'aigle brun qui va retrouver son aire. Oh! n'importe; allez, allez toujours; votre vie est en jeu; quelques pas de plus, elle peut être sauvée; un pas de moins, et vous êtes perdu sans ressource; croyez-moi, avancez encore, car l'avalanche qui tue et engloutit, qui entraîne et brise, l'avalanche qui s'échappe du sommet des monts, fait déjà entendre ses craquemens effroyables. Il ne suffit pas d'éviter ses atteintes, il faut encore ne pas se trouver à proximité de la colonne d'air qu'elle va déplacer dans ses bonds si rapides, pour n'en pas éprouver les terribles effets. Quand elle vous frappe, vous êtes mort; quand elle passe auprès de vous, c'est comme si elle vous avait atteint. Jamais torrent n'a occasioné autant de ravages; jamais tempête n'a fait plus de victimes. Des villages entiers ont été engloutis sous des avalanches, et les récits qu'en ont fait les premiers historiens seraient à peine croyables, si, de nos jours, de semblables catastrophes ne venaient souvent frapper les habitans des vallons de la Suisse.

Notre petite caravane se trouva pendant quelque temps exposée à de grands dangers. L'assurance et l'habileté de nos guides ne contribuèrent pas peu à soutenir notre courage; et malgré la neige qui tombait en rapides flocons, et qui pesait sur notre voiture transformée en traîneau, nous pûmes

jouir tout à notre aise du spectacle grandiose qui se déroulait à nos regards.

Cependant nous montions encore; mais les *rampes,* moins rapides qu'au départ, et le froid, qui devenait à chaque pas plus intense, nous annonçaient que nous arriverions bientôt au terme de nos fatigues. Déjà l'horizon ne nous dominait qu'à de rares distances; souvent, à travers les embrasures de quelques rochers à pic, nos regards plongeaient avec avidité dans le vide, et ne s'arrêtaient que fort loin, sur des objets confus, inarticulés, que notre imagination impatiente appelait une plaine, un hameau, une ville..... Elle ne nous trompait pas.

Nous couchâmes dans le village du Simplon, que je dessinai à la course; le lendemain nous reprîmes notre route; elle descend avec une rapidité prodigieuse; et c'est ici que, malgré nos prévisions, nous courûmes les plus grands dangers. Les rayons du soleil, pénétrant la neige, la rendaient tellement malléable, que, ne trouvant pas de point d'appui assez solide pour nous retenir, nous parcourions souvent de longues échappées avec la rapidité d'un cheval lancé au galop. Mais là-bas, là-bas, loin de nous encore, et déjà riantes et diversement colorées, se déroulaient à nos regards ébahis les riches campagnes du Milanais.... Mon ami et moi étions dans l'extase. Notre silence était de l'admiration..... Ici, sous nos pieds et sur nos têtes, des neiges, des glaces, des sapins, des blocs de granit, et un froid vif et pénétrant; là-bas, de vastes prairies, des

plants magnifiques d'oliviers, de riants villages et une douce chaleur; ici, la fatigue; là-bas, le repos; ici, la crainte des dangers, d'autant plus puissante que le port était en face, et dans ce port, le plaisir de leur avoir échappé, et le bonheur plus vrai encore de les dire, de les conter.... Voilà la vie, ce me semble : une alternative de joies et de souffrances, le passage rapide d'une émotion de bonheur à une émotion de trouble et d'amertume. O belle et poétique Italie ! heureux celui qui te salue pour la première fois !



CHAPITRE II.

ITALIE.

BRIGANDS. — MENDICITÉ. — CORRUPTION.

J'ai dit : *Heureux le voyageur qui salue l'Italie pour la première fois* ; je m'étais trompé.

L'Italie est une grande coquette endimanchée, dont vous ne distinguez toutes les parures qu'après de longues et minutieuses études. Voir l'Italie n'est pas assez, ce n'est rien ; l'étudier est un plaisir, une surprise de chaque jour, de chaque minute ; la savoir par cœur, se la rappeler dans ses détails, c'est la posséder, et la posséder est un bonheur auquel peu d'autres peuvent être comparés au monde. Heureux donc celui qui, après avoir dormi au bruit des cascades de Tivoli, ou rêvé de gloire et d'indépendance au pied du Vésuve bouillonnant, ou soupiré d'amour sous les fraîches vignes des jardins suspendus qui couronnent Gênes la superbe, y retourne comme auprès d'une maîtresse délaissée dont on veut effacer les regrets et les larmes !... O Italie ! ô Rome des Césars et des papes ! ô Venise, fille des doges et des flibustiers ! et toi, Milan, avec ta cathédrale dentelée ! et Livourne et les flots

argentés qui baignent tes murailles! et Pise, avec ta tour penchée, et tes campagnes diaprées où les bandits vous détroussent, sans que les potences aient jamais pu les détruire..... je vous reverrai encore une fois, ou ma vie sera courte ; car, moi aussi, je m'accuse de ne vous avoir pas fêtées avec assez d'adoration, de ne vous avoir pas aimées avec assez d'idolâtrie.....

L'Italie est de toutes les contrées d'Europe celle qui a le plus de droits à un culte particulier. Reine de l'univers sous les Césars, elle porta la guerre jusque dans le sein de l'Afrique et de l'Asie ; mais avec elle au moins voyagèrent les arts qui régénèrent les peuples. Esclave abâtardie sous les descendans de saint Pierre, elle a droit encore à nos respects par les leçons que nous recevons dans ses débris éloquens, qui disent si bien sa grandeur passée. Jeune ou décrépite, souveraine ou soumise, elle porte toujours en elle un tel caractère de noble antiquité, qu'il n'est plus permis de rire de sa chute, à moins de sacrilége. On se rappelle involontairement que cette colonne fut elevée en l'honneur d'Antonin, et cet arc de triomphe, pour célébrer une conquête de Scipion ; ici fut le pont que défendit Coclès, là le Capitole, où Catilina entendit sans s'émouvoir les menaçantes paroles de Cicéron, et à ses côtés cette roche Tarpéienne, maintenant au niveau du sol.

Du reste, son Vésuve est toujours debout, toujours vomissant des laves qui engloutiront peut-être de-

main quelque nouvelle Herculanum; ses Apennins n'ont pas vieilli comme ses temples et ses palais; les eaux du golfe de Naples n'ont rien perdu de leur transparence; ses montagnes de Carrare enrichissent encore l'Europe de chefs-d'œuvre, et son ciel bleu, si rarement voilé, la protége contre les fléaux qui dépeuplent si fréquemment des contrées voisines.

L'Italie est le jardin de l'Europe et la terre classique des beaux souvenirs. Pendant le moyen âge, les républiques de Gênes et de Venise ont promené leurs pavillons victorieux sur toutes les mers, et accaparé, presque pour elles seules, la plus grande partie du commerce de l'Orient. Sous les Médicis, les arts et les sciences y ont brillé du plus vif éclat. Ses musées se sont peuplés de tableaux et de statues; ses cités, des dessins et des fresques des meilleurs maîtres; l'extérieur même des palais était enrichi de scènes coloriées des faits les plus importans des histoires de Rome et de la Grèce, de sorte qu'il était vrai de dire que les arts *débordaient* en Italie.

Les arts et la gloire prirent leur vol. A l'Italie régénératrice succéda l'Italie impudique et abâtardie. Sous le manteau de la religion et de la foi, l'irréligion et le fanatisme s'y établirent en maîtres et s'emparèrent du pouvoir. Au lieu de ces riantes caravanes de peintres et d'improvisateurs qui animaient les campagnes et les grandes routes, on ne vit plus, précurseurs de troubles et de divisions, que des gens vêtus de noir qui criaient anathême

sur les familles, au nom du Dieu qu'ils outrageaient. Chez un peuple à imagination ardente, la peur agit avec force. Le bigotisme s'empara des esprits, et les prêtres seuls gouvernèrent. Ce fut le règne de la superstition.

L'entrée de nos armées dans la haute Italie, et l'occupation par nos troupes victorieuses des provinces du sud, amenèrent quelque changement dans la direction des affaires. Mais la soutane humiliée ne se tint pas pour battue : elle se fit hypocrite, et prêcha à voix basse la révolte et l'assassinat. De là l'organisation savante de ces bandits audacieux qui s'échelonnèrent sur tout le royaume, et qu'il était impossible de poursuivre au milieu des montagnes où siégeait leur quartier général. Les couvens étaient les repaires nocturnes de ces assassins courageux, qui attaquaient souvent nos bataillons dans les plaines de la Romagne et de la Lombardie, et les Calabres, plus agrestes, savent quel sang généreux a été versé pour les purger de ces détrousseurs de caravanes.

Aujourd'hui, avec moins de protection de la part des ordres religieux, les bandits italiens sont encore organisés de manière à effrayer les voyageurs. L'on sait où ils campent, l'on est prévenu d'avance du lieu de l'attaque, et un contrat est souvent stipulé pour éviter l'effusion du sang. La part du voleur est proportionnée à la richesse de celui qu'on poursuit, et alors chaque article de l'acte signé est scrupuleusement exécuté. La sain-

teté du serment d'un bandit italien est chose sacrée, car la Madone cesserait de bénir son poignard et son escopette.

Et, qu'on ne s'y trompe pas, cette foi du voyageur en la parole d'un chef de bande est, sans contredit, son meilleur passeport dans toute l'Italie. Quant à moi, je ne vois pas de guide plus sûr de Venise à Gênes et de Milan à Naples, que la compagnie d'un brigand de la Lombardie ou des Abruzzes. Il a tant d'amis dans le royaume!

Du reste, le gouvernement est presque toujours sans puissance contre les vols à main armée qui désolent ces contrées si riantes. La police est, dit-on, souvent complice des brigandages, et partage avec les bandits le produit des rapines et de l'assassinat.

Quoique sous un soleil brûlant, l'Italie, sillonnée par de hautes montagnes, a ses heures périodiques de fraîcheur ravissante, pendant lesquelles on sent glisser la vie par tous les pores. Entourée d'eau, elle reçoit, à leur naissance, ces brises légères que l'Adriatique et les flots méditerranéens lui envoient avec amour. L'Italie est un pays de nuit. La journée, dans la plupart de ses villes, est consacrée au sommeil, et le soleil se couche alors que les plaisirs bruyans se réveillent. C'est ce qui fait dire aux Napolitains qu'à midi on ne voit que des Français et des chiens dans les rues.

Il ne faut pas croire que l'Italie, tout assoupie qu'elle est, ne puisse pas un jour se lever mena-

çante contre la force et le despotisme. Ce qui la tue, ce sont ses états, indépendans les uns des autres. Huit monarques pour quelque millions d'habitans ! Que ses enfans se réunissent en faisceau, et vous verrez si la balance de l'Europe n'en sera pas ébranlée. Le sang est rouge chez la jeunesse méridionale, lorsqu'elle rêve vengeance et amour de la patrie.... Attendons. Les leçons du passé sont plus stériles aux rois qu'aux peuples.

La richesse du sol de l'Italie est égale à celle des plus belles provinces d'Espagne ; les orangers y croissent en pleine terre, et de beaux pâturages y nourrissent de nombreux troupeaux, qui sont la principale fortune de certaines provinces.

Et pourtant la misère, cette misère effrontée et mendiante qui repousse au lieu d'attirer, qui fait naître le dégoût et non la pitié, s'y montre vivace, héréditaire. Elle vous poursuit sur les grands chemins ; criarde et rapace, elle vous attaque dans les villages et s'attache à vous dans les grandes cités, où nul n'est à l'abri de ses persécutions.

« Quel est votre état ?—Je suis mendiant.—Voulez-vous travailler ? je vous donnerai de quoi vivre. — A quoi bon ? puisque je trouve de quoi vivre sans travailler..... »

On m'avait dit que les mœurs étaient dissolues en Italie ; on m'avait dit vrai. Les coins des rues ont beau être ornés de Madones auprès desquelles brûle un cierge toute la nuit.... ce n'est pas la

Madone seule qu'éclaire le cierge ; il est là aussi peut-être pour favoriser des orgies, auxquelles on ne prélude qu'après avoir prié la Vierge de détourner ses regards.

Prenez garde cependant; cette corruption de mœurs qui nous blesse tant, nous, aussi vicieux mais plus hypocrites, cette corruption, dis-je, ne se montre pas partout avec autant d'effronterie. Elle est plus cachée dans les villages ou les petites villes; mais Rome, Naples, Venise, Gênes, Milan, oh! là, le vice n'est plus même le vice, c'est une habitude, il est traditionnel, personne ne songe à le détruire, à le combattre. Il est d'ailleurs si commode, si séduisant, que je plaindrais fort celui qui essaierait de le détrôner.... L'air est embaumé, le ciel est pur, les nuits harmonieuses, et les femmes si impressionnables!... O Italie!



Milan.

AUTRICHIENS. — COURTISANES. — ÉGLISES.

Je l'ai dit, je veux être vrai avant tout, et, pour cela, je ne parlerai que de ce que j'aurai vu. Je me défie des autres depuis qu'ils m'ont donné de si fausses notions. Moi, j'écris en face des objets. J'ai là mon calepin et mon crayon; j'écoute et je recueille. Ma mémoire ne laissera rien échapper de ce que le papier pourra conserver, car dans une heure tout sera religieusement classé. Ce n'est pas, d'ailleurs, quand il est question d'un pays aussi connu que l'Italie, qu'on peut essayer le mensonge : trop de gens se lèveraient à la fois pour vous donner un démenti; mais je rappelle la marche que je me suis tracée, afin qu'on ne révoque pas en doute mes récits lorsqu'il s'agira de contrées moins parcourues. Les romans les plus touchans n'auront jamais l'intérêt de la vérité, et ce n'est pas dans les voyages qu'il faut en appeler aux fictions.

Milan est la capitale du royaume Lombardo-Vénitien. Riche et peuplée, elle est aussi remarquable par l'antiquité de son origine que par la hardiesse de ses monumens. La cathédrale, toute en marbre blanc, est sans contredit la plus grande

et la plus curieuse du monde après Saint-Pierre de Rome.

Tout est français à Milan, les moeurs, les costumes, l'aspect général des édifices, la légèreté et l'insouciance des habitans. On croirait entrer à Bordeaux, ou plutôt à Paris rapetissé. Notre idiôme y est parlé dans chaque famille, et le bas peuple même semble oublier parfois et sa langue si douce, et la poésie de ses chants nationaux, pour les refrains de nos vaudevilles et les airs de nos opéras. Je ne fus pas peu agréablement surpris un jour d'entendre, au coin d'une place, des airs de *Robert-le-Diable* chantés avec un goût exquis par deux rémouleurs, autour desquels s'était arrêtée une foule immense pour écouter et applaudir.

Le Cours de Milan, ce sont nos boulevarts. Même foule, même variété de physionomies, même empressement de désœuvrés, mêmes folies, presque même luxe. Le hulan qui généralement escorte les riches équipages vous désenchante pourtant et vous chasse de Paris. Sans lui, on se croirait en face des passages de l'Opéra et de Tortoni.

De toutes les rues, la plus riche, sans contredit, la rue du Cours, peut quasi rivaliser en élégance avec les plus belles de la Chaussée-d'Antin. Les autres, en général, sont larges et propres, et les magasins qui les ornent, brillans et de bon goût.

Si la religion ne parle pas avec efficacité au cœur des Milanais, ce n'est certes pas la faute des prêtres, qui ont, pour ainsi dire, semé les églises dans toute

cette vaste cité. Mon intention n'est pas de les décrire ; la liste seule en est fastidieuse ; écoutez :

Saint-Raphael, dont la façade est de Pollegrino. Plusieurs tableaux de grands maîtres la décorent.

Sainte-Marie de Servie, dont le clocher est si ridicule. C'est dans cette église qu'on voit un tableau représentant le Christ au jardin des Oliviers, peint par Lomazzo, poète, physicien, géomètre et littérateur distingué. La destinée de ce savant fut des plus bizarres. Il eut un jour envie de consulter l'astrologue Cardan sur son sort à venir. Celui-ci osa lui prédire une cécité précoce ; et en effet Lomazzo, aveugle à vingt-trois ans, ne s'occupa plus que de poésie, et composa son admirable *Traité de la Peinture*, que les connaisseurs préfèrent même à celui de Léonard de Vinci, qui ne se fit point scrupule de puiser à une source si précieuse.

Notre-Dame-de-San-Celso a toute la grandeur et tout l'éclat des belles églises de Rome. Ses colonnes de marbre, les superbes statues, les sculptures de sa façade, et tous ces détails de corniches et d'arabesques qui ajoutent à l'ensemble d'un monument, attirent à cette église les amateurs et les curieux.

Saint-Calimère, qui est niché on ne sait où dans le martyrologe, et que vous connaissez aussi peu que moi, a aussi son temple et ses fidèles.

Saint-Etienne majeur doit une grande partie de ses ornemens au cardinal Frédéric Borromée.

Merci au cardinal pour ses ornemens d'assez mauvais goût.

Saint-Nazaire a été bâtie par saint Ambroise, en l'honneur des Apôtres. Presque à la porte d'entrée, et à moitié de la voûte, les curieux s'arrêtent pour sourire à l'épitaphe originale que l'aventureux Italien Jean-Jacques Trivulce composa pour lui-même : *Jean-Jacques Trivulce, fils d'Antoine, qui jamais ne se reposa, repose ici : tais-toi.*

Puis viennent *Saint-Eustache*, placé en paradis sans doute auprès de saint Calimère, *Sainte-Marie de la Victoire*, *Saint-Laurent*, *Saint-Georges-al-Palazzo*, *Saint-Maurice*, *Sainte-Marie Porta*, et cent cinquante ou deux cents autres que je n'ai point visitées de guerre lasse, parce que je me mis en tête que mon *cicerone* avait l'intention de me présenter à tous les saints et à toutes les saintes du calendrier italien, plus riche dix fois que le nôtre, mais moins aussi que le calendrier espagnol, lequel, tous les ans, se dote d'une trentaine de nouveaux élus. Deux béatifications par mois, ce n'est guère, dans ce siècle de tant de vertus.

Vous venez de voir que, si les hommes manquent au culte, le culte ne manque pas aux hommes. Au reste, les Italiens, en général très-libertins, comme nous l'avons déjà dit, sont aussi fort superstitieux, et leur dévotion particulière en la puissance de certains élus, canonisés on ne sait où, est pleine de candeur et de foi. J'ai vu des jeunes gens, tout entiers aux joies de leur âge, et livrés aux plaisirs mondains

d'une soirée bruyante, s'échapper rapidement, laisser inachevée une conquête amoureuse ou une partie de jeu, pour aller chez eux allumer un cierge que, dans la précipitation de leur départ, ils avaient oublié de consacrer à saint Eusèbe ou à saint Simplicien, dont personne, je pense, ne récusera l'immense crédit auprès du Tout-Puissant.

Il n'est pas faux de dire que les églises, en Italie, sont gardées par les mendians. On les trouve, pour ainsi dire, agglomérés sous les péristyles, se communiquant leur vermine, leur dégoûtante saleté et leurs vices. Ce sont eux qui, les premiers, voulurent façonner nos gueux de la cour des Miracles à l'entretien de certaines plaies qu'ils étalaient, orgueilleux, aux regards épouvantés de la multitude. L'usage en est perdu chez nous, mais il se conserve vivace en Espagne et en Italie, terre classique et paradis terrestre des fainéans en guenilles et des quêteurs le stylet à la main.

Après avoir parlé des églises, ne serait-il pas juste que je vous entretinsse aussi des prêtres qui les desservent avec une ferveur tout italienne? Armez-vous de raison et de résignation pieuse, si vous ne voulez pas rire aux déclamations des prédicateurs de village ou d'églises de second ordre. C'est un chaos d'images plus burlesques les unes que les autres, c'est un assemblage monstrueux de toutes les figures de réthorique dont on se sert dans les halles et les carrefours, et ce sont parfois les tableaux les plus ridicules que l'orateur déroule aux regards de

ses auditeurs. Tantôt il vous dit que le paradis est un séjour de délices, où vous jouirez de tous les plaisirs et de toutes les voluptés que votre imagination peut créer en rêve; tantôt il s'écrie que l'homme sur lequel pèse un péché mortel est mille fois plus impur que celui qui serait rongé par les insectes les plus dégoûtans; une autre fois, il vous parle de l'enfer comme d'un égout infect où l'on se mettra à table avec des crapauds, des serpens et des hyènes, et où l'on ne servira pour mets que de la viande pourrie de chien et de vipère..... Et, au milieu de ce débordement ridicule de gentillesses du même genre, il faut voir la figure inspirée et le geste menaçant du prédicateur irrité. Ses yeux roulent une prunelle furieuse, ses muscles se contractent, ses mouvemens sont désordonnés, comme si on lui jetait de l'huile bouillante sur tout le corps, et ses coups de poing témoignent au loin de son éloquence, en ébranlant la chaire prête à s'écrouler sur les fidèles anéantis.....

Je serais injuste envers les prêtres transalpins, et menteur à ma conscience, si je n'ajoutais qu'il y a d'honorables exceptions parmi eux, et qu'on entend souvent en chaire des paroles graves et solennelles qui vont réveiller dans le sein du pécheur un remords endormi. J'ai surtout remarqué que, dans les villes d'Italie, les prêtres sont plus tolérans que dans tout autre pays du monde; on les trouve partout, et personne n'est gêné par leur présence. En France, en Angleterre, en pourrait-on dire autant?

Que vous dirai-je du Dôme, défiguré, selon moi, par ses cent aiguilles et ses trois mille statues?..... Tout cela est joli, j'en conviens ; mais, le beau, je le cherche vainement. Le Dôme de Milan en miniature sur une cheminée, sera toujours un colifichet charmant ; mais, comme monument, c'est, à mon avis, une dérision de le citer comme le plus somptueux de l'Italie. Les deux gigantesques colonnes d'un seul bloc de granit rouge, qui s'élèvent aux deux côtés de la porte principale, sont peut-être les plus hautes qui aient jamais été employées dans un édifice..... J'aurais pourtant désiré donner une description détaillée des tableaux, des mausolées, des reliefs, des vitreaux et des statues qui embellissent ce *monument,* aussi riche que bizarre ; mais à peine eus-je le temps de le visiter et d'en juger l'ensemble. Je renvoie, pour le reste, aux relations de presque tous les voyageurs qui ont visité cette capitale... Mes courses commencent à peine, et ma route est longue.

Une des choses qui blessent le plus les regards des étrangers, en arrivant à Milan, c'est la prodigieuse quantité de guérites dont chaque coin de rue est *orné.* J'avoue que je vis avec peine une ville si belle et si riante au pouvoir de l'Autriche, qui a besoin, pour la garder, de la barder de fer et de la ceindre de baïonnettes. Ce n'est plus une possession, c'est une occupation. La garnison autrichienne est renouvelée assez souvent, pour que les régimens qu'on y envoie n'aient pas le temps d'ap-

prendre la langue du pays ; mesure de prudence et de sagesse diplomatiques qui, une fois dévoilée, produit un effet contraire à celui qu'on cherche à obtenir.

Les couvens de Milan sont au nombre de quatre-vingt-dix. Je n'en ai pas visité un seul, et je n'en ai entendu presque rien dire. Ce silence, à mes yeux, est un grand éloge.

On compte ici trente hôpitaux, dont quelques-uns extrêmement remarquables, tant par la beauté des édifices que par l'exquise propreté des salles intérieures.

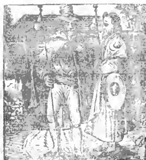
Si je ne parlais point de la *Scala*, ce serait un oubli qu'on ne me pardonnerait guère, et une injustice fort grande envers un des plus beaux théâtres du monde.

La *Scala*, c'est la société de Milan ; c'est la haute noblesse et la fortune dans le même salon ; c'est aussi, dans le même salon, la riche bourgeoisie et la roture en habits râpés. Où irait-on le soir, si le théâtre de la *Scala* était fermé? Ici, presque point de réunions, point de sociétés générales ; chacun vit chez soi et pour soi ; le voisin est un étranger dont on a peut-être remarqué la physionomie, mais qu'on n'a jamais salué, auquel on n'a jamais souri; et, sous ce rapport, Rome, Naples, Florence, sont infiniment plus agréables que Milan. La police ombrageuse de l'Autriche exerce ici une trop funeste influence sur les mœurs, et porte un coup mortel à la confiance. On se craint mutuellement, on s'évite,

on se dénonce; la délation est à l'ordre du jour.... Je vais en partir sans trop de regrets.

On assure que le nombre des courtisanes y est immense; lorsque j'ai cherché à savoir si leur costume et leurs manières avaient un caractère distinctif des autres femmes, on m'a répondu que je n'avais qu'à ouvrir les yeux et à en juger par moi-même..... C'était en plein jour, au milieu d'une promenade publique. — Où sont-elles? — Vous êtes donc aveugle?

Milan fut fondée par les Gaulois et incorporée à l'empire romain. Plus tard, elle devint un objet de contestation entre la France, l'Autriche et l'Espagne, qui l'ont possédée tour-à-tour.



Duché de Marie-Louise.

PLAISANCE. — PARME. — SAINT-JÉROME. — CATHÉDRALE.

Plaisance, ville située sur la droite du Pô, est entourée de remparts en terre, qui sont la promenade favorite des habitans.

Comme défense, ces remparts seraient une dérision; la mitraille n'aurait rien à faire pour s'en emparer, la fusillade même serait du luxe.

On croirait, en entrant à Plaisance, pénétrer dans un désert; et pourtant quelques édifices remarquables, encore debout, attestent l'ancienne splendeur d'une cité où *François-Sforze* commit, en 1448, tant de sacriléges dévastations. Jamais, depuis lors, Plaisance n'a pu se relever. Nous l'avons trouvée morte aux plaisirs et aux agitations des autres villes d'Italie, et nous l'avons quittée comme on quitte un cercueil.

Parme est sœur de Plaisance par la tristesse qui règne dans toutes ses rues; mais Parme, grâce aux traités de 1814, a reconquis le fameux Saint-Jérôme du Corrège, que Monge et Berthollet forcèrent Bonaparte à *accepter*, quoique le duc de Parme offrît au vainqueur, dont les trésors étaient épuisés, un million de francs, s'il voulait lui laisser ce chef-d'œuvre. Un mathématicien et un chimiste déci-

dèrent cette question d'art, et notre musée le garda comme une des plus belles conquêtes d'Italie.

Ce tableau, que tant de connaisseurs préfèrent même à la transfiguration, fut commandé par une dame *Briseis Cossa,* Parmesane, qui le paya 552 fr. (47 sequins), plus la nourriture de l'artiste pendant les six mois auxquels il travailla à son plus beau titre de gloire. Toutefois, les éloges des visiteurs parurent si sincères à la dame *Cossa,* que, dans un accès de contentement, elle ajouta au prix convenu deux voitures de bois, dix mesures de froment et un porc gras.

Le roi de Portugal en offrit plus tard à l'abbé du couvent de Saint-Antoine plus de 400,000 fr. de notre monnaie, sans pouvoir l'obtenir. C'est un des chefs-d'œuvre de la peinture.

Du reste, Parme est, pour ainsi dire, la ville privilégiée du Corrège; on y compte quatorze ou quinze de ses principaux tableaux, et un plus grand nombre de plusieurs de ses élèves, entre autres de Michel-Ange Anselme, son plus fidèle imitateur.

La cathédrale de Parme est peut-être le plus beau monument gothique de l'Italie. Ici encore des fresques admirables du Corrège, des cénotaphes, des bas-reliefs et des autels qu'on ne saurait trop admirer, et une pierre simple, au niveau du sol, couvrant les restes d'Augustin Carrache, mort souffrant et malheureux, après avoir été recueilli par les capucins du couvent. L'inscription que porte la

pierre indique que c'est aux soins de deux de ses amis que Carrache doit cette simple sépulture.

Parme, comme Plaisance, renferme un grand nombre d'églises et de couvens..... On se croirait en Espagne, si on ne se rappelait qu'on voyage en Italie.

Plaisance et Parme seront, pour mes souvenirs, un point d'arrêt qui me rappellera que je venais de Milan, et que j'allais à Venise.

Les duchés de Parme et de Plaisance furent, ainsi que le Milanais, le sujet de nombreuses guerres pendant le moyen âge. Plus tard, ils nous appartinrent; en 1808, Napoléon les donna à la princesse Borghèse, et enfin, en 1814, ils devinrent l'héritage de Marie-Louise, qui y promène aujourd'hui sa grandeur détruite ou plutôt avilie.

La veuve de Napoléon-le-Grand est maintenant la femme d'un général borgne.



Modène.

LE DUC. — MENOTTI. — POLICE.

Est-ce parce que le palais du Duc est immense, que le prince qui pèse sur ce coin de terre se croit grand et redoutable? Eh, bon Dieu! sans ces barrières formidables de sbires façonnés à tes principes, et auxquels tu confies la garde de ta vie, il y a long-temps que quelque poignard vengeur aurait arrêté l'élan de tes sanglantes exécutions.

Une épouvantable immortalité est désormais attachée au nom du duc de Modène.

Et pourtant pénétrez dans la ville et interrogez ses habitans. — Où est François IV? — Il est dans son palais, *cet excellent prince.* — On m'avait assuré qu'il était souffrant, en danger. — Que dites-vous? Oh ciel! Dieu nous le garde long-temps, *ce gracieux souverain!* — Vous l'aimez donc beaucoup? — Qui ne l'aimerait pas? Il n'a de rigueur que pour les assassins, ce monarque *chéri!....*

La peur des cachots et des supplices est ici dans toutes les âmes. L'éloge du noble Duc est dans toutes les bouches, et les potences qui dominent la ville ou parent les places publiques disent assez aux étrangers si de semblables apologies sont le résultat de l'amour ou de la terreur. Le tribunal extra-

ordinaire vient encore de condamner aux galères un avocat soupçonné de franc-maçonnerie.

Ici, pas de journaux menteurs, pas d'émeutes, pas de refus d'impôts, pas de chambres factieuses. Ce n'est qu'ici que j'ai pu me faire une idée exacte d'une monarchie absolue..... M'en voilà dégoûté pour la vie.

Tout l'argent des étrangers qui entre dans le duché de Modène y est sur-le-champ démonétisé, et les pièces à l'effigie du Duc n'ont pas cours même dans les principautés voisines.

Le palais, situé au centre de la ville, est composé de quatre ordres d'architecture, et hors de proportion avec l'exiguïté des possessions du petit tyran qui les gouverne de sa baguette de fer. Sa principale porte d'entrée est défendue par quatre pièces d'artillerie, avec les canonniers, mèche allumée. Les bons princes sont si rares qu'on ne saurait prendre trop de précautions pour leur vie.....

Notre *cicerone* nous conduisit avec répugnance à la maison de l'infortuné Menotti. Il craignait, nous dit-il, d'être soupçonné de libéralisme, et, en nous donnant les détails de l'arrestation de ce courageux patriote, il interrogeait de l'œil tous les recoins de la rue, pour s'assurer que nul espion ne pouvait l'entendre.

La maison de Menotti, criblée de balles et de boulets, reste inhabitée; personne n'a voulu jusqu'ici en faire l'acquisition, quoiqu'elle ait été plusieurs

fois mise à l'enchère. La résistance passive est la liberté des esclaves.

Les Français, naguère si libres et si bien fêtés dans toute l'Italie, ne peuvent séjourner à Modène plus d'une nuit, et encore sont-ils gardés à vue par un piquet d'agens de police, qui leur assignent l'heure de leur départ avec un ton d'autorité contre lequel toute protestation deviendrait inutile et suspecte. A votre refus, malade ou non, vous seriez enlevé de force et conduit à la frontière, avec défense de vous représenter, sous peine de la prison.

Tout le monde sait combien sont attrayantes les prisons du duché de Modène!

Pourquoi donc notre gouvernement n'a-t-il pas assez de pouvoir pour faire cesser les humiliantes vexations dont on nous abreuve?..... pourquoi donc..... Mais les secrets de haute politique ne sont pas de mon domaine; et, comme mes compatriotes, je salue poliment l'envoyé qui m'invite à aller respirer plus loin l'air de l'Italie, en le priant de croire que je ne me ferai pas répéter un ordre donné par une espèce d'exécuteur des hautes-œuvres.

J'aurais voulu visiter la bibliothèque, où l'on compte près de cent mille volumes et plus de trois mille manuscrits précieux; mais on n'a le temps de rien voir à Modène.

J'aurais désiré visiter aussi la cathédrale, où l'on remarque, dit-on, une chaire admirable; mais les églises de Modène sont très-peu accessibles aux

étrangers, qu'on retient, pour ainsi dire, prisonniers dans leurs appartemens.

Je n'ai donc vu à Modène que la chambre de ma mauvaise auberge, la maison de Menotti et le palais du Duc..... C'est bien assez pour me souvenir de Modène et de son très-gracieux souverain.

Le duc de Modène a seul, de tous les princes d'Europe, refusé de reconnaître la souveraineté de Louis-Philippe.... Eh! eh!.... qui sait?

La vie de ce despote offrira peut-être un exemple de sagesse et de raison dans les annales de la légitimité.



Bologne.

UNIVERSITÉ. — MUSÉE.

Me voici dans cette ville d'étude et de science que Byron préférait à toutes les autres capitales de l'Italie, et qui a toujours pris pour devise le mot sacré *libertas*.

J'aimerais Bologne quand ce ne serait que pour sa devise : LIBERTÉ !

La science a doté Bologne d'une illustration qui ne périra jamais. Son université, la plus ancienne de toute l'Italie, est aussi l'une des plus célèbres du monde. Elle a été témoin des premières expériences sur le galvanisme, et c'est dans son enceinte qu'a eu lieu, au quatorzième siècle, la première dissection de cadavre.

Le système des gastrites est né à Bologne, et le docteur Tomassini pourrait, à la rigueur, revendiquer une partie de la gloire de notre savant Broussais.

Toutes les branches des sciences et des arts ont eu leur célébrité à l'université de Bologne, et il ne serait pas difficile de citer les noms de plus d'une trentaine de professeurs dont l'histoire des progrès humains gardera précieusement la mémoire.

Les fresques et les statues abondent dans l'édi-

fice; la façade est d'un goût sage et sévère, et les amphithéâtres sont ornés de peintures dont la grâce et l'harmonie indiquent l'école suave du Parmesan.

Benoît XIV enrichit Bologne de sa superbe bibliothèque, composée de plus de 60,000 volumes et de deux ou trois mille manuscrits fort rares. Depuis cette époque, le nombre des manuscrits s'est considérablement accru, et celui des volumes est de plus de 80,000.

Quant au musée, c'est un des monumens nationaux les plus remarquables. Toute l'école de Bologne est là, comme pour coopérer à l'histoire de la peinture; le Parmesan, le Pérugin, Vasari et une foule d'autres y rivalisent d'illustration, et les divers chefs-d'œuvre qu'y déposèrent quelques peintres rivaux font de cette galerie un des plus précieux et des plus riches musées de l'Europe.

Il y a force couvens à Bologne; quant aux églises, on dirait que la ville s'était imposée pour en bâtir dans chaque rue. Du reste, Bologne est à l'entrée des états du Pape; c'est peut-être un dévot avertissement donné au voyageur.

Il y a plusieurs beaux palais à Bologne, mais le temps me manqua pour les visiter. C'est dans celui de Bevilacqua que s'assembla le concile de Trente, en 1547, qui y fut transféré par ordre de Frascator. Le plus riche de ces palais est sans contredit celui de Bacciocchi, qui a aussi sa bibliothèque, sa galerie et ses fresques fort bien conservées.

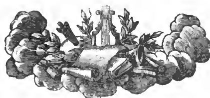
Rossini possède à Bologne une délicieuse habi-

tation.... Où n'en possède-t-il pas? Sa fortune égale son talent, et les dilettanti s'en plaignent avec raison. La richesse est paresseuse.

Le grand théâtre n'est pas digne de la ville. C'est un des plus tristes de l'Italie, et les opéras y sont représentés d'une manière fort médiocre.

J'aurais volontiers séjourné plus long-temps à Bologne; je la saluai avec regret.

J'ai bien envie de rappeler ici que les saucissons de Bologne ont une réputation européenne; mais, en vérité, je suis si peu gastronome, que je ne songeai à cette nouvelle célébrité des Bolonais qu'après mon départ. J'ai foi cependant en cette renommée, et, si je repasse à Bologne, je n'oublierai pas de juger par moi-même si elle est usurpée.... Quelques gens n'appellent-ils pas le duc de Modène *l'humain ?*



Ferrare.

CALVIN. — LE TASSE. — DOUANIERS.

Ferrare est sombre, triste, décolorée ; on ne dirait pas une ville italienne.

Il n'y a de beau, de poétique à Ferrare, que le château du légat, avec ses tours, ses ponts et ses coquettes balustrades. Le reste ne vaut pas la peine qu'on en parle, si ce n'est pour rappeler quelques faits mémorables des temps passés.

Calvin a vécu pendant plusieurs années à Ferrare, caché auprès de la duchesse René, qui protégeait les illustrations poursuivies par le fanatisme religieux de cette époque. Mais ce qu'offre de remarquable le protectorat de cette femme célèbre, c'est que, docile d'abord aux leçons de Calvin, qui voulait la convertir, elle ne fut nullement convaincue par son maître, et mourut dans la foi catholique.

La cathédrale présente sur sa façade, d'un gothique lourd, mais bien conservé, la vie de Jésus-Christ, l'enfer, le paradis, le jugement dernier, plusieurs autres sujets sacrés, et des images érotiques si graveleuses que je ne conçois pas encore comment elles ont jusqu'à ce jour été respectées.

Il m'a semblé que l'intérieur de l'église et des

chapelles était riche de peintures remarquables ; mais je n'eus que quelques instans pour la visiter, et ne pus par conséquent en apprécier tout le mérite.

Une trentaine d'autres églises, au moins, pavent Ferrare ; et, dans toutes, des chefs-d'œuvre de grands-maîtres, pieuses offrandes ou présens de la munificence des ducs qui ont gouverné ces états, appellent l'admiration des connaisseurs.

On m'a dit que la bibliothèque était riche et belle ; je n'ai pu que la parcourir rapidement, pressé par d'autres occupations.

Le plus beau monument de cette bibliothèque est à coup sûr la *Jérusalem* du Tasse, manuscrit du poète, corrigé de sa propre main pendant sa captivité, et qu'on ne peut voir et toucher qu'avec le plus grand respect.

L'Arioste aussi a laissé de beaux manuscrits à la bibliothèque de Ferrare ; en les voyant, je regrettais d'avoir une conscience, et me plaignis intérieurement que certains larcins ne fussent pas en honneur parmi nous.

Les *cicerone* ne manquent jamais de vous conduire, dès la première course, à la maison de l'Arioste, sur la façade de laquelle on a rétabli l'ancienne inscription latine composée par lui.

Comment ne pas rendre visite aussi à la prison du Tasse ?.... Je ne crois pas, moi, à l'authenticité de cette prison ; et ce n'est certes pas le trou qu'on nous montra qui peut avoir gardé l'illustre poète

pendant plus de sept ans.... Il n'y a pas là de place, même pour mourir.

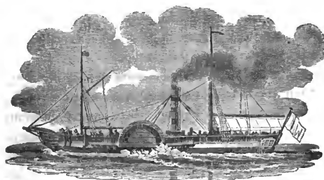
Je quitte Ferrare, le cœur plein de beaux souvenirs du passé et vide d'émotions présentes.

Ah! j'oubliais :

Si je connaissais un moyen d'éviter à mes compatriotes voyageurs l'ennui tyrannique des inspecteurs des douanes, je le leur donnerais, bien convaincu de leur reconnaissance pour un si grand service. Mais rien, je pense, ne peut sauver l'étranger arrivant à Ferrare des visites inquisitoriales des commis des octrois. Leur désir de vous trouver en fraude est si vif, qu'ils fouillent jusque dans la doublure de vos vêtemens, et qu'ils les mettraient en lambeaux pour peu que vous fissiez mine de vouloir vous y opposer. Leur opération terminée, ils vous demandent le *pour boire,* comme chez nous on réclame une récompense pour un service rendu. Si vous refusez quelques pièces de monnaie, attendez-vous à de nouvelles tracasseries; et l'impudence de ces sortes d'inquisiteurs est poussée tellement loin, qu'ils *exigent,* même de celui à qui ils viennent de saisir des objets prohibés, la récompense de leurs utiles perquisitions.

Du reste, vous êtes trompés sur les changes des monnaies, sur le prix de chaque signature des passeports, sur le nombre des chevaux à payer; et, quand vous présentez le tarif, on vous répond qu'il est modifié depuis quelques jours, et qu'on n'a pas de temps à perdre pour discuter avec les voyageurs.

Tous ces détails sont bien peu poétiques, surtout quand on vient de saluer la demeure de l'Arioste. Mais comment les passer sous silence, alors qu'ils peuvent être de quelque utilité?.... La vie réelle coûte cher en voyage.



Venise.

GONDOLIERS. — DÉCADENCE. — PALAIS.

Voici une cité à part, unique parmi toutes les villes du monde, grande, belle, imposante; une ville de mer et de terre, portant dans les nues ses coupoles armées de flèches dentelées et baignant ses pieds dans des canaux et des lagunes; une ville de joies folles et de souvenirs de sang, également favorable aux amans qui attaquent et aux maris qui se défendent.

Venise est une ville mystérieuse, dont l'aspect seul vous inspire des pensées d'amoureux larcins. Une gondole glisse si vite sur ses eaux tranquilles! Il y en a tant d'ailleurs sur les flots! elles ont une si parfaite ressemblance! et puis les gondoliers, habitués à de pareilles scènes de toutes les heures, ont une si dévote discrétion.... quand on les paie bien!.... En vérité, dès qu'on est entré à Venise, le premier soin de tout homme qui sent son cœur battre aux regards d'une jolie femme, est d'en chercher une à laquelle il puisse faire part des émotions qu'il éprouve.

On dit *Venise la belle*: il serait peut-être plus exact de dire *Venise la discrète*.

Oh! si l'on pouvait savoir par cœur toute une

nuit de Venise !.... Voyez donc comme les yeux de cette grande dame qui passe à vos côtés sont éteints et langoureux !.... Voyez comme les regards de ce cavalier élégant qui la quitte sont fiers et tendres à la fois ! Ils se disent adieu du geste ; d'où viennent-ils ? Oh ! leur nuit a été courte.... Et maintenant remarquez là bas, là bas, à l'angle de cette fontaine, une physionomie pâle, rêveuse, tourmentée. Cet homme n'a point sommeil, car la jalousie ne laisse pas dormir.... La nuit a été longue pour lui. Et au milieu de ces mille amans qui se croisent, se heurtent, se reconnaissent sans paraître se voir, entendez la joyeuse barcarolle qui fend l'air, étouffe les plaintes, et tombe, cadencée, au bruit des courts avirons bariolés qui sont en mouvement depuis la veille. La vie du gondolier de Venise est une vie toute de mouvement. Le gondolier qui a le sentiment de son état ne connaît pas d'heure fixe pour dormir ; il profite de l'instant où la jalousie du balcon se ferme, pour s'assoupir, accroupi sur son banc, la rame à la main. Le gondolier ne sait pas ce que c'est qu'un repos tranquille, et depuis que j'ai vu les gondoliers de Venise, je n'ose plus plaindre nos cochers et nos postillons.... Les paresseux !...

Venise est morte, m'a-t-on dit en arrivant ici ; Venise n'est plus qu'un cadavre, mutilé par ses fils plus encore que par les étrangers. Autrefois il n'y avait qu'une saison à Venise, celle du plaisir ; aujourd'hui rien, presque rien, ne rappelle ce qu'elle

a été au temps de sa puissance, alors que tous les pavillons du monde se baissaient, craintifs, devant son terrible lion. Oh! que j'aurais voulu voir Venise reine des mers!

Quelques écrivains ont prétendu que les canaux de Venise avaient d'abord été creusés à main d'homme à une très-petite profondeur, et que la mer, par ses empiétemens, avait fait le reste... Il y a des cervelles tellement désorganisées, que, lorsqu'une solution raisonnable frappe les sens, elles cherchent dans l'absurde des argumens pour combattre l'évidence.

Lorsqu'on se rappelle que Venise posséda l'Istrie, la Dalmatie, le Padouan, le Bergamasque, l'Archipel, la Morée, Négrepont, Zante, Corfou et presque toute l'Albanie, on s'interroge en silence pour se demander par quelles révolutions successives elle est tombée si bas, et combien de siècles la séparent aujourd'hui de son époque de grandeur... Chaque puissance de l'Europe et de l'Asie ont rogné peu à peu la large part que Venise s'était faite par ses victoires; et maintenant, la mendiante! elle ne s'appartient pas à elle-même; l'Autriche se l'est appropriée, sans se soucier le moins du monde de lui rendre son antique illustration.

Un doge eut la pensée de séparer Venise de la mer, qui finira par la détruire. Ce fut alors une pensée noble, généreuse; aujourd'hui c'en serait une de pitié et de commisération. La décrépitude

en habits de fête râpés ne vous inspire pas d'autres sentimens.

Tout ce qu'on a dit hier de Venise ne sera plus vrai demain, tant les traces de sa décomposition sont rapides et mortelles. Encore cinquante ans, et l'on fouillera dans Venise comme on fouille dans Herculanum. Des dix mille gondoles qui la sillonnaient au temps de sa prospérité, à peine en reste-t-il maintenant quelques centaines....... Les plaisirs s'en vont d'où le commerce est exilé.

Voici la place Saint-Marc, avec ses boutiques pavoisées, son église aux dômes de plomb, et son palais ducal ciselé comme un éventail chinois.

Là encore, comme à Livourne, des Grecs, des Turcs, des Arabes accroupis, fumant leurs longues pipes, et insoucians à la curiosité quelque peu importune des étrangers qui leur masquent le soleil ou leur interceptent la fraîcheur de la brise du soir.

Le drapeau autrichien, hissé au sommet des *pili* plantés à l'une des extrémités de cette place, en a chassé le glorieux étendard de Saint-Marc. C'est la honte présente insultant à la gloire passée.

La basilique seule offrirait matière à de gros volumes, si l'on voulait en faire une description exacte et détaillée. Des voûtes d'or, des galeries de cinq cents colonnes en marbre, en albâtre, en bronze, incrustées, cannelées, où se mêlent tous les ordres, où se croisent tous les genres : il y a là vraiment de quoi fatiguer l'attention, et il est aisé de voir que ce temple chrétien a été enrichi des dépouilles de

cent conquêtes. Rome, Athènes, Saint-Jean-d'Acre, ont laissé dans cette église des traces de leur soumission à la république; les vaincus n'ont pas pu s'opposer aux volontés des vainqueurs, et les défaites de vingt royaumes sont écrites à Venise sur des mosaïques, sur des palais, et dans les édifices publics ou particuliers, en statues d'or et en pavés de porphyre.

Marino Faliéro fit commencer le palais ducal par l'architecte Calendario. Le premier eut la tête tranchée, le second fut pendu comme conspirateur. J'ai vu *l'escalier des Géans* et le *pont des Soupirs* (1). Ce palais ducal rappelle bien des crimes et bien des catastrophes.

Paul Véronèse, le Tintoret, le Titien, Bonifazio, ont enrichi le palais ducal de leurs plus précieuses et plus gigantesques compositions; il serait trop long de les citer.

La salle du conseil des Dix est immense, et possède sans contredit le plus beau plafond du monde, peint en camaïeu par Paul Véronèse.

La tête du lion, par où l'on prétend que les délations étaient jetées aux sénateurs, n'existe plus. On a fait à Venise, à propos des insignes de son ancienne puissance, ce qu'on a fait à Paris, de nos jours, quand il s'est agi des fleurs-de-lis de la Restauration ou des aigles de l'Empire : le ciseau et le maillet en ont effacé les traces.

(1) *Voyez* l'esquisse de ce pont, page 80.

Rien de beau, de grandiose comme la bibliothèque établie dans la salle du conseil; les livres en sont cependant le moindre ornement, et l'on dirait plutôt un musée de sculpture et de peinture, tant les tableaux et les statues y sont jetés avec profusion. Les manuscrits s'y trouvent également fort nombreux, et la foule de curieux qui les consultent est toujours très-grande.

Dois-je répéter ce que tant d'autres ont déjà publié des anciennes prisons de Venise et des tortures qu'on faisait subir aux condamnés?... A quoi bon? puisqu'il est reconnu maintenant que ces redoutables cachots, appelés *plombs* et *puits*, n'étaient ni plus incommodes ni plus mortels que ceux d'aujourd'hui en usage dans toute l'Europe? Quant aux tortures, Howard les révoque en doute, et j'en crois ce célèbre philanthrope bien plus que les écrits publiés à l'aide de traditions presque toujours menteuses et exagérées. Venise était trop grande pour être si cruelle; la force est généreuse.



Gênes.

PALAIS. — MARINE. — THÉATRE.

Oh! ici, le proverbe italien a raison : *Mer sans poissons, montagnes sans bois, hommes sans honneur, femmes sans foi*..... Et pourtant Gênes est appelée la *superbe*.

C'est qu'en effet rien au monde ne peut être comparé à Gênes sous le rapport de la magnificence de ses édifices, ou plutôt de ses palais.

On dirait que Carrare a ouvert ses immenses flancs à Gênes la superbe, et que c'est pour elle seule que ses plus beaux marbres s'en sont échappés en pilastres, en colonnes, en statues, en péristyles, en portiques.

Gênes est la ville des palais. Les trois rues qui la traversent dans presque toute sa longueur, la rue Nova, la rue Novissima et celle Balbi, n'ont rien de pareil dans l'univers. *Durazzo, Brignolet, Doria, Sera,* ont rivalisé, non pas de luxe, mais de folie et d'extravagance. On n'admire pas, car il faudrait tout admirer, mais on est dans l'extase, dans le ravissement. Les yeux ne peuvent se rassasier de voir, de parcourir ces façades si variées, si grandioses; ils plongent avec avidité au fond des colonnades, et quant ils se reposent, fatigués de

tant de merveilles, la raison, blessée comme eux, se demande dans quel but, ou plutôt dans quel moment d'ivresse, toutes ces somptuosités ont été rêvées et exécutées.

Je suis sûr que j'ai parcouru ces trois rues au moins dix fois dans la même journée; la nuit seule a pu m'en chasser.

Gênes est peut-être aussi la seule ville au monde dont l'intérieur réponde à l'idée qu'on s'en est faite d'après les descriptions pompeuses des voyageurs.

Le premier coup-d'œil jeté sur Gênes nous reporte involontairement à ces villes chimériques des fées ou des génies à l'aide desquelles on endormait notre enfance. Plus vous demeurez à Gênes, plus vous y trouvez des sujets d'étonnement et d'admiration; à Gênes, les mendians habitent des palais, et écrasent leur vermine sur le marbre et le porphyre.

Mais c'est surtout quand vous arrivez à Gênes par mer que vous pouvez en apprécier l'imposante majesté. Assise sur le penchant d'une colline, elle forme un amphithéâtre de châteaux, de palais et de jardins suspendus, qui vous fait désirer que le navire s'arrête dans sa marche. Depuis la *lanterne* (1) jusqu'au *vieux môle*, c'est, pour ainsi dire, un seul édifice à colonnes, à statues, à galeries, dominant des flots presque toujours irrités; Gênes n'a pas de

(1) *Voyez* l'esquisse du phare, page 86.

rivale dans la Méditerranée, et Naples même, avec son golfe si tranquille et son Vésuve si souvent en courroux, ne peut lui être opposée.

La population de Gênes est de 130,000 habitans, parmi lesquels plus de 25,000 marins. L'intrépidité de ceux-ci est devenue proverbiale, et leurs voiles latines, à l'aide desquelles ils manœuvrent leurs tartanes et leurs chebecks, leur font braver, presque toujours impunément, les tempêtes que les vents de S. E. soufflent si souvent sur leurs côtes hérissées de rochers. Une mer aux nues n'arrête jamais le matelot génois; au milieu d'une tourmente, il est chez lui, et le rosaire qu'il roule entre ses doigts est moins un témoignage de frayeur qu'une habitude d'enfance adoptée généralement par tous les patrons italiens.

Une description détaillée de Gênes nous entraînerait trop loin; un volume y suffirait à peine. Comment, en effet, indiquer seulement tous ces trésors de peinture et de sculpture des Raphael, des Michel-Ange, des Van-Dyck, des Dominiquin, des Guide, des Guerchin, des Léonard de Vinci, dont les principaux palais sont possesseurs? Il y a là de quoi composer le plus beau musée du monde; il y a là assez d'or pour bâtir une nouvelle ville plus merveilleuse que la première.

Le palais *Sera* possède un salon qui a coûté un million de francs.

Le palais *Cazega* renferme deux tableaux du Titien et de Paul Véronèse, devant lesquels les

connaisseurs se jettent à genoux ; il y avait un cabinet pavé de sequins.

L'ancien palais *Grimaldi,* aujourd'hui *Ferdinand Spinola,* est un des plus somptueux de la rue Neuve. Ici encore des tableaux ravissans de Van-Dyck, du Parmesan et du Titien.

Le palais *Grillo-Cataneo* est plus riche encore, et conserve précieusement des Bellini, des Salvator Rosa, des André del Sarto, des Raphael, qui doivent avoir coûté des sommes énormes.

Et puis encore le magnifique palais *Durazzo,* riche du chef-d'œuvre de Van-Dyck, *la Magdeleine aux pieds du Christ,* et cent autres répandus dans tous les salons et dans toutes les galeries.

Et le palais *Balbi,* et le palais *Philippe Durazzo,* et le palais *Doria,* et le palais *Sauli,* mériteraient chacun en particulier cent pages de détails et cent chapitres d'admiration. Je voudrais oublier, pour ne pas faire partager mes regrets à mes lecteurs; je voudrais oublier, pour ne pas toujours avoir dans l'âme ce brûlant désir de revoir Gênes, qui me tourmente jusque dans mes rêves.

Gênes n'a que trois théâtres : *S. Augustino, Falcone* et *Carlo Felice,* bâti en 1828. Après celui de Saint-Charles à Naples, ce dernier est le plus vaste de toute l'Italie, et, sans contredit, l'un des plus beaux et des plus riches du monde.

Je ne dirai pas le nombre des églises de Gênes, et ne vous citerai comme sujet d'admiration que *l'Annonciade,* dont les colonnes cannelées sont en

marbre blanc incrusté de rouge, et *l'Assomption* de Carignan, sur le dessin de Saint-Pierre de Rome, tel que Michel-Ange l'avait d'abord créé. C'est dans cette église, si belle de simplicité majestueuse, que l'on admire le Saint-Sébastien du Pujet, devant lequel les connaisseurs tombent en adoration. Jamais la sculpture n'avait produit sur moi une impression plus profonde.

Le pont de Carignan, ouvrage monumental dû à la famille Sanli, est encore une de ces constructions devant lesquelles les gouvernemens reculeraient par esprit d'économie. Il sert de jonction à deux collines, et sous lui sont bâties des maisons de neuf et dix étages, qui sont encore fort loin de l'arche du milieu.

Les hôpitaux de Gênes sont fort nombreux. Celui des incurables et l'*Albergo dei poveri* se font surtout remarquer par un luxe de propreté et des soins qu'on ne pousse aussi loin peut-être que dans les principaux hospices de Paris. Le premier de ces édifices est orné des bustes et des statues des bienfaiteurs dont les legs généreux l'ont enrichi; ils sont placés au milieu des malades, comme pour rappeler la reconnaissance et le bienfait.

Christophe Colomb naquit à Gênes. Je n'ai pas vu de place qui portât le nom de ce célèbre navigateur. Les peuples sont oublieux des gloires qui ne leur rapportent rien.

Le siége de Gênes par Masséna, en 1800, est un des plus beaux faits d'armes de nos armées répu-

blicaines. On aura beau faire, de pareilles pages ne s'effacent pas de notre histoire.

Aujourd'hui, Gênes est sous les fourches caudines d'une puissance voisine, et ses sénateurs, dont la plupart possèdent encore assez de richesses pour acheter une principauté d'Allemagne, tremblent devant la parole d'un agent de police de Charles Albert.

Du reste, ici comme à Modène, les étrangers sont traités en véritables lépreux. Malheur à celui qui essaierait d'y séjourner plus de trois jours, surtout s'il a l'audace de se plaindre d'un manque de procédés de la part des sbires qui voltigent sans cesse autour de lui.

Gênes est moins cadavéreuse que Venise, mais Gênes est plus esclave, plus abrutie encore..... Je reverrai Venise.



Livourne.

COMMERCE. — LAZARET. — SYNAGOGUE.

Livourne est une riante ville, s'agrandissant et s'embellissant chaque jour, et par son commerce, et par l'élégance de ses nouveaux édifices. Son port, l'un des plus beaux de la Méditerranée, est défendu par deux citadelles et une forte digue de six cents pas de long, à l'abri de laquelle les navires sont parfaitement en sûreté contre les tempêtes et les boulets ennemis.

Les rues de Livourne sont larges, propres, droites. On respire dans toute la ville un certain air d'aisance et de bonheur qui vous invite à ne rien perdre de ce qu'elle renferme de curieux ou d'intéressant. Son commerce, qui prend une extension effrayante pour Gênes et les ports voisins, fait toute sa richesse. Livourne est un bazar, un entrepôt général des produits d'Orient. Turcs, Grecs, Arméniens, Espagnols et Egyptiens peuplent la cité, et lui donnent un aspect des folles joies du carnaval, par la variété bizarre des couleurs et des costumes qui traversent les places publiques.

Un citoyen de Livourne qui s'occupe avec activité de son commerce doit savoir au moins quatre ou cinq langues, s'il ne veut pas toujours s'en rap-

porter à ses commis; et c'est ce que j'ai souvent remarqué. Le même comptoir reçoit parfois un négociant de Constantinople, un tartanier de Cadix ou un patron de sloop de Port-Vendres; eh bien! ces trois négocians sont fêtés à la française, à la turque, ou à l'espagnole, et les affaires se terminent dans l'idiôme des voyageurs. L'étude des langues est sans contredit la principale occupation de la jeunesse livournaise.

Livourne est le Toulon de l'Italie; mais j'avoue que l'aspect des forçats qu'on emploie au déblaiement des rues et des places publiques serre le cœur, et empoisonne le plaisir qu'on éprouve au milieu de citoyens si actifs et si bienveillans.

Ne cherchez pas ici ces monumens de sculpture et d'architecture dont l'Italie est si riche, et qu'elle montre avec tant d'orgueil aux étrangers. Dès que vous aurez visité le lazaret, qui est très-beau, et la synagogue, qui est magnifique, vous aurez tout vu..... Allez ensuite au quartier des Juifs, sans contredit le mieux bâti, et puis rendez-vous à l'*Ardenza*, réunion quotidienne du monde fashionnable de Livourne. Après ces courses, jetez un coup-d'œil sur le cimetière anglais, où le marbre est prodigué sous toutes les formes, et dites adieu à la ville la moins savante et peut-être aussi la plus positive de toute l'Italie.

Pise.

TOUR. — CAMPO-SANCTO.

Comment! vous venez d'Italie? — Oui. — Avez-vous vu la tour penchée de Pise? — Oui. — Que dites-vous de son inclinaison? — Je dis..... qu'elle est inclinée.

Du reste, l'opinion la plus raisonnable, à mon avis, est que les architectes, comptant sur la résistance du sol, la continuèrent malgré quelque secousse de tremblement de terre qui avait penché ses premières assises.

Mais, que ce soit l'effet du hasard ou d'une combinaison bizarre des architectes, il est certain que ce *campanile* est extrêmement remarquable par la légèreté de son escalier, sa forme originale et la beauté de ses marbres.... Sa description détaillée est dans tous les livres.

Galilée fit, du haut de cette tour, un grand nombre d'expériences sur la chute des corps. Voilà de quoi illustrer le *campanile* et Pise, dont l'université fut jadis si célèbre.

On assure que le Campo-Santo est formé de la terre apportée de Jérusalem..... A quoi bon, je vous prie?....

Pise a ses églises riches et imposantes, et ses gale-

ries remplies de tableaux des grands maîtres de la peinture.

On me montra, au palais ducal, l'appartement que lord Byron y occupa avant de se rendre en Grèce.

La catastrophe d'Ugolin, que les admirables vers du Dante ont immortalisée, eut lieu à la tour de *la Faim*, située jadis sur la place dite aujourd'hui des *Chevaliers*.

Prenons garde d'ajouter trop de foi aux récits de cette époque. Il y a bien de la fable dans l'histoire.

Les célèbres bains de Pise n'ont plus tant de renommée de nos jours; ceux de Lucques, plus riches et infiniment mieux situés, leur ont porté un coup funeste.

Pise n'est qu'à trois lieues de Livourne. Il n'est pas permis d'aller dans la première de ces deux villes sans visiter sa voisine; c'est ce que j'ai fait; mais je suis trop plein encore des grands souvenirs de Milan, de Bologne, de Venise et de Gênes, pour ne pas chercher à oublier ce que j'ai vu à Livourne et à Pise: les détails nuisent souvent à l'ensemble, et c'est quelquefois s'enrichir que de perdre.



Florence.

SÉJOUR. — GALERIE.

Cette ville célèbre, l'une des plus belles de l'Europe, est située au pied des Apennins, dans une délicieuse vallée; les étrangers semblent s'y donner rendez-vous de toutes les parties du globe, et chacun y trouve à satisfaire ses goûts pour l'étude ou pour les plaisirs. Florence est à la fois une ville savante et frivole.

Ce qui contribue surtout à y retenir les voyageurs, c'est la facilité avec laquelle la police, ailleurs si ombrageuse, leur permet d'y séjourner. Ici, point de ces visites inquisitoriales contre lesquelles la régularité de vos papiers est sans puissance à Gênes ou à Ferrare; point de ce luxe de visites qui feraient croire, comme à Modène, que de votre départ seul dépend le salut de l'Etat. Le grand-duc de Toscane punirait les tracasseries de ses agens, et, certes, quand on vient de traverser une partie de l'Italie, ce n'est pas un bonheur sans prix que cette liberté de promenade que vous goûtez à Florence, alors que vous vous y attendiez en arrivant aux fatigantes perquisitions auxquelles vous avez été contraint de vous soumettre. De rares exceptions cependant ont lieu, au grand préjudice des étrangers; mais c'est

seulement à la suite de quelque trouble politique dans les états voisins. Le despotisme est si fort, qu'il tremble même au milieu de tout son attirail de guerre.

Florence est la patrie d'un grand nombre de savans, de jurisconsultes et de peintres du premier mérite. Les plus habiles improvisateurs italiens sont également de Florence.

Le dôme est magnifique, mais son *campanile* est bien plus admiré. Charles-Quint aurait voulu le mettre sous verre, et ne le montrer aux curieux que certains jours de la semaine. D'une architecture gothique, il est léger, svelte, droit; on le dirait suspendu. Je crois que ce *campanile* si élégant est du Giotto.

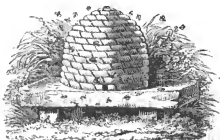
On compte à Florence un grand nombre d'églises, riches presque toutes d'une foule de tableaux ravissans de Léonard de Vinci, du Giotto, de Paul Véronèse et de Raphael. A Florence, les églises sont des musées où l'on peut aller étudier l'art depuis sa naissance.

Tout le monde a entendu parler de la galerie *Pitti*, où le Titien, Salvator Rosa, Rembrand, Van-Dick, Michel-Ange, Sébastien del Piombo, et tant d'autres, sont venus apporter les richesses de leurs pinceaux.

Florence a aussi une académie des beaux-arts qui n'est pas sans quelque renommée. Ses théâtres, quoique assez élégamment bâtis, sont loin de ceux de Gênes, de Naples et de Milan, et je dois ajouter que,

malgré l'affluence d'étrangers qu'on trouve dans la ville, les comédies et les opéras y sont fort négligés, à moins qu'ils n'aient pour interprètes quelques-uns des grands artistes qui font la fortune des directions plus importantes d'Italie.

Si l'on me donnait à choisir pour séjour entre Milan, Venise ou Florence, je demanderais Venise pendant l'été, et je partagerais les deux autres saisons entre Milan et Florence.... Cinq mois à Florence et le reste à Milan.



Rome.

SAINT-PIERRE.—VATICAN.—MUSÉE.—COLYSÉE.—ANTIQUITÉS.
SEMAINE SAINTE.

Quelque petite que soit devenue la grande Rome des César et des Marc-Aurèle, être à Rome fait toujours naître une émotion profonde à quiconque sait voir plus que des pierres muettes dans les débris de colonnes et de portiques dont le sol est inondé.

Le Forum, le Capitole, la roche Tarpéienne, le Tibre.... puis Néron, Titus, Antonin, Catilina, César, les Brutus, Caton.... tous ces hommes qui ont passé sur la terre, grands par leurs crimes ou par leurs vertus; tous ces lieux, témoins éloquens de leur vie de chaque jour, nous remplissent l'âme de ces belles et larges époques où le monde entier obéissait à cette ville, dans laquelle les rois, dociles tributaires de la république, venaient signer leur obéissance et demander alliance et protection.

Quelque petite que soit la Rome moderne, la Rome ancienne, avec sa grande enceinte, ses cinq millions d'habitans, est encore là pour dire : « Respect aux morts illustres ! respect à leurs cendres, que tu vas fouler ! »

Il y a de la magie à se sentir à Rome, et je n'y ai pas échappé, moi qui m'étais étudié à oublier sa gloire

passée pour ne voir que son humiliation présente.

Et cependant le désenchantement est subit dès que vous pénétrez dans la ville. Des pèlerins chaussés et déchaussés, des moines gros, gras, sales, insolens pour la multitude qu'ils repoussent; des *frères* avec leur physionomie hypocrite, des quêteurs en soutane, des prêtres jeunes et vieux, en guenilles, mendiant avec orgueil; d'autres abbés fashionnables et parés de rabats de dentelles et de riches ceintures de soie; puis encore des chanoines, des cardinaux et des évêques bénissant la foule, qui se courbe et se jette à genoux.... voilà Rome en mouvement, Rome vue de la rue, Rome d'aujourd'hui, de demain.

Pendant plus de vingt siècles, Rome a gouverné le monde par la puissance de ses armes ou par la voix de ses vicaires. Saint Pierre et César, voilà Rome dans ses deux grandes époques.

Les premières paroles d'un voyageur qui pour la première fois entre à Rome, sont : *Conduisez-moi à l'église Saint-Pierre*. Je fis, moi, comme tous les voyageurs; et, une demi-heure après mon arrivée, j'étais devant la célèbre basilique, muet, immobile, dans le ravissement (1).

Voici cette immortelle colonnade circulaire, chef-d'œuvre de Bernin, qui sert d'avant-corps au magnifique péristyle de Saint-Pierre. Elle est double; mais voyez comme elle semble légère, co-

(1) Vue de Saint-Pierre, page 107.

quette, svelte à l'œil, vue surtout du milieu de la place, où s'élève l'obélisque de granit rouge, surmonté d'une croix, sur lequel nulle inscription, nul hiéroglyphe, n'indique sa destination première.

Deux admirables fontaines de marbre ornent les deux côtés de la place, et complètent, pour ainsi dire, la plus belle comme la plus grandiose des décorations théâtrales.

Saint-Pierre a été commencée en 1503, par Bramante, puis continuée par les frères San-Gallo, le Dominicain Joconde, Raphael, Balthazard Peruzzi et Michel-Ange.

Quelques années après, dans le dix-septième siècle, la basilique fut achevée par l'architecte Charles Maderne, dont le nom assez obscur mérite pourtant une autre célébrité.

Cependant, il faut en convenir, la façade de Saint-Pierre est plutôt celle d'un palais que d'un temple; et, comme cela arrive presque toujours quand un aréopage ignorant juge les œuvres du génie, c'est le plan le plus défectueux qu'on adopta.

Je ne parlerai pas des statues de Charlemagne et de Constantin, qui *décorent* le portique; elles sont du plus mauvais goût et indignes d'occuper une aussi belle place.

Vis-à-vis la grande porte, les yeux ne se lassent point d'admirer la mosaïque célèbre appelée *Navicella* (la barque), du Giotto, aussi illustre peintre qu'habile architecte.

Les bas-reliefs de la porte du milieu, comman-

dés à grands frais par Eugène IV, et exécutés, m'a-t-on dit, par Donatello, renferment les figures fort bien exécutées de la Vierge, de Jésus, de saint Pierre, de saint Paul, et le martyre des deux saints. Les encadremens offrent des sujets de la mythologie, tels que Jupiter et Léda, l'enlèvement de Ganimède, et plusieurs autres sujets non moins singuliers à l'entrée du premier temple de la chrétienté.

Cependant vous pénétrez dans l'enceinte....

Ici un désenchantement qui ne cesse que petit à petit, à mesure que vous avancez. Vous vous attendiez à un de ces coups de théâtre qui vous subjuguent et s'emparent de vous.... Point. Les proportions de cet immense édifice sont si bien d'accord, si savamment harmonisées, que le tout semble ordinaire, nullement gigantesque.... Il y a là pourtant à vos côtés, loin de vous, debout, curieux et profanes, à genoux et dévots, des populations de toutes les parties du globe. Chaque jour, des milliers de voyageurs visitent Saint-Pierre, où la plus grande partie n'est appelée que pour admirer, où d'autres, en très-petit nombre maintenant, viennent pour accomplir des pénitences et se réconcilier avec Dieu. Quant à moi, si je connaissais un fanatique, je l'enverrais à Rome pour le guérir.

Vous voyez encore quotidiennement, au sein de la basilique, des confréries religieuses, rangées sur deux files, parcourant les stations, priant à chacune, mais d'un air si dégagé, d'un son de voix si mono-

tone, qu'on devine aisément que l'habitude èt la règle tiennent chez elles lieu de foi et de ferveur.

Les enfans, à leur catéchisme, qu'ils ne comprennent pas et qu'ils ne peuvent pas comprendre, ne récitent pas autrement que ces religieux, auxquels les étrangers seuls font quelque attention.

Toutefois, si vous pénétrez dans le temple à certaine heure de la journée, vous n'en sortirez pas sans attendrissement, quand vous aurez vu, au pied d'une croix isolée, une jeune fille, le front courbé, les yeux baignés de larmes, seule en présence du saint qu'elle invoque, demander d'une voix entrecoupée que le ciel lui rende une mère dont les jours sont en péril.... J'y trouvai, moi, à ma seconde visite, une mendiante à qui je fis accepter quelques pièces de monnaie. Accroupie au fond d'une chapelle, elle gardait une immobilité si absolue que je craignis d'abord que ce ne fût un cadavre. Je l'interrogeai, et, d'une voix faible et souffrante, elle m'apprit que son fils avait volé un pain, qu'on l'avait conduit en prison, et qu'elle, pauvre mère, afin d'obtenir son acquittement, avait juré à saint Paul qu'elle passerait, pendant un mois, neuf heures par jour en prières à l'endroit où je l'avais trouvée. Elle ajouta qu'elle avait fait vœu de ne pas manger un seul morceau de pain jusqu'à ce que son fils fût mis en liberté, et que, dût-elle mourir de faim, elle ne trahirait pas la promesse sacrée qu'elle avait faite au patron de son enfant.

Rien de bizarre comme le baldaquin placé au-

dessus des corps de saint Pierre et de saint Paul; tout cela est grand, si vous voulez, mais tout cela est monstrueux d'originalité. Que fait là cette énorme tête d'âne braillant à la base des colonnes? On m'a dit que c'était une vengeance du Bernin contre son rival le Boromini.... C'est se venger sur soi d'une injustice ou d'un outrage.

Sans ajouter à sa gloire, Canova l'a soutenue dans sa belle statue de Pie VI, placée sur le tombeau du pontife.

Que m'importe, à moi, que Bramante ait projeté l'immortelle coupole de Saint-Pierre, si lui-même l'avait jugée plus tard inexécutable? Michel-Ange ne pensa pas ainsi. Ce peintre célèbre, à qui nous devons tant d'admirables fresques, ce sculpteur grandiose, dont les statues sont si recherchées, était peut-être encore plus habile architecte, car tous les ouvrages où il a mis la main portent le cachet d'un génie plein d'imagination et d'audace. A l'aspect de cette imposante coupole, on est saisi d'une sainte admiration pour celui qui l'a suspendue ainsi dans les airs, et le nom de Michel-Ange échappe du cœur, entouré de respect et de vénération.

Le plus bel effet d'optique est de voir, le dimanche de Pâques, l'illumination de cette coupole par plus de cinquante mille lampions, allumés en quelques minutes par dix mille personnes qui attendent le signal.

Le Bernin, auteur du baldaquin dont nous avons

parlé, l'est encore de la chaire de Saint-Pierre. Ce sont les deux plus considérables ouvrages en bronze qui aient jamais été exécutés.

Le plus beau, sans contredit, de tous les monumens de Saint-Pierre, est le mausolée de Paul III, par *Guillaume della Porta.* Deux statues, celles de la Justice et de la Prudence, sont à côté de celle du pape; et, comme il faut que la fable se mêle toujours à l'histoire, on raconte ici que le Bernin a jeté un manteau sur la première de ces admirables figures, afin de prévenir un nouvel attentat pareil à celui qu'un enthousiaste fanatique commit une nuit sur la Vénus de Praxitelle.... Tout cela est poétique sans doute, mais tout cela n'a pas même le mérite de la vraisemblance, et n'ajoute rien à notre enthousiasme raisonné pour les vrais chefs-d'œuvre des grands maîtres.

Si j'ai parcouru toutes les chapelles de l'immense temple avec le désir de ne laisser rien échapper de ce qu'elles offrent à la curiosité ou à l'admiration, c'est pour le garder dans mes souvenirs. Mon but ici n'est pas d'en donner l'analyse; elle m'entraînerait trop loin.

Mais, quand on veut bien apprécier la grandeur de cette cathédrale si renommée, il faut monter à la coupole. Là est gravé tout le génie de Michel-Ange, qui, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, en posa la calotte. Là repose son plus beau titre de gloire; là, son brevet d'immortalité.

Je ne vous conseille pas de quitter l'édifice sans

vous être placé dans l'immense boule de bronze qui le domine, où peut être servi un couvert pour douze personnes, et de laquelle vos regards se promènent si indépendans sur les beaux édifices de Rome moderne et sur les ruines de la Rome morte que vous allez interroger.

Que vous dirai-je du Vatican et de ses onze mille salles, sinon que c'est le plus vaste musée du monde? Le Bernin, que l'on peut surnommer l'inévitable, grâce à la prodigieuse quantité de travaux qu'il a exécutés à Rome, en a fait le principal escalier, qu'on ne voit pas sans un vif sentiment d'admiration.

Mais c'est dans la chapelle Sixtine qu'on a hâte de se rendre pour payer un nouveau tribut d'enthousiasme à Michel-Ange.

Le Jugement dernier est une fresque toute de création *démoniaque*. Il paraît que Michel-Ange, en peignant ses élus, avait encore sur sa palette les couleurs dont il animait les damnés, et dans sa tête les fantastiques expressions de rage et de désespoir qu'il jetait avec tant de profusion sur les physionomies des anges de l'enfer. Plus tard, cette admirable fresque a été mutilée par Daniel de Volterre, qui consentit à couvrir les nudités, profanation stupide dont il a été puni par le ridicule qui s'attache à son nom, et par le sobriquet de *culottier*, que lui donna, dit-on, Salvator Rosa.

Je ne parlerai pas des autres fresques de Michel-Ange dont le Vatican est glorieux, ni des

innombrables peintures d'artistes de mérite qui y ont travaillé pendant un grand nombre d'années. D'autres édifices me réclament; d'autres détails pleins d'intérêt m'appellent ailleurs.

Le musée seul du Vatican, si je voulais en parler avec quelques détails, occuperait des volumes. Ce n'est pas ce que j'ai promis, et je n'en parle que pour inviter les curieux à y faire de fréquentes visites.... Allez-y saluer la *Transfiguration,* chef-d'œuvre de la peinture, et qui ne fut payé à Raphael qu'un peu plus de mille écus de notre monnaie.

Allez aussi vous prosterner devant la *Communion de saint Jérôme*, par le Dominiquin.... Ce tableau lui fut payé cinquante écus.

Mille autres tableaux vous retiendront à l'immense galerie du Vatican; je n'ai pas même le temps de les indiquer.

Le Colysée de Rome reçut une de mes premières visites; l'effet en est merveilleux. C'est le plus vaste des amphithéâtres connus; il pouvait contenir cent mille spectateurs, dont plus des deux tiers assis sur les gradins.

Je conseille aux voyageurs d'aller visiter le Colysée la nuit, par un beau clair de lune; on le dirait dix fois plus grand encore; c'est un monde.

Voici le *Campo Vaccino*.

Le Champ des Vaches, où a tonné la voix de Cicéron!

Je ne vous parlerai pas des temples d'Antonin

et de Faustine, de ceux de Vénus et Rome, de Romulus et Rémus, de la Concorde, et de cent autres en ruines ou dégradés que vous signale la voix du *cicerone*. Ce sont des points de repos pour votre mémoire; ils s'effacent presque de la mienne, lorsque je songe au Colysée, au Forum, à Saint-Pierre, au Capitole, aujourd'hui *Champ d'huile*.

Les colonnes et les arcs de triomphe pavent Rome, ou de leurs édifices conservés, ou de leurs débris historiques.

Je vous invite à aller voir Saint-Luc, quand ce ne serait que pour rendre hommage à la modestie et à la générosité de Canova, dont la statue est due au ciseau d'Alvarez. Ce sculpteur pauvre, obligé de quitter Madrid pendant nos dernières guerres, fut forcé de vendre son atelier. Le vice-roi d'Italie, désirant faire quelques acquisitions, consulta d'abord Canova sur leur mérite. Celui-ci répondit par ces deux lignes :

Les statues d'Alvarez ne restent à vendre dans ses ateliers que parce qu'elles ne sont pas dans le mien.

Plus tard, informé de cette réponse, Alvarez fit la statue de Canova, dont il dota généreusement l'académie de Saint-Luc.

Le nombre des églises de Rome est immense, et dans presque toutes on trouve quelque tableau des grands maîtres des écoles italiennes. J'en ai visité fort peu.

Cependant il serait absurde de ne pas aller se prosterner à Saint-Jean-de-Latran, quand ce ne serait que pour admirer la superbe place où se trouve l'obélisque le plus beau et le plus colossal qui existe. Il est d'un seul bloc de granit rouge, incrusté d'hiéroglyphes parfaitement conservés. On dit qu'il a été déterré à Thèbes, où il avait été élevé par Mœris, le même qui entreprit de creuser le lac qui porte son nom.

Saint-Jean-de-Latran est un des monumens les plus curieux de Rome.

On m'avait beaucoup vanté Sainte-Marie majeure; on m'avait trompé. Certes, il y a là aussi de belles mosaïques, et une chapelle surtout d'une richesse surprenante; mais l'architecture de l'église est sans goût, et conviendrait mieux à une bourse qu'à un temple. J'en sortis désenchanté.

Encore un curieux obélisque égyptien derrière Sainte-Marie. Toutes les religions sont écrites à Rome, tous les cultes y ont leurs représentans.

J'ai été voir Sainte-Marie-de-Lorette, en souvenir des miracles qu'on lui attribue et dont on a bercé mon enfance. La sainte ne fait plus de miracles aujourd'hui, peut-être parce qu'ils ne convertissent plus personne.

Les Thermes de Dioclétien sont maintenant Sainte-Marie-des-Anges. Vous voyez : le sacré et le profane, le Christ et Jupiter.

La place du Panthéon d'Agrippa est devenue un marché, embelli par une riche fontaine surmontée

d'un petit obélisque égyptien de granit. L'édifice est sans contredit le mieux conservé de tous ceux qui ont traversé les siècles. Le pavé de granit et de porphyre est admirable. Ici encore des tableaux et des statues du Giotto, de Venusti et de Michel-Ange.

Les palais de Rome sont nombreux, plus encore que les églises, mais d'une architecture moins riche et moins grandiose que ceux de Gênes et de Venise. Il serait trop long de les citer.

J'ai voulu d'abord, en arrivant à Rome, visiter les monumens sacrés ou profanes, modernes ou antiques; j'avais peu de jours devant moi; et j'étais bien sûr que mes courses au Capitole, au Forum, à Saint-Pierre et dans quelques palais, ne seraient pas perdues pour d'autres études qui formaient, si je puis m'exprimer ainsi, les entr'actes de mes travaux... J'ai vu le peuple de Rome, qui n'a rien de celui de Venise, rien de celui de Gênes, ni de celui de Milan, ni de celui de Florence. Le clergé fait le peuple, à Rome. Il est bigot, superstitieux, ignorant, attaché à des puérilités qui l'abrutissent. A Rome, la religion du peuple est toute en dehors, toute de grimaces; les hommes, les femmes prient, le front sur le marbre, non par foi et humilité, mais parce que c'est l'usage. Les coups dont ils se frappent la poitrine sont des coups de marteau qui doivent en blesser beaucoup..... C'est encore l'usage.

Mais quels beaux caractères de tête que ceux de

ces jeunes filles que vous voyez là dans les églises, ici sur les places publiques, auprès de vous dans les auberges!...... La vie circule, forte, sous cette peau colorée, polie et ferme. A quinze ans une femme paraît en avoir vingt, à trente-cinq elle en a vingt encore.

Je n'ai vu nulle part de plus séduisantes personnes qu'à Rome; elles réalisent les traits des plus belles statues qui ornent nos musées.

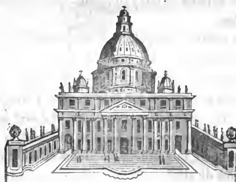
Je suis arrivé à Rome à une époque assez curieuse. Pendant la semaine sainte, elle offre un coup-d'œil des plus extraordinaires, et j'ai eu bien de la peine à me loger. Les rues sont encombrées de voitures qui se rendent aux parades religieuses que les Italiens appellent *les grosses fonctions du pape*.

Je n'entrerai pas dans le détail de ces cérémonies, où la majesté de notre religion se trouve à chaque pas si gravement compromise..... Les foudres du Vatican ne brûlent plus que la populace italienne, et les rois ont cessé de les craindre depuis que le peuple leur en a donné l'exemple..... La sagesse ne vient pas toujours d'en haut.

Rien n'est triste comme la campagne de Rome; on dirait que le siroco brûlant vient d'y passer. Des arbustes sans verdure, rabougris, rares, un sol uniforme et pulvérisé, point de maisons de campagne comme celles qui peuplent la rivière de Gênes et les environs de Livourne et de Florence..... Et, du sein de cette vaste solitude, pointent, oubliés par la main des hommes, quelques fragmens mu-

tilés de corniches ou de socles, comme pour ajouter encore à cette idée de mort et de destruction qui vous conduit jusqu'à l'entrée de la capitale du monde chrétien.

Je ne vous parle pas des soldats du pape..... On dit qu'il y a parmi eux quelques braves gens.



Naples.

ACCIDENS A TERRACINE. — FRAYEUR D'UN POSTILLON. — VILLA-RÉALE. — STUDIO. — ÉMEUTES DES LAZZARONI.

Je n'ai plus qu'une visite à faire avant de m'embarquer. Je vais dire un long adieu à mes souvenirs, pour ne pas les confondre avec les images qui m'attendent, et pour ne pas gâter peut-être mes émotions nouvelles.

Cette Italie est si riche qu'elle pèsera long-temps sur ma mémoire. A ceux qui l'ont étudiée avec amour elle est, dans les vieux jours, une amie tendre et dévouée, qui caresse encore l'imagination quand elle est stérile sur les sens. Ce ciel si bleu, ces brises si douces, ces côtes si variées, si poetiques, puis ces monumens de gloire et d'orgueil qui disent tant de siècles, et font, pour ainsi dire, ressusciter tant d'époques, oh! tout cela est bien regrettable, pour celui surtout qui pourrait en jouir, et qui va follement s'exposer aux dangers de pénibles traversées. L'étude est-elle donc plus puissante que le bonheur? ou plutôt le bonheur n'est-il que dans l'étude?....

Voir c'est avoir, a dit notre poète populaire. Enrichissons-nous donc par nos courses; c'est une fortune qu'il ne dépendra de personne de nous ravir.

J'avais hâte d'arriver à Naples, cette belle cité qui, depuis tant de siècles, est à la veille d'être engloutie par son Vésuve toujours menaçant. Il me tardait de saluer son golfe si riant et si souvent chanté, de suivre, dans leur paresse et leur insouciance, ces lazzaroni, mendians impérieux, qui ont été les héros de tant d'épopées, et du sein desquels s'échappa un jour ce Mazaniello, qui eut aussi son tour de gloire et de puissance.

Mais Naples n'est point, comme Rome, vivante et riche du passé; elle n'est pas non plus française comme Milan, ni maritime comme Gênes, ni mystérieuse comme Venise. Naples est, en Italie, une ville à part, qui a ses caractères particuliers qu'on ne trouve que là, ses phénomènes à elle, ses campagnes à elle. Les habitans de Naples, soit orgueil national, soit originalité, ne veulent pas être confondus avec leurs voisins, avec lesquels pourtant ils vivent en paix. Ils ont l'air de dire à ceux qui les visitent : « Soyez les bienvenus, vous qui savez nous apprécier, vous qui sentez sans doute qu'il faut un certain courage pour vivre en sifflant sur cette terre bouillonnante qui s'agite sous nos pas. »

Les tribulations de la route, auxquelles peu de voyageurs échappent, s'étaient peu fait sentir jusqu'à Rome, sauf quelques chicanes de douanes et de postillons, et quelques mauvais dîners, où je retrouvais sans cesse l'inévitable pigeon bouilli, qui semblait voler pour me poursuivre; mais là ma bonne étoile m'a quitté, et la fatalité semble vouloir me punir de

mon peu de ferveur quand j'étais dans la métropole de la chrétienté. Après avoir échappé assez heureusement à une bande de voleurs qui dévalisèrent complètement une famille anglaise, je trouvai à Terracine MM. Viennot et Dupont, qui avaient été renversés et traînés au milieu des marais pontins. Je fis une saignée à M. Viennot, et restai vingt-quatre heures au chevet du lit de M. Dupont, craignant à chaque instant de le voir expirer au milieu des douleurs les plus affreuses. A mon retour à Naples, je l'ai trouvé parfaitement rétabli; il est venu au-devant de moi, et m'a témoigné sa reconnaissance par l'accueil le plus affectueux. Qu'on est heureux de pouvoir rendre service à ses semblables, et que la profession de médecin est agréable, puisque partout où l'on trouve des gens qui souffrent, on peut leur être de quelque utilité!

Ma bonne action ne fut pas récompensée : je trouvai les portes de Capoue fermées, et ensuite je faillis rester en chemin.

Un écrou de ma calèche se perdit, la petite roue qu'il retenait s'échappa, et nous voilà, mon compagnon et moi, au milieu d'une campagne inhabitée, cherchant vainement dans nos coffres les moyens de parer à ce léger incident. Il était près de minuit, et je me voyais déjà condamné à rester à la belle étoile, lorsqu'un claquement de fouet parvint jusqu'à nous..... Une voiture en effet arriva bientôt; c'était le courrier des dépêches, qui descendit avec empressement, et parla pendant quelque temps à mon pos-

tilion. J'allais le remercier de sa politesse affectueuse, quand je les vis tous deux dételer un des chevaux de ma calèche, et faire mine de me l'enlever. *Un des miens est rétif,* dit le courrier; *souffrez que j'échange avec celui-ci; mes dépêches ne peuvent éprouver aucun retard, et déjà j'ai perdu trois heures....* Et il continuait son opération, sans faire attention à la position fâcheuse où nous nous trouvions depuis plus d'une heure. Mon coquin de postillon, loin de défendre mes droits, semblait au contraire protéger le courrier. J'adressai quelques énergiques observations; mais elles ne furent pas écoutées. Oh! alors, ne prenant conseil que de mon indignation, je m'armai d'un couteau pour couper les traits et les guides de ma voiture. A la vue du couteau, qu'il prit pour un poignard, le malheureux se jeta à genoux, croyant que je voulais le tuer, croisa ses mains, me supplia de l'épargner, en me disant, tout en larmes, qu'il était père de famille; et, d'une voix menaçante alors, il se joignit à moi contre les exigeances du courrier. Le marquis de Chaponnay, de Lyon, qui voyageait avec les dépêches, sentit la justesse de mes observations, et prit également mon parti. Un arrangement amiable eut lieu; et, après avoir garotté notre essieu pour remplacer l'écrou, presque au petit pas, nous arrivâmes à Naples à trois heures du matin, par une de ces nuits ravissantes et embaumées dont la Grèce et l'Italie seules sont les heureuses dépositaires.

Voir Naples et puis mourir, disent les Napolitains dans leur enthousiasme patriotique.

Voir Naples et puis vivre est un éloge plus complet. Sans son Vésuve, Naples ne serait qu'une grande et belle ville italienne. Le Vésuve résume tout Naples.

Sous ces vastes palais de marbre, sous ces jardins toujours verts, sous ces places publiques si animées, sous ces rues où s'agite une si bruyante population pressée de vivre, sont des laves brûlantes qui bouillonnent, impatientes d'une issue que les flancs du Vésuve lui ont donnée jusqu'à présent.

Mais que la fournaise devienne plus ardente, que le bitume et le soufre se tracent une nouvelle route, que le cratère du volcan, aujourd'hui courroucé, se ferme par ses scories mêmes, et Naples, agitée quelques heures, disparaîtra bientôt comme ont disparu Herculanum et Pompéï, comme disparaîtront Catane et Syracuse.

Voilà ce qui rend Naples si poétique, si belle à voir : les fleurs et une tombe, la joie et le deuil, la vie et la mort.

La ville s'élève en amphithéâtre ; son golfe, son Vésuve, son Mont-Pausilippe, ses palais, rien n'échappe au premier regard qui embrasse un vaste horizon, où pointent des rochers volcaniques, Capri, Procida et Ischia. Les Apennins, rideau sauvage et noir, couronnent le tableau. Il est complet, varié, comme Claude Lorrain savait en créer dans ses momens d'heureuses inspirations.

Les palais de Naples sont loin de la majesté imposante des palais de Rome. Inférieure même en magnificence à ceux de plusieurs villes d'Italie, il sont plus aérés, plus rians, plus faits peut-être pour le sol où ils ont été bâtis. Presque tous ont de larges balcons donnant sur les rues, où les paresseux propriétaires passent une partie de leurs soirées à s'amuser de la joie du peuple et des scènes variées qui se passent à leurs pieds.

Le plus beau de ces palais est le palais du roi, sans contredit le plus important ouvrage de Dominique Fontana, qui en a bâti de si admirables à Gênes et à Venise.

Les appartemens, vastes et bien ordonnés, sont riches d'une foule de chefs-d'œuvre du Titien, de l'Albane, du Guerchin, du Guide et de Raphael.

En face du palais royal s'élèvent, inachevées, les immenses constructions d'un temple consacré à saint François de Paule. L'irrégularité du terrain aurait nui sans aucun doute à l'élégance de l'édifice; on a bien fait, à mon avis, de l'abandonner.

Je ne vous parlerai pas de cette prodigieuse quantité de fontaines, de maisons charmantes, d'hôtels élégans, dont Naples est embellie; mais je me hâterai de vous conduire à la *Villa-Reale*, bordée par la mer, riche de ses bosquets de myrtes et d'orangers, de ses vases si élégans, de son temple circulaire en marbre blanc, et surtout de son point de vue, l'un des plus beaux dont j'aie jamais joui. Je ne crois pas qu'on trouve ailleurs une promenade

publique plus séduisante, de plus fraîches allées et des bosquets plus rians.

C'est vis-à-vis la *Villa-Reale* que se trouve le large quai de *Chiaja*, habité par l'élégante société de Naples. Ce quai et la *Villa-Reale*, ce sont les soirées de Naples pour les infidèles du théâtre Saint-Charles.

En fait de palais, je ne vous citerai, comme modèle d'architecture sage et de bon goût, que celui *Gravina*, par Gabriel d'Agnolo. Une inscription porte que son fondateur l'a fait bâtir *pour lui, pour sa famille et pour ses amis*.

Le musée de Studji est le plus riche de Naples; les amateurs lui doivent plusieurs visites, car il possède des tableaux, et surtout des statues antiques en bronze, qu'on ne peut trop admirer.

Qu'ils aillent voir aussi la curieuse collection de meubles et d'ustensiles appelée *le musée des petits bronzes*. Là ils retrouveront la vie intérieure des anciens et leurs détails de ménage.

Il paraît que les filous datent de loin. Il y a dans ce musée une foule de dés pipés.

Les bijoux dont les dames se paraient sont précieux d'élégance et de travail. Les alimens y sont conservés miraculeusement; les instrumens de chirurgie s'y trouvent en grand nombre; des mortiers, des pilons, des fioles d'apothicaire, ne laissent aucun doute sur leur première destination: mais ce que je vous recommande surtout, ce sont plusieurs fragmens de cendres rendues solides, qui gardent les

empreintes d'un sein de femme, d'un bras, d'une partie des épaules et de la taille. Cette femme était jeune et bien faite. A-t-elle été arrêtée dans sa fuite, comme le pense Dupaty, ou a-t-elle trouvé la mort dans le sommeil?

La galerie possède de vrais trésors en peinture, par Lespagnolet, Claude-Lorrain, Giordano, Rembrand, Van-Dyck, Léonard de Vinci, Sébastien del Piombo, le Tintoret, Jules Romain et Raphael. On a beaucoup dérobé à l'Italie, elle sera cependant toujours la terre d'étude des beaux-arts; ses richesses semblent inépuisables.

La bibliothèque possède deux cent mille volumes et plus de trois mille manuscrits rares et d'un grand prix. C'est une immense idée qu'on a eue depuis quelque temps de créer une grande salle pour les aveugles, où l'on fait la lecture à haute voix, moyennant une légère rétribution. Ce bienfait est d'autant plus grand qu'on m'a assuré que le nombre des personnes frappées de cécité à Naples était fort considérable.

L'on compte ici cinq bibliothèques publiques; celle dont je viens de parler est la plus riche.

SAINT-CHARLES est le théâtre royal. Il n'en est point en Europe de plus beau et de plus vaste. Celui dit *del Tondo* est svelte et gracieux; c'est une succursale de celui de Saint-Charles.

Le plus ancien des théâtres de Naples est celui dit *des Florentins*, où l'on ne joue que la comédie et la tragédie. Aussi est-il presque désert, quoique

le proverbe ait donné peu de goût pour la musique au peuple napolitain, et qu'il dût, par compensation, aimer le drame.

Vous pensez bien qu'il y a ici un théâtre pour polichinelle. Je crois qu'on l'appelle *San-Carlino.* Je n'ai pu y pénétrer une seule fois, tant la foule en assiégeait les abords.

La cathédrale, jadis fort belle, a été gâtée comme le palais du vice-roi; ses hautes tours seules ont résisté à la main des hommes.

Dois-je vous parler du miracle de sang (qui a lieu chaque année), ainsi que des femmes qui se font appeler *les parentes de saint Janvier?* Tout cela est bien bizarre, bien ridicule; mais on assure, en Italie, que les préjugés sont nécessaires au peuple. Je crois, moi, qu'ils ne sont nécessaires à personne et dans aucun pays de la terre. Si jamais je deviens pape ou empereur, je jure bien d'avance que mon premier soin sera de les détruire, si je le puis. Mais déjà la science et la philosophie leur ont déclaré la guerre, et, en instruisant les masses, on améliore leur sort et on les civilise. Du reste, saint Janvier a perdu de son crédit depuis que le général Championet fit liquéfier le sang et opérer ce miracle qui ne voulait pas se faire, en menaçant l'évêque de le faire fusiller si le saint restait inflexible.

Il y a aussi à Naples une place sur laquelle est élevé un obélisque fort riche, mais d'un goût détestable. A la bonne heure, des obélisques et des temples, si vous voulez, aux hommes qui se sont illustrés

par leurs vertus; mais des miracles au dix-neuvième siècle! nous n'y croirons plus maintenant, à moins qu'ils ne nous soient certifiés par un institut en masse; et encore!...

Une prodigieuse quantité d'autres églises et chapelles, que les pinceaux de Raphael, du Guide, du Guerchin et de Lespagnolet ont doté de véritables chefs-d'œuvre, appellent encore l'attention des voyageurs; moi, j'ai à peine le temps de leur signaler les plus élégantes, Sainte-Claire, *la Pietà*, Saint-Ange *à Nilo, Gesù nuovo,* où ils trouvent des monumens dignes d'être conservés dans leurs souvenirs.

Tous ces tableaux, toutes ces arabesques, toutes ces mosaïques, entassés, empilés, occupent déjà trop d'espace dans ma mémoire; j'arracherai quelques feuilles à mes cahiers.

Le soulèvement des lazzaroni, excité par Thomas Aniello, surnommé Masaniello, eut lieu sur la vaste place du marché. Le souvenir de ce tribun de carrefour, que l'aspect du danger rendait si intrépide, est mort aujourd'hui pour tous ses descendans. Et cependant Naples peut hardiment s'appeler la ville des insurrections, la terre classique des émeutes. Ce peuple de lazzaroni, qui néanmoins a perdu son premier caractère d'indépendance, est pareil aux flots de son golfe. Calme, tranquille, une rafale le réveille et le pousse. Il mugit comme son Vésuve, il gronde, il menace..... mais bientôt s'éteint sa colère, qui semblait devoir tout bouleverser. On

dirait qu'un jour entier d'énergie l'affaisse et le terrasse, ou plutôt on croirait qu'après avoir fait sentir sa puissance, il se rassied, satisfait de la terreur qu'il a inspirée.

Du reste, le lazzarone est presque fashionnable aujourd'hui; il a un pantalon jusqu'à mi-cuisse, et souvent une chemise rayée. Le luxe envahit toutes les classes; c'est peut-être ce luxe qui a tué son énergie morale.

Vers les états du pape, les frontières du royaume de Naples sont infestées de voleurs dont la réputation est universelle. Leur costume est traditionnel. Il n'a pas de saison, et un chef de brigands napolitains croirait manquer de courage et enfreindrait ses statuts s'il osait changer quelque chose à l'uniforme élégant sous lequel se sont illustrés ses devanciers.

Je voudrais bien, avant de quitter Naples, donner quelques détails sur le musée secret que l'on ne voit qu'avec la permission du ministre de l'intérieur; mais qui sait en quelles mains tomberont ces notes?.... Je signale ce musée à la curiosité des amateurs, dont les femmes sont exclues.

Les Napolitains sont joueurs à l'excès; ils aiment surtout les jeux de hasard; et l'on m'a parlé ici de plusieurs grands seigneurs qui, d'un coup de dés, ou sur une carte de pharaon, ont perdu, sans émotion visible, un palais, une villa. Aujourd'hui la misère ou une vie de bandit, hier des repas somptueux et de joyeuses maîtresses.

Je conçois un Napolitain jouant cette alternative.

Départ du François 1er.

ADIEUX A NAPLES. — L'AMOUR ET LE MAL DE MER. — ARRIVÉE EN SICILE.

Cependant le jour de notre départ arrivait. M. de Nauroy et moi, impatiens de nouvelles études, nous nous rendîmes aux bureaux de l'administration, pour commencer nos relations avec nos compagnons de voyage, et pour connaître les places qui nous étaient réservées à bord du navire.

Nous eûmes lieu d'être satisfaits et de la beauté du bâtiment et de la disposition de nos cabines ; mais le nombre des passagers était si grand, que plus de trente durent se résoudre à n'avoir point de lit jusqu'à Messine.

J'aurais bien voulu, avant le jour d'adieu au sol de l'Italie, revoir les environs de Naples, ses belles campagnes, la grotte du Chien, si souvent décrite ; Pouzzole, le lac *Averne*, que Jules César réunit à la mer, mais que le fameux tremblement de terre de 1538 bouleversa de fond en comble. Il m'eût été agréable d'aller rêver au milieu du beau vignoble qui fut autrefois les Champs Elysées, et de saluer le terrible Achéron, qu'on appelle aujourd'hui *Fusaro*.

Je voudrais décrire la grotte de la sibylle de Cumes, la Solfatarre, les belles ruines de Pœstum, et surtout Her-

culanum et Pompéï; car peut-on vous oublier, quand on s'est promené dans vos rues souterraines? peut-on ne pas se souvenir de tous les chefs-d'œuvre qui vous décorent? Ces deux villes grecques sont désertes depuis deux mille ans, et on les dirait bâties d'hier, tant les proportions des édifices sont élégantes, tant les fresques et les mosaïques sont fraîches et de bon goût. Pour la première fois sans doute, nous devons remercier le Vésuve d'avoir étendu sa lave sur ces deux cités, pour nous les conserver intactes, car il fallait cette barrière pour les préserver de la destruction.

Si une éruption eût éclaté au Vésuve, certes, je ne serais point parti sans aller plonger un bâton dans la lave bouillante qu'il vomit, et j'aurais écouté d'aussi près que possible le fracas infernal des blocs calcinés qui se choquent et se brisent en éclats dans la fournaise ardente (1); mais tout était calme alors, et la mer, et le Vésuve, et les lazzaroni.

Je partis. C'était le 16 avril.

Le temps était gros et la mer houleuse. Cependant l'ancre fut levée, et la colonne de fumée noire qui souvrit une rapide issue à travers la haute cheminée nous annonça que le sillage allait commencer.

A nous maintenant une nouvelle vie, des occupations nouvelles, des scènes moins variées, à la vérité, que

---

(1) Plus heureux à mon retour, je n'ai pas laissé échapper l'occasion qui m'a été offerte, et j'ai vu de très-près la magnifique éruption qui répandit tant de terreur dans toutes les campagnes de Naples, et qui vient encore de se renouveler.



Lith. Piaget.

BRIGAND NAPOLITAIN

celles que j'ai essayé de décrire, mais plus terribles, plus grandioses. Une existence a cessé, il faut en recommencer une autre.

En mer seulement l'homme sent toute sa puissance, car il lutte souvent contre tous les élémens coalisés; et, malgré les rafales sifflantes, malgré les vagues furieuses, il ira là où il a résolu d'aller... à quelques exceptions près.

En mer il n'y a qu'une alternative : vaincre ou être vaincu. Etre vaincu, c'est la mort, car les flots sont rarement indulgens.

Cette Méditerranée, que nous allions sillonner, et que les matelots voyageurs appellent, dans leur langage pittoresque, *un plat à barbe*, n'est pas si débonnaire qu'on le pense.

Elle est *rageuse* parfois, turbulente, obstinée; ses lames, infiniment moins creuses que celles de l'Atlantique et surtout que celles du grand Océan, deviennent d'autant plus fatigantes qu'elles se succèdent plus rapidement. Sur une vaste mer, la route est longue quand on fuit le mauvais temps, et l'on peut naviguer plus d'un mois sans être à portée d'un écueil; mais ici, lorsque les vents orageux sont constans, votre beaupré est bientôt sur la terre, et alors gare à la quille et aux bordages! gare à vous!

Mais je ne me faisais pas alors tous ces raisonnemens: j'avais pris mon parti; rien au monde n'aurait eu la puissance de me faire renoncer à ma résolution, et, courtes ou longues, calmes ou terribles, les traversées ne me semblaient effrayantes que par leur monotonie.

J'avisai donc aux meilleurs moyens de les abréger..... le travail.

A la vérité, si quelques heures passent vite en mer quand on leur oppose une application constante, il est aussi mille circonstances, à bord d'un navire, où, quelque zélé que vous soyez, vous ne pouvez prendre ni une plume, ni un crayon, ni un livre.

Les premiers instans sont consacrés à l'attention, à l'étonnement causé par les cris des chefs. Les manœuvres, ordonnées d'une voix sonore et brève, vous causent déjà un serrement de cœur qui bientôt fera place à d'autres émotions....... La plage s'éloigne petit à petit, les maisons disparaissent, les hautes tours plongent dans les flots; et, en opposition avec vos habitudes terrestres, c'est toujours en arrière que vous portez vos regards. Vous savez que, devant vous, c'est la mer, la mer ondoyante à vos pieds, montagneuse ou polie à l'horizon.

Mais, remarquez-le bien, dès que la terre a disparu, de puissans regrets se glissent dans votre âme : non pas, à la vérité, de ces regrets honteux qui naissent du sentiment des périls que vous allez braver, mais de ceux plus nobles que vous cause l'absence de vos amis, de vos affections, de votre famille. De long-temps vous ne recevrez de leurs nouvelles; et, lorsqu'une rare occasion vous sera offerte de leur écrire, qui vous dit que la mort ne les aura pas déjà frappés?

Les voyages en mer ne sont donc vraiment monotones que pour ceux dont le cœur est sans vie pour le passé, et à qui les grands phénomènes de la nature ne donnent aucune commotion.

Et puis, voici encore un coup-d'œil plus original, plus pittoresque que tout ce que vous avez vu, que tout ce que vous verrez dans vos prochaines traversées. En partant, chacun de nous avait consulté ou un ami voyageur, ou un matelot expérimenté, pour aviser aux moyens de ne pas souffrir du mal de mer, mal plus terrible, plus poignant que les migraines les plus tenaces, que les fièvres les plus violentes. Aux uns on avait dit : « Dès que vous vous sentirez un peu indisposé, buvez beaucoup et promenez-vous ; » aux autres : « Dès que votre estomac se soulèvera, mangez beaucoup et promenez-vous ; » à ceux-là : « Regardez au loin et promenez-vous. » Cependant je dois dire que je fus à peine malade dans toute la traversée, par la précaution que j'avais prise de me coucher aussitôt que la mer devenait houleuse.

Nous suivions tous des ordonnances diverses ; et le pont du navire, piétiné par les passagers, ressemblait à un parquet brûlant sur lequel nous ne pouvions rester une seconde en repos. Nous allions, nous allions, coudoyés, heurtés violemment, poussés, repris, bousculés, une bouteille à la main, un morceau de pain à la bouche, et montrés au doigt par les matelots en goguette.

Cependant la scène change. Quelques physionomies plus pâles se dessinent dans les groupes. On s'approcha du bord, on espère vaincre le malaise, on regarde le flot qui passe, on cherche à l'horizon la relâche désirée, et l'on se cache encore comme si l'on était coupable d'un acte de pusillanimité..... Pauvres de nous ! Personne déjà ne riait de son voisin ; et les voix

éclatantes des matelots escortaient nos efforts douloureux et nos affreux tiraillemens.....

Nul ne se promenait sur l'arrière du navire; nous étions tous sur le flanc, où, comme disent les marins, *tous nous comptions nos chemises.* Les plus robustes étaient parvenus dans leurs cabines, où les contorsions des vomissemens avaient lieu à huis clos; les moins énergiques gisaient là, dos à dos, souvent la face sur le bois, ballottés par le roulis, insensibles aux coups de pieds qui les frappaient, oublieux de leurs amis, sans besoin, sans autre sentiment que celui d'une douleur intense, comme si du vitriol brûlait leurs entrailles. Pour ma part, je suis sûr que si ce cri terrible: *le navire coule!* fût venu frapper mes oreilles, j'aurais coulé bas, dans l'impuissance de lutter contre un malaise général, et peut-être même sans regret.

Un des premiers debout, je pus *jouir* cependant de l'anéantissement physique et moral de mes compagnons de voyage, qui bientôt, pareils à des fantômes, essayaient de se soulever et montraient un visage pâle, sur lequel était empreinte encore une douleur à laquelle nulle autre ne peut être comparée.

Une fortune à celui qui trouvera un remède efficace contre le mal de mer!

Le premier repas du bord fut servi pour quatre-vingt-dix convives; dix seulement purent y prendre part.

Mais ce n'est rien encore, pour le marin aguerri, que la vue de ces hommes à qui le mal enlève toute énergie, et qui tombent comme frappés d'un coup de massue; d'autres scènes plus dramatiquement comiques

se passent parfois aux yeux de ceux qui ont la faculté de voir.

Nous avions à bord un jeune homme fort assidu auprès d'une très-jolie dame dont le mari, atteint par le mal, était déjà étendu immobile sur le tillac. Madame commençait à souffrir, ses yeux se creusaient, ses lèvres devenaient violacées....... Dans un ridicule mouvement d'amour-propre, notre jeune homme se flattait déjà que le bouleversement de cette physionomie, naguère si calme, était le résultat de l'aveu brûlant de sa passion....... « Du thé! du thé! lui dit la dame d'une voix faible....... Je vous en prie, du thé! je me sens défaillir.... » L'amoureux se précipite, il prend une tasse, il la remplit, il arrive, à travers les *cadavres vivans* des voyageurs, jusqu'auprès de sa belle, et, au moment où il présente la tasse bienfaitrice, lui-même, saisi du mal de mer, tombe anéanti aux pieds de sa conquête... L'amour a souvent tort en mer...

Cependant la turbulence des flots se calma un peu, les tiraillemens devinrent moins violens, moins généraux; on songea un peu à sa toilette, Messine se dessina devant nous, grande et imposante, la nuit la couvrit de nouveau; mais le lendemain, à quatre heures du matin, nous y arrivâmes par un très-beau temps, et un excellent dîner, accompagné de vin de Syracuse, nous remit bientôt de nos fatigues.

La douleur qui n'est plus n'a jamais existé.

CHAPITRE III.

SICILE.

La Sicile fut appelée autrefois *Trinacria*. Elle a deux cent vingt-cinq lieues de tour et soixante dans sa plus grande longueur. Un détroit de deux lieues la sépare de l'Italie, et ce petit espace a suffi peut-être pour établir une certaine distinction entre les mœurs des deux peuples.

Non-seulement la Sicile présente, à chaque époque de l'année, les quatre saisons réunies, grâce à la variété et à l'élévation de son terrain, mais elle réunit encore dans son sein les productions de toutes les contrées du globe. Si les bouleaux ne couronnent pas la crête impérieuse de son Etna, c'est que les secousses du volcan les renverseraient, et que les laves les détruiraient à chaque nouvelle éruption. Stromboli, depuis quelques années, plus actif, plus menaçant que son voisin, présente sur ses flancs brûlés la même stérilité, les mêmes rubans de scories, où ne pointe aucune teinte de végétation; mais, à une zone moins élevée, les vins les plus exquis, les plus savoureux, appelent votre attention et vous rappellent que cette île fut autrefois nommée *la mère nourricière de Rome.* L'huile de la Sicile est délicieuse, le coton y croît en abondance et pare ses campagnes de ses flocons élégans;

la cochenille, l'indigo, la garance, le miel, s'y trouvent à chaque pas, comme pour faire souvenir qu'avec quelques soins, les richesses des tropiques peuvent fort bien germer sous des climats moins brûlans; et, si vous descendez enfin dans les vallées, où une végétation forte et puissante se développe à vos regards en prairies immenses ou en bosquets odorans, vous vous demandez involontairement si ce n'est pas en Sicile qu'on devrait spécialement placer cette terre promise que les Hébreux cherchèrent pendant tant d'années.

Mais c'est surtout lorsque vous vous rappelez cette épique histoire de Rome, victorieuse du monde, que la Sicile vous apparaît grande et belle à travers les ruines de ses temples, dont les débris gigantesques pavent le sol. Est-ce la main des hommes qui a renversé tant d'édifices, est-ce la colère de ses volcans? Toutes les époques et tous les pays ont ici leurs représentans; les Romains, les Grecs, les Goths, les Troyens, les Normands, y ont laissé des traces éloquentes de leur domination. Dans chaque ville sicilienne, vous pouvez lire sur des corniches, sur des colonnes, le nom du peuple qui vint là, y établit sa puissance, et disparut bientôt pour faire place à d'autres vainqueurs.

Voilà comme j'aime un pays! C'est là de l'histoire, ce sont là des pages éloquentes qu'on lit avec émotion, parce que nul écrivain ne les a travesties, parce que nul copiste ne les a décolorées.

La fable des cyclopes se rattache peut-être à quelque croyance populaire à laquelle l'Etna donna naissance. Quand les phénomènes de la nature ne peuvent s'ex-

pliquer par la science ou la philosophie, le merveilleux vient alors au secours de l'ignorance, et il faut des siècles pour détruire une erreur. La philosophie et les sciences sont boiteuses.

Je suis arrivé en Sicile plein des souvenirs du passé où dominaient de colossales figures, mais avide surtout d'émotions présentes. La vie réelle d'abord, puis la vie d'imagination.

Ce serait bien ici le cas de disserter sur les plus anciennes éruptions de l'Etna, dont l'histoire joue un si grand rôle dans les évènemens de cette île, la plus grande de toute la Méditerranée. Si je voulais grossir mon volume de détails recueillis cent fois par d'autres voyageurs et publiés à grand luxe d'épithètes et d'érudition, je vous prouverais que, du temps d'Homère, l'Etna était éteint ou n'avait pas encore allumé ses fournaises; je vous rappellerais aussi que Thucydide et Diodore nous ont parlé, l'un de trois grandes éruptions dont il avait été témoin, et le second d'une éruption plus terrible encore, qui eut lieu cent vingt-deux ans avant Jésus-Christ. Ce sont les plus anciennes dont il soit question dans l'histoire.

L'occasion serait belle ici, car, en suivant le cours de ces éruptions périodiques qui ont si singulièrement balayé et sillonné le sol, je vous peindrais Caligula fuyant de Messine, aux approches d'une pluie de cendres et de pierres ponces sulfureuses qui menaçaient d'engloutir toute l'île. Mais de la science empruntée n'est pas mon fait; je ne m'accommode pas d'une ri-

chesse volée, j'aime beaucoup mieux ma pauvreté *inambitieuse.*

Il ne sera pas inutile toutefois que je cite une des plus épouvantables éruptions, qui eut lieu dans le douzième siècle, et qui renversa de fond en comble Catane, Messine et tous les édifices de l'île. Les secousses furent tellement violentes que l'Italie entière en trembla, et que, malgré la colère du Vésuve, qui, à la même époque, lançait ses laves, la frayeur occasionée par les détonations lointaines de l'Etna fit déserter Naples, Rome et même Venise.

Mais l'éruption qui a laissé de plus funestes traces est sans contredit celle de 1783, sous laquelle tomba Messine. La brume noire et permanente qui s'échappa du cratère, au sommet duquel on voyait des blocs énormes bondir et se heurter avec un fracas horrible, couvrit l'Italie et une partie du midi de l'Europe; et ce ne fut que trois mois après que le vent et le soleil eurent la force de la dissiper. Des témoins oculaires qui, en essayant de la fuir, voulaient du moins mourir en regardant en face l'affreuse catastrophe, attestent que, lorsque les hautes murailles arrachées du sol tournoyaient dans les airs, une secousse opposée les frappait avant leur chute et les brisait en éclats. On assure que les oscillations du terrain étaient telles, que souvent, dans l'espace de quelques minutes, des maisons entières furent transportées en masse à plus d'un mille de distance du lieu qu'elles occupaient avant, et que la mer, déplacée comme la ville, refoulée par une force irrésistible, élargissait sa rive, laissait à sec des milliers de

poissons mutilés, et les reprenait un instant après avec des populations tout entières qu'entraînaient les tourbillons. Un des spectacles les plus curieux et les plus variés avait lieu dans les campagnes où la végétation était haute et puissante. Les arbres se courbaient tantôt l'un vers l'autre, comme si la terre recevait plusieurs impulsions différentes en même temps; et quelquefois, soumis à un mouvement uniforme, ils se penchaient du même côté, restaient étendus un instant comme ces capuçins de cartes que les enfans renversent de leur souffle, et se relevaient ensuite agités et tremblans.

Maintenant, ajoutez à de semblables phénomènes les horribles hurlemens du cratère entr'ouvert, les mugissemens des flancs de la montagne, que les feux souterrains ébranlent sans pouvoir les déchirer; le roulement continuel et lugubre des flots qui battent la grève; la chute des maisons, des statues, des palais de marbre; une nuit sombre, froide, sillonnée par de rapides éclairs, et les cris des familles en deuil, et vous aurez une idée de ces bouleversemens affreux auxquels la Sicile, plus que toute autre île du globe, se trouve exposée...

Naples, au pied du Vésuve, étonne; mais Catane et Messine, dominées par l'Etna et le Stromboli, attristent l'âme. Demain toute cette population, si vive, si animée, si rieuse, ne sera-t-elle pas engloutie sous les ruines des demeures de marbre où elle dépense si joyeusement une vie de plaisir et d'amour?

Messine.

EFFRONTERIE DES MENDIANS. — LE PROFESSEUR DE THÉOLOGIE. — HONTEUSE INDUSTRIE. — BAL. — DUC DE SPILINGA.

Messine, célèbre par la retraite des Français à l'époque des Vêpres-Siciliennes, est une ville large, spacieuse, qui doit aux violentes secousses auxquelles elle est exposée, d'être construite à neuf. Le promontoire de rochers de laye qui s'avancent en demi-cercle fait de sa rade une des plus belles et des plus sûres de la Méditerranée.

Une chose m'a frappé en arrivant à Messine, c'est l'insouciance des habitans pour l'instruction; les jeunes gens, aptes pourtant à toutes sortes d'études, avouent, avec une candeur vraiment naïve, qu'ils ne tiennent nullement à ce que nous appelons arts et sciences; et, sous ce point de vue, ils ne rougissent pas de se placer bien au-dessous de Catane, où l'on trouve des colléges et des universités qui ont acquis une certaine célébrité. Les apologistes de l'ignorance ne sont rares dans aucune partie du globe.

Sur le quai est élevée une magnifique fontaine représentant le port sous la forme d'un Neptune colossal, tenant deux syrènes enchaînées. C'est une ingénieuse allégorie qui semble dire que les navires, après avoir échappé aux dangers de Carybde et de Scylla, trouvent à Messine un asile assuré conte les tempêtes.

On compte à Messine soixante et dix mille habitans, parmi lesquels trois mille prêtres, moines ou religieuses, et au moins vingt mille mendians, qui se précipitent sur les étrangers avec une voracité inconcevable, et les forcent à leur jeter une aumône. Je vous défie d'échapper au quatrième ou au cinquième de ces industriels, si vous êtes parvenus à vous sauver des griffes du second et du troisième. Vous avez beau les repousser, les menacer du bâton, rien ne les chassera, rien ne vous dérobera à leurs poursuites qu'une aumône, qui sera pour le lendemain une prime d'encouragement pour que l'on vous harcèle davantage; il la leur faut, ils la veulent, ils l'exigent, et je ne vous conseille pas de chercher à vous en affranchir absolument, à moins que vous ne vous promettiez de ne jamais voyager de nuit en Sicile. Quand de misérables fainéans ne peuvent parvenir à vous soutirer quelques pièces de monnaie, ils vous volent, et souvent ils vous assassinent par rancune. Choisissez!

Le vendredi surtout est un jour privilégié pour cette effrayante populace de vagabonds. Ce jour-là, en effet, ils ont la faculté d'entrer dans tous les magasins, de frapper à toutes les portes, de les ouvrir, de les enfoncer au besoin pour leur quête de la semaine; ce jour-là, ils ne s'arrêtent pas aux salons des rez-de-chaussée, ils escaladent les étages, et vous réveillent avant le jour de leurs cris assourdissans. J'ai été poursuivi pendant plus de six heures par quatre pauvres, qui sont entrés malgré moi dans tous les magasins où je faisais des emplettes; enfin on me parla de leur

liberté, privilége du vendredi, et je fis une aumône forcée, selon l'usage. C'est toujours au nom de Jésus-Christ qu'ils implorent votre pitié, au nom de Jésus-Christ, mort en croix, disent-ils, pour la liberté du monde et l'émancipation des pauvres.... Le moyen de refuser une obole à la voix qui exprime des vœux si nobles et si sacrés! Il y a deux siècles entre Messine et Naples.

J'ai trouvé à Messine, dans un café où j'étais entré pour me rafraîchir, un *moine blanc*, professeur de théologie, évêque *in partibus;* comme étranger, il m'accosta avec des manières tout-à-fait distinguées. Notre conversation devint bientôt familière, et j'avoue que je ne fus pas peu surpris de rencontrer dans un moine sicilien tant d'érudition et de bonne littérature. Familiarisé dès l'enfance avec la lecture de nos meilleurs penseurs, il avait gardé une teinte de la philosophie d'Helvétius, de Pascal et de Volney; et il me demanda comme un cadeau qu'il estimerait infiniment un exemplaire des *Provinciales* que je lui avais dis posséder à bord. L'assurance que je le lui donnerais le rendit tout joyeux, et il m'en remercia en des termes pleins de grâce et d'élégance; il me fit assister à des conférences où il était chargé de controverser les vérités de l'Évangile, et je fus émerveillé du talent réel des deux prédicateurs.

Dès qu'il sut que nous avions quelques jours à passer à Messine, il s'empressa de me révéler les dangers que nous courrions dans les principales rues de la ville, si nous nous y promenions le soir. Je crus d'abord

qu'il ne voulait me menacer que des mendians et des voleurs; mais il me parla de la beauté dangereuse des jeunes filles en des termes si passionnés, que je vis bien qu'il y avait exagération dans ses récits et prévoyance inutile dans ses craintes. Peut-être même, si je l'avais voulu, y aurais-je trouvé un tout autre motif peu honorable pour lui; mais je ne daignai pas pousser plus loin mes investigations, et il en fut quitte pour ses frais d'éloquence.

Ses théories sur le célibat des prêtres me frappèrent par leur étrangeté. Rien d'aussi facile, selon lui, que de se mettre d'accord avec l'Église romaine; il ne s'agit pour cela que d'un peu de bonne volonté et d'imagination, et sa manière de trancher la difficulté n'est pas sans adresse ni intérêt personnel. Il me fit voir à cette occasion un vieux manuscrit, de beaucoup antérieur au concile de Trente, qui défendait aux prêtres de se marier après le sacerdoce, et leur enjoignait de ne procéder aux cérémonies conjugales que hors le temps des fêtes et quatre heures au moins avant la célébration des saints mystères. Ce manuscrit est chose curieuse. —Vous voyez, ajouta-t-il avec un abandon tout-à-fait coquet, qu'on a agi avec sagesse en nous défendant le mariage; mais nous savons parfaitement que l'abstinence charnelle ne nous est pas ordonnée par le texte des Évangiles, et nous ne péchons selon Dieu qu'en prenant ou convoitant la femme d'autrui. Telle est, me dit-il, la morale des missionnaires qui sortent du collége de Rome de *Propaganda fide*, où j'ai fait mes études.

Comme on le voit, la morale de notre professeur de

théologie est fort agréable dans sa pratique, et fort commode pour l'acquit de sa conscience. J'ai de fortes raisons de croire que la plupart de ses confrères suivent à peu près la même ligne de conduite, car, pendant mon séjour ici, ma qualité de médecin m'a fourni l'occasion de connaître les peccadilles de quelques-uns d'entre eux, dont les sermons sans doute sont fort édifians, mais qui dédaignent, à coup sûr, de prêcher d'exemple.

Le séjour de Messine n'est agréable pour les étrangers que lorsque, par leur opulence, ils peuvent se procurer toutes les commodités de la vie. La propreté, que saint Augustin appelait si sagement une demi-vertu, est du luxe ici, et le luxe est du superflu pour les Siciliens. La nuit, les pauvres et les insectes vous poursuivent sans relâche; mais ce n'est pas tout : des industriels que la France et l'Angleterre répudient, des fashionables à la physionomie grave et réfléchie, et que vous pouvez à votre aise broyer sous vos talons ou caresser de votre cravache, s'introduisent à chaque instant dans vos appartemens, et viennent impudemment vous offrir les caresses menteuses de Phrynés mille fois vendues. Ces filles, perdues dès leur enfance, n'ont rien ni de cette pudeur *apparente* qui caractérise, dit-on, les hautes courtisanes de Londres, ni le gracieux laisser-aller de celles de Paris. Elles sont en général fières et mendiantes; elles marchandent leurs complaisances;. et, si j'en crois bien des rapports, elles n'ont rien dans l'âme qui puisse attacher l'étran-

ger assez fou pour se laisser séduire par les argumens de leurs vils ambassadeurs

Du reste, pas n'est besoin de posséder de grands trésors pour arriver jusqu'à elles; et je ne sache pas de jeune étudiant de nos colléges à qui l'on ne donne par semaine le prix exigé par les plus fières courtisanes de la Sicile.

De pareils détails, on le pense bien, ne sont le résultat ni de mes études ni de mes recherches; je me suis laissé raconter plusieurs anecdotes à l'appui de mon récit, et, si j'étais sûr de jeter un voile assez clair-obscur dans ma narration pour le dire à mes lecteurs, j'ai l'intime conviction qu'ils me pardonneraient une digression qui ne serait pas sans quelque intérêt.

Ce n'est pas le seul sacrifice que je fasse au plan que je me suis tracé, et que je veux suivre jusqu'au bout.

Le roi de Naples était à Messine en même temps que nous. On lui offrit un bal qu'il honora de sa présence, et où se rendirent aussi les plus belles femmes des environs.

Ma première observation fut pour les dames. En général, elles me parurent grandes, assez bien faites, d'une démarche facile, mais médiocrement jolies. A peu d'exceptions près, je m'aperçus qu'elles dansaient sans grâce, et qu'elles n'attachaient pas beaucoup d'importance à la culture de cet art, qui donne de l'élasticité et de la souplesse à la taille. Du reste, mises sans goût, et confondant les richesses avec la

parure, elles ne firent parmi nous aucune conquête; car, si quelques sourires promettaient le plaisir, aucun regard ne faisait espérer le bonheur. On dirait que toute leur civilisation consiste à modérer et à éteindre le feu de leurs grands yeux noirs.

Ici comme dans presque toutes les réjouissances, les apprêts de la fête furent plus vifs, plus animés que la fête même.

Le lendemain du bal, il y eut parmi les passagers une alerte à laquelle ils ne s'attendaient pas.

On vint leur annoncer que le Roi allait prendre le bâtiment pour un voyage de trois jours, pendant lesquels nous devions rester à Messine. Les Anglais et les Français protestèrent sur-le-champ de la manière la plus énergique contre cette décision royale, s'appuyant sur le droit commun et sur les conditions de leur marché avec le commandant de l'expédition. Il paraît qu'on transmit exactement cette réplique au monarque, puisqu'il abandonna son projet, et qu'on ne mit à sa disposition le navire que pour trois ou quatre heures, afin de le transporter en Calabre, où le suivirent quelques-uns d'entre nous, d'après son invitation toute gracieuse.

Le caractère de ce prince est affable, obligeant; jeune, d'un abord facile, il parle à ses officiers avec une grande familiarité, et attache un prix infini à l'amour de ses soldats, qu'il traite avec beaucoup de douceur. Son armée est bien disciplinée, mais trop nombreuse pour les finances et les besoins du royaume.

Le prince de Bavière et ses aides-de-camp me parurent fort mécontens de l'accueil froid du jeune roi, et

ne le dissimulèrent pas dans leurs conversations. Il est certain qu'il ne leur adressa pas la parole une seule fois pendant tout le bal de la veille, et personne de nous ne put s'expliquer une conduite que rien de la part du prince de Bavière ne semblait justifier. Les caprices des souverains sont fréquens, et il n'est pas toujours facile d'en assigner la cause..... Peut-être méditait-il alors une alliance avec la France de Juillet.

Dès que la ville cessa d'être pour nous un point d'étude, nous nous mîmes en devoir d'exploiter les campagnes qui l'avoisinent, en attendant de plus longues courses.

L'Etna appela d'abord toute notre attention. C'est la montagne la plus élevée de la Sicile. Son sommet s'élève à plus de dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et sa base a près de vingt lieues de circonférence.

Le profil de l'Etna varie à chaque nouvelle éruption; mais les zones qu'il traverse le colorent régulièrement. A sa crête, des neiges éternelles; plus bas, les produits calcinés de ses vomissemens, où la végétation ne trouve pas encore assez de vie; mais, à une faible hauteur, des arbres presque toujours verts, des vignobles magnifiques, de vastes forêts de chênes, et, plus bas encore, des arbres fruitiers en abondance, et de riches campagnes animées par des villa et de gracieuses maisons de plaisance.

Dans l'espoir d'une tentative heureuse, mais non sans péril, quelques-uns des passagers essayèrent un voyage à pied jusqu'au cratère, que défendait une grande quantité de neige. Les plus audacieux y arrivèrent, mais leur

course fut sans résultat pour d'utiles observations. Leur amour-propre satisfait, ils commencèrent à compter avec les fatigues, et dès lors la science eut tort.

De Messine à Catane, les bords de la mer sont d'une beauté ravissante; sur toutes les parties de la côte, si variée, si odoriférante, nos regards satisfaits se promenaient au milieu de bosquets d'oliviers, d'orangers, de grenadiers, qui parent la campagne d'une robe émaillée. Nul pinceau jamais ne rendra cette brillante variété de couleurs vives, douces ou tranchées, où tout est en harmonie sans cesser d'avoir de l'originalité, que modifient si heureusement les rayons obliques ou perpendiculaires d'un soleil chaud et vivifiant.

Afin de mieux jouir du panorama, je me rendis à Catane par mer..... Toujours l'Etna au-dessus de ma tête, l'Etna, fumeux en ce moment, et rugissant comme un lion enchaîné. Les vapeurs qui s'échappent de sa bouche, poussées par un vent élevé, arrivent jusqu'à vous avec une odeur de soufre qui vous fatigue.

Je fis, dans ma petite traversée, la connaissance du duc de Spilinga, qui possède des biens immenses en Sicile, et qui m'assura que la valeur réelle des terres était ici beaucoup plus forte qu'en France..... Avec des soins et du zèle, ajouta-t-il, avec des plantations seules d'orangers et d'oliviers, il est fort commun de voir les possesseurs retirer 20 ou 25 pour cent de leurs propriétés.

Il m'invita à aller passer quelques jours à son château, où existe une ancienne inscription qui prouve que deux cents Français y ont trouvé asile et protection contre la Saint-Barthélemy dite des Vêpres-Siciliennes.

La conversation de M. Spilinga est fort instructive; il a long-temps vécu en France et en Angleterre, et s'est toujours occupé d'agronomie. Si les lois étaient meilleures, si la justice n'était pas vénale, si les nobles n'avaient pas le privilége de faire des dettes et de ne pas les payer, la Sicile, me dit-il, serait la plus heureuse partie de l'Italie. Mais que peut-on espérer d'un pays où les ventes d'immeubles ne peuvent pas avoir lieu sans une suite de procès interminables? Quand on achète une terre, on n'en paie que la moitié, et l'autre portion du prix est conservée par l'acheteur, pour soutenir les procès futurs. Les impôts y sont excessifs, et le peuple, en haillons, trouve à peine de quoi se nourrir en cultivant un sol riche et fertile, que les Romains avaient surnommé le grenier de leur empire.

Puisse le jeune roi de Naples modifier les institutions qui ont appauvri le pays, et, dans quelques années, nous reverrons les vaisseaux de Sicile dans tous les ports de la Méditerranée, et, comme jadis, elle deviendra encore l'entrepôt général du commerce de l'Italie.



Catane.

MENDIANS. — COUVENS. — FOUILLES CURIEUSES.

Quoique le nom de cette ville se trouve déjà plusieurs fois cité dans les pages précédentes, à propos des ravages qui ont désolé la Sicile, je ne suis pas quitte envers elle, et son importance particulière, et les richesses qu'elle renferme lui valent une mention plus spéciale. Je ne veux être injuste envers personne.

Avant de parler des édifices et de l'aspect général de la ville, disons qu'ici, plus que dans toute l'Italie peut-être, la corruption des mœurs est portée à son comble; les Laïs s'y distinguentpar un cynisme de langage qui blesse au cœur; et malheureusement aussi, comme elles n'ont pas de quartier assigné à leurs galantes attaques, dès que la nuit arrive, les êtres dégradés auxquels elles confient le soin de leur procurer des passe-temps lucratifs vous accostent dans toutes les rues et vous révoltent par leurs obscènes sollicitations.

Du reste, on m'assure que cette corruption héréditaire a passé de la demeure de ces femmes jusque dans les palais de l'opulence et de la noblesse, et que les mots vertu et pudeur n'ont guère de valeur à Catane que chez quelques familles isolées, dont la dignité ne fait naître partout que de honteuses railleries.

L'épisode si intéressant d'Amphinome et Ampis, qui,

en 631, n'emportèrent sur leurs épaules que leurs vieux parens, trop faibles pour fuir les flammes allumées par l'Etna, eut lieu à Catane, qui consacra cet acte de piété filiale par de belles médailles en bronze et en or. La vertu se fait jour même au sein de la corruption.

La lave de l'éruption de 1669 consuma Catane, qui, relevée plus tard, succomba sous l'affreux tremblement de terre de 1673; vingt mille habitans périrent victimes de cet affreux désastre, qui se fit aussi violemment sentir dans toute l'Italie.

Catane m'a rappelé Portici. Toutes deux, imprudentes et joyeuses, ont l'air de se jouer des volcans qui les dominent; et pourtant, si elles fouillaient le sol, si elles le creusaient à quelques pieds, elles y trouveraient à coup sûr d'éloquens témoins des catastrophes qui ont renversé les beaux monumens qui faisaient autrefois leur gloire. Malheureusement le danger ne parle presque toujours à l'homme que pour l'atteindre et le frapper; l'expérience des temps éloignés est stérile, et nous n'avons de prévoyance qu'alors qu'elle ne peut plus nous sauver.

Les habitans de Catane, satisfaits du présent, sont insoucians de l'avenir. Permettez-leur l'heureuse paresse dans laquelle ils vivent, adressez-leur quelques paroles flatteuses sur la richesse de la terre qu'ils foulent, sur la beauté de quelques-uns de leurs édifices, et vous serez accueilli par eux avec une aménité toute particulière.

Les étrangers, et les Français surtout, trouvent ici une bienveillance et une politesse qui vont quelquefois jusqu'au despotisme. Dans un cercle où plusieurs d'en-

tre nous entrèrent un jour par hasard, les offres les plus affectueuses nous furent faites, les rafraîchissemens les plus délicats nous furent présentés, et il nous devint impossible de prendre jamais notre revanche.

Le bas peuple de Catane, sale et mendiant, vit aux dépens des abus qui ont traversé les générations éteintes. Je ne répondrais pas de la sûreté de la ville si la sagesse d'un législateur tentait de les détruire. La paresse et la mendicité sont si douces choses pour ceux qui en ont contracté l'habitude dès leur enfance! Voyez, là, sur le devant des portes, sous les porches des églises et des places publiques, cette agglomération de femmes jeunes et fortes, de vieillards oubliés par la mort, d'enfans au visage plein de santé, accroupis à l'abri du soleil; chacun fouille dans la tête de son voisin pour en arracher la vermine héréditaire; ils resteront là toute la journée, souvent toute la nuit, pour recommencer le lendemain, à pareille heure, s'ils ont assez de pain pour attendre, assez d'espace pour dormir.

Mais aussi, gare à l'étranger qui passera à portée de leurs regards! Comme un vol de corbeaux qui s'abat sur une proie facile, ils se lèvent en masse, se coudoient, se bousculent, se jettent à terre, se relèvent boueux et ensanglantés; ils vous sollicitent tous d'une voix criarde, tous vous donnent un nom de baptême, des titres, des qualités. L'homme qui leur donne ne peut pas être un homme ordinaire; il est à leurs yeux duc, baron, comte, cardinal; le *monseigneur* est la moindre des faveurs qu'ils accordent en échange de la plus petite pièce de monnaie; et, je vous le demande, le moyen, après tant d'ovations,

de ne pas renvoyer cette masse compacte à son ombrage ou au coin de sa foutaine, quand il vous en coûte si peu pour la rendre heureuse!

D'autres associations moins mendiantes, depuis qu'à force de mendier elles se sont enrichies, règnent en souveraines à Catane et dans les environs. Nulle part, depuis Milan jusqu'en Calabre, dans nulle ville, même à Rome, vous ne trouverez autant de moines et de religieux de tous les ordres. Leur embonpoint et le luxe de leurs vêtemens attestent leur opulence; leurs couvens sont magnifiques, et immenses leurs revenus. Du reste, ils sont d'une tolérance fort commode, et le peuple n'a pas à souffrir de leur puissance. Affables et empressés envers les étrangers, ils sont en général assez généreux envers les pauvres, qui les entourent de respects; c'est un échange convenu de bassesse et de grandeur, d'humilité et de protection, qui les accommode à merveille: *E sempre bene.*

La demeure des Bénédictins de Catane est un véritable palais, tant par la grandeur imposante de l'édifice que par la richesse de ses appartemens, où l'or et le marbre brillent de toutes parts. Les cuisines surtout s'y font remarquer par le nombre prodigieux de marmites, de casseroles, de vases de toutes les formes et de toutes les dimensions, dont le poli éblouissant atteste le fréquent service. C'est ainsi que j'entends la vie monacale; c'est ainsi que je comprends un moine, un bénédictin, un frère, un reclus..... J'ai souvent du goût pour cette profession, et mon voyage à Catane m'y affermit encore.

Cette ville contient, dit-on, cinquante mille habitans;

j'en crois le chiffre exagéré. Au surplus, il ne serait pas ridicule d'avancer qu'il y en a tantôt cinquante, tantôt soixante-dix mille, car les migrations des pauvres, qui se font périodiquement à chaque saison, augmentent ou diminuent la population dans des proportions extrêmement sensibles.

Le commerce de Catane consiste en soieries fort estimées, en cuirs, laines, ambre jaune, soufre, blé et vin; et, quoique la culture des terres y soit fort négligée, les oliviers produisent une huile embaumée et d'une saveur exquise.

On a beaucoup parlé des ruines de l'ancienne Catane, sur lesquelles la nouvelle est bâtie; mais les fouilles qu'on a faites à diverses époques laissent croire qu'il y a faux enthousiasme dans les descriptions qui nous sont restées. Le prince de Biscari, dont une partie de l'immense fortune fut employée en recherches, n'a trouvé que des fragmens de peu d'importance. Cependant, depuis quelques années, des fouilles plus heureuses ont enrichi les musées d'objets d'arts qui prouvent que la sculpture avait acquis un haut degré de perfection à Catane.

Sous plusieurs couches épaisses de lave, on a découvert des portions d'un vaste théâtre, des temples, des bains, un éléphant portant sur son dos un obélisque égyptien, et une admirable statue de Jupiter, qui, quoique mutilée, est encore un des plus précieux marbres antiques.

Un cirque assez vaste fut trouvé également par les soins du prince de Biscari, qui en ordonna le déblaie-

ment. On y compte deux cents petites loges construites pour les bêtes féroces destinées au combat; et (jugez de l'horreur de la catastrophe) les murailles de l'ancienne ville, hautes de plus de soixante pieds, ont été trouvées totalement couvertes par la lave qui les a conservées debout et intactes. Un ruisseau qui coulait au pied de ces murailles n'a pas cessé son murmure, et, protégé par une couche de dalles épaisses, il a triomphé des siècles et de la fureur du volcan.

Le musée de Catane possède de grandes richesses antiques, surtout en vases, urnes et trépieds.

La bibliothèque de l'Université contient quatre-vingt mille volumes, et s'accroît chaque jour. J'y suis allé plusieurs fois et n'y ai jamais trouvé personne; peut-être est-ce de ma faute, car j'ai oublié de demander s'il y avait des heures spécialement consacrées aux études. Ma qualité d'étranger m'en ouvrait les portes avant le lever du soleil.

Le fleuve *Amenamus*, qui circulait autrefois autour de Catane, a disparu; un tremblement de terre l'engouffra, et rien encore n'a pu indiquer la trace de son lit de lave.

Il faut aller voir les bains antiques qui se trouvent sous l'église et la place de la cathédrale, à près de trente pieds de profondeur. Vous n'en sortirez pas sans de vives émotions, car les traces encore fraîches d'une population morte depuis bien des siècles s'y trouvent écrites à chaque pas.

Il faut que l'amour seul de l'étude vous retienne à Catane. Les auberges y sont mesquines, mal tenues, et

les propriétaires d'une avidité révoltante. Quant aux maisons particulières et aux palais des nobles siciliens, ils vous sont fermés avec une défiance tout-à-fait offensante. Ici point de réunions amicales, point de soirées, point de bals, chacun vit chez soi et pour soi. Les cafés et les deux *casino* seuls offrent, le soir, un aspect assez animé, et c'est là seulement, en effet, que se répètent et se propagent les nouvelles politiques, qui parfois ébranlent l'Europe, et qui n'arrivent à Catane que lorsque le souvenir s'en est effacé chez nous.

En parcourant les environs de cette ville large et bien percée, on souffre de l'apathie de ses citoyens. Des herbes parasites croissent en abondance dans les campagnes et nuisent essentiellement à la qualité de ses fruits, d'ailleurs si abondans et si variés.

La législation est sans force contre cette paresse héréditaire, et, si l'on n'y prend garde, elle ruinera tôt ou tard cette île déjà menacée par ses prêtres, ses pauvres et ses volcans.

Nous ne demeurâmes que quatre jours à Catane. Le prince de Bavière, qui y était venu avec nous, excitait parmi la populace des transports d'admiration, et cependant il n'était point aimé des pauvres, envers lesquels, dit-on, il ne se montrait pas assez généreux.

Un jour que les portes de notre auberge se trouvaient assiégées par cinq ou six cents de ces malheureux en guenilles, je leur jetai de ma croisée une poignée de petite monnaie; mais je ne tardai pas à me repentir de ma générosité, car ils se ruèrent dessus comme des loups sur une proie, et l'air retentit bientôt des cris de dou-

leur..... quelques pièces d'argent dirigées d'un autre côté prévinrent peut-être de grands malheurs, et les bénédictions de cette tourbe bruyante m'accompagnèrent à mon départ.

J'avais oublié de dire qu'il y a un grand théâtre italien à Catane, et un autre petit théâtre où l'on ne joue que la comédie. C'est que ni l'un ni l'autre ne méritent une mention particulière.

La Sicile est fort peuplée, malgré les catastrophes qui ont enlevé tant de générations. L'éruption de 1669, qui engloutit sept villages dans un gouffre d'une profondeur incalculable, donna à l'ouverture du cratère une circonférence de six lieues. Bouilli, témoin oculaire du désastre, calcula que les matières volcaniques, lancées pendant deux jours, pouvaient former une masse de 83,838,750 pas géométriques.

Quoi qu'il en soit de ce chiffre, au moins fort hasardé, ce qui est certain, c'est que le torrent de feu avait cinq lieues de long, une lieue et un quart dans sa moindre largeur, et une profondeur de plus de cent pieds..... Arrêtez cette avalanche de laves!

L'Italie, cette terre classique des assassins et des voleurs, et qui partage avec les Asturies et les montagnes de la Catalogne l'honneur de nourrir et de cacher les plus intrépides coupe-jarrets du monde, l'Italie baisse pavillon devant la Sicile. A Naples, dès que vous vous plaignez dans une auberge des dangers de la route, — « Bah! bah! vous réplique-t-on aussitôt, si vous voyagiez en Sicile, vous en verriez bien d'autres!... »

Mais n'en serait-il pas de ces prétendues populations

de bandits, comme de ces bêtes féroces dont les récits de certains voyageurs peuplent les vastes solitudes de l'Afrique et de l'Asie?... Pour moi, je le pense. Il est impossible, j'en conviens, que, dans un pays où règne une si profonde misère, les voleurs ne se trouvent pas plus avides et plus audacieux que dans ceux où l'aisance est le partage du plus grand nombre; mais les assassins, c'est-à-dire les scélérats qui ont plus soif de la vie des hommes que de leur fortune, la Sicile n'en est pas plus infestée que les états qui se trouvent sous la même zone, et qui sont soumis aux mêmes influences atmosphériques.

Des courses nocturnes en Sicile n'offrent aucun danger à celui qui fait d'avance le sacrifice de son argent. La meilleure sauve-garde du voyageur, c'est l'abandon de sa bourse; ne la disputez pas, et prenez pour guide l'homme à qui vous venez de la livrer. C'est un moyen simple et efficace de payer le service que vous en réclamez.



Agrigente.

SON ANTIQUITÉ. — SES RUINES. — MISÈRE GÉNÉRALE.

Cette ville, fondée environ six cents ans avant Jésus-Christ, fut nommée d'abord *Acragas;* aujourd'hui on l'appelle *Girgenti.*

Les Grecs, les Romains, les Sarrasins, les Goths et les Normands l'ont possédée et détruite tour-à-tour; aussi ses divers édifices portent-ils les traces du passage de ces divers peuples, qui n'en partaient jamais sans la livrer à de sacriléges dévastations.

Agrigente est une colonie grecque; mais elle n'occupe pas tout-à-fait le terrain sur lequel elle a été bâtie, et elle a été transportée petit à petit sur une colline plus éloignée de la mer.

Sa rade, presque comblée par le sable, oblige les navires à mouiller au large, ce qui rend leur séjour très-désagréable. Nous nous y soumîmes pourtant d'assez bonne grâce, et nous n'eûmes pas lieu de nous en repentir, car les ruines antiques qui s'élèvent de toutes parts au-dessus des édifices modernes qu'elles dominent méritent une attention particulière de la part des voyageurs.

La citadelle fut placée sur une hauteur. Au-dessous se trouvent les vestiges d'un beau temple dédié à Jupiter et ceux d'un autre temple de Cérès et de Proserpine, dont on a fait aujourd'hui l'église de Saint-Blaise.

Les anciennes murailles de rochers, dans lesquelles on ensevelissait les guerriers morts en défendant la patrie, prenaient naissance au pied de la citadelle, et entouraient la ville. Les Agrigentins pensaient que les ombres des héros épouvanteraient les ennemis; mais ces tombeaux violés et détruits attestent le peu d'efficacité d'un usage tout poétique, à la vérité, mais stérile dans ses résultats.

Dans le temple de la Concorde, la plus grande partie des colonnes sont encore debout et d'une conservation parfaite. Près de là, une antique citerne peu détériorée atteste la prévoyance des citoyens, qui, en cas de siége, s'étaient précautionnés contre les horreurs de la soif.

Mais ce qu'il faut surtout visiter à Agrigente, c'est le temple de Jupiter Olympien, dont les ruines éparses disent les dimensions et la majesté. Il avait trois cent soixante pieds de long sur cent quarante de large, et cent vingt de hauteur; et, quoique les églises de Rome et la cathédrale même d'ici soient plus vastes que ce monument, appelé encore aujourd'hui *tempio dei Giganti*, il n'en mérite pas moins, par le grandiose de ses détails, si je puis m'exprimer ainsi, d'être cité parmi les plus curieuses ruines de l'antiquité. La base des colonnes, ainsi que leurs chapiteaux, ont quatorze pieds et demi de diamètre, et les cannelures cacheraient aisément un homme dans leur profondeur.

La population aisée d'Agrigente, tout agricole, est paresseuse, indolente, sans énergie pour parer aux évènemens funestes. Quant au bas-peuple, aussi men-

diant que celui de Catane et de toute la Sicile, il présente encore ici un degré de plus de malpropreté et de misère; et malheureusement rien dans les mœurs de la noblesse n'indique une amélioration prochaine ou à venir. Chez nous, ces haillons et cette précoce décrépitude qui se lisent sur tant de visages jeunes d'années seraient un véritable fléau; ici, on croit que c'est moins un vice qu'une habitude, un malheur qu'une nécessité.

Ne partez pas d'Agrigente sans aller juger par vous-même si les éloges des voyageurs sur l'immense sarcophage antique qui sert de fonts baptismaux sont des exagérations enthousiastes. Ce monument historique rappelle parfaitement deux époques distinctes de l'art; et, certes, la main qui l'a fini n'a fait preuve ni de savoir ni de goût. Les figures d'Hippolyte et de Phèdre ont de l'expression, j'en conviens; mais j'avoue aussi que je n'ai pas su donner à ce sarcophage tant renommé toute l'admiration qu'il mérite sans doute.

La cathédrale, où ce monument est placé, est située sur le sommet du plateau aux flancs duquel la ville est bâtie. Il faut long-temps grimper pour y arriver; mais vous êtes dédommagé de vos fatigues par la beauté de l'église, enrichie d'un grand nombre de bas-reliefs et de colonnes colossales, et surtout par le coup-d'œil imposant que vous offre la campagne et l'horizon immense qui se déroule devant vous.

Ici, des maisons gracieuses et d'une forme élégante; là, des bâtisses bizarres élevées avec les débris de frontons, de corniches et de pilastres qui furent jadis un temple; plus loin, dominant un bouquet d'aloès ou de

beaux plans d'oliviers, des ruines accusatrices de vainqueurs sacriléges ; et sous vos pieds, quelque part que vous les posiez, des laves noires ou rouges, vomies par mille éruptions effacées de la mémoire des hommes.

Les environs de Girgenti sont remplis de tombeaux fouillés sans cesse par d'avides spoliateurs qui y cherchent des médailles pour les vendre aux étrangers. Chaque jour de nouvelles fouilles amènent de nouvelles découvertes, et de beaux vases en terre ou en bronze, des médailles des époques les plus reculées, des statues de dieux ou de héros, sont le résultat de mille tentatives, qui laissent en friche une grande quantité de terres, qu'on pourrait beaucoup mieux utiliser.

Les Agrigentins nous apportèrent quelques-unes des médailles récemment arrachées à la terre; et le prince de Bavière, auquel on les offrit, daigna à peine y jeter un regard. Deux vases étrusques de la plus grande beauté lui furent présentés également; nous crûmes un instant qu'il allait en faire l'acquisition pour le riche musée de son père; mais, en les rendant, il laissa tomber des paroles qui ne durent pas donner une haute idée de son goût pour les arts.

Du reste, nous avions déjà remarqué son peu d'empressement à visiter les lieux et les monumens que les étrangers étudient avec tant d'amour; et, ami du repos et de la bonne chère, il se reprochait le soir les longues courses de la journée, et les heures de fatigue qui l'avaient arraché aux douceurs de la table.

Ce n'est pas ainsi qu'on doit comprendre la jeunesse, la richesse et la puissance.

L'indolence des habitans de Girgenti est proverbiale en Sicile, et les exemples ne nous ont pas manqué pour nous convaincre que cette honteuse qualification n'était pas imméritée. Dès qu'un Agrigentin est assez riche pour acheter un cheval ou un âne, demeurez convaincu que jamais un fardeau, quelque léger qu'il soit, ne pèsera sur ses épaules, à lui. Nous avons fréquemment trouvé sur les routes publiques des hommes aux formes athlétiques conduisant chacun leur docile monture, sur le dos de laquelle ils avaient placé deux blocs de soufre que nos campagnards auraient aisément portés sous leurs bras pendant des lieues entières.

Aussi cette paresse, qui se trahit à chaque pas à l'aspect des herbes parasites dont les arbres les plus utiles sont assiégés, est-elle la cause première de cette misère profonde qui dévore et abrutit les neuf-dixièmes de la population. Le jour de notre arrivée, une procession avait lieu; et, sur la principale place où l'attendait la foule impatiente, nous fûmes épouvantés de la vue de tant de misérables, demi-squelettes affamés, couverts jusqu'aux reins seulement d'un morceau de toile à voile, que la boue et la crasse avaient sans doute noircie depuis bien des mois...... C'était horrible à voir.

Un dépôt de mendicité serait impossible à Agrigente, à moins qu'on ne le bâtît quatre fois grand comme le Louvre, et qu'on ne l'entourât de soldats armés. N'importe, si j'étais roi de Sicile, j'en essaierais encore, ne fût-ce que pour témoigner de mon profond dégoût pour la pauvreté paresseuse, et pour me justifier d'avoir

encouragé la mendicité des populations entières, qui accusent d'une si hideuse manière la mauvaise administration d'un royaume; car on a dit, il y a longtemps, que les vices des gouvernemens font seuls les vices des gouvernés.

Je quittai Agrigente sans regret, à cause des fatigues et des émotions pénibles que j'y avais éprouvées. Si l'Italie était tout entière heureuse et riche, si les flots de mer étaient toujours calmes, si nul récif ne menaçait les navires voyageurs, l'Europe entière émigrerait pour de nouvelles contrées. Otez le danger, vous ôtez le mérite, et je ne comprends pas un tableau sans ombres.

Agrigente occupera une place distincte et bien marquée dans mes souvenirs; ce sera un point noir sur ma carte de voyages.



Palerme.

ASPECT MAGIQUE..—THEATRE.—MONTE-REALE.—MAISON DE FOUS.

Quelques-uns d'entre nous, avides de tout voir, quittèrent le bateau à vapeur à Trapania et traversèrent une partie de la Sicile à cheval, pour aller visiter les belles ruines du temple de Sejeste, qui est un des mieux conservés de toute la Sicile. Je n'avais garde de manquer une occasion si favorable.

Mais je ne croirai plus dorénavant avec tant de confiance aux trompeuses descriptions des itinéraires. Les plaisirs de notre course ne furent point proportionnés aux fatigues que nous éprouvâmes, et dont nous ne fûmes dédommagés qu'en arrivant à Palerme, où nous entrâmes triomphalement le dimanche au soir, à l'heure de la promenade habituelle de ses habitans sur les bords de la mer.

Le premier coup-d'œil nous causa un ravissement extraordinaire. Depuis notre départ de Paris, je n'avais vu ni autant d'élégance, ni un si grand concours de riches équipages et d'élégans tilburis, ni une réunion de si jolies femmes, ni un luxe de costumes d'aussi bon goût..... C'était vraiment un coup de théâtre, un tableau féerie au profit de nos plaisirs.

La tragédie et l'opéra ne commencent jamais à Palerme avant dix heures, et le monde fashionable qui les

fréquente d'habitude consacre ses belles soirées à la promenade; c'est une jouissance qui en précède une autre; c'est l'attente d'un plaisir à venir sans la crainte de le voir échapper..... C'est ainsi que je comprends et que j'aimerais la vie.

C'est un aveu qui échappe moins à mon admiration du moment qu'à un sentiment de justice réfléchi; mais nulle ville encore, pas même Milan, ne m'avait si délicieusement rapproché de Paris; et j'avais l'air de chercher dans la foule qui m'entourait des figures amies et des mains prêtes à serrer les miennes, comme si j'eusse traversé nos joyeux boulevarts.

Les cavalcades surtout me parurent remarquables par la grâce des jeunes gens et par la beauté des chevaux. C'était le boulevart Tortoni par une douce journée de printemps.

La prospérité et le luxe de la ville ont influé d'une manière sensible sur les manières et les mœurs de ses habitans. En général, je les ai trouvés aimables, enjoués, facétieux, enclins aux plaisirs des sens, sensibles aux jouissances de l'amour-propre. Ils accueillent les étrangers avec politesse, ils les fêtent avec urbanité; et, comme leurs offres sont faites avec une franchise toute familière, on s'y laisse aller en toute confiance, et il est rare qu'on quitte Palerme sans regrets et sans doux souvenirs.

La ville est coupée par deux larges et belles rues qui se rencontrent sur une place octogone pleine de magnificence. La rue qui va de la mer à la campagne s'appelle *la rue de Tolède;* c'est la promenade favorite des pié-

tons et des désœuvrés, de ceux qui aiment à étaler leur luxe, et de ceux qui se plaisent à l'admirer. Nul équipage ne sort de la ville et ne se rend sur le bord de la mer sans aller animer la rue de Tolède, et sans faire quelque station dans un des riches magasins qui la décorent. Un fashionable qui ne l'aurait point parcourue deux ou trois fois dans la journée donnerait sur sa santé des craintes sérieuses à ses amis.

Presque toutes les maisons de cette rue si pittoresque sont couronnées de balcons et de loges grillées, bien plus favorables que contraires aux intrigues amoureuses. C'est pourtant dans un but opposé que l'austérité apparente des familles les ont fait construire. On assure que la plus grande partie de ces appartemens élevés appartient à des couvens de femmes, et que les pensionnaires n'y arrivent que par des souterrains bâtis sous les maisons, les places et les palais.

Le peuple de Palerme n'est pourtant pas aussi bien traité par son souverain que le laisserait croire la gaîté qui le caractérise. Les impôts l'accablent, et il n'est pas rare d'entendre sur les places publiques d'énergiques vœux pour des lois plus généreuses, et des paroles d'affranchissement et d'indépendance s'échapper de bouches que le sourire effleure encore. Les nobles sentimens ont de fortes racines à Palerme, et je ne serais pas surpris d'apprendre que c'est de là que partira le premier cri de liberté qui retentira, puissant, sur toutes les villes de l'Italie régénérée.

Le goût de la musique est encore plus vif ici que dans les grandes cités que nous avons déjà parcourues

depuis notre départ. J'ai entendu quelquefois, la nuit, sous mes fenêtres, des chants nationaux exécutés à ravir par les voix les plus mélodieuses; et, certes, ce n'étaient point des exceptions, car tous mes compagnons de voyage ont fait la même remarque.

Ces heureuses dispositions d'un peuple si bien organisé sont entretenues par le théâtre national, où chaque année de beaux talens viennent y faire applaudir les chefs-d'œuvre des grands compositeurs.

Pendant notre séjour, nous y avons vu représenter *Sémiramis, Norma, Moïse;* et je proteste d'avance contre toute accusation de prévention ou d'enthousiasme erroné, quand je dis que l'Opéra italien de Paris m'a paru moins remarquable, surtout pour l'harmonie des chœurs et la beauté des figurantes; car, au théâtre, tout doit être illusion.

Le vice-roi, la duchesse de Berry et le prince de Bavière assistèrent à une représentation de *Moïse;* ce jour-là, une foule compacte et choisie s'y était donné rendez-vous, et la salle était éclatante de lumières. J'ai vu peu de solennités aussi brillantes aux théâtres de Paris, de Milan et de Naples.

Ne quittez point Palerme sans aller rêver délicieusement dans les jardins embaumés du couvent de *Maria di Giesù*, à deux tiers de lieue de la ville. Le coteau qu'ils dominent est une plantation ravissante d'aloès, de pins et d'orangers, au milieu desquels, je ne sais pourquoi, on a fait pousser de noirs cyprès, dont le feuillage blesse la vue. Les cascades de cette délicieuse demeure tombent d'étage en étage, et forment des nappes

d'eau d'une fraîcheur délicieuse. J'y passai plusieurs heures dans une extase toute monacale; je sentais la vie glisser par tous mes pores, et je m'en arrachai avec un regret que je n'oublierai de long-temps.

Ce serait encore une bien coupable négligence que de quitter la Sicile sans se faire conduire à l'abbaye de *Monte-Reale*, à quatre lieues de Palerme, où l'on arrive à travers la campagne la plus riante, et par une pente presque insensible. Un vaste incendie en consuma l'église en 1811; les portes de bronze, les voûtes incrustées de mosaïques, cinquante colonnes de granit, des tombeaux admirables et un maître-autel d'argent massif devinrent la proie des flammes. Le couvent fut épargné, et j'y vis un beau tableau de Novello, le digne rival de Van-Dyck. C'en fut assez pour me payer de ma course.

Les églises de Palerme sont presque toutes de la plus grande beauté. Celle de Saint-Martin est riche surtout de ses colonnes de marbre de Carrare et de ses tableaux de grands maîtres; mais nulle, sans contredit, ne peut entrer en comparaison avec la *Chiesa-Matrice* qui est la cathédrale. Cette dernière est à juste titre regardée comme une des merveilles du moyen âge. Construite à grands frais par les rois de Sicile, elle est toujours l'objet de soins particuliers et de dépenses tout entières dans la vue seule de la solidité, du goût et de la richesse de l'édifice.

Je désirerais, dans l'intérêt de l'humanité, que les médecins des diverses nations du globe qui s'occupent spécialement de la folie eussent visité le magnifique hô-

pital destiné, à Palerme, à la guérison de cette maladie affreuse; au lieu de la rigueur extrême qu'on emploie généralement chez nous contre les gens atteints de folie, on trouve ici une douceur, une aménité dans les gardiens qui étonnent au premier abord, mais qui, grâce aux admirables résultats obtenus, font naître plus tard une admiration raisonnée. Ici, point de chaînes, point de colliers de force, point de tortures physiques : de la bonté dans les ordres, des caresses au lieu de menaces, des prières, des récompenses, un travail agréable imposé sans violence, tels sont les moyens efficaces et pleins d'humanité des médecins de l'établissement. J'en suis sorti plein de respect pour le créateur et les conservateurs de cet asile du malheur et de la misère humaine.

Jusqu'à présent nos graves docteurs ont établi comme théorie que la folie n'était autre chose que l'exaltation d'une idée. Je ne sais si la définition est complète; mais elle est exactement rigoureuse au moins pour celui qui suit, dans l'hôpital de Palerme, toutes les périodes de cette maladie, dont les climats chauds donnent de plus fréquens exemples.

Les registres officiels de l'établissement, qu'on m'a permis de consulter, contiennent un très-grand nombre d'indications désignées ainsi :

Nymphomanie, fureur utérine, loquacité, discours et actes obscènes, etc. Or, personne n'ignore que l'amour est la passion dominante des Siciliens et des Siciliennes, et que, lorsqu'il est contrarié, leur cerveau, toujours si impressionnable, se trouve dérangé et se trouve modifié par le tempérament ardent de ce peuple méridional.

De tout temps la Sicile a été la terre classique des fortes passions. L'île *delle Femine* en est si voisine qu'on peut dire qu'elle doit sa naissance à quelque éruption de l'Etna. Cette île est la patrie de cette célèbre Laïs qui vit soupirer à ses pieds tous les philosophes de la Grèce et tous les sages de Rome. Corinthe, où elle arriva enfant, lui doit son illustration. Polixène le poète fut, assure-t-on, son premier amant. Le philosophe Aristippe s'avoua vaincu par ses charmes et devint son esclave, quoiqu'il ait dit, avant d'en avoir été quitté: *Je la possède, mais elle ne me possède pas.* Démosthènes, qui marchanda également ses faveurs, répondit un mot admirable au prix de dix mille drachmes qu'on lui demanda: *Je n'achète pas si cher un repentir.*

Du reste, la fortune de Laïs fut telle qu'on prétend qu'elle fit construire deux temples magnifiques en Sicile, et qu'elle proposa aux Athéniens de faire rebâtir leur ville à ses frais, s'ils consentaient à inscrire son nom sur les portes.

Le refus des Athéniens fut, à mon avis, une sottise, et l'on accepte aujourd'hui de l'or autrement corrompu que celui qui passe par les mains d'une belle femme.....

Dans l'hôpital des fous, où je fis une longue station, je causai quelque temps avec une ravissante personne de Zante, fort jeune encore, dont le genre de folie consiste à vouloir persuader aux visiteurs qu'elle est l'épouse du Père-Eternel, qu'elle n'aimait plus parce qu'il la battait trop souvent. A notre approche, elle refusa de se lever, prétextant son rang et son immortalité, qui la mettaient bien au-dessus des rois de la terre; mais elle nous salua

amicalement d'un geste protecteur. Cette malheureuse, qu'on traite ici avec de grands égards, parle fort bien l'italien et le grec moderne; elle a beaucoup de grâce dans les manières; et, hors cette monomanie, qui a résisté à tous les soins, elle est d'un commerce doux et agréable.

Comment la justice est-elle rendue à Palerme? Absolument comme à Paris. Là-bas, les domestiques des juges n'ont pas d'autres gages que les cadeaux des plaideurs; ici, à quelques exceptions près, que vous étendrez à votre fantaisie, les cadeaux ne passent jamais par les mains des valets, où ils pourraient fort bien s'arrêter: voilà la différence.

Le peuple sicilien a dans l'âme un sentiment de dignité si grand, si impérieux, qu'un coup de canne donné par un noble à un roturier vaudrait à l'instant à l'agresseur un coup de couteau. On ne regarderait pas la riposte comme un acte de vengeance, mais bien comme un acte de justice, et les tribunaux auraient bien du courage s'ils condamnaient un pareil homicide. Il n'en serait pas ainsi dans le reste de l'Italie.

MOMIFICATION MODERNE. — CONSERVATION DE CADAVRES. — SÉPARATION DES FEMMES MORTES.

Les catacombes des capucins de Palerme sont le tableau le plus hideux et le plus curieux en même temps que j'aie jamais vu de ma vie.... Qu'on se figure d'immenses caveaux noirs, suintant l'humidité, taillés dans le roc, où sont fixés, en ordre de bataille, des milliers de cadavres desséchés, avec leurs noms, prénoms, leur âge et leurs qualités, comme on délivre chez les

vivans des passeports ou des cartes de sûreté quand nous changeons de résidence.

« Cette *salle*, nous dit notre joyeux *cicerone*, est remplie, comme vous le voyez par ces inscriptions, de nos frères capucins morts en la foi de J.-C. et de notre sainte religion. J'en ai connu la plupart; et, après les avoir pleurés quelques jours, je viens ici de temps à autre les saluer, quand je trouve, comme aujourd'hui, quelques curieux de nous visiter. Celui-ci était un excellent helléniste, mais gourmand en diable; celui-là n'avait qu'un défaut, il aimait trop le vin de France en général, et celui de Syracuse en particulier; celui que vous voyez là dans un coin, et dont les jambes s'affaissent, n'avait point de goût pour la vie austère que nous menons au couvent; aussi il est mort jeune, et nous lui avons dit adieu il y a à peine six mois..... Ah! voyez encore ce courtaud tout ramassé, qui fait maintenant une si laide grimace: c'était un fort aimable et fort joyeux convive; mais malheureusement sa langue ne tarissait pas, et pendant quelque temps le réfectoire nous a paru d'une tristesse désespérante, dès le jour où il nous charma pour la dernière fois..... Remarquez bien cette place si sèche et si polie, ajouta-t-il en finissant: je l'ai retenue pour moi, qui y viendrai le plus tard possible; mais là, du moins, mon corps sera conservé plus long-temps que ceux de mes confrères qui n'ont pas eu la même prévoyance... Il faut penser à l'avenir. »

Ces paroles nous étaient dites sans amertume, sans regret, sans ostentation, avec une bonhommie qui, en d'autres lieux, aurait excité notre gaîté. Ici, elles nous

semblaient moins étranges, et nous félicitâmes le *pre voyant* religieux de s'être occupé si utilement de son *avenir.*

Le secret de la conservation merveilleuse de ces corps m'a été communiqué par le supérieur du couvent, à la condition de ne pas le divulguer. En quatre mois ils dessèchent leur cadavre, qui peut ensuite se conserver indéfiniment, sans avoir recours aux préparatifs longs et minutieux que les Egyptiens employaient pour leurs momies.

Du reste, il n'est pas étonnant que ces religieux, auxquels on donne seuls le monopole de la conservation des morts, se fassent un mérite du prétendu secret qu'ils ont confié sans doute à bien du monde. Aux yeux de la multitude, toujours insoucieuse de ceux dont elle n'attend plus rien en cette terre, ils représentent leurs caveaux comme ayant exclusivement le privilége d'empêcher la putréfaction des cadavres, et chacun se laisse aller avec confiance, ou plutôt sans y réfléchir, à cet usage, consacré depuis bien des siècles.

Le charlatanisme de ces révérends pères capucins s'explique donc ici tout entier dans leur intérêt; mais, comme les conséquences sont sans préjudice pour les vivans, il faut le leur pardonner.

Toutefois, si la hiérarchie des vivans est chose si sérieuse parmi nous, celle des morts, dans toutes les parties du globe, est encore plus insolente et plus impérieuse. Tant pour une place, tant pour une autre; et les taux sont parfois si élevés, qu'on dirait sans raillerie qu'il n'est pas permis aux pauvres de mourir comme les riches.

Le révérend père capucin, qui montrait tant d'empressement à étaler devant nous ce qu'il appelait *les richesses de l'ordre*, nous conduisit aussi dans un immense caveau où les femmes seules sont exposées. Je lui en demandai la raison.

« Elle est, me dit-il, non dictée par les mœurs, pour la pureté desquelles rien n'est à craindre ici, mais bien par un sage calcul basé sur une foule d'observations qui, toutes, nous ont donné le même résultat. Ces observations nous ont conduit à reconnaître que les chairs de la femme, même long-temps après la mort, étaient toujours plus chaudes que celles de l'homme. Nous avons eu un jour le malheur d'en mettre une en contact avec des squelettes d'hommes : ceux-ci ont été, pour ainsi dire, brûlés. »

Je n'eus garde de chercher à combattre son assertion, il était en trop bon chemin.

« Du reste, poursuivit-il, cette observation nous vient de votre pays, et vous ne devez pas ignorer qu'une de vos célébrités en médecine, M. Cha....., a démontré, le thermomètre sous les yeux, qu'au moment de la conception la femme acquiert une élévation de température très-sensible; or, si le fait n'a pas été détruit, ne serait-il pas possible d'en conclure que la chair des femmes eût la propriété, après la mort, de conserver une chaleur plus grande que celle des hommes? »

Il me fut impossible de comprendre l'analogie des deux cas cités par le bon capucin, et je le remerciai de mon mieux de l'érudition dont il se plaisait à faire parade.

Pardonnons toutefois aux superstitieux reclus de ce couvent et leurs erreurs sans conséquence, et leurs préjugés si naïfs, en faveur des nombreuses aumônes qu'ils répandent. Plus de cinq cents pauvres trouvent quotidiennement chez eux une nourriture saine et bienfaisante; cette conduite de vrais prêtres de l'Église plaidera puissamment leur cause après leur descente dans les caveaux du cloître.

Palerme, je l'ai dit, est une cité de plaisirs faciles; mais ce qu'on aura peine à croire, et ce qui pourtant est exact, c'est qu'il existe ici un cercle composé de jeunes gens, lesquels, pour y être admis, doivent prêter serment de raconter chaque soir ou chaque semaine, en présence de la société réunie, les anecdotes scandaleuses dans lesquelles ils auraient été auteurs intéressés... Jugez maintenant du scandale de semblables réunions, où l'homme dont on outrage la mère ou la sœur n'a pas même le droit de les défendre, et rit souvent le premier de son propre déshonneur.

La plupart des jeunes gens sont affiliés à ces obscènes saturnales, qu'ils n'abjurent qu'en se mariant. On connaît les adeptes, et les lois se taisent... Plaignons le pays où peuvent exister de telles associations.

La Duchesse de Berry.

LE COMTE DE LUCCHESI PALLI. — LA PRINCESSE DE BEAUFRE-MONT. — LE COMTE DE MÉNARS. — CONVERSATION DE LA DUCHESSE DE BERRY.

J'ai promis, en commençant mon livre, de consacrer quelques pages à des détails d'intérieur où de hauts personnages joueront le premier rang..... Je veux tenir mes promesses.

Seulement, je crois devoir prévenir mes lecteurs que rien dans mes récits ne sentira la passion, que je dirai ce que j'aurai vu et entendu, que je ne dirai que cela, que je n'écris point pour un parti, que je ne publie pas de pamphlet, et que, si je blesse quelques susceptibilités, la faute en restera seule aux susceptibilités qui seront trop chatouilleuses.

Les faits seuls nous apprennent à juger les hommes; les réflexions ne sont pas du domaine de l'historien; chaque conscience analyse à sa manière, et le devoir de celui qui écrit est toujours de laisser toute latitude aux convictions, sans chercher à en influencer aucune. Je suivrai cette marche, soit pour l'acquit de mon devoir, soit pour ne pas rallumer des haines qui n'ont déjà enfanté que trop de malheurs.

L'on pense bien qu'ici comme à Paris, aux yeux des gens désœuvrés, de ceux surtout qui dans les plus grandes choses ne voient que l'écorce, ne touchent que la superfi-

nais,

Ch^{es} Foussard 1833.

Lith de Deshayes, r. des Po...

cie, le mariage de madame la duchesse de Berry n'a été qu'un prétexte inventé pour justifier une faiblesse. Les railleries et les quolibets n'ont pas manqué à la princesse; les sarcasmes les plus outrageans lui ont été lancés avec une effronterie, avec un cynisme de langage à révolter toute âme honnête..... Mais il faut avouer aussi que l'assurance donnée par les légitimistes que le bruit de sa prétendue grossesse n'était propagé que dans le but de rire de la bonne foi de leurs ennemis politiques est devenue plus tard un juste sujet de raillerie.

Eh! bon Dieu! nous avons déjà assez de sujets de trouble et de discorde, sans nous en donner de nouveaux encore en fouillant jusque dans l'alcove des princes. Ce n'est pas au dix-neuvième siècle qu'on persuadera aux hommes qui savent leur histoire que toutes les vertus siégent sur le trône, et que nul souverain ne peut faillir. La pensée des écrivains consciencieux a trop d'issues aujourd'hui pour ne pas se faire jour à travers les sophismes de l'esprit de parti; et l'éloquence des faits n'est point de celles qu'on puisse récuser par l'éloquence des phrases.

Vrai ou non, le mariage de madame la duchesse de Berry occupa l'Europe. Les Siciliens, mais les habitans de Palerme surtout, s'emparèrent de cette circonstance, et attendaient plus impatiemment que nous encore le résultat des indiscrétions du cabinet des Tuileries; et, dès que les doutes sur la grossesse de la fille de leur roi eurent disparu, les partis se calmèrent, les railleries se turent; et, au lieu de persécuter dans son malheur une femme qui peut-être avait obéi à un amour

violent, on la suivit au contraire dans les ennuis de son illégale captivité, et on rappela, avec de grands témoignages d'intérêt, sa vie aventureuse et chevaleresque dans les départemens de l'ouest de la France.

La frivolité est oublieuse, et les Palermitains accueillirent avec de grands transports de joie l'arrivée de la Duchesse. Madame de Berry fit louer une délicieuse maison de campagne à une petite distance de la ville, qui appartient au prince de Butera, maintenant ambassadeur de Naples à Paris, et se montrait tous les jours à la foule qui se pressait sur son passage. Quelques-uns d'entre nous demandèrent la permission de lui être présentés; elle les reçut avec une grâce toute particulière, et il était aisé de se convaincre que la catastrophe qui l'avait chassée du premier trône de l'Europe ne lui avait rien enlevé de son enjouement et de sa haute philosophie.

La dignité dans le malheur est chose respectable; mais, je le demande à ceux qui ont fait plus spécialement que moi une étude du cœur humain, est-ce bien de la dignité, que cette frivolité étourdie d'une femme qui, sachant que son fils vient de perdre un royaume, elle une patrie, ses parens l'amour et les respects d'un grand peuple, joue pour ainsi dire avec son infortune, et se rit des outrages dans les loges d'un théâtre?...

Pour moi, il m'a paru que la gaîté de la Duchesse était trop bruyante pour être vraie, ses politesses trop vives pour être sincères, et je ne crois pas que la perte récente de tant de dignités et de grandeurs soit si facile évènement qu'il ne laisse pas de plus profondes traces d'amertume.

Quoi qu'il en soit, le calme de ses traits ne trahit jamais les émotions de son âme. Elle est d'un caractère égal, enjoué; elle cause avec élégance et écoute à merveille, qualité très-rare parmi les femmes. C'est une bourgeoise du Marais, petite-maîtresse spirituelle, plus un ton de grandeur qu'elle sait très-bien prendre dans certaines occasions.

Ce fut la veille de notre départ qu'elle se décida à venir avec nous. Le lendemain à midi elle était à bord avec tous ses effets et les personnes de sa suite, parmi lesquelles se trouvaient son *mari* le comte Lucchesi, M. le prince et la princesse de Beaufremont, M. le comte de Ménars et mademoiselle Lebeschut.

Ce n'est qu'à notre retour de la Grèce que nous avons vu madame la duchesse de Berry; mais, si je donne ces détails au commencement de mes courses, c'est que je n'ai pas voulu quitter la Sicile sans publier toutes les notes que j'y ai recueillies dans mes deux excursions.

Madame de Berry fut très-malade pendant la traversée; mais, soit force physique extraordinaire, soit force morale plus puissante encore, elle ne voulut point quitter le pont, où gisaient pourtant quelques-uns d'entre nous, vaincus par la souffrance.

Le prince de Butera, M. Lucchesi et M. de Ménars firent avec elle un wiskt qui avait pour spectateurs une partie des passagers assez forts pour s'occuper de quelque chose; et, de temps à autre, le jeu était interrompu par Madame, que des vomissemens violens appelaient au bord du navire.

Nous remarquâmes l'extrême prévenance que madame

la Duchesse avait pour M. Lucchesi, tandis que celui-ci, au contraire, semblait éprouver un malaise, une contrainte qui faisait dire aux curieux que la dame se croyait encore dans la lune de miel, mais que le mari ne s'en souvenait déjà plus. Il en resta dans notre esprit une fâcheuse impression pour M. Lucchesi Palli; et, certes, il dut s'en apercevoir dans toutes les conversations qu'il eut avec quelques passagers.

Je dois ajouter que Madame, au milieu même des éclats de sa joie bruyante, s'arrêtait souvent tout-à-coup, comme traversée par une douloureuse pensée, et s'éloignait du cercle d'amis dont elle était entourée, pour se jeter, pensive et silencieuse, sur un siége, la tête appuyée sur ses deux mains..... C'est aiusi que j'aimais à voir cette fille, cette sœur et cette mère de rois, recueillie dans ses souvenirs et ses espérances, et méditant sans doute sur l'instabilité des grandeurs humaines.

Ces momens de tristesse et d'isolement étaient courts, rapides, et d'autant plus poignans, qu'on les avait plus long-temps combattus. Toutefois, ne nous y trompons pas, sa gaîté est moins vraie qu'elle ne voudrait le faire croire, ses chagrins plus profonds qu'elle ne le laisse percer, et les traces d'une mélancolie contre laquelle son âme légère lutte sans cesse se trouvent déjà fortement empreintes sur son visage, comme boursouflé de larmes. On ne perd pas impunément un royaume, on ne se console pas en un jour de voir disparaître le brillant avenir d'un prince, notre plus douce espérance. Certes, j'ai vu avec un vif sentiment de douleur madame de Berry venir allumer parmi nous les brandons de la guerre civile

mais le courage d'une femme qui, seule, ose se jeter au milieu d'une population exaltée pour essayer de reconquérir au profit d'un noble héritier le trône dont on ne fait que de descendre, je dis qu'il y a dans cette action quelque chose de chevaleresque et d'aventureux qui ne doit pas laisser froides les âmes faites pour sentir les choses de haute portée.

Que d'autres écrivent l'histoire des erreurs de madame la duchesse de Berry; moi, je n'ai de place dans mes notes que pour plaindre une mère tendre, pour admirer une princesse égarée par de funestes conseillers.

Plusieurs passagers eurent avec elle de fréquens entretiens, pendant lesquels il ne fut pas difficile de remarquer son goût dominant pour une vie errante et aventureuse. Elle parla souvent, et les larmes aux yeux, de l'attachement de quelques-uns de ses amis, qu'elle regrettait sincèrement de ne pouvoir récompenser comme elle l'aurait voulu; mais en même temps elle ne se rappelait pas, disait-elle, sans un profond dégoût, le dévouement bâtard de ces prétendus royalistes qui, dans les champs de la Vendée, la laissèrent seule exposée aux fatigues et aux périls d'une guerre difficile et meurtrière, pour venir plus tard, par de stériles protestations, lui jurer, dans les prisons de Blaye, un amour inaltérable et une fidélité à toute épreuve.

Un jour qu'elle écoutait avec intérêt le récit de nos voyages en Grèce, nous lui peignîmes l'effroi dont nous avions été frappés en entendant, pendant la nuit, des coups de fusil que nous croyions dirigés sur notre bâtiment. — « Que craigniez-vous donc tant? dit-elle avec

un sentiment d'énergie empreint sur tous ses traits; n'étiez-vous pas également armés aussi, vous? Pour moi, continua-t-elle, si jamais, dans une semblable occasion, je me trouvais attaquée par un parti plus fort que le mien, loin de prêcher la retraite, ou de me cacher à fond de cale en attendant les ordres du vainqueur, j'aimerais mieux servir un canon et me faire tuer les armes à la main.... La lâcheté, dans une femme comme dans un homme, est toujours chose déshonorante, et mes adversaires au moins n'auront pas à me reprocher d'avoir évité le danger quand il m'a offert quelque chance en faveur de mon parti. »

« Ah! c'est pour n'avoir pas suivi mes inspirations, nous dit-elle encore d'une voix émue, que j'ai été faite prisonnière en Vendée. Les maisons et les châteaux sont des asiles peu sûrs à qui veut commander à des soldats rares et disséminés; les camps et les forêts valent cent fois mieux; et vous savez assez ce que la craintive prudence de mes amis et la fourberie de mes ennemis a attiré plus tard sur ma tête. Si j'avais toujours couché au milieu de mes braves paysans, n'ayant souvent que de la paille pour lit et un hâvre-sac pour oreiller, mon noble parent le roi de France aurait encore des nuits agitées, et mon fils moins de larmes dans les yeux!...

« Mais le destin a prononcé, soumettons-nous aux décrets de la Providence..... »

L'on pense avec quelle avide curiosité nous recueillions les paroles échappées à une princesse qui, alors du moins, ne pouvait avoir aucun intérêt à cacher ses

pensées, et qui nous semblait être résolue à renoncer à de nouveaux projets de conquête.

Un léger incident, qui faillit avoir des suites inquiétantes pour la jolie princesse de Beaufremont, dame d'honneur de madame de Berry, me fournit l'occasion de causer avec M. de Ménars et avec la Duchesse. Un morceau de charbon, lancé avec assez de violence, vint la frapper à l'œil et se fixa sur la cornée. En vain essaya-t-elle de l'en détacher: la douleur et l'inflammation devenaient plus intenses; elle s'en plaignit à la Duchesse, qui, ôtant une bague de son doigt, la promena sur la partie malade de l'œil avec un soin et une bonté qui nous touchèrent. Mais, ses efforts étant inutiles, elle réclama les secours d'un médecin; le capitaine vint me chercher; je parvins bientôt à dégager la paupière du corps étranger qui l'enflammait, et on me remercia en des termes si bienveillans que je fus presque fâché de n'avoir pas d'autres services à rendre.

Pour arriver avec nous à Naples, madame la duchesse de Berry eut besoin d'un passeport, qu'on lui donna sous le nom de S. A. R. madame Duchesse; il ne faisait pas mention de son mari, qui en avait pris un en son nom.

La nuit, nous nous tînmes tous aux aguets, pour nous assurer si les deux *époux* la passeraient dans la même cabine; mais nous fûmes désappointés; car Madame se fit apporter un fauteuil sur le pont et s'y coucha, après s'être bien enveloppée d'un grand cachemire. Cette position me parut tellement pittoresque que j'en pris le dessin, que j'ai fait lithographier

à Paris. Ce n'était probablement pas la première fois qu'elle couchait à la belle étoile. Le comte Lucchesi s'endormit à ses côtés; M. et madame de Beaufremont se placèrent derrière la princesse, à une petite distance. M. de Ménars, qui ne la quitta pas non plus, s'était coiffé d'un foulard jaune; de sorte qu'avec sa figure sillonnée de profondes rides et sa longue barbe grise, il ne ressemblait pas mal à un pélerin revenant de la Terre-Sainte..... Mais la fidélité au malheur est une vertu trop rare pour que nous n'entourions pas celui qui la pratique de nos respects et de notre vénération.

Il signor Lucchesi Palli, fort occupé, sans doute par habitude, à caresser de sa main les boucles de ses cheveux, était coiffé d'un bonnet grec. Sa taille est moyenne, sa corpulence épaisse, et c'est à tort qu'on l'a comparé à Bergami. Ses traits n'ont rien de distingué, sa conversation est stérile et froide. Plusieurs de nous ont causé des heures entières avec lui sans pouvoir entamer un sujet sérieux ou gai; il paraît aimer les banalités; et, *le temps est beau, la mer est calme, la chaleur sera forte aujourd'hui,* sont des phrases qui reviennent périodiquement à sa bouche. En vain chercherais-je dans mes souvenirs une seule pensée ou triste ou grande échappée au comte Lucchesi; tout ce qu'il nous dit fut du bruit, et le sifflement du vent et les manœuvres du navire étaient moins monotones que sa conversation. Peut-être est-ce de la diplomatie.

Les Siciliens l'appellent aujourd'hui Saint-Joseph.... Sa famille est peu fortunée, et un de ses frères est l'é-

poux légitime d'une actrice du théâtre Saint-Charles à Naples.

Je sais bien que de semblables détails désenchanteront certaines personnes, mais la vérité avant tout ; je l'ai promise à mes lecteurs, et nulle considération d'intérêt personnel ne me la fera trahir.

Quant à mon opinion sur le mariage de madame de Berry, je l'ai puisée autant dans mes observations et dans la couleur des faits qui ont passé devant mes yeux, que dans la conviction des nobles siciliens qui étaient admis chez la princesse. Presque personne ici ne croit à cette union, et beaucoup encore doutent de la grossesse, en dépit de la déclaration publique qui en fut faite dans le château de Blaye.

Madame de Berry, sur notre navire, nous a donné l'exemple d'un courage que je n'ai jamais vu qu'en elle. Il n'est personne qui, aux approches du mal de mer, ne sente faiblir ses forces morales à mesure que les forces physiques succombent sous la douleur des tiraillemens. Tous les hommes que j'ai eu occasion d'observer ont éprouvé ce que j'ai ressenti moi-même; et certes, parmi eux, il y en avait qui étaient doués d'une force de caractère et d'une puissance de tempérament bien propres à lutter contre toute espèce de douleur. Eh bien! le mal de mer, après les avoir vaincus et terrassés, en faisait de véritables automates ballottés au gré du roulis et du tangage, ou piétinés par les matelots inattentifs. Mais la duchesse de Berry, immobile d'abord sur sa chaise ou sur un tabouret (car elle ne se servit d'un fauteuil que pour dormir), attendait le mal

avec une fermeté vraiment admirable. Une légère contraction se faisait seulement remarquer sur son visage; et, lorsque les vomissemens ne pouvaient plus être contenus, elle s'acheminait vers le bord du navire, revenait un instant après continuer la conversation interrompue, et recommençait plus tard avec la même apparence de tranquillité.

« J'aime les hommes de cœur, nous dit-elle un jour, et c'est pour cela que je ne maudis pas tous ceux qui ont combattu loyalement contre moi. Charles X a peut-être mérité son exil; mais mon fils, de quel droit l'ont-ils chassé? qu'a-t-il fait contre son pays?... Ah! Dieu seul sait l'avenir qui nous est réservé à nous tous. »

Pendant toute la traversée, nous avions hissé le pavillon royal, et ce fut un magnifique spectacle que notre entrée dans le golfe de Naples, où se trouvaient alors mouillés une grande quantité de navires qui, pavoisés jusqu'aux perroquets, nous saluèrent chacun de vingt-un coups de canon.

Cependant le roi de Naples parut peu charmé de cette visite inattendue, car il n'envoya pas de voiture à la Duchesse, qui accepta celle que le prince Charles mit à sa disposition avec un empressement tout fraternel.

Madame de Berry nous fit des adieux pleins de bonté, et je puis dire que nous la quittâmes tous avec un vif sentiment de regret.

Malte.

FORTIFICATIONS. — SIÉGE DE 1798. — ARIDITÉ DU SOL. — LES FEMMES DE MALTE.

Voici une île qui rappelle de grandes choses, de poétiques évènemens, des illustrations récentes et anciences. Il y a de brillantes pages historiques à écrire sur ce rocher nu, escarpé, qui sépare la Sicile de l'Afrique, et qui, comme Gibraltar et Ceuta, peut fort bien s'appeler la clef de la Méditerranée.

Le port, assez bien garanti des vents, est bien mieux gardé encore par les fortes batteries qui le protégent et le dominent. Les navires qui arrivent de l'Archipel et ceux qui y vont relâchent assez fréquemment à Malte, soit pour y purger une quarantaine qui serait plus longue ailleurs s'ils arrivaient du Levant en ligne directe, soit pour s'y radouber ou renouveler leurs vivres.

Tous les mois régulièrement, cette île reçoit des nouvelles d'Angleterre, qui, à cet effet, a établi un service de bateaux à vapeur. Sa garnison est de six mille hommes anglais et écossais.

Depuis le mémorable siége où les Turcs, sans pouvoir s'emparer de l'île, y perdirent plus de trente mille hommes, la ville principale se nomma *Lavallette*, ou la cité victorieuse. On y arrive à travers plusieurs portes taillées dans le roc, défendues par des embrasures et

des casemates, et l'on ne peut la gravir que par un escalier très-escarpé et fort étroit, lequel, en cas d'assaut, devient mortel aux assiégeans.

Charles-Quint fit présent de cette île au grand-maître de Saint-Jean de Jérusalem, Villiers de l'Ile-Adam, sous la condition expresse qu'il y établirait son ordre et y armerait les galères destinées à faire la guerre aux Turcs et aux pirates des côtes d'Afrique. Le buste et le tombeau de Villiers existent encore dans l'église de Saint-Jean, édifice sans élégance, mais riche de belles mosaïques, représentant presque toutes les armoiries des chevaliers de l'ordre qui y sont enterrés. Des fresques assez belles et des dorures en grand nombre rendent cette église assez curieuse à voir, quoique l'art n'ait rien à gagner pour ses progrès.

Parmi les tombeaux sculptés que les voyageurs se hâtent d'aller visiter, un de ceux qui méritent le plus d'éloges a été élevé aux frais de Louis-Philippe, qui voulut ainsi perpétuer le souvenir de son amitié fraternelle.

L'ancien palais des chevaliers, soumis déjà à tant de modifications, est occupé aujourd'hui par le gouverneur anglais. C'est une demeure vaste, spacieuse, bien aérée, et telle que MM. de la Grande-Bretagne savent s'en procurer dans tous les pays chauds tributaires de leur puissance.

La ville est bien percée, les rues larges, pavées avec soin, les magasins élégans et richement assortis des produits anglais et des importations turques. Il y a plus que de l'aisance dans les maisons; elles sont pro-

pres, et respirent un air d'opulence qui vous réjouit, surtout si, comme nous, vous venez de quitter l'Italie et la Sicile. Malte est, pour ainsi dire, une ville européenne sous un ciel chaud et pur. On y vit, on s'y plaît, on s'y acclimate sans effort.

Après avoir parcouru *Lavallette*, nous louâmes une barque qui nous conduisit à la forteresse, où tient garnison un régiment d'artillerie anglaise. Ce poste, qui forme une petite île, est protégé, outre ses formidables batteries, par quelques centaines d'Écossais, en costume national, avec leurs plaids si pittoresques et leurs courtes jaquettes. Ces soldats, espèce de voltigeurs toujours en éveil, sont chargés de parcourir les abords de la citadelle, afin de prévenir toute surprise; leur service est une promenade continuelle.

Les bastions sont assis sur un rocher très-élevé, dominant quatre rangées de canons dirigés dans tous les sens. Ces canons, montés sur des trains en fer de quinze pieds de long, présentent une barrière où, certes, viendraient échouer bien des efforts et bien des courages. Du reste, la nature a fortifié Malte comme elle a fortifié Gibraltar, et la trahison seule peut la livrer à l'ennemi.

Si l'on se rappelle que cette île nous a appartenu, et que maintenant la Méditerranée n'offre à nos navires en péril que la Corse, où même nul abri sûr ne saurait garantir contre un naufrage, on n'ose guère se vanter, auprès des nations rivales, des triomphes passés et des conquêtes de nos pères. L'Océan pacifique, l'Atlantique et la Méditerranée appartiennent aux Anglais, aux Por-

tugais, aux Espagnols, et c'est chez eux seulement qu'il nous est permis de nous reposer avec quelque sécurité des fatigues de nos longues courses.

Lorsque, en 1798, nous nous emparâmes de Malte, si, au lieu de spolier les églises et de piller les maisons, nous avions protégé les citoyens et leur culte, notre conquête nous fût restée; mais point. Un évêque, à la tête d'une partie de la population, jura de punir nos dévastations sacriléges; il anima les citoyens, les excita à la résistance, leur ordonna, sous peine d'excommunication, de ne point payer les impôts exigés, et bloqua enfin les Français dans leurs forts..... Après deux ans de résistance, pendant lesquels les deux partis eurent beaucoup à souffrir des horreurs de la guerre et de la famine, les Anglais, toujours aux aguets quand il s'agit de nous disputer un coin de terre, arrivèrent avec une flotte nombreuse, et s'emparèrent de la ville et de la citadelle. Utilisant nos fautes, ils promirent aux Maltais de respecter leur culte, et les aidèrent même de leurs deniers pour relever les temples profanés.

La maison de campagne du gouverneur est, sans contredit, l'une des plus belles et des plus délicieuses qu'il soit possible de voir. Elle fut bâtie par les chevaliers de l'ordre; mais elle s'est embellie insensiblement, et peu de maisons de plaisance d'Italie peuvent offrir aux regards des jardins plus imposans et de plus riches bosquets d'orangers, de citronniers et d'oliviers.

Or, quand on songe que le rocher de Malte n'avait pas même dans ses anfractuosités assez de terre végétale pour nourrir les plus petits arbustes, et que ses flancs

sont couronnés aujourd'hui par de vastes champs d'orangers, on se demande combien il a fallu de peines et de dépenses pour arriver à ce résultat. Toute la terre des jardins a été apportée de Sicile, qui y a déposé ainsi le luxe de ses plaines et de ses coteaux les plus variés.

Des bords de la mer, qui sont la promenade favorite des cavaliers, l'œil se promène enchanté sur une foule de charmantes habitations construites à l'italienne, avec leurs légères colonnes et leurs terrasses si commodes et si élégantes. Et, certes, l'aspect de ses habitations, appartenant, presque toutes à des Anglais, peut seul faire aimer l'île; car, de quelque côté que vous tourniez vos regards, vous ne trouvez de verdure que dans quelques jardins. Un roc, toujours le même, roc taillé à pic dans presque toutes ses parties, quelquefois cependant arrêté dans sa course par de petits murs de clôture élevés pour retenir captifs les débris aériformes que le vent et le temps détachent petit à petit de sa surface; des ravins creusés par les siècles, où poussent quelques rares tiges de blé; des carrés presque inaperçus, où pointent les cimes colorées des orangers; puis, par-ci par-là, les houppes blanches du cotonnier, qui tapissent les intervalles pierreux où le roc n'est pas à vif..... tout cela donne à l'île de Malte un aspect lugubre qu'on se hâte de détruire en allant parcourir la ville, où tout rappelle une florissante cité européenne.

Les Maltais sont en général petits, faibles, pâles; le soleil du midi les énerve sans les colorer; on dirait qu'ils veulent s'harmoniser avec la nature de leur sol, tout sombre, tout *souffreteux*.

Leur langage est un idiôme composé de grec, de carthaginois et d'arabe; mais dans la ville on parle généralement anglais et italien; et, quand les commissionnaires abordent un étranger, ils commencent ordinairement en anglais et finissent en italien : *Will you, Sir, una locanda.*

Les femmes portent une large mantille de soie noire, qui leur donne de la grâce et de la majesté. La mantille est à l'usage de toutes les classes, mais les riches se distinguent des artisanes par une manière toute particulière de se draper qu'elles ne négligent jamais de prendre, surtout quand elles savent qu'on a les yeux sur elles. Communément elles ont le pied petit, les traits pleins de douceur, la physionomie spirituelle et la chevelure d'un noir admirable. Remplies de prévenance pour les étrangers, elles nous ont paru honorer les Français d'une attention plus marquée encore; et, du jour même de notre arrivée, nous avons pu nous convaincre que la chasteté n'était pas une vertu sévèrement pratiquée par les notabilités de l'île..... Il y a des usages cosmopolites que la sévérité des tribunaux et la rigidité des prisons ne pourront jamais arrêter. Ce que nous appelons morale est sans puissance contre les passions, et le législateur qui se flatterait de les vaincre mériterait la correction qu'on inflige aux fous. Elevez des potences en Sicile et à Naples contre les femmes qui trompent la surveillance de leurs gardiens, et vous verrez si, par humanité, vous ne serez pas bientôt forcé de les abattre..... En France même, cette terre modèle des bonnes mœurs, ce pays classique de l'amour et de la

fidélité, proposez des barrières contre le libertinage, je ne vous donne pas deux jours d'existence paisible : tant les Français tiennent à respecter les libertés gallicanes de tous, et tant ils placent le ridicule au-dessus du mépris..... Le ridicule est une épée si aiguë!...



Calypso.

Qu'on ne me dise plus que les souvenirs d'enfance ont quelque chose de sérieux et de solennel qui réjouit l'âge mûr et fait la consolation de la vieillesse: cela n'est pas, du moins chez tous les hommes; car, certes, en arrivant dans cette île, j'ai senti, moi, combien sont stériles pour l'avenir les premières leçons reçues au banc des écoles.

Calypso et Ulysse, Télémaque et Mentor, dont on a si long-temps fatigué ma jeune mémoire, m'ont paru ici aussi ridicules qu'on a voulu me les montrer sublimes dans mes classes. A trente ans, nous n'admirons plus de confiance, nous raisonnons nos émotions, nous analysons nos sentimens, et un Mentor moderne, jetant aujourd'hui son élève dans la mer afin de l'arracher aux caresses sincères d'une aimable et jolie femme, mériterait le fouet en place publique... O Fénélon! tu occupes maintenant un rayon bien élevé dans ma bibliothèque.

L'île de Calypso est donc célèbre par le naufrage d'Ulysse; mais elle l'est aussi par celui de saint Paul, aussi éloquent que Fénélon. Cette île est dépendante de Malte, et, avec un bon vent, il ne faut pas plus de deux heures pour y arriver. Infiniment moins aride que sa voisine, ses flancs sont tapissés d'une végétation riche et puissante, qui ombrage un grand nombre de maisons de campagne appartenant presque toutes aux

Anglais établis à Malte, qui viennent passer ici les mois les plus chauds de l'année.

Je regrettai beaucoup de ne pouvoir y rester que quelques heures. Mais Malte nous réclame encore, car c'est de là que nous partons pour Corfou.

Avant de quitter ce roc stérile et formidable, j'allai visiter les magnifiques catacombes creusées, dit-on, par les Phéniciens, et me rendis le soir au théâtre, où j'admirai la signora Darbois, qui chante avec un goût exquis et une méthode parfaite; cependant elle est Française.....

Deux ou trois négocians français sont seuls établis à Malte; ils aspirent après le moment de leur retour en France. La colonie appartient aux Anglais; nous ne sommes jamais à notre aise chez eux.

A l'occasion de notre arrivée, il devait être donné une brillante fête; mais la mort de l'amiral anglais, survenue sur ces entrefaites, imposa le deuil à toute la garnison, et nous partîmes avec un double regret.



CHAPITRE IV.

ILES IONIENNES.

Corfou.

CAPO-D'ISTRIA. — BAL. — CONSTITUTION IONIENNNE. — LORD NUGENT.

Voici la plus considérable des îles Ioniennes. Corfou semble placée là, en avant-poste, comme pour protéger le canal adriatique. C'est le siége du gouvernement ionien.

Les Vénitiens s'en emparèrent au quatorzième siècle, alors que leurs conquêtes s'étendaient sur tous les points de la Méditerranée, et la gardèrent jusqu'au traité de Campo-Formio, en 1797, par lequel elle fut cédée à la France. Aujourd'hui elle est ionienne, sous le protectorat de la Grande-Bretagne.... A nous toujours des regrets.

Notre traversée de Malte à Corfou s'effectua en trois jours et deux nuits. Tout le long du détroit, la vue se repose, à droite et à gauche, sur des campagnes déli-

cieuses et pittoresques, où les ondulations d'un sol admirablement accidenté donnent à la végétation qu'il nourrit mille teintes diverses dont les regards ne peuvent se détacher. C'est encore la belle, la riante Italie, baignée par des flots transparens et caressée par les baisers rafraîchissans d'une mer amoureuse; ce sont les mêmes émanations balsamiques qui vous arrivent avec la brise du matin, comme pour vous rappeler les joyeux sites que vous venez de parcourir, et les villes florissantes que vous avez visitées....... Oh! les souvenirs ne meurent pas si vite, quand c'est Venise, Gênes et Naples qui sont chargées de les réveiller; il n'y a de vivace dans la mémoire que les grandes et belles choses, les vives jouissances ou les poignantes amertumes.

Ainsi Malte et ses rochers avaient disparu, et nous nous trouvions heureux cette fois par les souvenirs et les contrastes. La mer était calme, tous les passagers, resserrés sur le pont du navire, balayaient la côte de leurs regards avides, et se communiquaient leurs diverses impressions. Rien ne nous échappait, ni le ruisseau qui descendait de la cime des collines et marquait son passage par une plus vive couleur de la végétation dont il raffraîchissait le pied, ni les gracieux kiosques, abris mystérieux de tant d'amoureux tête-à-tête, ni les nuées d'oiseaux qui arrivaient jusqu'à nous à tire-d'aile, comme pour nous inviter à nous reposer dans leurs domaines. Oh! c'était vraiment une belle journée que celle-là, une de ces journées qui comptent dans les souvenirs de vieillesse, qu'on raconte vingt fois dans l'année, même à ceux à qui vous en avez vingt fois fait le

récit..... On a dit que le malheur était bavard; le bonheur l'est bien davantage.

Nous croisâmes un bateau à vapeur ionien qui se rendait à Malte; nos deux colonnes de fumée glissèrent dans le même ciel, et la coque de nos navires dans les mêmes eaux, tous deux cinglant en sens inverse, et plus loin nous saluâmes notre pavillon tricolore hissé sur deux mâts, et le soir de ces heures si rapides et si variées nous mouillâmes devant Corfou.

Peu d'instans après, le consul français vint nous visiter, ainsi que le commandant du Sphinx, qui remorquait le bâtiment chargé de transporter à Paris l'obélisque de Louqsor, monolithe muet pour notre gloire, inhabile à l'ornement d'aucune de nos places publiques, stérile ou plutôt coûteuse conquête d'amour-propre; car aujourd'hui c'est l'amour-propre seul qui s'agite parmi nos gouvernans : non pas, à la vérité, ce sentiment d'orgueil national qui pèse et calcule les résultats d'un affront ou d'une injure, afin d'avoir sur-le-champ le droit de la punir, mais cette ridicule soif de futilités sans intérêt qui occupe l'oisiveté des masses, et les distrait des grandes et belles choses dont elles sont sevrées depuis un si grand nombre d'années.

Dans notre ardeur de visiter la ville et les sites rians qui la dominent, nous fîmes sans retard nos préparatifs de séjour, et nous descendîmes quelques-uns de nos effets pour nous loger. Mais nulle auberge dans Corfou pour les étrangers, et force nous fut de retourner chaque soir à notre bord. Les Corfiotes

sont en arrière de la civilisation de plus de deux siècles.

La ville a un aspect tout-à-fait oriental, autant par la forme de ses édifices que par le costume de ses habitans. Les marins, composant une grande partie de la population, sont vêtus à la grecque; les bourgeois, également sous les vêtemens grecs ou mahométans, passent presque toute la journée à fumer dans leurs longues p es d'ambre, q ui sont pour eux le meuble le plus indispensable.

Mais une remarque qui uons frappa dès les premières heures, c'est que pas un seul mendiant ne circule dans les rues, et que, soit aisance générale, soit sévérité du législateur, vous êtes affranchi ici de cette tourbe paresseuse qui infeste l'Italie et la Sicile. Vienne la civilisation européenne à Corfou, et la lèpre des pauvres y pénétrera avec elle.

La partie S. O. de l'île, que nous avons parcourue en voiture, offre partout une végétation active et une culture fort soignée. Tous les arbres d'Europe y poussent avec une incroyable énergie. L'olivier et le grenadier y acquièrent des dimensions gigantesques, et le sapin vert et majestueux de nos zones glacées s'y fait remarquer sur les cimes élevées, plein de force et de vie.

Dans une de nos premières excursions, nous avons visité l'élégante campagne du gouverneur de la ville, riche de ses bosquets d'orangers, de ses ombrages délicieux et de son jardin à l'anglaise plein de goût et ravissant de propreté. Non loin delà, pointe au-dessus des arbres une petite montagne du sommet de laquelle

l'œil embrasse le vaste panorama de l'île et cette riante mer que nous venions de sillonner. Le soir, nous traversâmes, heureux de notre course, un joli village habité par la famille de *Capo-d'Istrias,* occupée alors de l'édification du tombeau de ce premier président de la Grèce moderne, et dont la mort fut si tragique.

Deux moines grecs, d'un extérieur révoltant de malpropreté, sont postés là pour faire voir aux étrangers la petite chapelle où se construit le tombeau; mais je ne vous conseille pas de vous y présenter entre midi et trois heures, car ces paresseux gardiens, qui dépensent si bien leur temps en ridicules dévotions, emploient ces heures à faire la sieste, et vous concevez comment ils reçoivent ceux qui osent les troubler dans leur repos et leur digestion monacale.

Avides d'émotions nouvelles, et pleins d'ardeur malgré un soleil pénétrant, le lendemain de cette première course nous partîmes pour visiter les autres parties de l'île. Partout une végétation puissante, partout les mêmes richesses, le même luxe de verdure, et partout la main de l'homme ajoutant aux bienfaits d'une nature généreuse.

Les bois, les jardins et les bruyères de l'île nourrissent une prodigieuse quantité de tourterelles, dont les soupirs amoureux vous surprennent au milieu de vos rêveries. Dans nos diverses courses, nous leur déclarâmes une guerre à mort, et notre présence à Corfou a répandu le deuil dans bien des familles. On nous a dit que, dans la saison d'hiver, ces tourterelles émigraient toutes pour le nord de l'Afrique, et qu'elles revenaient

par myriades, avec leurs jeunes couvées, peupler les archipèls de la Grèce, lorsque le soleil rentre dans l'hémisphère boréal.

Comme il est traditionnel qu'à l'arrivée dans une île soumise à l'Angleterre, le gouverneur fasse les honneurs de son domaine aux navires de quelque importance, nous avons été gracieusement invités à un bal donné par *lord Nugent*, où s'empressèrent de se rendre les plus belles dames de Corfou. Certes, la réunion fut ravissante; mais la plupart d'entre nous, ignorant les usages anglo-corfiotes, ne pureut trouver de danseuses, car ces dames n'acceptent pour cavaliers que ceux qui leur ont été déjà présentés. Les corps d'officiers du *Sphinx* et du *Louqsor* avaient également été priés à cette soirée, où le luxe et le bon goût régnaient dans les appartemens éclairés par mille bougies, et où les dames, par la grâce de leurs manières et par la légèreté de leur danse, firent parmi nous plus d'une conquête malheureuse.

Le lendemain encore, M. *Dambilli*, secrétaire de la chambre des députés des îles Ioniennes, voulut aussi nous réunir chez lui, et nous n'eûmes garde de refuser une invitation faite avec une prévenance toute parisienne. Sa soirée fut également très-brillante; le même jour, j'avais assisté à une séance de la chambre des représentans de la république ionienne.

Plusieurs députés, dans une discussion sans importance et d'un intérêt local fort secondaire, échangèrent entre eux des épithètes très-peu parlementaires, et peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent tragiquement aux mains.

Moi, qui avais maintes fois assisté à nos séances législatives, j'oubliai pour quelques instans que j'étais à Corfou, et je me crus, je vous proteste, à Paris, en face du pont de la Concorde.

Capo-d'Istrias a beaucoup de partisans à Corfou. Le protectorat de la Russie leur plairait infiniment mieux que celui des Anglais, qu'ils détestent. Mais ne serait-ce pas ici encore l'histoire des grenouilles qui demandent un roi?..... La sévérité dans la discipline n'est pas déjà chose si dangereuse et si humiliante qu'il soit sage de lui préférer le knout. L'exemple de la malheureuse Pologne devrait prémunir, je crois, contre les velléités des peuples qui, pour s'affranchir de quelques entraves, consentent à livrer leur avenir à celui qui ne trouve pas d'autre moyen de punir une résistance héroïque que les tortures et la mort..... Croyez-moi, Corfiotes, Londres vaut encore mieux que Saint-Pétersbourg.

La constitution des îles Ioniennes est promulguée depuis seize ans. C'est en vertu de cette constitution que la ville de Corfou en est déclarée la capitale. Cependant les députés ne se réunissent que depuis deux ans, parce qu'il a plu aux protecteurs de le défendre jusqu'alors. On a beau dire, la main d'un *maître* est toujours pesante.

Mais, depuis l'arrivée dans l'île de *lord Nugent*, les choses ont bien changé d'aspect. Doué d'un esprit droit et d'un caractère ferme, plein d'idées généreuses, de philanthropie et de justice, ce gouverneur a senti qu'il était de son devoir d'alléger le poids sous lequel les Corfiotes avaient ployé pendant trop long-temps; il a

craint qu'ils ne se joignissent aux Grecs, qui sont leurs frères, et, en diplomate habile, il a pris les coutumes de l'île. Lady Nugent s'habille souvent à la grecque; un journal grec y est imprimé par les ordres du gouverneur, qui a fait retentir les campagnes du cri de liberté; il n'a plus parlé de cachots et de potences que pour les malfaiteurs; il a dit à ceux qu'il était appelé à commander qu'ils étaient libres, et qu'il était, lui, protecteur et non pas maître... Aussi est-il aimé et respecté de tous les Corfiotes autant qu'un gouverneur peut l'être en pays étranger.

Toutefois, quelque active que soit la surveillance de *lord Nugent* pour réprimer les actes vexatoires des soldats anglais, ceux-ci, soit par orgueil national, soit afin de maintenir les Corfiotes dans cette idée de servitude qui tue l'énergie et empêche la révolte, les punissent sévèrement pour la faute la plus légère, et imposent leur autorité par la force du bâton ou la puissance de la baïonnette. Le bas-peuple surtout est souvent fort maltraité; et, pendant une revue à laquelle j'assistai, je fus témoin de plusieurs actions de brutalité sauvage, qui, si elles avaient été connues du gouverneur, eussent été sévèrement punies. Je l'ai dit, la civilisation est boiteuse.

On ne trouve à Corfou qu'une auberge, dont l'enseigne est *à la belle Vénitienne.* Mon devoir est de vous prévenir qu'elle n'est tenue par aucune Vénitienne belle ou laide, que c'est un véritable bouge, que les matelots seuls ont l'habitude de la fréquenter. Avis à nos spéculateurs cosmopolites: Corfou attend un Véry; Flicotteau même, de classique mémoire, y ferait fortune.

Les Corfiotes sont forts, robustes et d'une taille élevée. Ils portent tous le costume albanais, et laissent croître leur barbe et leurs moustaches. Leur démarche est majestueuse et fière, et il y a autant de dignité que de noblesse dans leur maintien.

Les femmes, dont la physionomie est douce et prévenante, ont aussi la peau plus délicate et plus blanche que les Italiennes; elles se balancent avec grâce, elles parlent du regard avec autant de coquetterie que la plus amoureuse des Andalouses, et je crois qu'il est difficile de trouver ailleurs une plus séduisante réunion de belles personnes qu'au bal que nous donna le gouverneur. Nous en sortîmes éblouis.

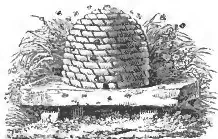
La population de la ville s'élève à vingt-cinq mille habitans. Si l'on n'y voit pas ce luxe et cette abondance des cités florissantes et commerciales, l'on n'y trouve pas non plus cette misère profonde qui dévore une grande partie des villes d'Italie et de Sicile; c'est une vie sans faste, mais sans besoins; c'est un bien-être modeste, exempt de soucis comme d'ambition : les Corfiotes vivent.

Nous avons trouvé ici, tristes débris de leur passion pour le jeu ou des révolutions de leur patrie, un grand nombre de nobles familles vénitiennes, qu'on reconnaît encore, dans les promenades, à un certain air de grandeur qui ne leur messied pas. J'aime la dignité dans le malheur, et je conçois bien plus l'orgueil sous les haillons que je ne le pardonne sous des lambris dorés.

Quelques marchandes de modes françaises, établies depuis long-temps à Corfou, ne seraient peut-être pas

à l'abri du reproche d'avoir contribué à certaines ruines, parce que les indigènes ont voulu rivaliser avec le luxe des Anglais qui y sont établis depuis dix-huit ans; et c'est sans doute à elles qu'est due la naissance du proverbe : *Avare et riche comme une marchande de modes, orgueilleux et pauvre comme un sénateur vénitien.....* Ce proverbe ici court les rues.

L'île de Zante dépend du gouvernement ionien. Sa description devrait se trouver ici; mais, comme j'ai suivi l'itinéraire du bâtiment à vapeur, cette notice se trouve reportée à la page 210.



Ithaque.

Cependant notre itinéraire nous appelait dans de nouveaux pays, et, quelque désir que nous eussions de prolonger notre séjour à Corfou, où quelques-uns de nous laissaient de vifs regrets, nous dûmes obéir au signal du départ, et, le 3 mai, nous appareillâmes pour Ithaque.

Encore un souvenir de collége qui meurt de vétusté, j'allais dire de ridicule. Ulysse et Pénélope, les voyages aventureux de l'un, et la constance et la fidélité de l'autre, ne nous font plus sourire que de pitié. Si l'île d'Ithaque ne nous offre pas d'autres sujets de méditation, adieu nos doux rêves des bancs classiques.

Nous côtoyons les petites îles qui l'avoisinent, et où la végétation, sans être aussi riche qu'à Corfou, n'en présente pas moins quelques belles touffes de vigoureux arbres, qui attestent la force du terrain. Par-ci par-là, sur les flancs des collines, des débris de colonnes et de portiques signalent l'ancienne Grèce, la Grèce des arts, celle de la mythologie, si variée et si poétique; mais Ithaque, la célèbre patrie du plus adroit Cartouche de l'antiquité, ne jette à nos regards avides que de tristes maisons, où nous cherchons en vain des traces des temps anciens. Rien, ou plutôt la misère et la solitude..... Eh bien! en y réfléchissant, j'aime encore mieux ce deuil et ce silence que le mensonge des nations civilisées. A Ithaque, on a le loisir de penser, et c'est déjà une jouissance..... Il ne faut pas y en chercher d'autre.

CHAPITRE V.

GRÈCE.

Patras.

RUINES. — CHATEAU DE MORÉE. — L'INVALIDE.

Ne l'ai-je pas dit en commençant, et dois-je me hâter de prévenir les reproches?..... c'est un itinéraire que j'ai promis, c'est un volume, et non une bibliothèque; ce sont mes souvenirs, ou plutôt mes notes prises au hasard, mais avec confiance. Qu'importe l'ordre, si je n'oublie rien?.....

D'ailleurs, qu'est-ce que l'ordre dans un voyage? Est-ce que la nature est rayée, simétrique, compassée comme un registre de chiffres? Non. Je me trouve à merveille de la marche que j'ai adoptée, je n'en changerai pas, et j'ai presque envie de dire qu'en mon âme et conscience, mon livre sera plus utile à ceux qui voyageront dans les contrées que je parcours, que ces mille compilations dont j'ai voulu aider mon intelligence, et qui ne m'ont jamais donné que des notions fausses ou

imparfaites. Nous saurons plus tard si j'ai trop bien auguré de moi.

Je continue.

Patras fut pendant long-temps l'un des principaux points marchands de la Morée. Son commerce avec Trieste, Corfou, Zante, Venise et Gênes, entretenait un grand nombre de navires qui sillonnaient l'Archipel dans toutes les saisons. Presque tous les états de l'Europe y avaient leurs représentans; et maintenant c'est à peine si l'on y trouve quelques cabanes délabrées. Son port est vide, son commerce anéanti, ses anciens habitans morts ou dispersés, et il n'a fallu qu'une guerre de peu d'années pour cadavériser une des plus riches villes de la Grèce.

Les Turcs, qui s'en rendirent maîtres, la ruinèrent de fond en comble il y a treize ans. Aujourd'hui à peine y voit-on debout deux ou trois petits groupes de maisons en bois, et le dôme d'une ancienne mosquée *ornée* d'une chaire en forme de fauteuil, et peuplée par des myriades d'hirondelles qui y viennent tous les ans établir leur demeure. Patras ne vit plus que dans l'histoire. A l'aspect de ces ruines, le cœur se serre et craint de fouiller dans les annales des peuples, de peur d'avoir encore à signaler des meurtres, des dévastations, des incendies.

Mais, comme pour perpétuer le souvenir de leur opulence éteinte, les habitans de Patras sont vêtus assez proprement. En vain la misère pèse sur eux et les marque de son doigt de fer, on lit sur leur physionomie, fortement caractérisée, un air de fierté et d'indépendance

qui frappe et étonne. Leur regard est assuré, leur démarche pleine de noblesse; on dirait qu'ils sont orgueilleux de leur misère, et qu'ils la montrent par esprit de supériorité ou par mépris des richesses. J'aime la noble pauvreté.

Nous n'avons pu trouver à dîner à Patras. Cependant, après bien des recherches, nous fûmes assez heureux pour qu'un vice-consul nous offrît un morceau d'agneau et de lièvre rôtis, avec du pain bis de la plus mauvaise qualité, le tout assaisonné d'excellent vin de Céphalonique, qui eût incontestablement fait les délices de nos tables de France les mieux servies.

En l'honneur de notre arrivée, une revue des troupes grecques eut lieu. Tout ce que Patras renferme d'habitans s'empressa d'y assister; ils parurent enchantés de voir le frère de leur nouveau roi; ils manifestèrent en termes très-énergiques leur dévouement au monarque; mais ils apprirent avec un grand déplaisir que toutes les autorités seraient contraintes de s'habiller comme les Francs. « Nous tenons beaucoup à notre costume, dirent-ils tous; il est conforme à nos mœurs et à nos habitudes; et si les principaux de l'île en adoptent un autre, l'esprit d'imitation s'emparera des autres habitans, et il ne restera bientôt plus rien parmi nous du souvenir de nos pères. Notre costume a fait notre consolation pendant notre esclavage, il doit faire notre gloire après notre indépendance. » L'amour de leurs antiques vêtemens est chez eux un vrai culte; ils y tiennent avec tant d'ardeur, que quatre mille hommes de troupes irrégulières, qu'on avait voulu faire habiller à l'euro-

péenne, désertèrent en masse avec armes et bagages, se jetèrent dans une ville frontière dont ils se rendirent maîtres, et qu'ils n'abandonnèrent qu'après avoir obtenu les concessions qu'ils s'étaient cru en droit d'exiger. Eh! bon Dieu! cotte de maille ou frac, cuirasse ou jaquette, qu'importe?..... N'attachons de prix qu'à la valeur du cœur qui bat dessous.

Le *château de Morée* est un édifice assez curieux à voir; nous n'eûmes garde de l'oublier, et nous allâmes saluer les bastions français élevés sur les ruines de la citadelle ancienne, que les Turcs avaient détruite. Ce château, dont les abords sont escarpés, n'est pas construit sans art; il domine la plaine, et est en quelque façon la clef du pays.

Après notre course, et lorsque nous étions encore sur la grève, nous rencontrâmes un vieillard d'une soixantaine d'années, tout couvert du sang qui coulait encore de quelques blessures, et escorté d'une foule nombreuse et bruyante. On nous apprit que ce courageux citoyen, surpris par six hommes qui montaient une chaloupe turque, loin de se rendre comme ils le lui avaient ordonné, s'était mis sur la défensive, et qu'après un combat furieux, il avait tué les six ennemis et s'était emparé de leur embarcation..... Tant de personnes nous garantirent le fait que nous y crûmes..... presque.

Le temps était favorable, l'île n'offrait plus rien à nos observations; nous prîmes congé du vice-consul français, M. Bertini, qui a épousé une fort jolie femme grecque, et nous partîmes, le 5 mai, pour aller explorer la Phocide, et faire quelques excursions sur le Parnasse et jusqu'au temple de Delphes.

Mont-Parnasse.

SYBILLE. — SARCOPHAGES. — DANSES GRECQUES.

Cette montagne, où la mythologie a placé son Apollon, et que Voltaire a autant immortalisée que la fable dans une de ses plus spirituelles causeries, est sans contredit la plus élevée de toute la Grèce. Son sommet, presque toujours couvert de neige, n'est pas aisé à atteindre, et ses flancs, d'une pente extrêmement polie, présentent au piéton des difficultés fort périlleuses, tant ils sont glissans et rapides. Sa base même, située sur un terrein rocailleux, offre des dangers à vaincre qui lassent bien des courages.

De petits sentiers en zig-zag sont les seuls passages praticables; les précipices affreux qui les bordent les rendraient bien plus effrayans encore si on ne les parcourait monté sur des mules au pied sûr, que leur docilité et leur habitude rendent fort précieuses. Nous en avions retenu cinquante pour notre expédition, qui se fit au milieu des éclats de la joie la plus folle.

Nous bûmes à l'Hippocrène, dont les eaux fades ont perdu de leur efficacité depuis bien des siècles, et nous visitâmes plus tard, avec un bien plus grand intérêt, les tombeaux grecs creusés dans le roc, dont quelques-uns ont des dimensions colossales.

Sur l'un des sommets qui sert de base au Mont-Par-

nasse, se trouvent le temple de Delphes et l'antre fameux où la Pythonisse rendait ses oracles. Le temple est détruit; mais l'asile de la menteuse déesse, creusé dans le roc vif, est tel que les anciens l'ont décrit, et n'a perdu que sa puissance, depuis surtout que les fouilles de quelques antiquaires incrédules ont découvert à cent pas de là une autre ouverture, qui correspond à celle d'où partaient les paroles sacrées.

Voici maintenant, couchés sur le sol, des fragmens de colonnes, des débris de pilastres et de corniches qui furent jadis debout et l'objet du culte sacré de toute la Grèce. C'est le temple de Delphes, que les Romains eurent la barbarie de détruire après l'avoir spolié. Ici encore une nouvelle caverne taillée également dans le roc, mais dont les parois ont été séparées sans doute par quelque secousse de tremblement de terre.

A deux cents pas de là, on a récemment découvert un sarcophage en marbre blanc, dont les ornemens, parfaitement conservés, sont d'un travail admirable. Nul de nous n'eut la pensée de le fouiller. Nous avions moins de religion que les savans, et plus de respect pour les morts. Il faut nous pardonner ces travers.

Avant de revenir sur nos pas, nous ramassâmes tous sur le sol un débris de ces derniers restes d'une grandeur à jamais éteinte, et, munis de ces précieuses reliques, nous avons parcouru de nouveau, montés sur nos pégases aux longues oreilles, les rapides sentiers, qui offrent, au retour, plus de péril encore que lorsqu'on les gravit.

Au bruit de nos montures, les populations voisines

accouraient sur nos pas, et nous entouraient avec une curiosité flatteuse. La plupart de ces sauvages habitans d'un pays inculte et si peu visité nous saluaient de la manière la plus affectueuse, en se courbant profondément et en plaçant la main sur le cœur; d'autres souriaient malicieusement de notre accoutrement bizarre, sans pourtant cesser de nous témoigner de la bienveillance; les femmes, aussi empressées autour de nous, nous poursuivaient de leurs regards avides, et paraissaient flattées des attentions particulières dont elles étaient l'objet, et de quelques paroles flatteuses que nous leur adressions en grec moderne; car la première phrase qu'un Français apprend à l'étranger est toujours un compliment pour les jolies femmes.

Mais ce qui frappa surtout ces montagnards, ce fut nos fusils à piston, qu'ils regardaient la bouche béante et pleins d'admiration respectueuse..... Tout à coup, comme pour fêter notre arrivée, des chœurs bruyans et sans harmonie traversèrent les airs, les joyeux visiteurs entonnèrent des chants sauvages d'une étrangeté curieuse, et, mêlant leurs danses à ces accords, ils formèrent des groupes bizarres, se tenant par la main, et sautant sans ordre et sans mesure autour des femmes, moins bruyantes et moins agitées. Ce fut, je vous assure, un spectacle fort divertissant à voir.

Bientôt, à notre grande surprise, un jeune Grec, dont nous avions déjà remarqué la physionomie douce et expressive, se détacha de ses compagnons, s'approcha de nous avec les marques d'une extrême déférence, et, s'adressant au prince, il le supplia, en mauvais italien,

de lui faciliter les moyens de retourner à Paris, pour y achever des études commencées avec quelques succès.... La réponse du prince fut affable, mais le jeune Hellène attendra long-temps encore s'il compte sur les secours qui lui furent promis. Ces braves gens ne connaissent encore que la bonne foi des montagnes.

L'heure du départ nous appela à bord. Le dîner était préparé sur le pont; mais, à peine assis, nous dûmes en toute hâte descendre dans le grand salon, chassés par un orage épouvantable, accompagné de tonnerre et d'éclairs. Bientôt la pluie tomba si bruyante et si rapide, que les pilotes ordonnèrent de ne pas lever l'ancre et d'attendre dans le golfe le retour du beau temps.

Le lendemain, à six heures, l'ancre fut levée, et, à trois heures de l'après midi, nous étions mouillés dans le petit port de Zante.

J'aime cette navigation, parce qu'elle est active et périlleuse. Au large, les heures sont lentes, les journées immenses; sur les côtes, l'œil et la curiosité ont toujours de quoi se satisfaire. L'oiseau qui passe, le nuage qui glisse sur notre tête, l'aspect d'une végétation variée qui réjouit, ou de rochers nus qui attristent; un village dont vous voyez pointer les toits et les clochers, une barque qui se détache de la plage pour venir vous offrir des poissons ou des fruits, tout vous occupe, tout vous intéresse. Et puis, à peine avez-vous le temps de recueillir vos souvenirs, de mettre ordre à vos notes, de vous occuper de vos prochaines excursions, car de nouvelles recherches vont encore vous retenir et em-

ployer tous vos momens.... J'aime cette vie de travaux variés et d'émotions diverses, j'aime le danger à côté de chaque plaisir, ou plutôt j'aime le plaisir qui lutte sans cesse contre le danger.

Au large, au contraire, le marin trouve une monotonie qui n'est distraite que par des incidens rares et fortuits. La mer est une grande route si large! Le jet d'eau d'une baleine qui promène son dos énorme au-dessus des vagues, un banc de poissons voyageurs, le passage rapide au-dessus des mâts de ces oiseaux pélagiens, dont les ailes vigoureuses semblent ne se lasser jamais; et quelquefois encore, à l'horizon, un navire étranger qui navigue à pleines voiles et qui passe bientôt auprès de vous : voilà toutes les jouissances de ces voyages lointains, où l'on est presque toujours en face de deux seuls objets, la mer et le ciel. Non, non, j'aime mieux les courses plus rapprochées, je souris plus joyeusement à un horizon qui varie, et ce qui fait seul les jouissances de celui qui change de pays et de climat, c'est la variété, l'inconstance.

Visitons les archipels.



Zante.

RÉCLUSION DES FEMMES. — MONASTÈRES. — EAUX MINÉRALES.

Zante a un port vaste et commode, et les mouillages sur quinze ou vingt brasses s'y font sur un sol argileux et de vive résistance. La ville, placée en amphithéâtre sur le penchant d'une colline, s'offre au voyageur dans toute son étendue comme si elle vous invitait à ne pas la dédaigner. Elle a droit en effet à quelques égards, quand ce ne serait que parce qu'elle a une allure italienne qui vous récrée et vous rapproche de votre patrie.

Une citadelle bâtie sur un rocher énorme la domine et la protége. Cette forteresse, parfaitement armée, rendrait une attaque périlleuse et fort incertaine.

La jalousie des habitans de Zante, ou un usage puisé dans les mœurs orientales, et dont nous avons raison de nous plaindre, est-il la cause de cet emprisonnement perpétuel qui éloigne les femmes des rues, des marchés et des promenades?.... Personne ici n'a voulu me résoudre cette question, faite tout entière dans l'intérêt de mon instruction et de ma curiosité. Il paraît que les personnes à qui je l'ai adressée ont craint le ridicule qui s'attache, dans tous les pays civilisés, au mari dont la femme est infidèle, car elles m'ont répondu

que leurs chastes moitiés, loin de se plaindre de cette espèce de réclusion contre laquelle nous avons voulu protester, aimaient mieux l'air embaumé de leurs jardins clos par de hautes murailles, et les tranquilles occupations de leurs demeures, que cette bruyante agitation des cités européennes dont elles ont souvent entendu parler.

Ceci est un mensonge, car nous ne levions pas une seule fois la tête dans les rues sans voir pointer, à travers des persiennes qui ne s'ouvrent jamais, ou un voile blanc agité par la brise, ou une main hardie qui soulevait quelques barreaux du guichet marital, ou un minois gracieux qui ne semblait pas trop scandalisé de la hardiesse de nos gestes et de l'audace de nos baisers, que nos doigts leur envoyaient avec tant de plaisir.

Ainsi la curiosité seule attache à leurs croisées les femmes de Zante pendant une grande partie de la journée, et il n'est pas probable que ce soit volontairement qu'elles se tiennent prisonnières. Parmi les saints ermites dont les anciens nous ont gardé les noms, je ne me rappelle pas une seule femme; peut-être ma mémoire me sert-elle mal en ce moment.

Nous regrettâmes d'autant plus cette solitude des rues (car les hommes seuls ne forment pas une population), que nos pilotes et les rapports des écrivains nous avaient donné sur le beau sexe de Zante des renseignemens bien propres à piquer notre curiosité. C'est un désenchantement que nous avons dû subir, et dont, en ennemi généreux, je ne me venge que par cette petite boutade.

14.

Du sommet de la forteresse que nous allâmes visiter, l'œil embrasse toute l'île, et trouve à l'horizon les hautes montagnes de la Grèce, distantes de plus de vingt lieues. La vallée de Zante, parée de ses mille couleurs, se développe à vos pieds, semblable à un superbe tapis des Gobelins, et étale ses richesses comme le ferait une coquette. C'est la plus belle campagne que nous ayons vue jusqu'à ce jour. La vigne et ses rameaux vagabonds, le cerisier, le pommier et le citronnier qui parfume l'air, y croissent pêle-mêle et semblent vouloir se donner mutuellement leurs fruits élégans, tandis que les prairies, émaillées de fleurs, déploient leur robe bariolée, et paraissent jalouses des feuillages qui les dominent.

Au sud de la ville s'élève, géant énorme, une montagne couronnée par un riche monastère, où l'on offre galamment toute espèce de raffraîchissemens aux curieux qui vont le visiter. De ce point élevé, l'île est plus belle encore que du haut de la citadelle; nous ne pouvions nous lasser d'admirer.

Après avoir parcouru, en suivant le rivage, une distance de plus de quatre lieues, par des chemins à peine tracés, nous nous arrêtâmes avec intérêt au bord d'une fontaine extrêmement curieuse; ses eaux ont des propriétés dont on pourrait tirer parti pour le traitement de certaines maladies de langueur. Ces eaux répandent autour d'elles, jusqu'à une distance assez éloignée, une forte odeur de goudron, et elles sont en effet tellement saturées de cette substance qu'elles en déposent dans le fond une quantité considérable. La plus petite étincelle, approchée de ce goudron, y met le feu avec une

promptitude surprenante, et c'est à grand'peine que nous parvînmes à éteindre celui que nous avions allumé pour nous assurer de la vérité du fait.

Les habitans de Zante utilisent ce goudron dans tous leurs chantiers.

Le sol de l'île, comme celui de tout l'Archipel, est volcanique. Pendant notre court séjour, nous y avons éprouvé deux fortes secousses de tremblement de terre; mais nulle tradition ne dit qu'il y ait eu ici un volcan en activité.

Les habitans y sont d'une fourberie sans exemple. Le vol est chez eux une habitude dont les étrangers surtout ont à souffrir, et nous n'avons échappé à la règle générale que par beaucoup de fermeté et de surveillance. Un seul de nous a été indignement trompé par un maître d'auberge, qui a vendu cent bouteilles de vin de liqueur, s'en est fait donner le prix, et a laissé partir notre bâtiment sans les livrer à M. Gastaldi, qui jura, mais en vain... L'île ne paie ni impôts mobiliers ni immobiliers, et le revenu public est tout entier dans les exportations, sur lesquelles on paie vingt pour cent au fisc. Elles consistent en huile, figues et raisins de Corinthe très-estimés par les Anglais. Quant aux maisons de la ville, elles sont sales et mal bâties, et il semble, après le départ, qu'on soit encore dévoré par les insectes.

Ruines d'Olympie.

Nous quittâmes Zante sans trop de regrets, et nous allâmes débarquer dans la baie de Pyrgos, où se bâtissait alors une ville sur les ruines d'une ville détruite.

A notre débarquement, accourut sur le rivage une population avide, prévenue de l'arrivée du prince de Bavière, dont elle ne détournait pas les regards. Soixante chevaux avaient été commandés d'avance par ordre du prince, qui en garda trente pour son service particulier, et qui me sembla blessé de nous voir nous emparer des autres, dont pourtant il n'avait pas besoin. En quatre heures de marche ordinaire, et par une route aisée, nous arrivâmes à Olympie, ville si célèbre jadis par les jeux olympiques, mais plus encore par ce que les anciens nous ont raconté de son Jupiter Olympien.

Sa situation est pittoresque, riante, variée; ses plaines riches d'une végétation active et vigoureuse, où la vigne pousse ses larges rameaux et l'olivier sa sombre verdure; de toutes parts de hautes montagnes dont la neige couronne souvent le sommet..... Je me crus un moment transporté au pied des Apennins.

L'an passé, les Français, en faisant pratiquer des fouilles dans un lieu qu'on leur avait indiqué, découvrirent et déblayèrent les bases des colonnes d'un temple antique, dont nulle inscription, dont nul caractère, n'indiquent le dieu auquel il fut consacré. Auprès de ces

colonnes, d'un diamètre de dix pieds, sont épars, éloquens témoins d'une grandeur morte, mille débris de corniches et de frontons, dont les ciselures et les ornemens attestent le culte des arts. Vingt-quatre colonnes sont encore debout, mutilées, il est vrai, mais point assez pour cacher aux regards les riches cannelures qui les ornaient, et l'ordre corinthien de leurs chapiteaux, qu'on trouve enfouis de tous côtés. Le sol entier est une ruine.

Olympie fut sans contredit une ville grande et florissante de la Grèce; et, dussent les fragmens de marbres antiques dispersés que nous foulons à chaque pas ne point parler à notre intelligence, nous nous rappellerons que Néron en fit arracher deux cents statues colossales en bronze, dont il enrichit Rome et l'Italie.



Navarin.

PYLOS. — GROTTE DE NESTOR.

Navarin est un village français; Navarin est une conquête; quelques-uns disent un vol, un acte de piraterie.

Trois escadres puissantes de trois puissans monarques y ont attaqué et détruit en un jour une escadre d'un vice-roi d'Orient. Le motif? La diplomatie vous le dira.

Il y eut de part et d'autre des actions d'éclat. Ce fut un triste triomphe pour les vainqueurs; ce fut une belle défaite pour les vaincus. Ceux-ci étaient embossés sur la plage; ceux-là, six fois plus nombreux, plus forts, plus expérimentés, mais non plus braves, les ceignaient de leurs mille bouches à feu, prêtes déjà pour une horrible boucherie.

D'un côté, une rivalité de gloire qu'il fallait soutenir, des noms illustres accoutumés aux conquêtes, aux belles actions; de l'autre, le sentiment de sa propre conservation, qui vaut à lui seul une armée.... Le nombre et le génie durent l'emporter. — Une flotte fut détruite; la rade de Navarin, rouge de sang, roula pendant la nuit des milliers de cadavres mutilés, et des courriers extraordinaires, dirigés sur Paris, Londres et Saint-Pétersbourg, se hâtèrent d'annoucer que l'Egypte n'était plus à craindre. — Le motif de ce carnage prémédité? La diplomatie vous le dira.

Navarin ne fut jadis qu'une forteresse assez mal bâtie, d'où s'échappaient, pirates audacieux, les cinq ou six cents Turcs qui y tenaient garnison, et qui s'enrichissaient en peu de temps par des impôts forcés. Sa population grecque, occupant les faubourgs, faible et malheureuse, ne pouvait résister à la verge de fer du vainqueur; elle obéissait, craintive, et attendait, la tête baissée, des jours plus tranquilles ou des maîtres moins cruels. Malheur au peuple qui attend! La liberté est boiteuse: il faut aller à elle, lui prêter la main, la soutenir, la guider. On lui donne une trompette et une lance pour emblême; on ferait mieux de lui donner une béquille.

En face de Navarin, sur le continent grec, on remarque l'emplacement de l'ancienne ville de Pylos, où sont encore les ruines assez bien caractérisées d'une forteresse vénitienne; puis, à l'ouest d'un énorme rocher qu'on descend avec peine, reposent les anciens débris des murs de clôture de cette ville détruite par la main des hommes.

Sur le rivage, non loin de là, nous avons visité l'antique et célèbre grotte de Nestor, dont quelques voyageurs nous ont donné des descriptions si détaillées. Sa profondeur est immense, et les habitans à qui nous en avons parlé nous ont assuré que personne encore n'avait osé la parcourir dans toutes ses sinuosités. Taillée dans un roc très-dur, l'ouverture est incontestablement l'ouvrage de la nature; les bords seuls paraissent avoir été agrandis par le ciseau et le maillet. La tradition nous apprend que c'est dans ce gouffre que Nestor se retirait

pour méditer la sagesse de ses lois..... La fable est toujours à côté de l'histoire.

Lors de la guerre des Turcs contre les Hellènes, les gens riches du pays y cachèrent, dit-on, leurs trésors; mais, malgré les fouilles les plus minutieuses, nul résultat n'est encore venu à l'appui de cette assertion. Les avides spéculateurs en sont jusqu'ici pour leurs frais, et rien n'annonce qu'ils soient plus heureux à l'avenir.



Modon.

Le colonel du régiment que nous avions en Morée résidait à Modon, distante de deux lieues de Navarin. Son port est vaste et sûr. Moins avancée que Navarin, cette future ville voit déjà cependant s'élever quelques maisons à l'européenne, qui contrastent assez pittoresquement avec les anciennes bâtisses, dominées jadis par une mosquée dont nous avons fait une église. Ainsi se fondent et se renversent les cultes. Une religion en détruit une autre; une image de bois remplace une image d'or ou de bronze; un prêtre au lieu d'un derviche; un paradis, un enfer, au lieu des Champs-Élysées et de l'Achéron..... Mais partout et toujours du fanatisme et des persécutions, des tortures et des bûchers, des haches et des bourreaux.

Modon fut jadis une ville importante de la Grèce; elle ne perdit sa puissance que lors de la conquête des Lacédémoniens, qui traînèrent presque tous ses habitans en esclavage. Pausanias parle avec éloge d'un magnifique temple de Minerve, que les marins en péril invoquaient avec foi, et d'un autre temple de Diane, dont il fait une magnifique description..... Aujourd'hui c'est en vain qu'on en cherche les traces.

Le même écrivain, plus exact, plus fidèle que ne sont nos voyageurs modernes, cite encore un puits dont l'eau est mêlée d'une sorte de poix, et ayant la couleur

et l'odeur du baume de Cysique..... Le puits existe toujours avec ses particularités, et je l'ai visité avec intérêt.

La ville de Modon est toute vénitienne, dans ses restes encore debout. Le lion de Saint-Marc y décore toutes les portes, et proclame les conquêtes d'une cité aujourd'hui pauvre et ruinée.

Le plus bel édifice de Modon est l'ancienne demeure du bey, qu'on voit à droite, en entrant par la porte de Navarin.

Pouqueville parle de magnifiques tombeaux formant, selon lui, les avenues de la principale place; j'en ai vainement cherché les vestiges. Peut-être que M. Pouqueville n'a pas été plus heureux que moi. *Aliquandò bonus dormitat.*

A une lieue environ de Modon, j'ai visité les ruines d'une ancienne ville qu'on m'a dit être l'antique Méthone. Il y a là de beaux fragmens de marbre, dignes de l'attention des voyageurs.

Comme séjour d'agrément et de salubrité, je préférerais Modon à Navarin. J'y vois du moins une plaine où la culture est facile, où l'air circule..... Et puis Modon n'a pas été témoin d'un grand désastre, et je n'aime guère les sanglantes pages de nos annales, quand rien ne vient à mes yeux justifier un massacre.

Notre traversée de Modon à Napoli de Romanie a été d'autant plus heureuse que nous la fîmes débarrassés du prince de Bavière, dont la présence parmi nous jetait au milieu de nos plaisirs une certaine étiquette peu en harmonie avec les habitudes de la mer. Nous sommes

libres maintenant dans notre joie et dans nos bruyantes discussions. A nous le pont et tout le bâtiment; nous n'avons plus de prince auprès de nous; nous sommes sans entraves.



Napoli.

CAPITALE DE LA GRÈCE. — PALAIS DU ROI. — FÊTES.

Je l'ai dit, notre traversée a été heureuse; c'était une réunion de famille.

Le 10 mai nous nous sommes embarqués, et le 12 nous sommes arrivés à Napoli, capitale de la Grèce..... C'est une des plus intéressantes relâches de notre voyage.

La ville de Napoli est adossée au mont Palamide, et située au pied d'une citadelle fort élevée, qui commande la plage et la baie. La Morée n'avait pas de poste plus fort, et la rade, dont l'ancrage est excellent, servait de relâche à la plus grande partie des navires marchands qui sillonnaient l'Archipel.

Les Turcs s'en rendirent maîtres en 1715, et elle fut reprise par les Grecs en 1823, après des prodiges de valeur et beaucoup de sang versé. Elle fut toujours le foyer le plus ardent de l'insurrection hellénique, et, indépendante jusque dans sa servitude, elle a fait naguère entendre des paroles de rébellion, à la nouvelle que le nouveau gouvernement avait le projet d'aller établir son siége à Athènes.

De loin, le coup-d'œil du port et de la ville est ravissant. Elle se présente aux regards, en amphithéâtre, et ne cache aucun de ses édifices. Déjà nous nous réjouissions de pouvoir enfin nous reposer à terre des fa-

tigues de nos courtes et fréquentes traversées, déjà chacun de nous faisait mille projets..... Mais un instant nous a ravi toutes nos illusions et tué tous nos plaisirs.

Les trois ou quatre mauvaises auberges de la ville étaient retenues par le gouvernement pour la suite du prince, qu'on attendait sous peu de jours; et d'ailleurs, en parcourant les tristes passages qu'on décore du nom de rues, nous n'avons rien vu qui pût nous faire regretter de ne pas nous y établir. Partout des maisons noires, tristes, sales; partout une odeur de misère qui faisait mal. Notre désenchantement fut rapide, complet; nous reprîmes tristement le chemin du port, et nous renvoyâmes au lendemain nos courses et nos observations de détails.

Deux forteresses défendent Nauplie. La plus redoutable est le fort Palamide, bâti sur un roc à pic placé à l'extrémité sud-est de la rade.

C'est encore le génie vénitien qui l'éleva; et, comme Malte et Gibraltar, elle peut résister, avec des vivres et une brave garnison, à un siége en règle de plusieurs années.

Pour arriver à ce fort, il faut gravir une pente rapide et difficile, qu'un seul canon à mitraille pourrait balayer; les mulets n'y vont qu'avec peine, tandis que les rampes, creusées dans le roc, ne sont accessibles que pour les piétons. Du reste, ces deux chemins se détériorent chaque jour, et c'est un triste spectacle que l'apathie d'un gouvernement qui néglige ainsi jusqu'aux seuls moyens de défense et de protection que la nature lui a donnés.

Le second fort s'appelle *Itschkalé*. Situé à la partie ouest de la rade, il est moins considérable que le fort Palamide, et, comme lui, il tombera bientôt en ruines.

Du côté du golfe, une chaîne de rochers presque inaccessibles seront toujours une puissante barrière contre toute surprise. Venise n'a eu rien à faire de ce côté pour protéger sa conquête; le sol s'en était chargé.

Les rues de Nauplie sont de véritables marais, où il serait dangereux de s'engager aux jours de pluie. La principale pourtant, celle qui conduit de l'hôtel de Capo d'Istrias à la grande caserne, peut être traversée sans trop de péril, si l'on a soin de se faire précéder, la nuit, par quelques habitans armés de lanternes et connaissant les passages guéables. Le jour, on peut à la rigueur s'y hasarder sans guides.

La rade et le mouillage y sont sûrs.

Le palais du roi Othon n'a qu'un étage d'élévation. Il est à deux façades, percées chacune de douze croisées. Le plus modeste hôtel du faubourg Saint-Germain a plus d'apparence que cette résidence royale. Quant à l'habitation du gouverneur, plus vaste que celle du Roi, elle est encore mesquine dans son ensemble, quoique ayant des appartemens où, sans trop de honte, on peut recevoir les étrangers.

Aussi, est-ce dans cette somptueuse demeure que nous fûmes invités pour un bal où devait se déployer tout le luxe du nouveau gouvernement.

Pauvre capitale!

Au lieu de ces sévères profils grecs et de ces têtes si pittoresquement coiffées que chacun de nous s'attendait

à admirer, les billets d'invitation portant qu'on ne serait reçu qu'en costume national, nous ne trouvâmes que des beautés fades, droites et raides, affublées tant bien que mal de vêtemens européens, figurant des générations entières, et dansant comme piétinent ces chevaux de manége qui battent la mesure aux ordres de l'écuyer; du reste, prévenantes par leur sourire, mais stériles dans la conversation. Le prince de Bavière, en l'honneur duquel la fête avait été donnée, ne fit pas de grands frais d'éloquence, car il n'adressa la parole qu'aux personnes de sa suite et à quelques Allemands qu'il *daigna* remarquer.

J'en suis fâché pour le souvenir de cette soirée, mais j'en verrai peu, je crois, d'aussi ridicules dans mon voyage. Jusque là, du moins, nulle réunion ne m'avait paru si mesquine dans ses détails, si grotesque dans son ensemble. L'économie du duc d'Armensberg s'étendait jusqu'aux rafraîchissemens.

Les habitans de Nauplie conservent généralement le costume grec; mais quelques femmes, déjà avides d'innovations, s'habillent à la franque, et craignent de rester en arrière des modes de leurs nouveaux maîtres. Plaignons-les de ce nouveau caprice.

Le dimanche, mais le dimanche seulement, on les voit dans les promenades avec leurs maris, qui pourtant ne leur donnent jamais le bras. Elles marchent seules, isolées, et ne se distinguent guère par la grâce de leurs manières ou l'élégance de leurs tournures. Leurs pieds sont larges, leur taille épaisse, leur physionomie sans expression, et leur sein en général d'une grosseur pro-

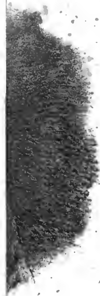
digieuse. Les hommes, au contraire, sont presque tous forts, robustes et souples. Ils portent sur leur visage bruni un certain caractère de fierté, que relèvent admirablement une moustache noire et une large chevelure flottante sur leurs épaules. Le bonnet grec rouge est la coiffure de tout le monde.

Que vous dirai-je de l'hôpital de Nauplie, dirigé par un docteur allemand, et de la manière dont les malades y sont traités?..... Rien en vérité, pour ne pas vous attendrir sur le sort de ceux que le malheur y conduit.

Il y a à Nauplie tout au plus quatorze ou quinze mille habitans, y compris les intrigans de la Roumélie, de l'Albanie et de la Béotie, qui s'y donnent rendez-vous pour fomenter de nouveaux troubles. C'est de Nauplie que partit le premier cri d'indépendance qui souleva la Grèce contre la domination turque; c'est de Nauplie encore que sera donné le premier signal de liberté qui affranchira l'Archipel d'un prince imposé par les protocoles de Londres.




Biblioteca Nazionale
NAPOLI



Grèce moderne.

LE ROI OTHON. — ÉTAT PHYSIQUE ET MORAL DES GRECS.

Ce monarque puissant et généreux, comme l'appellent déjà certaines feuilles toujours au service des têtes couronnées, est à peine âgé de seize ans.

Encore deux ans, et il prendra les rênes de ses états. Sa taille est moyenne, sa bouche d'une prodigieuse grandeur. Le peu de développement de son front n'annonce pas chez lui des qualités intellectuelles bien extraordinaires, et sa physionomie, large et bouffie, est commune et sans expression; peut-être cela provient-il de sa surdité. Comme on lui a conseillé le sourire, il a pris l'habitude d'ouvrir sans cesse les lèvres, ce qui lui donne un caractère de stupidité tout-à-fait remarquable. Le président de la régence, qui exerce sur lui une influence toute seigneuriale, lui enjoint matin et soir de se tenir droit, et de placer sa tête avec grâce et dignité, comme s'il était en son pouvoir de se donner de l'élégance.

Tous les deux jours il fait régulièrement sa partie de promenade à cheval, escorté par un piquet de lanciers bavarois en grand uniforme. C'est là sa tâche. Dans la crainte de quelque fâcheux accident, on lui a refusé jusqu'à présent l'exercice de la chasse, pour lequel cependant il témoigne, dit-on, beaucoup de goût.

Presque toujours enfermé dans son palais, ce jeune prince consacre une grande partie de son temps à l'étude du grec, qu'il avait déjà appris à Munich; mais, comme la prononciation de cette langue si harmonieuse ne lui avait été enseignée que par un professeur allemand, il en résulte que presque tout est à recommencer pour lui, ce qui le rend de fort mauvaise humeur.

Du reste, il est appliqué, attentif, obéissant, et bientôt sans doute il sera à même de lire sans épeler un livre écrit en grec moderne. Pour un roi, ce n'est pas déjà si mal.

L'intention de la régence et de ses protecteurs naturels est qu'il se marie à dix-huit ans; mais, comme il a besoin de beaucoup d'argent, le duc d'Armensberg, en administrateur habile, lui ménage un riche parti dans une des cours du Nord. Toutefois, pendant notre séjour ici, nous avons entendu dire que si le roi Louis-Philippe veut donner à une de ses filles une dot de quelques millions, elle sera bientôt reine de la Grèce.

Que risque-t-on de la promettre?

Lorsque je quittai Paris pour le voyage dont je retrace aujourd'hui les souvenirs, certes, l'Italie, si belle, si riante, occupait une large place dans ma pensée, et mon cœur battait d'avance aux promesses de plaisir que devaient me donner tant de villes célèbres dont les noms avaient depuis si long-temps frappé mes oreilles... Ma jeune imagination d'écolier, dans ses rêves fantastiques, avait bâti les plus riches monumens de Rome, de Gênes, de Venise; elle avait élevé Saint-Pierre, en-

richi l'Annonciata et décoré le palais ducal. Active et audacieuse, elle avait dessiné le cratère fumant du Vésuve, silhouetté les cimes anguleuses des Apennins, creusé la grotte du Chien et visité tous les recoins de Tivoli... Elle s'était fait, en un mot, une Italie à sa guise; et, sans vanité, elle était belle aussi, je vous jure, cette contrée après laquelle j'avais tant soupiré.

Mais l'Italie est à nos portes, et par conséquent moins curieuse à visiter. Une chose facile ne tente pas si puissamment que ce qui nous coûte des soins et des dangers.

La Grèce surtout, cette Grèce si grande, si imposante, si belliqueuse; cette Grèce antique, qui devait me parler à chaque pas d'Achille et de Patrocle, de Socrate et d'Alcibiade, d'Aristide et d'Épaminondas, de Canaris et de Botzaris, des illustrations anciennes et récentes, gloires de tous les âges, noms immortels que les siècles diront avec amour... voilà la Grèce que j'appelais d'abord dans ma pensée, et qui m'éloignait surtout de ma patrie... Oh! c'est principalement la Grèce, je vous le répète, qui me fit déserter mes foyers.

Aujourd'hui que bien des désenchantemens sont venus se placer au milieu de mes plus beaux rêves, aujourd'hui que bien des noms fameux ont perdu de leur richesse, je n'ai pas un regret pour mes fatigues, je n'en ai pas un pour mes dangers. J'ai vu la Grèce moderne, que j'ai comparée à la Grèce antique; j'ai étudié ses édifices debout, élevés sur ses monumens détruits, et rien de cette étude ne sera perdu pour mes souvenirs.

Grande et forte, la Grèce de Périclès dicta des lois à presque tous ses voisins. Aujourd'hui, vendue et humiliée, elle reçoit des ordres de qui daigne lui en donner. L'Europe l'a voulu, la Grèce devait périr.

Ses îles et son continent sont volcaniques, comme toutes les îles de la Méditerranée. Ses montagnes, presque aussi hautes que les Alpes et les Pyrénées, présentent sur leurs flancs la plus belle végétation du monde, tandis que leurs têtes sont presque toujours arides et rocailleuses. Ses vallées, sans cesse alimentées par les débris aériformes qui descendent des régions élevées, enrichiraient les habitans s'ils voulaient les utiliser; et son ciel presque toujours pur, donne à la végétation, qui pousse sans effort, une vigueur qu'elle n'acquiert jamais dans nos contrées.

Mais, soldats par instinct et malheureusement aussi par besoin, nomades pour fuir un pays ravagé ou pour défendre une plage envahie, les Grecs de nos jours se sont fait une sobriété et une vigilance toute particulières.

Actifs pour combattre, ils sont indolens à se procurer ce qui pourrait leur rendre la vie moins dure; l'oubli cruel dans lequel on les a laissés les a rendus âpres, vindicatifs, farouches. Que leur importent des maisons? ils ont des cavernes. Que leur fait le luxe des villes? ils lui préfèrent la paix des chaumières. Abandonnés du monde entier quand leurs cris de détresse arrivaient dans toutes les capitales, ils ont le monde entier en haine, et, s'ils obéissent encore, c'est en rongeant leurs

fers, dont plus tard ils éeraseront eeux qui veulent les gouverner.

Des secours aujourd'hui! aujourd'hui des défenseurs!..... C'est dérision amère..... Allez done, ô rois de l'Europe, eousoler un cadavre... Votre pitié s'est trop fait attendre; elle est stérile maintenant, et l'on ne présente pas un glaive à celui qu'on a laissé mutiler sans lui prêter attention.

Les dernières guerres ont tué la Grèce, le nouveau roi qu'on lui a donné sera sans puissance pour la ressusciter.

Les tristes souvenirs du passé ont jeté dans l'âme de la population grecque un si graud désir de vengeance, qu'il ne faut pas s'étonner de ces pillages et de ees lâches assassinats dont ils nous rendent souvent vietimes dans un pays où nous ne sommes allés cependant que pour tendre une main amie.

La discipline militaire, à laquelle un Grec ne voudra jamais se soumettre, et si néeessaire pourtant dans un pays où le déserteur trouve toujours aide et protection, empêchera d'avoir un corps nombreux de troupes régulières, et eependant ils détestent les soldats étrangers. Quelques efforts qu'on ait tentés pour leur faire adopter l'usage des baïonnettes, on n'a jamais pu leur en montrer la nécessité. Habitués à se battre de loin, ils supposent avec assez de raison que celui qui s'avance pour eombattre eorps à eorps est le plus sûr de la victoire, et le parti qui marche en avant trouve certainement l'autre en déroute. Assez patiens au feu de peloton, ils ne conçoivent pas une mêlée où l'arme blanche joue le premier rôle, et l'excellence de leurs yatagans ne

leur sert que pour trancher la tête de leur ennemi mort ou de leur ennemi vaincu.

La bonté de nos armes de combat ne les a jamais tentés. Les fusils turcs, dont ils se sont emparés dans les dernières guerres, sont les seuls qu'ils estiment; et, certes, il y a là ou superstition ou aveuglement. Quant à leur costume, il y tiennent par sentiment national, et il serait, je crois, imprudent d'essayer de les en faire changer.

Ecoutez les Français établis depuis long-temps parmi eux, et vous n'éprouverez qu'un profond dégoût pour cette nation abâtardie, qu'on saura bien soumettre, mais qu'on ne parviendra pas à gouverner. Leur résistance, ils la puisent dans cette haine farouche des étrangers, qui ont été si long-temps sourds à l'appel de leur premier cri d'indépendance. Rien ne leur arrachera la pensée que ce sont leurs dépouilles que nous allons nous disputer chez eux, et que notre protection est une ruse de plus dont nous voulons couvrir nos hostiles projets. Les Grecs n'ont pas foi en nos promesses; et mille fois, sur les champs de bataille ou dans les hôpitaux, leurs blessés ou leurs malades ont obstinément refusé les secours que nous leurs offrions d'une main généreuse. Ils préféraient l'ignorance de leurs compatriotes.

Il est difficile de préciser l'étendue de la Grèce qu'on peut cultiver. Sauvage et rocailleuse dans quelques parties, elle est presque partout belle et féconde; riche pour elle, il lui faudrait peu de bras travailleurs, pour qu'elle pût se passer des produits étrangers. Les arbres des tropiques éleveraient aisément leurs larges feuilles

au fond de ses vallées attiédies, tandis que les plaines et le flanc de ses montagnes nourriraient sans peine la végétation des latitudes septentrionales. Mais avant de récolter il faut creuser la terre, et le sang est un engrais meurtrier; avant d'enrichir il faut pacifier, et bien des années encore passeront sur ces belles contrées sans que la civilisation y étende ses bienfaits. Il y a des peuples qui n'en veulent pas parce qu'ils ne peuvent la comprendre, ou plutôt parce qu'elle ne leur a apporté que des vices et la guerre civile.

J'ai dit, ce me semble, que presque tous les anciens chefs de parti avaient fixé leur résidence à Nauplie. Si, comme du temps d'Homère, la force physique était de nos jours un titre au commandement, certes les hommes que j'ai vus auraient droit à commander aux autres hommes. Il est difficile de se faire une idée de la majesté de la tournure et du caractère particulier d'une figure où se lit un sentiment d'indépendance et de fierté, dont on ne trouve le type que dans les pays méridionaux. Leur influence sur leurs compatriotes est toujours fort grande dans les campagnes; et, comme ils sont fort mal reçus à la cour d'Othon, il est à craindre que, si un jour ils lèvent encore l'étendard de l'indépendance, ils n'exercent sur leurs nouveaux maîtres de sanglantes représailles.

A la Grèce noble et grande, forte et puissante, a succédé la Grèce déchirée et esclave. Un jour elle osa soulever ses chaînes et les briser; elle fit d'héroïques efforts pour reconquérir une liberté endormie depuis près de deux mille ans, et l'Europe égoïste la laissa s'épui-

ser en généreux sacrifices, et ne lui tendit la main que pour protéger son agonie.

A elle la gloire d'avoir lutté; à nous la honte de n'avoir galvanisé qu'un cadavre.



Tyrinthe, Argos.

Les ruines de l'ancienne Tyrinthe sont à deux lieues de Nauplie. Homère dit que cette ville était détruite avant la guerre de Troie, et que les Argiens en avaient enlevé tous les habitans pour les forcer à peupler Argos, qu'ils voulaient agrandir et fortifier.

Les guerriers de Tyrinthe formèrent, selon le poète grec, une partie des braves qui périrent aux Thermopyles. Voilà, certes, une illustration qui en vaut bien d'autres.

Quoi qu'il en soit des assertions du *bon conteur*, toujours est-il que les ruines colossales de cette ville méritent une mention particulière. La forteresse qui la domine est bâtie en murs cyclopéens, et leurs assises n'ont pas moins de vingt pieds de longueur sur une largeur de cinq ou six. De quels puissans leviers les Grecs se servaient-ils donc pour faire mouvoir et élever à de grandes hauteurs d'aussi énormes masses?

La réputation des Tyrinthiens pour les saillies et le sarcasme était proverbiale du temps de Pausanias. Cet historien rapporte sérieusement que, honteux de leur légèreté, qui les forçait souvent à rire de leurs propres désastres, ils résolurent, en assemblée générale, d'aller consulter l'oracle, qui leur repondit « qu'ils n'avaient qu'à immoler un taureau à Neptune, et à en jeter les restes à la mer. » Rien ne leur parut plus simple. La vic-

time prête et couronnée de fleurs, ils se dirigèrent vers le rivage; mais, au moment de l'holocauste, un enfant qui jouait sur le sable gêna la marche du sacrificateur. Celui-ci le repoussa; l'enfant, curieux comme ils le sont tous et dans tous les pays, résista avec opiniâtreté; le grand-prêtre le fit enlever de vive force. Alors cet enfant s'en plaignit en termes énergiques, et finit par ces mots : *Ne craignez-vous pas que j'avale votre bœuf?*.... Là dessus, les Tyrinthiens de rire, d'oublier le sacrifice, et de s'en retourner chez eux en se déclarant incorrigibles.

Comme on le voit, le grave Pausanias tournait assez joliment la plaisanterie.

La description des murs cyclopéens qui entourent Tyrinthe nous entraînerait beaucoup trop loin; d'ailleurs tout le monde sait que ces constructions avaient lieu sans ciment, et qu'on leur a donné ce nom pour expliquer leur gigantesque apparence.

A un demi-quart de lieue de Tyrinthe se voit encore la fontaine sacrée où, chaque année, Junon retrouvait sa virginité. La mythologie en attribue la découverte à une des filles de Danaüs, pour des faveurs qu'elle avait accordées à Neptune.

Mesdames, vite un pèlerinage à Tyrinthe et à sa fontaine.

Argos fut dans l'antiquité la principale ville de la Grèce; ses habitans entreprirent la conquête de Troie, dans laquelle pourtant ils échouèrent, après des pertes considérables.

Derrière la montagne, au nord d'Argos, est l'ancien

lac de Lerne, si célèbre par la prodigieuse quantité de serpens que les mythologues y avaient entassés, mais plus célèbre encore par l'exploit d'Hercule contre l'hydre redoutable qui en défendait l'approche.

Les guerres modernes n'ont pas trouvé Argos sourde aux vœux de la patrie en danger; quelques-uns des plus braves capitaines grecs sont sortis de ses murailles, et ont justifié, par leur dévouement et leurs sacrifices, la haute réputation de courage qu'ils ont toujours méritée.

Aujourd'hui, Argos possède à peine quelques maisons nouvellement achevées pendant notre séjour à Nauplie. Nous avons été témoins de l'incendie de la belle caserne bâtie par Capo d'Istrias. Les deux ou trois mille habitans qu'elle renferme ont pour toute demeure des cabanes construites en terre étayée par des planches, ce qui lui donne l'aspect d'une foire ou d'un camp retranché. Ainsi fait la guerre.

Près d'Argos, le voyageur se hâte d'aller admirer les magnifiques restes d'un vaste amphithéâtre où se représentaient, dit-on, les tragédies de Sophocle. Ce monument, d'une grandeur immense, est taillé dans le roc; il était si spacieux qu'il pouvait aisément contenir cinq à six mille spectateurs. A droite et à gauche, couchés sur le sol, dorment les débris mutilés de constructions romaines que les traditions assurent être un ancien tribunal de justice. Rien, dans ces ruines, n'autorise à soutenir cette opinion, que quelques souterrains que l'on assure avoir été des prisons.

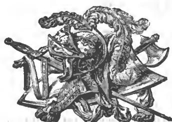
En janvier 1833, il y eut à Argos un combat san-

glant entre les soldats grecs et les troupes françaises qui y tenaient garnison. Ce combat malheureux fut occasioné par le mécontentement des Palicares qu'on avait chassés de leur caserne, et par quelques habitans qui se refusèrent avec obstination à loger nos officiers. L'affaire avait été combinée avec prudence et discrétion, et un jour de fête fut choisi pour le massacre général; mais nos soldats, retranchés d'abord dans leur caserne, en sortirent bientôt la baïonnette en avant, et refoulèrent les assaillans, au nombre de plus de trois mille, jusque dans leurs demeures, d'où le feu devint plus meurtrier. Pour en finir, nous eûmes recours au canon, et le résultat, fatal aux Grecs, qui y perdirent plus de trois cents hommes, n'en fut pas moins douloureux pour nous, qui vîmes tomber vingt-cinq ou trente de nos meilleurs soldats. Les partisans de la Russie ne manquèrent pas d'exploiter cette affaire à leur profit, en nous peignant sous les plus odieuses couleurs... A eux seuls peut-être la honte d'un combat que nul intérêt de notre part ne tendait à provoquer; à eux seuls le sang qui coula dans cette funeste journée.

Mais telle était la haine que nous portèrent les soldats irréguliers après cette désastreuse affaire, que leurs blessés, recueillis dans notre hôpital, se refusèrent avec opiniâtreté aux soins et aux secours de docteurs accourus de Nauplie, et que rien de notre part ne put vaincre leur résistance. On leur avait persuadé que nous voulions les empoisonner. Heureusement la douleur de quelques-uns parla plus haut que leurs préjugés; leur guérison eut lieu, et les plus obstinés des

autres se prêtèrent plus tard aux avances généreuses que nous ne cessâmes de leur faire.

La conduite de nos troupes, dans cette sanglante journée, a été à l'abri de tout reproche, et le général, qui visita Argos peu de jours après, s'acquit, par son humanité envers les vaincus, l'estime générale.



Mycènes.

C'est encore un nom plein de beaux souvenirs, que je trace sur ce papier.

Au milieu d'un pays montagneux et difficile, à trois lieues à peu près d'Argos, sont couchées les ruines héroïques de l'ancienne Mycènes.

Là, sur le sommet d'un rocher élevé dominé par d'autres rocs volcaniques, debout encore, ainsi qu'un aigle sur son aire, est placée une forteresse, seul débris d'une puissante et belliqueuse cité.

L'Acropolis, d'une étendue immense, est bâtie en murs cyclopéens, qui résisteront à coup sûr à toutes les secousses des siècles, comme ils leur ont déjà résisté depuis trois mille ans.

La porte de l'ancienne ville est encore debout, comme pour dire au voyageur : « Salue d'augustes ruines ! » Deux lions, de grandeur colossale et en granit noirâtre, pèsent sur son entablement.

Des deux côtés sont encore des murs de vingt pieds de haut, suivant les sinuosités du terrain sur lequel ils ont été bâtis il y a tant de siècles.

La porte aux lions, nous dit Homère, fut celle par où sortit Agamemnon pour aller faire le siége de Troie. Je suis les traces des héros qui l'accompagnèrent, et qui allèrent s'embarquer à Nauplie, à deux lieues de Mycènes

Pausanias, qui a décrit cette porte il y a seize cents ans, l'a vue telle que nous la voyons aujourd'hui. Ce sont des ruines toujours fortes, et qui vivront plus encore que nos plus solides édifices modernes.

Le vandalisme n'exerce guère ses ravages que sur les ouvrages qui tentent la cupidité. Les temples n'auraient pas été si souvent spoliés si, au lieu de l'or et des statues précieuses dont on enrichissait ces demeures des dieux, les fondateurs avaient attaché le culte aux pierres qu'ils entassaient. Les pyramides d'Egypte ne résistent au frottement des siècles que parce que nul trésor n'a été trouvé dans leurs entrailles. Ainsi, des monumens de pierre et de granit sont toujours plus durables que les monumens de fer ou de bronze.

Voici maintenant le tombeau d'Agamemnon. Il est peuplé de vivans qui acceptent, avec une pieuse reconnaissance, les offrandes des curieux étrangers.

La base de ce tombeau est taillée dans le roc, et son dôme, de forme cônique, a cinquante pieds de hauteur; sa largeur est d'une vingtaine à peu près. Quant aux pierres qui ont servi à le bâtir, nous n'en avons pas vu d'aussi colossales même à l'Acropolis, et les siècles s'useront avant de les détruire.

SÉJOUR A NAUPLIE.

Notre séjour à Nauplie s'étant prolongé plus tard que nous ne l'avions espéré, nous avons essayé du moins de le rendre aussi amusant qu'instructif, et nous nous sommes empressés de nous rendre à toutes les invitations qui nous étaient faites dans l'intérêt de nos plaisirs.

C'est ainsi que, dans un bal donné par un de nos compatriotes, nous avons pu jouir de cette variété de costumes bavarois, français et levantins, qui réjouissent les regards et plaisent par leur opposition bizarre. Ce bal fut sans luxe, sans étiquette, mais gai, joyeux, vivant, comme il nous en fallait à nous, hommes à émotions faciles.

Un autre jour eut lieu un concert instrumental, où, moyennant nos deux francs cinquante centimes, nous pûmes tout à notre aise exposer nos oreilles aux sons aigres d'une musique bavaroise que, par sentiment des convenances, nous n'osâmes pas déserter..... Le souvenir m'en blesse encore.

Le goût des bals était à l'ordre du jour. Deux nouvelles soirées nous furent également données, l'une par la ville, amusante et vive, l'autre à bord d'une frégate russe, laquelle nous salua par un fort joli feu d'artifice. Nos modistes françaises, que la tentation des richesses a poussées jusque dans ces contrées, se trouvent à merveille de ces fêtes, où se déploie toujours un certain luxe, et où les modes de Paris s'établissent petit à petit, et deviennent peut-être un des plus grands moyens de civilisation, car ce sont les femmes qui forment les mœurs dans tous les pays.

La chasse dans les marais qui entourent Nauplie nous procura aussi quelques belles journées, et le beau temps ne contribua pas peu à favoriser ces sortes d'excursions, où nous avions souvent quelque résultat utile à tirer pour nos observations thermométriques ou d'ornithologie.

Mais, je l'ai dit, c'est un itinéraire que je publie, ce

sont des faits historiques que j'ai promis. Ma tâche est encore assez longue; elle sera toujours assez belle si on ne lit pas ces pages sans quelque intérêt: c'est là toute mon ambition.

On ne verra peut-être pas avec indifférence dans ces pages les noms des principaux chefs grecs qui ont glorieusement figuré dans les dernières guerres, et qui se sont distingués par quelque action d'éclat.

Ces détails appartiennent à l'histoire. Aujourd'hui, reposés de leurs fatigues, la plupart d'entre eux, enrichis dans les divers combats contre les Turcs, vivent assez agréablement au milieu des villes défendues par leur courage, et où on les entoure de beaucoup d'égards.

Colocotroni est un homme de sinistre aspect. Son air farouche et son regard en dessous inspirent autant d'éloignement que de défiance. Il parle peu, mais haut; il écoute avec attention et ne répond presque toujours que par monosyllabes. En général, il est plus craint qu'estimé. Aujourd'hui il est prisonnier, par suite d'une conspiration.

Miaulis est placé à la tête de la marine. Il mérite plus d'égards qu'on n'en a pour lui et ses longs services, et ses brillans faits d'armes lui valent la haute considération dont il jouit parmi les Hellènes.

Nikitas a un extérieur affable; la régence se plaît a le consulter dans les affaires difficiles, et il est reçu à la cour avec une grande distinction.

Canaris n'a rien perdu de sa popularité ni de son influence.

Mais celui qui a le plus de crédit auprès de la régence est sans contredit Coleti, chef du gouvernement, par sa raison si éclairée et son patriotisme sans ambition. Sa figure est belle, imposante; sa mise toujours très-simple, et son langage plein d'affection. On lui a également confié un porte-feuille.

Dans le bal donné par la ville de Nauplie, après une polonaise où le jeune monarque figura, je vous assure, avec une gaîté d'enfant joyeuse à voir, nos oreilles furent frappées par les sons discordans d'une espèce de musique guerrière qui partait d'un appartement voisin. Tout à coup se précipitèrent, sauteurs intrépides, une vingtaine de jeunes athlètes qui gambadaient en se tenant par la main, et obéissant à celui qui, placé en tête, donnait à volonté l'ordre de tourner à droite ou à gauche, sans se soucier le moins du monde de marquer ou de suivre la mesure. C'était la célèbre *roméïka:* danse nationale, soit; mais, à coup sûr, fatigante et monotone. Point de grâce, point d'ordre, nulle régularité: un troupeau de taureaux sauvages que le fer du *picador* conduit à l'arène ou à l'abattoir.

La confiance fraternelle, ce lien si doux, surtout pour des infortunés courbés aujourd'hui sous une domination étrangère; cette consolation si puissante de tant de misères, est bannie des familles grecques. On se voit peu ou presque point; on s'évite, on se fuit, on s'espionne. La politique s'est assise, acariâtre, à tous les foyers, et, dans les familles, elle divise les amis et arme les frères contre les frères.

Quatre partis bien distincts, bien prononcés, se me-

nacent et se mettent toujours en présence. Les intérêts de la Russie y ont leurs représentans, comme ceux de la France, de l'Angleterre et du roi. Mais un cinquième, plus fort et plus audacieux, se rit ouvertement de toutes les combinaisons, et publie à haute voix qu'une république seule est possible en Grèce. Ce parti l'emportera-t-il un jour? Ceux qui ont étudié la marche des évènemens n'en font nul doute, si les puissances européennes consentent une fois à laisser les Grecs se choisir un mode de gouvernement à leur gré. Ce pays est pauvre comme la Suisse, et il lui faut un gouvernement analogue. Mais l'Angleterre n'a-t-elle pas là ses vaisseaux? la France n'a-t-elle pas prouvé que le chemin de la Grèce est aisé à franchir? et la Russie, insolente depuis qu'elle est devenue protectrice, acceptera-t-elle, comme la France et l'Angleterre, les chances d'un état de choses qui pourrait servir d'exemple à certains peuples?...Je ne le pense pas.

La Grèce mourra, la Grèce est morte, et un jour les puissances médiatrices se la partageront; cela serait déjà fait si les parts pouvaient être égales.



Hydra, Spezia, Poros.

MIAULIS.

Ces trois îles sont peu distantes les unes des autres : l'aspect en est riant; de loin on dirait un séjour enchanteur, grâce à quelques édifices clair-semés qui se dessinent sur le penchant des collines.

Mais, dès qu'on aborde, c'est la tristesse et la misère, une plage déserte et des montagnes.

Hydra pourtant est moins décolorée et a droit à quelques égards, surtout à cause de son importance commerciale. Il y a à peine une trentaine d'années, elle comptait plus de trente mille habitans, et c'était alors une des plus opulentes possessions de tout l'Archipel. Les Hydriotes, véritables loups de mer, dans leurs schebecks à voiles latines, allaient dans toutes les saisons chercher leur cargaison de grain jusqu'à Odessa, qu'ils transportaient ensuite à Livourne, à Marseille et dans les autres ports méditerranéens, et ils faisaient à ce trafic, presque toujours dangereux, des bénéfices immenses.

Mais, lorsque le commerce régulier était mort, plus actifs encore qu'aux jours d'une vie honnête et laborieuse, ces intrépides et farouches insulaires armaient leurs brigantins, et, forbans déterminés, ils attaquaient sans pitié les petits navires de toutes les nations, dont ils s'emparaient, au mépris du droit des peuples.



Aug.te Foucaud inv. et del.

Lith de Deshayes, r. des Poulies, 3

Le Berceau Grec en Morée.

Hydra a été le berceau de la révolution moderne; c'est d'Hydra aussi qu'est parti le premier cri de rébellion contre Capo d'Istrias.

Poros et Hydra ont vu l'incendie des vaisseaux grecs commandés par Miaulis, qui aima mieux les livrer aux flammes que de les abandonner aux Russes. Les vents et les tempêtes en poussent encore de temps à autre quelque débris sur le rivage; et, au-dessus des lames creuses, pointent parfois les mâts encore debout d'une grande partie des plus gros navires de cette formidable flottille, illustrée par tant d'actions d'éclat. C'est devant Poros qu'a échoué si malheureusement, en 1834, un de nos vaisseaux de guerre.

Notre séjour à Hydra ne fut pas sans plaisir. Quelques instans avant de mouiller dans la rade, nous vîmes venir à nous un canot élégant, et portant un personnage d'importance, que nous reconnûmes être l'amiral Miaulis, qui avait quitté Nauplie vingt-quatre heures avant nous.

Il nous invita à l'aller visiter, et ses offres de services furent faites avec tant de prévenance que nous consentîmes à le suivre à sa demeure, où il nous avait fait préparer un grand luxe de rafraîchissemens.

La maison de Miaulis est presque un palais. Adossée à un rocher pittoresque, et baignée par la mer, elle a ses grands salons, son belvédère et ses jardins anglais; tout cela arrangé avec goût, j'allais dire avec faste. Du reste, l'amiral en fait largement les honneurs, et nous n'avons pas craint d'accepter toutes ses offres, car nous savions déjà qu'il avait acquis une fortune considérable,

et qu'il tenait à honneur de nous garder quelques heures chez lui.

Miaulis, du rang de matelot, s'est élevé par son courage à celui d'amiral, et il s'est tiré avec beaucoup de gloire de tous les combats où il a pris part. Les Turcs se souviendront pendant long-temps de ses terribles brûlots, qu'il lançait avec tant d'audace, et des pertes immenses qu'il leur a occasionées. Aujourd'hui, fier de sa renommée, dont pourtant il ne parle qu'avec modestie, il laisse doucement glisser sa vie dans le repos et les joies d'une sage bienfaisance. Pour embellir la demeure qu'il s'est choisie, il a été forcé de faire venir de Morée la terre végétale sur laquelle il a élevé ses jardins élégans; et peu d'étrangers arrivent à Hydra sans qu'il s'empresse de leur offrir une généreuse hospitalité.

Conduriotis, plus riche encore que Miaulis, nous fit aussi gracieusement inviter à nous rendre chez lui; et certes nous aurions perdu à ne pas accepter ses politesses. Sa maison, bâtie à l'italienne, est une véritable demeure de prince. Nous y fûmes reçus d'une manière si affable qu'en peu d'instans nous nous sentîmes à notre aise au milieu d'une nombreuse famille, qui, à l'envi, s'empressait autour de nous pour prévenir nos désirs.

Une des filles de Conduriotis, mariée à M. *Boudouris*, dont les frères ont été élevés à Paris et à Genève, est la plus belle personne que nous ayons jamais vue. Nous étions à trop bonne source pour laisser échapper l'occasion de nous instruire de quelques usages hydriotes, et nous la saisîmes avec empressement.

M. Boudouris vint dîner avec nous, et nous dit qu'un père qui mariait un fils était contraint, d'après un antique usage consacré par les siècles, à lui donner d'abord une maison; de sorte que, s'il mariait six ou huit garçons, c'étaient six ou huit maisons qu'il était forcé d'acheter. Comme on le voit, la paternité est coûteuse à Hydra.

Du reste, ajoutait-il, le trousseau d'une mariée est aussi chose fort importante parmi nous; il prouve l'amour et la considération à la fois. Il n'est pas rare, dès lors, comme vous le comprenez, que le premier jour des noces ne coûte une partie de la fortune du nouveau marié. Mais ici la mode n'est pas changeante, les costumes sont un héritage, et presque jamais une femme riche ne se sert de tout son trousseau. Sa belle-sœur passait pour grande coquette, parce qu'après douze ans de mariage elle a été obligée de renouveler quelques robes; et encore ce fut moins par besoin que pour obéir à la mode, qui a opéré quelques réformes en introduisant des corsets, jusqu'alors inconnus dans les îles de l'Archipel.

Les Hydriotes sont excellens marins; la mer est pour ainsi dire leur élément. Cent vingt navires de diverses grandeurs, et parfaitement armés par eux, périrent par l'héroïque dévouement de Miaulis, et il leur faut aujourd'hui bien des années pour réparer une aussi grande perte, d'autant plus qu'ils n'ont pas de bois, et en général très-peu d'argent.

Dans la maison de Conduriotis, qu'on nous montra dans tous ses détails, nous vîmes plusieurs caisses ferrées et cadenacées, dont nous eûmes l'indiscrétion de

demander l'utilité; on nous répondit que c'était là le trésor du guerrier, qu'elles étaient toutes remplies d'or, et que le vieux soldat, chaque année, employait huit jours à compter sa fortune.

Lorsque Miaulis, le héros des Hellènes, le sauveur de la Grèce, comme l'appellent encore ses compatriotes, le grand amiral du roi Othon, commandant les places d'Hydra, Spezzia, Poros, etc., etc., alla au-devant du jeune prince; à son passage à Trieste, on dit que les principaux habitans de cette ville présentèrent une pétition aux autorités afin qu'on arrêtât l'amiral, en vertu de sentences portées contre lui lorsqu'il était chef de corsaires... Les consuls des diverses nations protestèrent en raison de la mission diplomatique dont il était chargé, et la pétition fut rejetée.

Hydra se présente en amphithéâtre aux regards des voyageurs. Quatre mille maisons, renfermant une population de seize mille habitans; dix églises, dont la principale, Sainte-Marie, est riche de ses vases et de ses candélabres en argent et en or massif : telle est la ville. Hors de là, une nature brute, sauvage, des terrains incultes, ou plutôt des rochers nus, rapides comme des remparts.

« La liberté a choisi ce rocher, et non pas nous, dit un jour l'amiral Tombazi à un noble Anglais qui lui demandait pourquoi ils avaient bâti une ville sur un sol si ingrat. Qui sera jamais tenté de venir nous chasser d'une montagne sans fontaines, sans bois, sans végétation? » poursuivit ce brave patriote.

Lorsque Ibrahim Pacha forma la résolution d'aller les

attaquer chez eux, ces intrépides citoyens firent serment de mourir tous, plutôt que de se soumettre; et ils décrétèrent que celui qui, le premier, oserait parler de se rendre, serait à l'instant mis en pièces sans pitié. Ils étaient gens à ne pas reculer devant la sainteté de leur résolution.

Je n'ai pas quitté Hydra sans un vif sentiment de respect pour un peuple qui comprend si bien l'honneur et la liberté. Les Hydriotes se flattent que le roi Othon leur fournira les moyens de rétablir leur marine; cependant ils commencent à désespérer, car les impôts y sont dix fois plus élevés que sous la domination des Turcs; et un proverbe populaire dit que les Musulmans sont les meilleurs maîtres qu'on puisse avoir. Un grand nombre de marins ont passé au service du pacha d'Égypte, et Hydra s'appauvrit tous les jours. L'indépendance coûte cher aux nations, mais la liberté ne vaut-elle pas cent fois mieux que les chaînes dorées de l'esclavage?



Egine.

RUINES DE TRÉZÈNE. — GYMNASE. — MUSÉE.

Nous étions près de l'antique ville de Trézène, et nous allâmes rendre hommage à ses débris. On ne voit pas d'un œil indifférent les ruines de cette ville célèbre, sa forteresse sur le haut d'un rocher à pic, et, à gauche, les débris d'un vieux pont nouvellement reconstruit pour passer un ravin au fond duquel mugit un torrent..... On dirait un site des Alpes.

De l'autre côté, sol non moins agreste, se trouve le pont du Diable, qui joint l'île à la terre ferme; et, non loin de là, les habitans se hâtent de vous montrer les tronçons de colonnes et les débris d'un temple jadis consacré à Neptune. Au reste, n'ajoutez qu'une foi douteuse à l'assurance qu'on vous donne que les deux monticules sur lesquels sont encore des constructions assez bien conservées furent les tombeaux de Démostène et d'Hippolyte... Trézène était là, comment rien ne rappellerait-il la mort de celui à qui cette ville doit sa renommée Quant à Démostène, on nous a montré trois ou quatre tombeaux où l'on prétend qu'il a été enterré; mais je ne veux pas faire partager mes incrédulités et déposséder Trézène de ses souvenirs... car, en voyant ces ruines célèbres, mon cœur est plein d'émotions, et j'accueille avec plaisir tout ce qui se rattache à son illustration.

Egine est un cadavre..... De l'ancienne et opulente cité à peine reste-t-il intacts ou debout aujourd'hui un temple dédié à Vénus, un beau pavé en mosaïque, une colonne et quelques débris de murailles..... La guerre a passé par là, la guerre plus dévastatrice que la peste.

La ville, dont nous parlerons plus tard avec quelques détails, est située dans un vallon au bord de la mer. En dehors, une végétation active entoure et rafraîchit de charmans coteaux; et, dans le lointain, trois plans de montagnes superposées encadrent ce paysage, 'un des plus beaux et des plus pittoresques que nous ayons vus depuis notre départ de Sicile.

La frégate russe en station à Egine, sur la demande du prince de Bavière, nous avait expédié pendant la nuit un canot, pour nous prévenir qu'elle avait fait retenir des chevaux à l'usage des voyageurs qui désireraient aller visiter l'intérieur de l'île. C'était une politesse que nous nous empressâmes d'accepter.

Notre caravane se mit donc gaîment en route, et, après une marche de trois heures au milieu de montagnes variées et couvertes d'amandiers, de figuiers et d'oliviers, nous atteignîmes le sommet de la montagne la plus élevée.

Là sont encore debout, et parfaitement conservées, vingt-trois colonnes cannelées d'un temple dédié jadis à Jupiter protecteur. C'est une des plus belles ruines de la Grèce et une des plus magnifiques positions du monde. Egine se déroule à nos pieds avec ses ruines, ses nouveaux édifices et ses jardins odoriférans. La plage, comme une nappe éclatante, brille et contraste

admirablement avec l'azur de la mer, qui vient y jeter son écume. Au sud se dessine Hydra la victorieuse, d'où semble s'échapper une odeur guerrière; puis Poros et ses monts sans verdure; et au loin, comme une silhouette douteuse, le Parthénon, Athènes, Salamine et le continent de la Grèce; c'est toute une épopée qui se déploie aux regards.

Nous descendîmes avec regret de notre belvédère, et rentrâmes dans la ville pleins de beaux souvenirs du passé.

Egine renferme un magnifique gymnase, dû à l'active philanthropie de Capo d'Istrias, à qui l'on n'a pu, sans injustice, refuser des vues grandes et généreuses. Trois cents orphelins y sont nourris et élevés jusqu'à quinze ans, et placés, par chambrées de trente, dans de vastes dortoirs, propres et bien aérés. Au centre d'une cour immense sont placés des jeux gymnastiques, pour développer les organes de la jeunesse.

Couchés sur de la paille de riz recouverte d'une grosse toile qui leur sert de drap et de couverture, ils paraissent enchantés de leur bien-être, et se montrent d'une gaîté folle. On leur enseigne la lecture, l'écriture, la langue grecque, l'arithmétique et les élémens de la géométrie. Les plus intelligens sont envoyés, à la fin de chaque année, à une école particulière, où ils apprennent les langues italienne et française.

Tous les élèves sont vêtus à l'européenne.

A l'une des extrémités de l'école se trouve la bibliothèque, contenant plus de trois mille volumes en diverses langues, mais surtout en français, en italien et en

grec ancien. Dans les rayons les plus élevés on a placé des objets antiques recueillis dans toutes les parties de la Grèce, et surtout à Egine, qui fut pendant assez long-temps le siége du gouvernement.

L'église est à la partie nord de l'établissement; elle est sans ornemens; c'est tout bonnement une vaste salle pour la prière.

A droite et à gauche est le musée de sculpture antique. Peu riche, il renferme néanmoins quelques statues en bon état de conservation, et un nombre assez considérable de sarcophages sans intérêt pour la science.

Mais les objets qui fixent surtout l'attention des curieux, ce sont quatre belles statues non terminées trouvées à Egine même, et plusieurs tables de décrets et réglemens populaires, en fort bon état, et dont on va bientôt publier la traduction.

Ces réglemens étaient des chartes qui limitaient en quelque sorte le pouvoir des chefs commandant au nom de l'association grecque, dont le siége était à Athènes. Chaque île avait des lois et réglemens particuliers, en rapport avec sa position, et selon les services qu'elle avait rendus au pays. C'est ainsi que s'éleva la Grèce: les honneurs et les récompenses nationales à ceux qui avaient bien mérité de la patrie. De nos jours, c'est ainsi seulement qu'on peut encore régénérer un pays.



Corinthe.

COURTISANES. — FONTAINE D'AMOUR. — DUEL.

Neptune et le soleil se disputèrent Corinthe, dit Pausanias, qui peut-être avait assisté à leurs débats.

Aujourd'hui nul petit prince d'Allemagne ne voudrait dépenser mille florins pour sa conquête, et il ferait sagement.

C'était pourtant une belle et riche cité avant que des mains barbares l'eussent détruite et volée. En face des temples grecs qu'on y admirait de toutes parts vinrent s'opposer, rivaux d'architecture, des temples romains non moins riches, non moins imposans.

Et maintenant cherchez, fouillez, creusez : des ruines, des débris confondus, jonchant le sol, mêlant les époques et les richesses, intervertissant l'ordre des siècles sur le sol muet où ils reposent... C'est, je vous assure, un bien triste spectacle que celui d'un cadavre de ville qui fut jadis belle et florissante.

Les courtisanes célèbres chez les Grecs étaient de Corinthe. Tous les écrivains de l'antiquité nous disent que les femmes s'y faisaient remarquer par leur beauté. Voyons donc les petites-filles de ces Laïs renommées dans toute l'Europe.

De larges faces sans expression, des figures maigres sans caractère, un teint jauni, des tournures privées de

grâce, des manières communes, rien de distingué ou d'affable. On prétend qu'il y a de bons ménages..... O Laïs! rougis de ta patrie dégénérée!

Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe est un proverbe absurde aujourd'hui..... Les femmes ont beau parler de leur ancienne gloire, personne n'y croit en les regardant, personne ne se la rappelle quand on les écoute... Ainsi meurent toutes les illustrations.

Corinthe est assise entre l'isthme qui porte son nom et le golfe de Lépante.

Plusieurs empereurs romains essayèrent d'établir un canal servant de communication entre les deux golfes; mais la nature du terrain arrêta leurs efforts. Maintenant que la poudre joue un si grand rôle dans l'édification des routes et la destruction des villes, rien ne serait plus aisé que la réalisation d'un projet aussi utile..... Parlez-en aux Corinthiens, ils vous comprendront à peine.

Quelques colonnes d'ordre dorique d'un temple de marbre blanc consacré à Vénus sont les seuls restes debout de l'ancienne Corinthe. On les salue comme on le fait de ces rares et braves soldats qui échappent par miracle à une sanglante catastrophe. On nous assure que Laïs fut enterrée dans ce temple. Pourquoi pas? Il fallait bien l'enterrer quelque part, et un temple dédié à la déesse de la beauté est, ce me semble, le plus beau sanctuaire pour les restes d'une femme qui vit à ses pieds les sages les plus renommés de la Grèce..... Pauvres fous, qui osaient lutter contre un sourire, et se révolter contre un doux regard!

Si nous en croyons quelques historiens, ce temple célèbre était la principale richesse de Corinthe. Mille esclaves jeunes et jolies, sous le patronage de la plus belle d'entre elles, y étaient logées pour le culte de leur déesse, et offertes aux plaisirs des étrangers, qui donnaient en échange ou de l'or, ou des marchandises d'une grande valeur.

Corinthe est, sans contredit, une des villes qui ont le plus souffert des discordes civiles dont la Grèce a été déchirée. Le passage de chaque parti vainqueur y a été marqué par des dévastations, et les Turcs et les Égyptiens, dans leurs diverses attaques, ont montré moins d'acharnement pour détruire que les Grecs eux-mêmes. Cela se conçoit; ceux-ci croyaient perdre pour toujours le sol où on venait les attaquer; ceux-là, au contraire, espéraient s'en rendre paisibles possesseurs.

Au nord de Corinthe, et à une petite distance de la ville, à travers les fissures d'un rocher, jaillit une source d'eau fraîche et limpide, qui fut jadis une fontaine célèbre. La vallée qu'elle traverse et embellit était autrefois le jardin des gouverneurs de l'île. On nomme aujourd'hui ce ruisseau *le Pyrène*, ou *l'eau de Vénus Aphrodite*. Les anciennes prêtresses, disent les historiens, faisaient boire de cette eau aux étrangers qui venaient rendre hommage à la déesse, et l'on prétend qu'elle avait des vertus aphrodisiaques très-merveilleuses. Soit curiosité, soit désir de donner un démenti à l'antiquité, nous nous sommes tous largement abreuvés à cette source, et nul de nous, pas même les plus jeunes, ne s'est convaincu de l'efficacité de sa puissance. L'antiquité ne vivait que de fictions.

Corinthe est dominée par un rocher immense, au sommet duquel est bâtie la forteresse nommée Acro-Corinthe, au milieu de blocs de marbre et de tronçons de colonnes épars çà et là; quelques constructions vénitiennes sont encore debout, mêlées aux débris antiques et aux modernes *maçonneries*. Nous gravîmes le rocher, et nous trouvâmes dans le fort une compagnie de soldats grecs commandés par un intrépide philhellène, ami et camarade du colonel Fabvier, dont il garde le plus vif souvenir.

Sa petite troupe, fort bien disciplinée, possède d'excellentes armes françaises, manœuvre comme nos régimens, et est très-dévouée à son chef, qui lui consacre tous ses instans.

Jusqu'à présent, avide de plaisirs nouveaux, notre petite colonie errante a vécu dans une parfaite intelligence. Si parfois des paroles légères sont venues blesser des susceptibilités trop chatouilleuses, les conseils de la sagesse ont bientôt imposé silence à la colère, et nulle scène fâcheuse n'est venue troubler notre voyage.

Aujourd'hui, la politique a porté ses fruits amers; des expressions dures, offensantes, ont été échangées entre deux Français, MM. Pothier et le marquis de Chaponnay, et nous n'osons pas nous flatter de pouvoir terminer cette affaire sans combat.

Les deux adversaires, hommes d'honneur et de cœur, se sont déjà donné rendez-vous; chacun de nous fait des vœux pour que ce triste duel se termine sans effusion de sang, et nous espérons encore que les témoins, plus calmes et plus prudens que les champions, prévien-

dront un grand malheur.... Nous arrivons à Athènes.

Nos espérances sont déçues, le combat aura lieu dans le *Forum*, là même où retentissait la puissante parole de Démosthène et de Périclès, à côté du temple de Thésée...

Le sang a coulé, mais la blessure est peu dangereuse. Le vainqueur présente cordialement sa main, le blessé accepte la paix qu'on lui offre; et, de cette querelle passagère et si heureusement terminée, naîtra peut-être parmi nous plus de laisser-aller et d'abandon, car de bien tristes réflexions nous ont accompagnés dans notre dernière et courte traversée.

La discorde à bord d'un bâtiment! autant vaudrait la peste.



Athènes.

PARTHÉNON. — TEMPLE DE JUPITER OLYMPIEN. — REPAS GREC.

Je suis à Athènes!...

Je me réveille dans Athènes!... Mes yeux, en s'ouvrant, pourront voir le Parthénon, la prison de Socrate, le temple de Thésée, et, dans le lointain, les flots bleus du Pirée!... Que les voyages sont une belle chose! que les émotions qu'ils font naître sont douces et puissantes à la fois!...

Athènes!... Aujourd'hui j'aime mieux Athènes que Rome; je l'aime mieux que Milan, que Venise et que Naples; je l'aime mieux que la Sicile et son Etna, que toute l'Italie et son Vésuve.

Porto-Leone, c'est Athènes... Débaptiser Athènes! les barbares!

Ici chaque débris me parlera d'un grand homme, chaque fragment de marbre ou de granit me rappellera une grande action.

Vite, à Athènes!

L'Odéon, les jardins et le temple de Vénus, le temple dédié à Castor et Pollux, ceux d'Esculape, de Sérapis, de Mars, de Cérès, de Vulcain... je ne vois rien, je ne trouve rien, dans la moderne Athènes, de l'Athènes des anciens. Des débris? la Grèce en est inondée; je ne viens pas à Athènes pour voir des débris. Il me faut des

émotions nouvelles, des plaisirs nouveaux. C'est une histoire vraie, et non une histoire douteuse, que je demande aux monumens; ce sont des noms riches de leur gloire antique que je veux lire sur les frontons des temples et sur les assises des colonnes...

Athènes sera bientôt la capitale du nouveau royaume de Grèce. Qu'on se hâte donc de la rebâtir. Athènes en ruines est un outrage à la Grèce.

Voici le rocher que domine l'Acropolis... Voici encore les belles ruines du Parthénon, l'un des plus admirables restes de l'antiquité.

Ce temple était consacré à Minerve... Quelle grandeur! quelle majesté!... Au milieu de ses sveltes colonnes de marbre blanc, les Turcs avaient bâti de misérables cabanes, qui cachaient aux regards les bas-reliefs si justement vantés de Phidias... Les cabanes viennent d'être détruites à leur tour, et les bas-reliefs ont reparu.

La statue d'or et d'ivoire, divinité protectrice des Athéniens, était ici, près du sanctuaire... Aujourd'hui le sanctuaire est encombré de débris mutilés. La statue n'a rien protégé.

Périclès employa, dit-on, sept années des revenus d'Athènes pour élever le Parthénon.

A côté du Parthénon sont les débris de deux temples, l'un consacré à la Victoire, l'autre à Cécrops... On fouille en ce moment l'emplacement sur lequel ils furent bâtis, et d'heureuses découvertes ont été déjà faites. Il y a plus de richesses sous Athènes que dans Athènes même. Les seuls monumens bien conservés sont la tour des Vents et le beau temple de Thésée.

Puisque nous n'avons que des ruines à étudier, visitons des ruines.

Au pied de l'Acropolis se trouvait l'Odéon, temple de construction romaine consacré à Bacchus. Plus bas coule l'Ilissus, ruisseau presque inaperçu, qui fut jadis un fleuve, selon certains historiens de l'antiquité; à droite, le mont Hymète, si célèbre par son miel; à gauche, le mont Anchesme.

Dans la vallée, près de la belle porte d'Adrien, qui fit bâtir une nouvelle Athènes, sont quelques colonnes du temple de Jupiter Olympien, cité comme le plus grand et le plus riche du monde..... Ni ses richesses ni son Dieu ne l'ont sauvé d'une ruine presque complète.

Désenchantés du présent, nous ne cherchons plus les lieux ou les monumens que nous nous étions proposé d'étudier et de décrire, et nous jetons un regard d'indifférence sur cette triste population qui se meut dans Athènes.

Voyez, accroupis sur leurs jambes, cette réunion d'une vingtaine de Grecs, dévorant avec avidité un pain d'orge noir et cendreux, et aiguisant leur appétit à l'aide d'olives jaunâtres et d'oignons qui empoisonnent l'atmosphère..... ce sont des citoyens notables d'Athènes, car ils ont un agneau rôti et deux peaux de bouc pleines de vin, dont ils boivent tour-à-tour la même quantité. Il y a, près de là, un repas plus frugal encore; ce sont des paysans qui se régalent joyeusement en avalant des herbes cuites à l'eau, et escortées du plat rigoureux d'olives. C'était un jour de gala; aussi avaient-ils fouillé dans quelque jardin pour en

arracher une poignée de salade, qu'ils avalaient sans le moindre assaisonnement. Malgré cette mauvaise nourriture, les Grecs d'ici sont grands, forts et bien constitués.

Je n'ai guère la force de décrire ce qui reste d'Athènes; c'est une femme jeune et belle que j'ai vue dans mes rêves, et qui, à mon réveil, s'offre à moi, pâle, vieille et décharnée. Là, la lanterne de Diogène; là, la porte d'Adrien; voici l'aréopage, le stadium et la tour des Vents : celle-ci debout et fière encore parce qu'elle n'a eu peut-être que les vents pour ennemis.

S'il est vrai, comme le dit Aristide, qu'il fallût un jour entier à un bon marcheur pour faire le tour d'Athènes, que sont devenus les édifices que renfermait la ville?....

Athènes a été décrite par tant de voyageurs qu'il faudrait les copier pour être exact. Rien n'a été oublié par eux, ni les détails vrais, qu'on peut traduire aujourd'hui par pouces et par lignes, ni les détails supposés, que chaque imagination rêve et colore.

Moi, je n'ose rien livrer au hasard des conjectures, et il me semble qu'Athènes doit être sacrée pour tous. Martin, ce peintre de l'espace, crée des villes : Babylone, Ninive, sous son magique pinceau, grandissent au gré de son imagination : libre à lui; mais Athènes mérite un culte particulier, et mentir en parlant d'Athènes est à mes yeux un sacrilége.

Respect aux morts illustres!

SOLDATS GRECS. — PALYCARES. — PORTRAIT PHYSIQUE ET MORAL.

Dans une guerre aussi générale et aussi meurtrière que l'a été la dernière qui a ravagé la Grèce, il est aisé

d'expliquer pourquoi on n'a presque pas vu de troupes régulières.

Quand l'ennemi tombait à l'improviste sur une ville, tous les citoyens devenaient soldats, et les femmes, les premières, donnaient, dans les occasions périlleuses, l'exemple du dévouement le plus noble et du courage le plus sublime.

Les combats à coups de fusil, les affaires de tirailleurs, voilà la manière de combattre des Hellènes. Une bataille rangée ne leur convenait pas. Sur un terrain coupé généralement par des ravins larges et profonds, sur un sol presque toujours montagneux, on conçoit l'avantage immense qu'ils avaient sur des soldats sans guides et sans aucune connaissance des lieux; aussi la Turquie sait ce que lui coûte le sac de quelques villes et le ravage de quelques campagnes.

Parmi les guerriers qui se sont le plus distingués dans cette lutte mémorable, il est juste de placer en première ligne les *Palycares*, mot grec qui signifie *homme de cœur*.

Appeller un soldat Palycare, c'est lui faire honneur, c'est rendre hommage à sa bravoure.

Les Palycares sont une troupe de volontaires. Grands, forts, infatigables, ils tenaient à honneur de porter les premiers coups, d'occuper les postes les plus périlleux. Jamais ils n'ont failli à leur mandat.

Sans ordre, sans discipline, mutins et turbulens, ils obéissent pourtant avec docilité à leur capitaine, nommé par eux, choisi comme eux parmi les plus intrépides.

Ils portent la calotte grecque, une veste courte, avec quelques ornemens en broderie de laine, une ceinture et la

foustanelle, qui est un cotillon très-plissé en toile blanche. Cette foustanelle est de rigueur chez tous les Grecs.

Le fusil long et lourd des Turcs leur plaît davantage que le nôtre, dont cependant, depuis quelque temps, ils commencent à apprécier les avantages. Dans leurs excursions ou leurs reconnaissances, ils le portent en croix, derrière les épaules. Le poignard et les pistolets complètent leur arsenal de guerre.

Vous les voyez se mettre en campagne sans s'occuper le moins du monde ni de leur nourriture, ni de leurs vêtemens. Ils mangent quand ils trouvent de quoi manger; ils n'empruntent pas, ils prennent, sans proposer de paiement; si on le leur demandait ils le refuseraient, et ils feraient bien. Du pain et un asile à qui défend ses foyers, à qui combat pour l'indépendance!.....

Quand la nuit les surprend, ils se couchent sur la terre, s'il fait beau temps; s'il pleut, enveloppés de leurs grosses capotes imperméables, ils s'étendent sur les rochers, où ils sont plus à l'abri de l'eau.

Le Palycare, en faisant la guerre pour la liberté de ses foyers, *travaille* pour son propre compte. Ainsi l'intérêt vient en aide au patriotisme. Les deux tiers de ce qu'il prend à l'ennemi sont sa propriété de droit. Sa solde, il se la fait forte ou faible, selon la richesse du pays qu'il foule. N'essayez pas de lui refuser ce qu'il vous demande, car il vous demandera dix fois plus, et n'attendra pas votre consentement pour s'approprier ce qui est à sa convenance.

La guerre est, pour le Palycare, un état normal.

Sans la guerre il languit; l'immobilité le fatigue, le calme l'obsède, la paix le tue.

Le Palycare est le type du flibustier Le contrebandier catalan est un Palycare dégénéré.

Jamais il n'attaque de front son ennemi; mais il le harcelle, il l'attire dans les lieux couverts où ses camarades sont placés en embuscade, comme des loups-cerviers attendant leur proie.

Il pointe avec une admirable précision, tantôt à genoux derrière la cime d'un rocher, tantôt ventre à terre parmi les broussailles. Malheur à l'ennemi qu'il ajuste!

Le Palycare, à l'aspect du canon ou de la baïonnette, se réfugie dans les montagnes. L'arme blanche l'épouvante, la mitraille le fait trembler, et pourtant, d'homme à homme, il échangera des coups de fusil toute une journée sans que son cœur en batte plus fortement, si ce n'est d'impatience ou de rage. On a dit au Palycare qu'il fallait ne pas lutter contre les baïonnettes et les boulets; l'expérience lui a appris qu'il y avait péril à le faire, et il a écouté les leçons de l'expérience.

Jamais le Palycare n'a eu à sa disposition ces deux armes de guerre; et l'on m'a cité plusieurs affaires où le brave Fabvier avait arrêté des colonnes immenses de Turcs avec un seul canon. Il en serait de même des Palycares, et les révoltés de Maïna ont promptement cédé à l'attaque des soldats bavarois.

N'essayez pas d'organiser un corps de Palycares, vous n'y réussiriez pas : le désordre et l'indiscipline, voilà leur élément. Une solde régulière, quelque haute que

vous voulussiez la porter, ne leur conviendrait pas davantage. La guerre pour le pillage, puis la guerre pour la liberté, voilà leur cri naturel.

Quelque désir qu'en aient en leurs chefs, ils n'ont pu leur faire adopter un uniforme régulier.

On a eu tort, à mon avis, de mécontenter le corps des Palycares, car, s'ils se soulèvent, c'en est fait du trône grec. La sage mesure proposée de les employer à la défense des frontières aurait dû être comprise.

Le Palycare, j'avais oublié de le dire, décharge ordinairement son fusil les bras pendans, sans l'ajuster sur l'épaule... On conçoit dès lors que, malgré son habileté, il a moins d'avantage que les soldats instruits à l'européenne.

En cas de déroute, les Palycares fuient chacun de leur côté, et arrivent par diverses routes au rendez-vous indiqué d'avance par leur capitaine. Ce sont les miquelets de l'Orient.

A quatre lieues d'Athènes, sur le sommet d'une haute montagne où nous nous décidâmes à faire une excursion, nous fûmes frappés de la majesté d'un édifice à larges colonnes, qu'on nous dit avoir été consacré à Minerve.

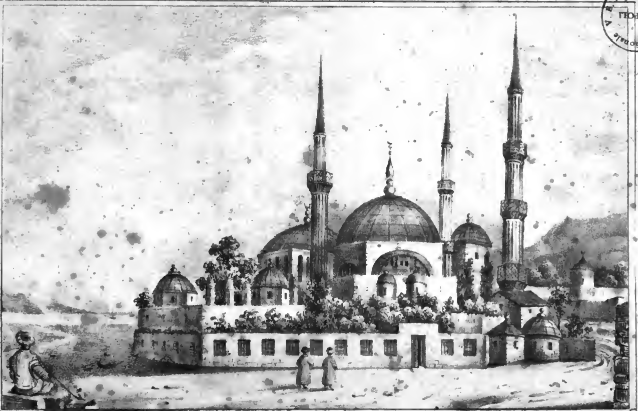
Ces colonnes, presque toutes fort bien conservées, portent sur leurs assises les traces du passage d'hommes obscurs et de célébrités contemporaines. Michel Sus, Louis Renaud, Eugène Serébère .... et puis Châteaubriand, lord Byron, Rigny, et les noms assez ignorés de quelques officiers de la marine anglaise et française, qui sont bien aises que la postérité s'occupe d'eux.

C'est une illustration comme une autre. La date du passage des voyageurs qui ont visité ce temple, autrefois sans doute fort célèbre, remonte jusqu'en 1749. C'est la plus ancienne gravée sur les fûts de colonnes intacts.

La campagne, autour du temple, est aride, sèche, sans bois. Nul débris sur le sol, nul fragment debout n'indiquent d'antiques constructions, ce qui ferait supposer que la déesse, dans ce lieu, était l'objet d'un culte particulier, qu'on venait lui rendre dans les occasions solennelles.

Les pélerinages datent de loin.





Aug.te Foucaud inv. et del.

Lith. de L. Deshayes, r. des poulies, 5.

Une Mosquée Turque, à Smyrne.

CHAPITRE VI.

TURQUIE.

Smyrne.

COMMERCE. — FEMMES DU LEVANT. — BAL.

Smyrne est un bazar où se donnent rendez-vous tous les marchands de l'ancien monde, mais où déjà les navires voyageurs du monde nouveau viennent apporter les riches produits de leurs climats.

Avant 1789, Marseille accaparait presqu'à elle seule tout le commerce de cette première échelle du Levant.

Spéculateurs avides, les Génois avaient eu leur tour avec les Vénitiens et les armateurs de Livourne; villes rivales, mais d'accord cette fois pour conquérir à leur profit commun.

Maintenant ce sont les Anglais qui dominent, et Smyrne est, pour ainsi dire, une colonie de la Grande-Bretagne.

Cette ville offre un coup-d'œil ravissant, et, sans la diversité des costumes qui passent sans cesse sous vos

yeux, vous croiriez entrer dans une des plus belles villes de nos provinces du midi.

Alexandre a fait bâtir Smyrne; le conquérant de l'Inde laissait toujours derrière lui de larges monumens de ses conquêtes, et il semble qu'il ne prît et détruisît des villes que pour en élever de plus belles et de plus florissantes. Ce caprice en vaut bien d'autres.

Smyrne s'enrichit de beaux monumens, et les arts, frères du commerce, s'y établirent dès sa naissance.

Elle fut une des cités d'Orient qui revendiquèrent l'honneur d'avoir donné naissance à Homère, mais une de celles aussi sur qui rejaillit la honte d'avoir laissé mourir de faim le plus grand poète de l'antiquité.

Smyrne a subi le sort de presque toutes les villes orientales qui, par leur fortune ou leur belle position, ont tenté la soif des Barbares. Prise par les Turcs, reprise par les Grecs, pillée, dévastée, détruite, la citadelle, qui fut réparée par l'empereur Jean Comnène, ne put résister aux attaques réitérées des princes turcs, lesquels eurent pour adversaires les chevaliers de Malte, dont la constance héroïque parvint à se maintenir auprès de la ville, à l'aide d'un fort qui existe encore.

Bajazet bloqua Smyrne pendant sept ans. Tamerlan, plus heureux, plus adroit ou plus brave, s'en empara en quatorze jours. Napoléon n'eût pas mieux fait.

Le danger des incendies et des tremblemens de terre, si fréquens à Smyrne, doit nécessairement nuire à l'édification des bâtimens qui, en général, sont bas et sans élégance.

Mais, pour bien apprécier l'importance de Smyrne,

il faut se rendre sur le port, et compter les navires qui le peuplent. C'est toujours, et dans toutes les saisons, une forêt de mâts, et là bas, à l'horizon, des pavillons de tous les peuples, qui cinglent, impatiens, vers l'heureuse rade qu'ils animent et enrichissent. Smyrne est la ville d'Orient qui sait le mieux et le plus promptement les nouvelles des pays les plus éloignés.

Les Turcs, qui habitent Smyrne depuis un grand nombre d'années, se sont lavés de ce profond mépris que les mœurs de Constantinople leur avaient inspiré pour les autres nations. Ils sont affables et probes dans leurs rapports avec les acquéreurs ou les vendeurs; ce sont des Européens en turban, et voilà tout.

Les Juifs même, cette classe d'hommes persécutés dans presque tous les pays du monde, jouissent à Smyrne de la considération que peuvent désirer des citoyens qui ont le sentiment de leur dignité. En général, ils sont les intermédiaires entre les négocians des divers comptoirs; et, comme ils parlent presque tous plusieurs idiômes, il est rare qu'ils ne trouvent pas à employer utilement leur journée. Du reste, ici comme partout, ils vivent isolés, ne contractent d'alliance qu'entre eux; et, sous les dehors d'une humilité mercenaire, ils n'en sont pas moins fiers dans leurs rapports avec les commerçans, dont ils savent très-bien mettre la défiance en défaut.

On importe à Smyrne des draps de Belgique et de France : les premiers sont plus estimés que les nôtres, à cause de leur légèreté; des soieries de Venise, des étoffes de Lyon, des galons d'or et d'argent, les produits

de nos îles, le café de la Martinique surtout, le sucre, les épiceries, la cochenille de Saint-Domingue et de la Louisiane, ainsi que des fers, du plomb, de l'étain et du bois de teinture.

Les échanges se font en coton extrait des plaines de Magnésie, en toisons magnifiques des chèvres d'Angora, en soie de Perse, tapis de laine, fruits secs, opium, tabac du Levant, etc.

Smyrne ne compte pas moins de cent mille habitans, dont les deux tiers sont turcs. La ville est divisée en cinq quartiers :

Le quartier des Francs, le grec, le juif, l'arménien, le turc. Avant les réformes opérées par le Sultan, les Janissaires tyrannisaient les habitans de la manière la plus cruelle; mais depuis quelques années, en dépit des mœurs et des habitudes des peuples divers qui habitent Smyrne, le besoin de relations amicales s'est fait sentir, et le commerce, toujours paralysé par les guerres et les divisions intestines, a acquis un degré d'accroissement tel, que Constantinople et Odessa ne peuvent plus lutter contre leur heureuse rivale, et que des émigrations nombreuses ont lieu chaque année au bénéfice de la cité, qui adopte les habitudes européennes, dans l'intérêt de la civilisation et de son industrie.

Une des choses qui me frappèrent le plus en arrivant à Smyrne, ce fut la prodigieuse quantité de femmes turques parcourant seules les rues et les places publiques..... A la bonne heure! voilà notre vieille Europe qui marche.....

Mais, hélas! l'orientalisme est à côté.... Ces femmes

à tournures si nobles, vous ne pouvez voir leur figure, cachée toujours par un masque moitié blanc et moitié noir, qu'elles ne relèvent en partie que pour mieux jeter un regard sur la dame européenne qui passe auprès d'elles.

Quant aux Grecques, Arméniennes, Franques et Juives, leur visage est toujours à découvert; et, certes, cette liberté tout occidentale tourne au profit de leur coquetterie, car, en général, nous n'avons vu que de fort jolies femmes à Smyrne, surtout dans la rue *delle Rose*; on dirait que les laides éprouvent de la honte à s'y montrer.

Que vous dirai-je des mœurs?.... Comment, dans un court séjour, juger ce que des années d'études sérieuses peuvent à peine faire connaître avec justesse?... Ne serait-il pas plus exact de croire et de publier qu'ici comme partout les jeunes filles ont dans l'âme une coquetterie adroite, innée, qui les force, en dépit des leçons de la sagesse, à profiter de tous les avantages qu'elles doivent à une nature généreuse?.... Eh bien! il n'en est pas ainsi, si je ne base ma croyance que sur les exemples que m'ont offert les maisons particulières où j'ai été reçu.... Il m'a semblé ne voir dans ces intérieurs si paisibles qu'une coquetterie de propreté, qui, selon l'heureuse expression de saint Augustin, est une demi-vertu. De la prévenance, oui: mais de cette prévenance toute gracieuse, toute fraternelle, qui mettrait le vice à la gêne et le ferait rougir; de la gentillesse, soit : mais tout cela avec des manières si naïves, si décentes, qu'on voit le désir de plaire, le besoin de se montrer aimable, sans arrière-pensée, sans autre sen-

timent que celui de donner des regrets pour le départ.

Quoique non assujéties aux caprices de nos modes, les femmes à Smyrne se mettent avec beaucoup d'élégance. Leur principale parure consiste dans la manière de se coiffer; et il faut convenir que ces tresses et ces fleurs, qu'elles arrangent d'une manière si pittoresque, feraient croire de leur part à plus de coquetterie qu'elles n'en ont en effet.... Quant aux bijoux, habituées à s'en passer, elles regardent ordinairement celles qui en étalent de trop riches comme coupables de projets hostiles contre le cœur de quelque soupirant.

Presque toujours étendues sur des tapis ou des canapés moelleux, les dames de Smyrne puisent dans cette inaction un embonpoint précoce. En général, elles parlent assez correctement le français et l'italien; aussi écoutent-elles avec une prédilection marquée les complimens que leur adressent les voyageurs de ces deux nations. Mais, prenez garde! n'essayez pas de leur faire la cour à l'aide de billets doux; vous en seriez pour vos frais, car presque pas une de ces filles si jolies, si tendres, si sémillantes... ne sait lire.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas? dis-je un jour à une charmante personne qui paraissait touchée de mes politesses... — *Perchè non trovo,* me répondit-elle avec une modestie toute gracieuse.... Une autre répondit, sans se fâcher, à un jeune homme trop pressant dans ses complimens intéressés : *Quoique jeune, je n'ai pas le temps de faire l'amour, surtout avec un étranger en passage. Voulez-vous m'épouser?.... me voilà, si cela plaît à ma mère.*

Cette candeur, qu'à Paris on n'aurait pas tort de prendre pour l'ingénuité du vice, est presque générale à Smyrne; quelques exceptions confirmeraient la règle, au lieu de la détruire, et je ne crains pas d'être démenti en affirmant que tous mes compagnons de voyage ont été frappés comme moi de cette sage mesure d'expressions et de manières dont je viens de parler.

Peut-être n'avons-nous pas cherché avec assez de zèle; mais il est certain aussi que nul de nous n'a trouvé sur son passage aucune de ces maisons tolérées par les gouvernemens policés. A Smyrne, le libertinage est une infamie; et, si l'amour n'est pas toujours légitimé par le mariage, du moins est-il légitimé par une tendresse réciproque et durable.

Afin de mieux fêter le prince de Bavière, qui les recevait avec distinction, les négocians grecs lui donnèrent un bal dans leur *salle de réunion*. Nous y fûmes invités, et nous n'eûmes garde de manquer à l'appel.

J'ai vu peu de soirées où l'on pût compter une aussi grande quantité de jolies femmes. Je me trompe; elles n'étaient pas seulement jolies, mais belles, et l'on se serait cru transporté à un de ces splendides festins que l'auteur des *Mille et une nuits* a jetés, avec de si suaves couleurs, aux illusions de notre enfance.

Les deux tiers à peu près des dames étaient habillées à la française; les autres avaient adopté le costume grec, mais avec quelque modification.

Une remarque générale, et qui n'a pas échappé non plus à mes compagnons de voyage, c'est que les dames grecques, quoique vivement attaquées par la galanterie

d'un compliment ou la hardiesse d'une déclaration, ne baissent jamais les yeux; au contraire, leur regard, fixe, rapide, plonge pour ainsi dire dans le vôtre, et cherche à lire les sentimens de votre âme. Malheur à vous si vous détournez les yeux, ou par crainte ou par timidité! Il faut les tenir fixes, pour qu'on vous croie sincère; et ce n'est pas avec le secours de la retenue, de la modestie et des mots entrecoupés de soupirs, que vous parviendrez à persuader les belles Levantines. La plupart d'entre nous en ont fait la triste expérience; s'ils m'y avaient autorisé, je vous dirais leur désappointement, dont plus tard ils cherchèrent vainement à prendre la revanche.

A ce bal, que je garderai long-temps dans ma mémoire, on dansa l'allemande, le *cotillon* et deux ou trois contredanses françaises. La civilisation n'a pas encore poussé le *galop* jusqu'à Smyrne. La soirée commença à huit heures et demie et dura jusqu'à six heures; vous voyez que certains usages de Paris ont franchi la Méditerranée.

MM. les commissaires du bal s'acquittèrent de leurs fonctions avec une galanterie et une politesse tout-à-fait européennes; et, certes, nous leur donnâmes assez d'occupation, car nos longues courses nous avaient rendus assez importuns, et ils eurent à satisfaire en outre aux désirs tant soit peu avides du nombreux état-major de notre station navale, qui était en rade devant Smyrne.

Vous savez ce que c'est qu'un état-major d'officiers de marine en gala, et à qui l'on dit: *File les écoutes!*

Je vous réponds que la joie de ces messieurs est communicative.

Des tables de jeu, où de grosses sommes étaient risquées sur une carte, remplissaient les salons où l'on ne dansait pas. Je me crus un instant à une réunion de la Chaussée-d'Antin.

MŒURS TURQUES. — HAREMS. — GUERRE. — MARIAGE. — ASSASSINATS.

L'intérieur des maisons est généralement très-propre, et surtout bien aéré. Ce sont des salon spacieux autour desquels sont placés des divans à belles étoffes, et de riches tapis de Perse sur le parquet.

L'intérieur n'en est permis qu'aux privilégiés; et encore les Turcs aiment-ils mieux recevoir dans une autre habitation, qu'ils nomment maison de réception.

Au fond de cette demeure est leur harem, séparé toujours du premier corps-de-logis par un petit jardin dont l'entrée vous est également interdite. La clef de ce jardin ne quitte jamais la ceinture du seigneur et maître, qui tient ses femmes, leur amour et leur fidélité enfermés sous les mêmes verroux. Mesdames les baronnes de Grenger et de Haan en visitèrent un grand nombre, et furent reçues par les belles recluses avec les témoignages du plus tendre intérêt. Les confitures et les parfums ne furent pas ménagés; nos curieuses en usèrent avec discrétion, et s'attachèrent surtout à l'étude des costumes et des usages.

Les femmes des harems ont les sourcils peints en noir; elles sèment avec profusion leur figure et leurs épaules de petites paillettes d'argent et d'or, ce qui les

fait ressembler assez grotesquement à ces dorades si éclatantes qui frétillent sur les flots autour des navires.

L'état des femmes turques n'est pas aussi malheureux qu'on le croit en Europe. Excepté dans les sérails des grands seigneurs, où la sévérité est poussée souvent jusqu'à la barbarie, l'usage des autres ne prive pas les recluses d'aller dans les harems voisins *jacasser* avec les amies, et se conter mutuellement leurs triomphes ou leurs mésaventures. Jugez du piquant de ces confidences intimes, où le cœur est si souvent à découvert! Oh! que je paierais cher une journée passée dans un harem.... quand ce ne serait que pour écouter....

Les médecins seuls ont parfois le droit d'y pénétrer, et plusieurs médecins de Smyrne et de Constantinople m'ont assuré que, depuis quelques années, les Turcs suivent l'exemple du Sultan et se montrent assez partisans des réformes. Aussi ces maîtres, naguère si soupçonneux, font-ils souvent appeler des médecins francs, soit pour de simples opérations, soit pour les accouchemens difficiles. Dès que le docteur arrive, quel que soit le danger de la femme, l'usage veut que la pipe soit fumée d'abord, et le secours ne vient qu'en seconde ligne, puisque c'est alors seulement que le turc annonce le sujet de la maladie.

Autrefois les médecins turcs n'allaient jamais voir de femmes malades; ils ne les traitaient que d'après les renseignemens qu'on leur communiquait; et l'on conçoit combien devaient être rares les guérisons. Le charlatanisme en faisait toute la science, et le hasard seul indiquait les médicamens.

Si pourtant, dans la probité de leur profession, quelques médecins désiraient voir la malade, le mari ne les quittait jamais, assistait à l'inspection, et se décidait rarement à permettre qu'on étudiât le pouls ou la langue de la personne, à la guérison de laquelle il aurait parfois sacrifié une partie de sa fortune.

Aujourd'hui, après la première visite, ou la seconde au plus, un médecin est introduit tout seul, et les cérémonies de la première présentation n'ont plus lieu. Les malades lèvent leur masque, étalent leurs bras nus, montrent la langue sans faire la moindre difficulté, et autour d'elles se groupent, joyeuses et bruyantes, leurs amies voilées, qui font peut-être des vœux pour avoir aussi à présenter un bras potelé à l'admiration de la médecine. On dirait un pensionnat de jeunes demoiselles faisant des niches à un visiteur indulgent.

Je regrette beaucoup de ne m'être pas trouvé à même de donner des soins à quelques femmes de harem; ma narration y eût, à coup sûr, gagné quelque chose...... et mes souvenirs aussi. Je dois ces détails à mon confrère Rafinesque, de Smyrne.

Je ne veux parler aujourd'hui des Turcs que d'après ceux établis ici. Leur réputation de loyauté dans les affaires est devenue proverbiale, et jamais, devant les tribunaux, ne retentissent de plaintes contre eux.

Certes, si l'on ne jugeait de leur humanité que par le réci des cruautés qu'ils ont exercées sur les Grecs, surtout pendant la dernière guerre, ce seraient des brigands dignes de l'exécration publique; mais, quand on se rappelle que les Grecs, de leur côté, n'accordaient

non plus aucune espèce de trève à leurs ennemis, on appréciera un peu mieux la valeur des reproches sanglans des feuilletonistes de journaux qui étaient loin de ces tristes saturnales.

Guerre à mort était le cri des Hellènes contre le Croissant; guerre à mort fut la réponse de la Turquie en armes

Les premiers voulaient vivre libres; les autres voulaient continuer leur domination de quatre siècles : voilà ce qui plaide en faveur des Grecs, pour lesquels j'ai fait tant de vœux et versé tant de larmes.

Des populations entières ont été dévorées dans cette fatale lutte... Sans être vaincus, les Turcs ont été expulsés; et nous devons regretter qu'une éloquente plume n'ait pas encore écrit le récit de leurs malheurs et de leurs actions héroïques.

Mais les Turcs, dociles exécuteurs des ordres d'un maître qui, d'une parole, donne la mort, qu'avaient-ils à faire en face d'ennemis dont la rage n'était pas satisfaite même après les triomphes?..... Malheur à eux s'ils avaient osé une seule fois faire entendre des paroles de pardon et de clémence! leur tête aurait répondu au Sultan d'une obéissance plus docile. Et puis, d'ailleurs, la pitié des Turcs? les Grecs n'en voulaient pas. Leur pardon? ils préféraient l'esclavage et les tortures. Ici, ce n'était pas une guerre passagère de peuple à peuple: c'était un combat perpétuel d'homme à homme, où le vainqueur égorgeait, où le vaincu était égorgé, et, comme si la mort ne pouvait pas éteindre la rage, l'incendie et la dévastation, leurs auxiliaires assidus, se

chargeaient d'agrandir le vaste champ du malheur. Les maisons, les villes étaient réduites en cendres; les moissons étaient brûlées ou saccagées, et le deuil étendait ses ailes lugubres sur les plus beaux pays du monde.

Ne vous étonnez donc pas si, dans cette lutte, l'historien n'a pas à citer un seul trait de générosité du parti victorieux; ne criez pas anathème contre les Turcs, alors que vous jetez votre pardon aux horreurs commises par les Grecs.

La guerre de représailles est une guerre infâme contre laquelle tous les peuples civilisés devraient se liguer. La pitié aux vaincus est une maxime d'humanité dont les Turcs et les Grecs n'ont pas voulu se souvenir alors, et qu'il eût été difficile de leur faire comprendre.....

Les sujets du Sultan peuvent épouser quatre femmes, et avoir pour *maîtresses* autant d'esclaves qu'il leur convient, sans que les premières aient le droit de s'en formaliser.

Cependant la première femme qui leur donne des enfans mâles est toujours celle qui a le plus d'autorité dans la maison et la place d'honneur sur le divan.

Le divorce est permis, mais il a lieu rarement, parce que, si c'est le mari qui répudie sa femme, il est obligé de doubler la dot qu'il a reçue et d'élever les enfans; si c'est la femme qui demande la séparation, sa dot lui est retenue.

Le mari a presque droit de vie et de mort sur la femme dont il croit avoir à se plaindre. Toutefois, si celle-ci est injustement punie et que la femme en ap-

pelle aux autorités, le mari peut être condamné à la bastonnade; et, dans ce cas, le divorce est presque toujours prononcé.

Les Turcs sont fiers de leurs enfans, et les nombreuses familles sont généralement les plus estimées. Mais bien des obstacles s'opposent à la propagation dans un pays où le libertinage est à l'ordre du jour, et où les femmes turques, qui n'aiment guère et qui ne peuvent guère aimer leurs maris, se livrent entre elles à ces plaisirs dépravés qui sont encore en usage dans une partie des couvens italiens. Ce vice, dans les états du Grand-Seigneur, est hautement avoué par la plupart des femmes et toléré par les maîtres qui règnent sur elles.

On leur donne dans leur harem des danseuses et des chanteuses, avec mission d'amuser leur oisiveté. J'ai entendu dire, mais je n'ose pas le garantir, que ces amphyons et ces bayadères servent à des débauches qui ont immortalisé dans ce genre les femmes de l'île de Lesbos.

Une cause non moins puissante du petit nombre d'enfans des Turcs, c'est l'avortement. Les femmes en possession de plaire à leurs maris craignent trop que la grossesse et ses résultats ne portent une funeste atteinte à leurs charmes, et détruisent sans scrupule le germe de la conception.

Je n'ai pas ouï dire qu'il y eût des lois contre ce crime. Peut-être acquerrai-je à Constantinople, où je ne vais pas tarder d'arriver, les lumières qui me manquent ici pour décider cette haute question de morale,

que les Turcs établis à Smyrne traitent fort légèrement.

Les campagnes qui avoisinent Smyrne sont d'une richesse merveilleuse, et l'on y voit pointer, au milieu d'une végétation puissante, un grand nombre de maisons de plaisance bâties à l'italienne, où rarement le voyageur ne trouve pas une hospitalité généreuse. Des jardins charmans, où l'oranger et le citronnier montrent leurs fruits d'or, ne sont jamais interdits au piéton, qu'un ombrage délicieux invite au repos; et les fruits excellens du grenadier et du figuier lui sont offerts avec cette bienveillance attentive qui ne laisse point d'excuse au refus. Les vents du midi, brûlans dans ces contrées, dévorent souvent en quelques heures la végétation qu'ils atteignent, et ce n'est qu'à grand'peine que les jardins peuvent s'en garantir à l'aide des fortes palissades ou des hautes murailles qui les entourent.

Tous les habitans d'origine européenne que nous avons vus à Smyrne nous ont assuré que le séjour de cette ville était des plus agréables; que jamais on ne la quittait qu'avec un sentiment de regret bien vif, et qu'il n'était pas rare d'y trouver des voyageurs établis avec leur famille, lorsque leur projet n'avait été que d'y passer quelques jours.

Pendant notre séjour à Smyrne, il s'est commis dans la ville même trois assassinats, presque en plein jour, ce qui semblerait rembrunir un peu le tableau de tranquillité publique que je viens d'esquisser.

Une exécution a eu lieu, mais avec des formes si dé-

gagées que j'aurais peine à y croire si je n'en avais pas été témoin. Du reste, le crime était avoué. Loin de s'en repentir, le coupable s'en félicitait hautement, et témoignait le plus grand chagrin, non de perdre la vie, mais de voir arrêter sa vengeance.

Un individu d'origine espagnole avait eu, il y a quelques années, son frère tué dans une rixe par des marins d'Hydra. Il jura de punir ce meurtre sur vingt Hydriotes, et il était homme à ne pas s'arrêter à la dix-neuvième victime, si j'en crois les rapports de ceux qui le connaissaient.

Il y a deux ans à peine qu'il avait commencé et exécuté son premier assassinat. Conduit en Espagne pour être jugé, il fut renvoyé faute de preuves. Satisfait, il s'embarque de nouveau comme matelot, et revient à Smyrne. L'autre jour, voyant sur le port un capitaine de navire, il va à lui, et lui demande poliment s'il vient d'Hydra et s'il est de cette île. Sur la réponse affirmative du capitaine, le scélérat tire un poignard, le lui plonge dans le cœur et veut fuir. Le lendemain, les marins grecs vengèrent leur patron en assassinant un des parens du premier meurtrier, auquel le gouverneur de la ville fit trancher la tête, sans autre forme de procès et au milieu de la rue.

Pendant toute la journée on s'occupa beaucoup de ces scènes sanglantes, et le jour suivant on les avait déjà oubliées.

A Smyrne, le commerce s'empare trop fortement des têtes, pour y laisser place à d'autres intérêts qu'à ceux de la fortune.

JUIFS D'ORIENT. — COSTUMES. — MARIAGES. — CONSULS.

Les Israélites sont très-nombreux en Orient; ils s'y réfugièrent après leur expulsion d'Espagne.

Le quartier juif de Smyrne est le plus propre après le quartier franc. Nous n'avions garde de l'oublier; et nous profitâmes de l'offre de quelques négocians israélites pour aller leur rendre visite.

Nous entrâmes d'abord dans la maison de notre drogman. Sa famille, nombreuse et bruyante, était réunie au premier étage. Le père, patriarche à longue barbe blanche, était gravement assis au centre de la réunion, comme un magister de village planant sur ses indociles écoliers. Le chibouc de rigueur imprégnait ses vêtemens d'une fumée aromatique de tabac qui nous montait à la gorge.

Les femmes, assez élégamment vêtues, nous présentèrent des fruits secs, du café et des confitures, avec une gaucherie toute gracieuse, et le mari, en signe de réjouissance, fit appeler auprès de lui sa jeune femme allaitant un enfant, qui nous montra avec une sorte d'orgueil son sein blanc et rondelet. Ses manières envers nous furent naïves, pleines de prévenance, et elle nous regardait avec un mélange d'étonnement et de plaisir très-propre, je vous assure, à flatter notre orgueil. Les jeunes filles avaient les cheveux tressés en petites bandes et tombant derrière les épaules; les femmes mariées ont seules le droit de les tenir relevés sur la tête.

La couleur des habillemens, leur forme et leur élé-

gance, caractérise en Orient les diverses classes de la société. Les Grecs, par exemple, ne peuvent avoir que des turbans bruns et des chaussures rouges ou noires. La couleur jaune est réservée aux Osmanlis ; les Arméniens portent de grands sacs rembourrés en coton, qui ont plus de dix-huit pouces de largeur et au moins autant de hauteur.

Quant aux Juifs, toujours bien distincts des autres peuples, ils se coiffent d'une espèce de bonnet étroit, de couleur terne, assez semblable à une toque d'avocat. Le luxe des vêtemens n'est pas fort en usage chez cette nation cosmopolite et toute spéculative.

Les exemples de jeunes filles séduites ou corrompues sont presque exceptionnels chez eux. Mais, comme dans un climat aussi chaud la nature agit fortement, elles sont fiancées pour l'ordinaire de neuf à dix ans, se marient à douze, et les garçons à quinze. Les rabbins ont tout prévu.

Le jour des noces, la femme juive doit toujours apporter une dot plus forte que celle du mari.

L'adultère était jadis un crime puni de mort; aujourd'hui, leur loi ne prononce que le divorce; mais, je le répète, il est rare que, dans une année, un seul ménage juif soit troublé par inconduite de la femme.

Notre *cicerone,* désirant nous faire jouir du grandiose et de l'étrangeté de leurs cérémonies nuptiales, nous conduisit chez un des plus riches Israélites de Smyrne, dont le fils avait épousé, la veille, une jolie personne de quatorze ans.

On nous reçut avec des égards tout-à-fait honora-

bles pour nous. Le café nous fut présenté d'abord, puis on nous offrit des confitures de cédrat que nous fêtâmes à merveille. Dans le principal salon étaient groupées une vingtaine de Juives, avec de grands yeux noirs et brillans, en costume national, parées de colliers, de bracelets et de diadèmes en or d'une dimension colossale. Leur caractère de figure était uniforme, et malheureusement pas une d'elles n'était jolie. Les femmes mariées ont seules le droit d'assister aux fêtes nuptiales; on craindrait la réaction électrique de ces cérémonies sur le cœur des jeunes filles, et peut-être est-ce un grand tort que nous avons d'y conduire les jeunes personnes; car on leur présente en action ce dont on ne veut jamais leur parler, et l'imagination est bien impressionnable quand on a quinze ans.

A côté, accroupies sur des coussins moelleux, deux vieilles femmes fumaient leurs longues pipes avec une gravité qui nous forçait souvent à sourire, et chantaient, de temps à autre, des couplets en l'honneur des nouveaux mariés et des personnes conviées à la fête.

Il est possible que cette musique sourde, monotone et nasale plaise aux oreilles israélites; pour moi, je n'y trouvai aucune harmonie, et j'avais toujours hâte de voir achever le couplet ou la strophe.

Dans l'intervalle de leurs chants, on leur servit un plat de viande et de salade, qu'elles avalèrent avec une gloutonnerie très-divertissante.

Les hommes, fort nombreux à cette fête, buvaient, fumaient et mangeaient des fruits secs et des confitures, et prêtaient également une oreille attentive aux sons

discordans d'une troupe de musiciens, qui, sur une viole à quatorze cordes, et des cornemuses et des basses, jouaient des airs presque inintelligibles, en les accompagnant de refrains aussi sauvages..... Pauvre Rossini! malheureux Auber! bien des années encore s'écouleront avant que messieurs les Israélites de Smyrne sachent apprécier la suave harmonie de vos délicieux motifs!

Ces cérémonies, régulièrement monotones, ont pour témoins tous les Juifs de la tribu, qui viennent faire de courtes pauses dans les salons. Les pauvres même n'en sont pas exclus; mais, discrets et patiens, ils ne se présentent jamais en assez grand nombre pour faire repentir la famille hospitalière de sa générosité.

Nous allions sortir d'un lieu où nous étions un objet de curiosité au moins égal à celle que nous cherchions nous-mêmes à satisfaire, lorsque notre conducteur, fidèle à l'usage, nous fit comprendre que nous ne pouvions sans irrévérence refuser de gratifier les musiciens de quelque petite monnaie. Nul de nous ne refusa son offrande; mais nous remarquâmes, sans trop nous en blesser, que le drogman s'attribua au moins la moitié des largesses pour ses honoraires de civilité..... L'argent qu'on donne n'arrive pas toujours sans rognure à sa destination.

Les fiançailles, qui ne sont que le premier acte du mariage, entraînent souvent ici les liaisons les plus intimes, sans que les parens cherchent à s'y opposer. Si les amans se marient vant d'avoir été fiancés, on prend le plus grand soin de prouver l'innocence de la mariée, et des hommes de l'art sont chargés de la constater

par procès-verbal. L'on voit à quoi se réduit la morale.

Notre séjour à Smyrne devant être de peu de durée, nous nous hâtâmes de profiter du reste de notre relâche pour compléter nos observations sur les sites les plus remarquables des environs de cette ville, qui sera bientôt une colonie anglaise, si, comme on nous l'assure, l'isthme de Suez appelle l'attention de la Grande-Bretagne.

Une des jolies promenades du matin est d'aller sur la montagne dont la crête, couronnée de fortifications en ruines, domine la ville et la rade. A vos pieds, une cité populeuse, éclatante comme une vaste prairie émaillée de fleurs, la mer qui en baigne les maisons; et là bas, à l'horizon, un beau lever du soleil, tel qu'on n'en voit jamais dans nos latitudes brumeuses.

Maintenant descendez de la montagne, et dirigez-vous vers le joli village de Bugia, à deux lieues de distance, à travers un vallon délicieux, où sont encore debout des aqueducs romains mutilés par le temps, et où grondent, dans les anfractuosités des rochers, des cascades rapides et bouillonnantes....... votre matinée sera bien employée, et vous aurez enrichi votre calepin de notes et de dessins qui ne seront pas sans intérêt.

Le signal du départ est donné.

Le 26 juillet au soir, nous nous sommes embarqués pour de nouvelles courses, et chacun de nous quitte avec regret une ville où chaque jour a été marqué par un plaisir nouveau, et où nous avons reçu une hospitalité si généreuse.

La nuit de la rade a été ravissante; une brise fraîche et légère balançait mollement le navire, tandis qu'autour de nous des centaines de caïques élégans, montés par des hommes fumant leurs pipes ou laissant glisser la vie aux accords de leur musique orientale, semblaient saluer notre départ de leurs vœux et de leurs regrets.

J'avais oublié de signaler la politesse du consul français, qui a épousé la fille de M. Firmin Didot; la veille de notre départ, il nous invita à un splendide dîner. La salle du festin avait été rafraîchie par un moyen assez singulier. Cinquante ou soixante livres de glace pilée avec du sel furent jetées sur les dalles de la salle à manger; après quoi, on ferma hermétiquement toutes les croisées, et on ne les ouvrit que pour recevoir les convives. Sous un ciel brûlant, c'est bien le moins que le génie européen se crée des jouissances qui lui rappellent sa patrie.

Le dîner fut ravissant. La femme du consul en fit les honneurs avec une grâce et une amabilité toutes parisiennes; et les Smyrniotes nous avaient déjà dit que les soirées d'hiver données par notre consul étaient le rendez-vous obligé des habitans les plus considérés et des plus jolies femmes..... Où trouveraient-ils des plaisirs plus décens et de plus élégantes manières?

Adieu, Smyrne! cité de gaîté et d'opulence, adieu!

Mitylène.

COMMERCE. — LE PACHA. — UN TURC A BORD.

Un orage assez violent nous retint dans la rade de Smyrne un jour de plus. Le lendemain, l'ordre de notre itinéraire fut changé, au grand contentement de tous les passagers, qui se félicitaient de pouvoir étudier une des plus belles ruines de l'Asie; car nous cinglâmes vers l'enceinte d'une immense ville grecque, debout jadis sur des rochers battus par la mer, et dont on a oublié même le nom.

Des murs d'une prodigieuse épaisseur ont résisté aux secousses réitérées des hommes et du temps; ils sont encore là, témoins d'une grandeur éteinte. Des fûts de colonnes, des débris de portiques et de temples; mais surtout un vaste cirque avec ses gradins, signalent au voyageur une importante cité dont les historiens ne nous ont laissé aucun souvenir.

Voilà les lieux surtout que la science devrait aller interroger, si la science était autre chose qu'une affaire d'amour-propre. Thèbes, Athènes, Pergame, ont un nom; c'est là que se donnent rendez-vous les caravanes d'antiquaires, avides de connaître l'histoire des temps passés; et ils ne songent même pas qu'auprès d'eux, sur un sol non fouillé, un instant d'étude leur en ap-

prendrait plus qu'un long séjour à l'Acropolis ou sur le tombeau douteux de Patrocle.

Six heures après avoir visité ces belles et vastes ruines, nous étions devant *Mitylène,* l'une des îles les plus riches et les mieux cultivées de l'Archipel.

Quoique sous la domination turque, les Grecs n'ont pas voulu la quitter. Et pourtant le gouverneur, dont ils subissent le joug capricieux, perçoit presque seul le revenu de toutes les terres, en achetant les denrées au prix qu'il fixe lui-même chaque année. Nul n'oserait, sans son autorisation, traiter avec un capitaine, et malheur à lui s'il osait enfreindre une fois les ordres tyranniques sous lesquels on le tient courbé!

Les produits des récoltes, outre la dîme recueillie pour le Grand-Seigneur, lui appartiennent presque en entier par le droit naturel du plus fort, et rien ne peut donner mieux que Mitylène une idée parfaite de nos colonies de nègres, où celui qui travaille a tout juste le salaire nécessaire pour ne pas mourir de faim.

Jusqu'à présent, stupide dans ses avares calculs, le gouverneur actuel a empêché toute innovation, soit dans la culture, soit dans les usages. C'est l'époque passée repoussant la civilisation présente; c'est la féodalité orgueilleuse armée de sa verge de fer et de ses abus. Nul marchand franc n'a jamais pu s'y établir, et ce n'est que depuis les dernières réformes du Sultan que les représentans européens ont obtenu la permission d'arborer leur pavillon sur les maisons consulaires.

La population de l'île est de 60,000 habitans, et la

ville ressemble à un bazar oriental où sont étalés les produits d'une industrie aux abois.

Des pipes, des sardines, de l'huile, des olives et du tabac : voilà le commerce de Mitylène.

Il y a pourtant dans la ville une douzaine de fabriques de savon, et un chantier d'où chaque dix ans s'échappe une mauvaise frégate au profit du Grand-Seigneur. Nous demandâmes la permission d'y entrer; mais les gardes, qui craignirent sans doute que nous ne voulussions y pénétrer de force, lancèrent sur nous une meute de chiens furieux et nous assaillirent d'une grêle de pierres. Le moyen de nous éloigner était infaillible, nous qui n'avions que des crayons et des calepins pour toute défense.

Le lendemain cependant nous y entrâmes escortés de notre agent consulaire, qui ne jugea pas nécessaire de punir autrement l'outrage que nous avions reçu.

Au centre de la ville sont les débris sans importance d'un temple d'Apollon, dont quelques colonnes renversées disent cependant que le dieu y obtenait un culte particulier. Non loin, une église grecque pouvant contenir à peine une centaine de personnes.

Nous parcourions la ville avec cette curiosité monotone qui ne trouve rien pour la raviver, lorsqu'un Turc de fort bonne mine s'approcha de nous, en nous invitant fort poliment à nous reposer dans sa maison. Nous acceptâmes.

Nous fûmes reçus avec une grande cordialité, et nos dames obtinrent la permission de visiter les appar-

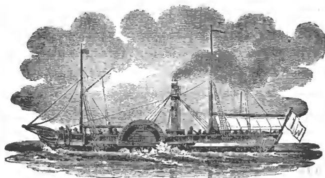
temens des femmes. Elles étaient mises avec élégance, leur figure et leur poitrine brillaient des feux de mille paillettes d'or et d'argent collées sans symétrie, leurs sourcils étaient peints en noir, leurs ongles en rouge, et leurs pieds nus reposaient dans des sandales éclatantes.

En échange de la galanterie du Turc, nous l'invitâmes à nous accompagner à bord. Il nous suivit, dîna avec nous, en essayant de nous imiter en se servant du couteau et de la fourchette. Par discrétion, nous nous abstînmes d'abord de lui offrir du vin; mais, moins scrupuleux que nous ne le supposions, il ne se montra guère docile au précepte de Mahomet; et, quand il eut goûté du Champagne mousseux, qu'il avala avec aisance : *Par le Prophète*, s'écria-t-il, *voilà une bonne liqueur!*

— « Puisque la loi vous défend le vin, lui dit un de nous après le repas, pourquoi en buvez-vous? — Et vous, nous répondit-il, ne faites-vous jamais que ce que votre religion ordonne?..... Boire du vin n'est mal que quand on en abuse..... Je l'aime, et j'en bois. D'ailleurs le Coran ne défend expressément que le vin rouge. » Escobar n'eût pas mieux répondu.

Le dîner fut interrompu par l'arrivée de deux barques turques qui apportaient cinq moutons au prince de Bavière. Celui-ci allait les renvoyer, lorsque notre joyeux convive nous assura que ce serait une impolitesse indigne de nous, que ce cadeau était un hommage et une galanterie à la fois, et que le refuser serait nous attirer le mépris et la colère de tous les habitans.

Le prince se laissa toucher par d'aussi sages raisons; il fit hisser les moutons à bord, et envoya en échange quelques bouteilles de Champagne, qu'on reçut avec la joie la plus vive.



Troie.

HOMÈRE. — TOMBEAUX D'HECTOR ET D'AJAX.

Troja, Troie!..... Le latin est vivace dans la mémoire.

Pater Æneas, Anchise, Priam, Hélène, Achille, Patrocle, Diomède, Ulysse..... Thersyte; je suis encore sur les bancs classiques. Les pensum, les férules, les consignes, les médailles d'honneur, les prix de mémoire, d'étude, mes amis de collége, mes souvenirs les plus puissans, tout est là, devant mes yeux, jeune, fort.....

Je suis à Troie!

Virgile et Homère, voilà notre enfance. Cornélius Népos, Horace et Cicéron disparaissent devant l'Énéide, les Géorgiques et l'Iliade..... Aussi je me sens rajeunir à l'aspect de ces ruines mortes que je foule; il me semble que je recommence ma vie d'écolier.

Voyons, étudions.

L'expédition des Argonautes est la première croisade connue contre les richesses des pays lointains. Ce fut sans doute un parti de flibustiers hardis, trop pauvres dans leur patrie, ou assez ambitieux pour braver les dangers de mers inconnues.

Plus tard, l'une des plus puissantes familles du Péloponnèse, celle des Atrides, fit la grande expédition sous laquelle la ville de Priam succomba après le plus long

Halte de troupes régulières en irrégulières.

et le plus mémorable siége dont les livres fassent mention.

Les Atrides employèrent plusieurs années à former cette ligue redoutable de princes et de chefs grecs qui s'associèrent à leurs dangers et à leur triomphe au profit de leur intérêt, et non pour venger et punir le rapt d'une femme.

Combattre pour piller a été la première devise des peuples à leur berceau. Avec la civilisation, chacun s'est fait un honneur à sa guise; et cet honneur outragé a été le sujet ou le prétexte des guerres régulières, qui suivirent de près les excursions partielles des peuplades sauvages.

Homère, qui ennoblissait jusqu'aux détails de ménage, n'eut pas de peine à faire des héros de huit coudées des chefs intrépides commandés par Agamemnon. La plume du poète a opéré bien d'autres miracles.

Mais, si *l'aveugle dormeur* est si menteur dans la relation de ses combats et de ses fêtes, il est d'une véracité si candide dans la description des lieux, que la géographie moderne lui doit des éclaircissemens du plus haut intérêt sur des cités effacées aujourd'hui du sol qu'elles couvraient.

La plaine de Troie est baignée par le Simoïs, qui prend sa source au pied d'un des sommets les plus élevés des monts Ida.

Le Xanthe ou Scamandre a un cours beaucoup moins long, puisqu'il s'échappe de terre aux portes d'Ilion même. Le Simoïs vient, à peu de distance de la

ville, se jeter dans son lit élargi, et tous les deux, frères amis, se dirigent vers l'Hellespont.

C'est là que débarquèrent les Grecs coalisés.

Je n'ai nulle envie de refouler l'attention de mon lecteur vers ses premières études, dont le souvenir lui est peut-être aussi importun qu'à moi; mais quelques détails sur Troie en ruines et sur ses campagnes dévastées me semblent dignes d'occuper plusieurs pages de mon itinéraire. Le besoin s'en fait surtout sentir pour moi, debout en ce moment sur un monticule sans végétation, qu'on m'assure être le tombeau d'Ajax, et les yeux fixés sur un tertre voisin, qu'on me dit garder les cendres d'Hector..... Quand ce ne serait que pour donner un démenti à certains écrivains qui sont si positifs dans leurs relations, je voudrais qu'on fouillât à vingt toises dans cette terre muette..... Peut-être aussi y trouverait-on quelque document utile à l'histoire.

A mon retour, je dirai que je me suis assis sur les tombeaux d'Hector et d'Ajax. Un démenti sans preuves ne sera pas plus raisonnable que mon assertion.

Pour que la campagne qui entoure Troie fût habitable aujourd'hui, il faudrait qu'on desséchât les marais croupissans qui jettent dans l'air des miasmes dangereux, et qui s'étendent depuis l'embouchure du Simoïs jusqu'aux ruines de la ville de Priam. Il est aisé de prévoir qu'une nouvelle Troie, bâtie sur l'emplacement de la première, n'est pas à la veille de s'élever, et que, petit à petit, s'effaceront du sol et de la mémoire des hommes les traces et les souvenirs d'une cité con-

tre laquelle se liguèrent jadis presque tous les Grecs de l'Archipel.

Homère vivra plus long-temps que les lieux qu'il a chantés.

Quelques-uns de mes compagnons de voyage ajoutent une foi entière aux indications de nos guides et aux recherches plus consciencieuses des numismates qui sont venus, à diverses époques, étudier ces plaines autrefois si célèbres. Moi, sans les combattre à l'aide d'argumens faciles à trouver, je porte mon imagination vers les temps passés, et, en présence du sol que foulent mes pieds, je me dis : Ici eurent lieu des combats sanglans; ici des armées de brigands se livrèrent de *mémorables* batailles, dans lesquelles deux ou trois cents hommes au plus restaient sur le terrain piétiné..... Où sont les murailles qui protégeaient les uns, les retranchemens élevés par les autres?..... Vainqueurs et vaincus n'ont laissé jusqu'à nous aucune trace..... Ils ont vécu pourtant : fouillez le sol; leurs squelettes y reposent sans doute : montrez-les-moi pour me convertir, ou permettez qu'à l'exemple de saint Thomas, je veuille voir et toucher pour croire.

La sagesse n'est pas confiante.

Oh! certes, à l'aide d'une imagination ardente, et avec le vif désir de conviction, il est aisé de trouver des rapprochemens qui, à la rigueur, ne seraient pas sans puissance sur l'incrédulité; mais, je le répète, l'histoire ne doit pas vivre de fictions, et un doute raisonné a plus d'empire sur moi qu'une assertion hasardée. Et puis encore, à quoi bon mentir quand

il s'agit de héros morts depuis plus de deux mille ans?.....

Salut, Patrocle, Achille, Hector, Diomède, Ajax!.... salut!..... si vous avez jamais existé.

Il y a des hommes qui vous bâtiront Troie et Carthage telles qu'elles furent aux jours de leur puissance, pour peu que vous leur en témoigniez le désir. Cuvier, ce dieu de l'anatomie, a bien créé un monstre dont il a deviné la forme et les habitudes..... Une ville n'est pas plus difficile à édifier, et M. de Choiseul, par exemple, si sage pour l'ordinaire, et si savant dans ses recherches, ne nous a-t-il pas élevé Assos détruite, et indiqué le nombre des habitans?.....

Revenons au positif de notre voyage, car mon érudition de collége me fatigue déjà.

Dans nos courses, plusieurs Grecs nous ont présenté de fausses médailles antiques, et un mauvais yatagan dont on osa nous demander trois mille piastres.

Nos excursions ont été sans intérêt, nos recherches sans résultat, car l'on sait à peine où Troie fut bâtie. Ceux d'entre nous qui n'avaient étudié ni Virgile ni Homère avaient hâte de quitter un sol où rien ne parlait à leur imagination; et les autres, pour qui les souvenirs classiques avaient encore quelque attrait, ne se firent pas trop tirer l'oreille, et suivirent tristement les premiers qui remontèrent à bord.

Mon enthousiasme fut de courte durée; je m'éloignai de Troie, en prononçant à voix basse les noms d'Achille et d'Homère.

Les Dardanelles.

CHATEAUX FORTS. — HÉRO ET LÉANDRE. — GALLIPOLI.

Un long canal, emprisonné entre deux côtes fertiles, riantes, peuplées d'un nombre considérable de villages turcs et grecs, et coupés presque à chaque pas par d'élégans kiosques, est *la grand'route* qui conduit les navires à Constantinople.

Ce canal s'appelle les Dardanelles, du nom de Dardanus, qui fit élever sur ses bords les premières constructions.

Les Dardanelles ont un peu plus de cinquante lieues de longueur. L'endroit le plus étroit est large tout au plus d'un millier de toises, resserré par un cap où se trouvait, assure-t-on, le tombeau d'Hécube.

A l'extrémité de ce cap est le château d'Europe, que les Turcs appellent le *cadenas de la mer*.

La petite ville qui l'avoisine est entièrement peuplée de Juifs, paisibles et stationnaires commerçans qui ont renoncé à la vie nomade de leurs coreligionnaires.

Les deux forts, nommés château d'Asie et château d'Europe, sont assez peu distans l'un de l'autre pour que leurs feux puissent se croiser, ce qui rendrait très-périlleuse une tentative de passage de vive force contre les volontés du Sultan, et sans le tirman spécial qu'on est obligé de présenter.

C'est là que résident ordinairement les consuls des diverses nations européennes.

Jadis un vaisseau ne pouvait franchir cette passe sans avoir désarmé ses sabords. Mais, depuis que le Grand-Seigneur, par une funeste expérience, s'est convaincu que nous n'étions pas aussi accommodans que le lui avaient persuadé ses émirs, il a *toléré* avec une grâce toute royale ce qu'il lui a été impossible de défendre.

Les canons employés dans les batteries turques sont d'une dimension extraordinaire, et l'on conserve à Londres le boulet monstrueux qui abattit le grand mât d'un vaisseau amiral, quand les Anglais forcèrent l'embouchure des Dardanelles.

Les villages, bâtis presque tous en amphithéâtre le long du canal, sont en général très-pittoresquement jetés au milieu de bois touffus ou de plaines parfaitement cultivées. Les minarets élancés dominent, semblables à des flèches, les riantes habitations, et l'on dirait encore des navires cachés parmi les maisons et les bosquets du rivage.

Gallipoli, ville assez considérable, se déroule devant nous. .

En pénétrant dans le détroit, célèbre par le naufrage d'Hellé, d'où lui vient le nom d'Hellespont, on salue, à droite, la plaine où fut Troie; plaine aujourd'hui abandonnée et presque sans poésie... Rien n'y est debout, et la mort, échappée des marais qui corrompent l'air, plane sur le sol illustré par deux poètes.

En remontant le canal, au point où les deux côtes sont le plus rapprochées, entre Axos et Abydos, les pilotes

érudits vous montrent l'endroit où Xerxès, traitant la mer de rebelle, prétendit l'enchaîner.

La folie de Xerxès n'est-elle pas héréditaire? et l'Océan populaire qui déborde trouvera-t-il dans la volonté des rois plus de puissance pour le maîtriser?.....

Ce lieu offre un souvenir moins ridicule. L'épisode si intéressant d'Héro et Léandre lui donne une autre célébrité.....

Plus loin, presque fermée par les sables, est l'embouchure du Granique, avec les grandes images du premier conquérant du monde.

Remontez encore, et vous trouverez l'île des Cysiques, où s'élevait un temple en l'honneur de Cybèle, et où coule encore, mais privée de sa vertu, la célèbre fontaine qui désenchantait les amans..... Dans nos sociétés modernes, l'hymen a remplacé, dit-on, cette merveilleuse fontaine. Mithridate vainqueur s'y arrêta, et donna à ce point de repos une nouvelle illustration..... La fable et l'histoire marchent toujours côte à côte, pour conduire l'espèce humaine et pour l'égarer dans sa route.

Voici maintenant Héraclée, autrefois Périnthe, la capitale de l'ancienne Thrace, ville puissante par son commerce et ses arts, et rivale de Bysance, qui l'a découronnée.

Là bas, à l'horizon, géant énorme, c'est le mont Olympe..... Le paysage est au-dessus de toutes les descriptions. Le peintre et le poète doivent briser leur plume et leurs pinceaux : il faut admirer.

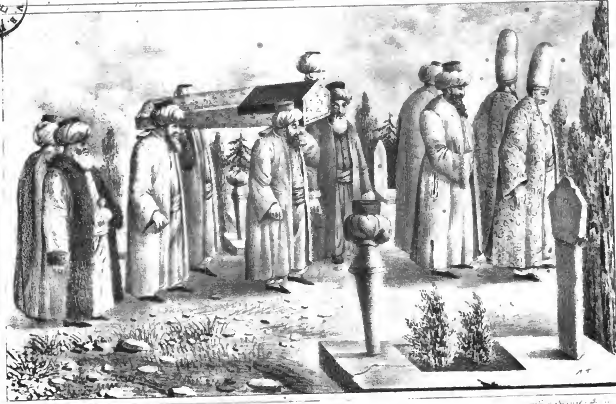
Constantinople.

BYZANCE. — SCUTARI. — PÉRA. — UN SÉRAIL.

Dès que se dessinèrent sur un ciel bleu les hauts minarets de Stamboul, chacun de nous, attentif et curieux, braqua sa lunette pour rapprocher les distances et devancer l'heure où, au sein de la vaste capitale de l'empire ottoman, il étudierait les mœurs, les costumes et les édifices d'une cité à laquelle se rattachent tant de souvenirs.

Bientôt se développèrent devant nous les dômes gigantesques de Sainte-Sophie et d'un grand nombre d'autres mosquées, dont nous demandions les noms avec empressement. Les immenses casernes avaient également appelé nos regards, et nous n'étions pas arrivés au mouillage que nous savions déjà que les maisons turques étaient peintes en rouge, celles des Arméniens en noir et celles des Grecs en blanc; bizarre bariolage qui réjouit la vue, il est vrai, mais qui blesse le goût. L'étrange dans les arts ne sera jamais beau.

Si l'aspect de Constantinople, assise en amphithéâtre au bord d'un golfe tranquille, offre un coup-d'œil que nul site européen ne peut rappeler, il est toutefois impossible, à la vue d'un si magique tableau, de ne pas lui chercher des points de comparaison dans le souvenir des voyages. Ainsi, quoique Naples, par exemple, n'ait au-



Funérailles des Turcs

cun rapport avec Constantinople, le ravissant panorama de cette dernière ville vous ramène malgré vous vers les lieux que, déjà bien des fois, vous avez rêvés dans le silence des nuits.

Naples et Constantinople ne se ressemblent ni par l'architecture des maisons, ni par leur ciel si différent, ni par les mœurs, ni par les costumes des habitans. Eh bien! nul de nous n'a échappé au souvenir du panorama de Naples, en vue de Constantinople.

Du reste, pour nous surtout, Européens façonnés très-peu aux habitudes orientales, il n'y a aucune comparaison à faire entre les plaisirs que peuvent offrir ces deux grandes capitales, et je ne conçois pas qu'on ose préférer un pays où les femmes, constamment voilées, ne vous saluent pas même d'un sourire ou d'un regard..... Constantinople un mois, le reste de l'année à Naples; et, pour peu qu'on me cherche querelle, j'inviterai fort les voyageurs à visiter une fois (mais une fois seulement) la cité des pachas et des bostangis, et à ne jamais perdre l'habitude des excursions à Naples et à son Vésuve.

Ce qui fait la beauté de Constantinople, ce n'est pas à proprement parler Constantinople même, c'est le canal, ce sont les campagnes voisines, c'est cette vue délicieuse du Bosphore, qu'on ne se lasse pas d'admirer; c'est surtout l'étrangeté des constructions, des édifices, des usages, la variété des costumes, et cette idée toute puissante qui vous préoccupe : encore un pas, un seul, et je suis en Asie...... Il semble qu'on ait plus de valeur quand on arrive de loin.

On m'a assuré que rarement l'étranger se plaisait à Constantinople, mais qu'une fois acclimaté, il avait beaucoup de peine à s'en éloigner. J'aurais un bien vif regret de ne pas l'avoir vue; j'en aurais un bien plus vif encore d'y séjourner long-temps; mais Naples!....

Constantinople, actuellement appelée Stamboul par les Turcs, se nommait autrefois Bysance.

C'est la capitale de la Romanie et de l'empire ottoman. Elle se croyait naguère la capitale du monde entier.

D'anciens historiens lui donnent pour fondateur Bysas, fils de Neptune; d'autres, plus positifs, assurent qu'elle fut bâtie par une colonie de Mégariens chassés de leur patrie.

Constantin accrut Bysance, qu'il entoura de hautes murailles, et à laquelle il donna le nom de la *nouvelle Rome.* Le titre était pompeux, mais on la débaptisa pour l'appeler du nom de son puissant protecteur; ce fut dès lors *Constantinople.*

Les successeurs de Constantin l'agrandirent encore, la dotèrent de nouveaux édifices vastes et somptueux, et elle devint enfin une des plus belles et des plus puissantes conquêtes de l'empire.

La guerre avait ruiné et enrichi tour-à-tour Bysance. Constantinople fut soumise à des fléaux non moins meurtriers : les tremblemens de terre, la famine et l'incendie se la partagèrent à tour de rôle; puis vint la peste, qui y élut domicile et anéantit mille espérances. Les Français s'en emparèrent, et la gardèrent depuis 1203 jusqu'en 1261; ce ne fut pas son époque la moins

désastreuse, et l'on frémit au récit des sanglantes exécutions dont se rendirent coupables ces fougueux sectateurs de l'Évangile.

En 1261, les Grecs la reprirent, et elle passa, deux cents ans après, sous la domination ottomane.

Avant que Mahomet II s'emparât de la ville, il promit à ses soldats le pillage pendant trois jours. Le pillage eut lieu, mais le viol et le massacre lui servirent d'escorte; les soldats furent passés au fil de l'épée, ainsi qu'une grande partie des habitans. Les femmes, les enfans et les vieillards ne trouvèrent pas grâce. Il y eut, pendant trois jours, une boucherie horrible dans les rues, et, lorsque le sabre manqua d'aliment, le fouet et les chaînes firent de nouvelles victimes. Les marchés, les bazars regorgèrent d'esclaves, que les vainqueurs vendirent à vil prix; les familles se virent dispersées par la cupidité, et, de cette population naguère si puissante, à peine quelques débris sans force continuèrent à se montrer au milieu des habitans de l'empire de Trébisonde, qu'on envoya chercher pour peupler la capitale déserte.

La peste avait été plus généreuse.

En arrivant à Constantinople par mer, c'est d'abord le seraï ou sérail qui frappe vos regards.

Si j'en crois les habitans, Bysance tout entière n'occupait jadis que le terrain occupé aujourd'hui par le palais et les jardins du Sultan.

Mille souvenirs de volupté et de cruautés inouies se pressent en foule dans notre imagination à l'aspect de cette verdure et de ces hautes murailles qui ont été témoins de tant de crimes et de scènes de débauche. Là

est la demeure du Sultan; là sont, à ses côtés, veillant jour et nuit pour sa sûreté et ses plaisirs, ses officiers les plus dévoués; là aussi ses femmes et ses eunuques : la beauté sous la garde de l'abrutissement; la faiblesse et la force aux prises chaque jour.

Il faut s'arrêter en face du sérail pour contempler le magnifique tableau qui se déroule aux regards.

Sur la côte d'Europe, *Stamboul*, la ville du prophète, seule, puissante, orgueilleuse, dominatrice par le despotisme.

En face, sur la côte d'Asie, *Scutari*, aujourd'hui le riche marché de Bagdad, de la Syrie, de la Perse et de l'Asie mineure. Scutari n'est riche que de ce qu'on lui apporte.

Constantinople, sa protectrice naturelle, est une des plus grandes villes du monde, et, sans conteste, une des plus avantageusement situées. Maîtresse, par sa situation, de la mer de Marmara et de la mer Noire, elle peut étendre son commerce du nord au sud, et de l'ouest à l'est, sans payer tribut aux royaumes voisins.

Constantinople, coupée autrefois en quatorze quartiers, peut se diviser maintenant en deux parties : l'une en-deçà du port, qui est la ville proprement dite; l'autre au-delà, où sont les faubourgs.

La ville s'appuie sur le Bosphore, et forme un triangle assez bien dessiné.

Les plus importans des faubourgs sont Péra et Galata, où était autrefois cette fameuse chaîne de fer qui fermait aux vaisseaux l'entrée de Bysance. Le château

d'où elle descendait dans la mer n'existe plus, et à peine y reconnaît-on les ruines qui lui servaient de base.

La ville, vue du port, se dessine rétrécie, sans majesté, mais toujours pittoresque et pleine de vie.

Constantinople, comme Naples et Venise, est une cité de paysagistes. A chaque pas ce sont de nouveaux sites, variés, curieux, pleins de poésie. A chaque heure ils changent d'aspect sans changer de forme; le dessin que l'on fait aujourd'hui ne ressemble plus à celui que l'on a fait hier, et pourtant tous les deux sont exacts.

J'invite les voyageurs à aller visiter l'élégant kiosque que Soliman fit bâtir à la manière persane près de Scutari, en face du sérail. C'est un séjour enchanteur, et une construction originale et pleine d'élégance.

Sur l'emplacement des anciens thermes d'Arcadius est situé le kiosque des *Perles,* appartenant au Grand-Seigneur, et élevé au pied des remparts du sérail. A côté coule encore une fontaine que les Grecs nomment la *fontaine du Sauveur,* pour laquelle ils ont une grande vénération.

A un peu plus de cent toises de Scutari, sur un rocher élevé, en face même du port de Constantinople, se trouve la tour de Léandre. C'est aujourd'hui un fanal. C'est de là que la ville se déploie avec le plus de grandeur et de magnificence; j'y ai fait de fréquentes excursions, non pour me rappeler les fictions passées, mais pour jouir des émotions présentes. Je suis positif dans mes plaisirs.

J'en demande bien pardon à mes lecteurs, mais je les fais voyager avec moi sans but et sans ordre; je les mène

où je vais, je les reconduis où je ne suis plus, et je leur fais franchir un, deux ou trois quartiers de la ville quand l'ennui me chasse d'un endroit ou que la curiosité me pousse à un autre. L'itinéraire d'une grande cité serait une chose absurde.

En descendant le faubourg de Péra, vous trouvez une mosquée nommée *Top-Hana.* Elle est belle et a droit à plus d'une visite. La place où elle est bâtie, les lieux publics qui l'avoisinent et l'élévation qu'elle domine méritent plus d'attention que ne lui en donnent les habitans de Constantinople.

Auprès de cette mosquée est une fontaine dorée, bariolée de couleurs éclatantes, qui fut construite, dit-on, en 1733. Elle est en porphyre, en granit et en lapis lazoli semé de mica. Je ne crois pas qu'il y en ait de plus riche dans toute la ville.

Me voici en face du sérail. La matinée est fraîche, le soleil n'a pas encore franchi l'horizon, les coupoles éloignées se dessinent à l'œil, pâles comme de larges calottes blanches, tandis que les aiguilles qui les entourent semblent les longues lances de géans armés pour protéger les temples du prophète.

Me voici sur le Bosphore, en face du nouveau sérail... les regards fixés sur ces constructions élégantes placées au milieu de ces bosquets odoriférans, où, dans quelques instans peut-être, un troupeau de jeunes et belles filles vont rêver d'amour et de liberté!...

Oh! si l'une d'elles, impatiente de bonheur, osait gravir ce rempart qui masque la vue, et venait se jeter dans les flots qui le baignent!... je serais là pour la recevoir et

la sauver!... pour la venger surtout d'un despote qui l'outrage chaque jour par un abandon dédaigneux... Vœux superflus! souhaits stériles! j'ai beau invoquer le ciel pour qu'ici, près de cette haute tour, se montre, voilé, un corps de femme... rien, rien que le bruissement des flots qui frappent le mur épais de leur prison éternelle.

L'ancien sérail est maintenant tout-à-fait abandonné; on peut y entrer jusqu'à la troisième cour, où sont encore des eunuques à face maigre, qui grincent des dents quand on les approche.

Mahomet II, enchanté de la beauté du site, le choisit pour y bâtir son palais... Quelques années après, il l'entoura de ces hautes murailles.

La porte par laquelle on entre dans la première cour s'appelle la *Sublime Porte*. Des deux côtés sont pratiquées des niches, où l'on expose, artistement posées dans un plat, les têtes encore fraîches des prisonniers d'État.

Au milieu de cette place est une riche fontaine, sur laquelle on lit encore des vers d'Achmet III, qui la fit bâtir.

Un empereur de Constantinople s'occupant de poésie?... Mais, au fait, pourquoi non? Si c'est du temps perdu, cela vaut mieux que de faire trancher des têtes.

Dès qu'on a passé cette porte, on trouve une seconde cour, où est situé le divan, la monnaie et le vaste arsenal des armes antiques.

Sous la porte qui conduit de la première cour à la seconde, l'usage veut que l'on exécute les visirs auxquels le gracieux monarque refuse d'envoyer le cordon.

La troisième porte, appelée porte du *Salut*, conduit à la salle du trône, où sa hautesse donnait audience aux ambassadeurs...

Qui me dira maintenant les mystères qui ont eu lieu au-delà de la troisième cour du palais? qui a pénétré dans le célèbre harem?... J'achèterais d'une partie de ma fortune les confidences exactes du plus âgé des eunuques commis à la garde des plaisirs du Sultan... Mais rien ne sort de son palais, ni les soupirs des jeunes vierges qu'on y a traînées, ni la dernière imprécation du visir qui y est entré puissant pour n'en sortir qu'en poussière.

Paix aux sultans de Constantinople! je fuis leur palais.

La place la plus vaste de la ville est sans contredit le marché aux chevaux, que les Grecs et les Francs appellent *Hippodrome*, qui lui fut donné jadis.

Constantin le fit construire sur les dessins du grand cirque de Rome.

Cette place est veuve aujourd'hui de ses statues, de ses gradins, de ses marbres et de ses bronzes, dont il est question dans tous les écrivains de l'époque, et de ses quatre admirables chevaux de bronze, qui furent transportés à Venise.

Il ne reste plus debout et intact que l'obélisque monolithe de granit, haut de soixante pieds, élevé sur un piédestal carré, orné de bas-reliefs assez mal exécutés, mais retouchés sans doute, ou plutôt mutilés par des mains profanes.

Le sol a presque entièrement couvert une pyramide

élevée jadis par Constantin, et une colonne formée par trois serpens entrelacés.

Au midi de la place s'élève la magnifique mosquée du sultan Achmet, sans contredit le plus bel édifice bâti par les Turcs.

Semblable à Sainte-Sophie par sa forme extérieure, elle a coûté, dit-on, dix fois plus à construire. Toutes les mosquées sont construites sur le modèle de Sainte-Sophie; il était jadis fort difficile de les visiter; mais, pendant mon séjour à Constantinople, j'ai profité de trois firmans qui ont été accordés, l'un au comte Orloff, l'autre au prince de Bavière, et le troisième à l'amiral Roussin, notre ambassadeur.



État social.

ESCLAVAGE. — CIMETIÈRE. — MARIAGE. — BAINS. — SUPPLICES.

Dès que vous arrivez à Constantinople, vous entendez parler d'*esclaves*, et vous avez hâte de vous transporter au bazar où se marchandent sou à sou les malheureux que le sort y a jetés.

Les appartemens où on les tient pour ainsi dire entassés ont des fenêtres grillées, pour éviter probablement des catastrophes qui pourraient ruiner les traficans. Tout est prévu pour la sûreté du commerce et pour que les marchandises ne se détériorent pas.

Ainsi le veulent les nations civilisées. Les unes achètent des corps frêles ou robustes, les autres des consciences. Le monde entier est un bazar où tout est à l'enchère.

Le marché d'esclaves de Constantinople est le seul qui existe en Europe.

En y pénétrant, on se sent saisi d'une vive douleur, qu'il est cependant sage de réprimer. Montrer de la pitié en présence d'hommes qui ne la comprennent pas serait une injure qui pourrait attirer de cruelles représailles. En entrant dans ce bazar, il faut laisser le cœur et les entrailles à la porte.

Et toutefois il serait injuste de laisser croire à ceux qui n'ont lu que les déclamations de quelques philan-

thropes, que le bazar où l'on vend les esclaves soit une boucherie où l'on n'entend que les cris de douleur des victimes : non, et l'intérêt même des *propriétaires* veut qu'il y ait dans ce commerce une sorte de douceur à laquelle ils s'habituent.

Que les Romains, avec leurs mœurs de fer, aient abusé de leur puissance sur des esclaves sans pouvoirs; qu'ils les aient, dans l'espoir d'une soirée de plaisirs, jetés en pâture, dans un cirque, à la voracité des bêtes féroces: c'était la faute du temps et des institutions. Que les Lacédémoniens aient traité leurs ilotes comme les Brésiliens et les colons français traitent encore aujourd'hui les nègres d'Angole ou de Mozambique, il ne s'ensuit pas que les Turcs se fassent un jeu des mêmes cruautés, eux, essentiellement hospitaliers et religieux.

La guerre cruelle qu'ils ont faite aux Grecs est exceptionnelle; les horreurs des vainqueurs de la veille étaient effacées par les horreurs des vainqueurs du lendemain. Tuer ou être tué, supplice en échange de supplice, torture contre torture... c'était là leur cri de haine; les soldats lui étaient fidèles. Dans nos guerres civiles, ne commettait-on pas les mêmes horreurs? Mina et Zumala Carregui font-ils autrement? Mais le marchand de Constantinople, par spéculation ou par humanité, traite autrement ses esclaves. Le Turc, en général, n'éloigne pas le pauvre avec dureté, le voyageur avec défiance. Il secourt l'un avec empressement, et reçoit l'autre avec affabilité. Une fille d'esclave devient sa femme, sa femme légitime; un esclave devient son fils par adoption. Le chemin de la fortune n'est fermé ni à l'un ni à l'autre.

Le Grand-Seigneur lui-même est fils d'une esclave. Les femmes turques sont, pour la plupart, des esclaves achetées, et si la polygamie est funeste à la population, elle contribue du moins à conserver intactes cette pureté du sang et cette beauté merveilleuse des formes, que dénaturent souvent ailleurs les mariages d'intérêt ou de convenance.

Bien des Français seraient polygames si la loi les autorisait, et que nos dames voulussent le permettre.

Les Turcs ne peuvent avoir que quatre femmes légitimes : pauvres Turcs!

Ils peuvent avoir autant d'esclaves et de concubines qu'il leur plaît : voilà la compensation.

Le luxe d'un Turc consiste dans son harem. Le nombre de ses femmes décide de la considération qu'on lui doit... La considération de l'opulence, c'est comme partout.

Un haut fonctionnaire est tenu, sous peine de discrédit, de faire beaucoup de dépenses pour ses femmes; cela remplace nos dîners, nos bals et nos loges d'opéra.

Vous voyez que la condition de mesdames de Constantinople, de Smyrne, de Bruze et de tout l'Orient n'est pas aussi malheureuse qu'on le croit chez nous. Elles ne peuplent pas les promenades, elles n'étalent pas aux regards effrontés des habitués d'un théâtre leur jolie figure et leurs appas voilés : eh bien! où est le mal, je vous prie? Leur coquetterie y perd sans doute, mais la sûreté du possesseur y gagne; et décidément, si je deviens assez riche, je ne veux pas répondre de ne pas avoir aussi mon

harem à Constantinople. Il est si doux de pouvoir dire : *Ceci est à moi, à moi tout seul!*

La loi de Mahomet a tellement été prévoyante pour le bonheur des femmes turques, qu'elle ordonne positivement au mari de se montrer galant au moins une fois par semaine.

Mesdames d'Europe, prenez exemple et révoltez-vous; la loi de Mahomet est plus juste que celle de l'Évangile, qui se tait sans doute par *prudence.*

C'est aux bains que se font les doléances, et que s'exhalent les plaintes des femmes *outragées* par la négligence de leurs maris. Mais il est rare que de pareilles confidences aient lieu; car l'amour-propre, qui est, comme on sait, citoyen de l'univers, prend soin de cacher les infidélités négatives. Au contraire, j'ai ouï dire que la vanterie des femmes turques pourrait fort bien être comparée à celle qu'on prête chez nous, bien à tort sans doute, aux enfans de la Garonne, et que c'est à leur menteuse indiscrétion qu'est dû le proverbe universel : *Fort et galant comme un Turc.*

Chaque femme doit prendre au moins un bain par semaine, et le Coran fait un article de religion de cette maxime de saint Augustin, qui dit que *la propreté est une demi-vertu.*

Les Musulmans qui ne peuvent payer le prix du bain se rendent aux établissemens publics dépendans des mosquées.

Pourquoi n'y a-t-il pas des mosquées dans notre belle France, ne fût-ce que pour les bains, si utiles à la santé?

Jamais une Mahométane ne peut être vendue ni ren-

voyée par son mari, sans motifs appréciés par les juges. Ses plaintes sont toujours écoutées par le chef de la religion, et malheur à l'époux brutal qui l'aurait injustement maltraitée!

Un des préceptes de l'Alcoran veut que les femmes trouvent en tous lieux aide et protection, et le prophète ordonne positivement qu'elles ne sortent jamais sans voile, et qu'on les entoure d'un religieux respect.

A la bonne heure! voilà un code!

Lorsqu'un Turc veut se marier, il s'adresse à un père de famille pour lui demander sa fille, dont il connaît à peine l'âge, mais dont jamais il n'a vu ni les traits ni la démarche. Le jeu est périlleux, mais cette coutume est favorable aux femmes, qui sont sûres de trouver des époux.

Aussi toutes les femmes turques sont-elles dans les harems, et je ne crois pas que la majeure partie de nos demoiselles, si sveltes, si légères dans nos bals, au milieu des mille adorateurs qui ont le privilége de les dévisager de leurs regards effrontés, refusassent d'adopter cette espèce de mariage mystérieux, où rien n'est à perdre pour les plus jolies, et où tout est bénéfice pour celles que la nature a maltraitées.

Fontanier a rapporté qu'un personnage de distinction, laid, vieux et fort déplaisant, venait de se marier avec une jeune fille qu'il n'avait jamais vue, et dont la figure n'était pas plus attrayante que la sienne. Le lendemain de cette union si bien assortie, la femme demanda à son époux quels étaient ceux de ses parens auxquels elle pourrait montrer son visage sans voile.



Augte Foscaud. inv et del. — Lith. de Deshayes rue ...

Cérémonie de l'ablution.

Montrez-le à qui vous voudrez, lui répondit celui-ci fort irrité, *pourvu que vous me fassiez*, *à moi*, *grâce de cette faveur*. La réplique n'est pas courtoise; j'en conviens, mais je parie que ce Turc tournerait à merveille un couplet de vaudeville.

La loi, continue la femme offensée, *vous ordonne de supporter ma laideur. — Le prophète ne m'a pas doué d'assez de patience pour cela. — Ah! vous devez en avoir un grand fonds, puisque vous avez supporté pendant soixante ans l'horrible nez que je vous vois.*

Je ne serais pas surpris d'apprendre que ce bienheureux couple eût fait un bon ménage. La saillie est la pierre de touche d'un caractère facile.

Quand le Sultan a fait connaître à un de ses favoris le dessein de lui donner pour épouse une princesse du sang impérial, celui-ci doit répudier ses premières femmes, renvoyer ses concubines, et préparer un palais et une nombreuse et brillante maison pour sa future.

Dans ces unions, la femme a sur le mari un pouvoir absolu, dont le symbole est une petite dague à poignée enrichie de diamans, qui est la seule dot qu'elle reçoive du Sultan. La cérémonie des fiançailles a lieu avec une pompe extraordinaire, dont quelques détails ne seront pas sans intérêt.

Sa Hautesse envoie au futur marié un poignard et un ordre conçu en ces termes, et que celui-ci remet à sa femme :

« Princesse, je vous donne cet homme pour votre « plaisir, et ce poignard pour votre vengeance. »

Muni de ces pièces galantes, qui, chez nous, seraient

renvoyées avec dégoût, le futur pénètre avec respect jusqu'à l'appartement de sa souveraine, qui le reçoit étendue sur un divan.

En entrant, il se courbe profondément trois fois, la première sur la porte, la seconde à mi-chemin, et la troisième à ses pieds, où, prosterné, il déclare sa passion, et se dit l'esclave soumis de celle dont il mendie les faveurs. A ces mots, elle se lève avec dédain (remarquez bien que tout ceci est traditionnel), pousse du pied l'esclave humilié, et s'empare de la dague, comme pour le punir sur-le-champ de sa témérité. Lui, fort des conventions stipulées, tire alors de son sein l'ordre dont nous avons parlé, le couvre de baisers, l'applique sur son front, et le présente à la princesse. Elle le lit ou fait semblant de le lire, et, réconciliée avec le suppliant, elle s'écrie : *La volonté du Sultan soit faite!*

En ce moment les portes s'ouvrent, une cavalcade magnifique conduit la nouvelle épouse au palais préparé pour elle avec toute la pompe orientale.

Arrivée dans sa chambre à coucher, des femmes la déshabillent, puis elles se retirent, et il est positif que son mari n'a droit de s'approcher de l'alcove nuptiale qu'en rampant, humiliation à laquelle sans doute tous les maîtres de harems ne se soumettent pas de gaîté de cœur.

Pitoyable farce, où les deux rôles de protecteur et de protégé sont également honteux, et qu'on ne peut jouer de part et d'autre sans que le rouge de la pudeur couvre la figure.

Du reste, pour compléter les priviléges accordés à ces

maris favorisés par les empereurs, il est juste d'ajouter que, dès que l'un d'eux se rend coupable d'infidélité ou de quelque violation de ses engagemens, il est étranglé secrètement dans son palais même, ou tout au moins dépouillé de ses biens et enfermé pour le reste de ses jours. Si, pour cause politique, il est disgracié et envoyé en exil, dans ce cas, non-seulement on ne permet pas à sa femme de le suivre, mais on s'empresse de la marier à un autre.

L'on conviendra que c'est payer un peu cher l'honneur d'être appelé gendre de Sa Hautesse.

Il n'y a pas de pays où les femmes, tout esclaves qu'elles paraissent, s'expriment avec plus de liberté sur les affaires de l'État, et même sur le Sultan, qu'elles ne le font à Constantinople. Cette sorte de licence est une compensation de l'état d'isolement et d'abandon où on les laisse. Mais, quoique reléguées dans le fond des harems, elles savent se prévaloir de l'ascendant que leur donne leur sexe, et il est plus d'un pacha ou d'un émir qui, tout puissant au dehors, est plus esclave dans son intérieur que les serviteurs abrutis sur lesquels il fait peser sa verge de fer.

C'est une fête pour le peuple de Constantinople quand on expose à ses yeux la tête d'un agent du pouvoir; la porte du sérail, qui en est décorée, devient matin et soir le but des promenades de la populace, qui oublie qu'un aga vient de remplacer un aga, et que les hommes ont beau tomber, si le privilége existe, c'est toujours à elle à porter les plus lourds fardeaux et à enrichir les coffres de l'État.

Et pourtant cette même foule, que le bâton frappe impitoyablement dans les rues ou sur les places publiques, a aussi ses jours de courage et d'indépendance, pendant lesquels sa parole est haute et ses gestes menaçans. Les exemples ne sont pas rares où l'on se rappelle l'avoir vue, furieuse et écumante, poursuivre Sa Hautesse même, pour outrage fait à un simple particulier contre le vœu de la loi.

L'histoire nous apprend qu'en 1649, le Sultan fut détrôné et mis à mort pour avoir fait enlever de vive force et en son nom des marchandises dans les boutiques de quelques bazars.

De pareilles leçons sont trop rarement données; elles ne peuvent servir d'exemple.

Les Turcs sont très-superstitieux; ils croient aux magiciens, aux sortiléges, à la puissance des regards, et, pour se préserver des maléfices, il en est peu parmi eux qui ne portent sous leurs vêtemens des talismans et des amulettes que les charlatans leur vendent publiquement jusque dans les mosquées.

La superstition est fille de l'ignorance, et malheureusement les Turcs ne sont pas avides de progrès.

Les supplices sont très-variés en Turquie.

On décapite les criminels d'État.

On exile et on force les femmes de mauvaise vie à se montrer en public, le visage découvert.

Les meurtriers ou les rebelles sont condamnés à l'exil ou à la prison.

On empale les voleurs de grand chemin.

Le cordon n'est que pour les grands dignitaires.

Le mufti seul est pilé, parce que le Coran dit que le chef de la religion ne peut être, sous aucun prétexte, emprisonné, exilé ou décapité..... Mahomet, en voulant mettre son vicaire au-dessus des empereurs, n'avait pas pensé à ce maudit pilon.

L'ivrognerie et le vol simple sont punis par la bastonnade.

L'infidélité des femmes, par le sac de peau cousu et les noyades.

Les marchands à faux poids sont attachés par l'oreille à la porte de leur boutique.

Et les parjures et les faux témoins sont promenés par la ville sur un âne, le dos tourné vers la tête de l'animal et sa queue dans la main.

Du reste, on m'a assuré que les hauts fonctionnaires penchaient rarement vers la sévérité, et qu'il suffisait du moindre indice d'innocence pour sauver celui qui était traîné devant les tribunaux.

Bien des pays civilisés devraient envoyer leurs émirs à Constantinople.

Les cimetières de Constantinople sont les seuls endroits où l'on se promène; des allées bien tracées, la foule immense qu'on y rencontre, les rendent aussi gais et aussi agréables que peuvent l'être des tombeaux et des forêts de cyprès.

La plantation d'un cyprès sur une tombe est, à Constantinople, une sorte de cérémonie religieuse qui a toute la simplicité des temps antiques. Un iman, en grand costume, récite les prières voulues, tandis que les femmes, accroupies au bord de la tombe, répètent les

versets à voix basse, se frappent la poitrine et versent des larmes en abondance.

D'après cet usage universellement consacré chez les Turcs, les cimetières musulmans deviennent de véritables forêts.

Le respect pour les morts et les cimetières est en grand honneur ici. Point de fouilles mercenaires qui déplacent les ossemens, point de violations de tombeaux, point de sacriléges dévastations : il y a paix éternelle dans ce lieu de repos éternel.

Le plus beau et le plus curieux des cimetières de Stamboul est, sans nul doute, celui de Scutari, sur la côte d'Asie. Selon une ancienne prophétie, les Mahométans doivent un jour être chassés d'Europe ; or, les fidèles croyans se font enterrer en Asie, afin que leurs cendres ne soient pas profanées par les ennemis nés de leur sainte religion.



Séjour à Constantinople.

PORTRAIT DU SULTAN.—BANQUEROUTES.—CRIMES DES HAREMS.
TURCS NOMADES.—GÉORGIENNES.

Pendant mon séjour à Constantinople, je voyais tous les vendredis le Grand-Seigneur, qui doit aller ce jour-là publiquement à une mosquée; c'est un usage dont aucun Sultan ne peut jamais s'affranchir.

Les opinions sur le caractère de Mahmoud varient à l'infini, et toutes pourtant peuvent être vraies, tant ce prince est inconstant dans ses caprices, frivole dans ses résolutions. Jeune encore, il faillit être victime des Janissaires, qui avaient voulu lui ravir la couronne; et plus tard, quand il fut souverain, il s'en vengea de la manière la plus sanglante.

Après leur avoir donné des fêtes et distribué des récompenses, il réunit les principaux chefs dans une vaste caserne, au nombre de huit à dix mille, comme pour les consulter sur une guerre étrangère qu'il voulait entreprendre; et là, féroce, il les fit mitrailler sans pitié... Ceux qui échappèrent à cette horrible boucherie furent assassinés dans les rues, et, au loin, les ordres les plus sévères avaient été donnés aux pachas pour qu'on ne fît aucune grâce aux membres de cette milice redoutable, qui comprenait dans ses rangs tous les Musulmans en état de porter les armes.

Qu'on n'objecte point une nécessité d'État pour justifier cet assassinat horrible : la trahison et le massacre n'ont jamais raison. C'est de cette époque que datent les réformes, mais c'est aussi de cette époque que datent l'avilissement du *Croissant* et le démembrement de l'empire turc.

Rarement, dit un axiome de droit, on commet un grand crime sans avoir préludé par d'autres crimes. Mahmoud, avant ce coup d'état, avait fait étrangler les Dooz Oglou, qui étaient les plus riches Arméniens de l'empire; et cela, pour s'emparer de leur fortune, et après les avoir reçus, la veille, avec les dehors de la bienveillance la plus cordiale.

Un sort pareil fut le partage du juif Shapergi, qui n'avait jamais été au service de l'État, et qui faisait le plus noble usage d'une fortune acquise par d'heureuses spéculations commerciales. Les bourreaux se rendirent à sa demeure par ordre de Mahmoud, et l'immolèrent au milieu de sa famille, sans autre forme de procès.

Aujourd'hui, hypocrite par faiblesse, ou repentant peut-être par crainte, il ne cesse de répéter aux ambassadeurs que son vœu le plus ardent est d'importer la civilisation dans le sein de l'Asie, et il brigue, dit-il, à grand honneur le titre de frère des rois européens.

Le Sultan actuel est le premier usurier du monde. Tout l'argent de l'empire passe dans ses coffres, et l'on ne trouve guère en circulation que de la fausse monnaie. La piastre turque, qui valait autrefois cinq francs, n'a plus cours aujourd'hui que pour cinq sous, tant le fer-blanc y domine.

En Europe, quand les gouvernemens ont besoin d'argent, ils font des emprunts et reçoivent la loi des prêteurs; plus tard, quand ils ne peuvent plus payer, ils réduisent leurs dettes à la moitié ou au tiers, comme la France au commencement de ce siècle, et comme vient de le faire le gouvernement espagnol. Le vulgaire appelle cette opération une banqueroute; mais, en diplomatie, on appelle cela *consolider la dette*. Les sultans, eux, n'empruntent jamais, ils emploient un moyen plus direct pour se procurer l'argent dont ils ont besoin : ils le volent... Ils font frapper, par exemple, une piastre qui a moitié moins de valeur que celle qui a cours, ils envoient des agens dans les provinces avec ordre d'échanger, sous peine de mort, les vieilles pièces contre les nouvelles; or, comme elles valent cinquante pour cent de moins, ce coup d'état financier lui donne juste la moitié de l'argent qu'il fait rentrer : aussi les Turcs ont-ils grand soin de toujours paraître pauvres. La détérioration n'est ordinairement que d'un dixième. Le gouvernement ottoman augmente encore ses ressources en payant tous ses employés avec ces nouvelles piastres. Le Sultan actuel a fait subir trois changemens au système monétaire : aussi la piastre, qui valait à son avènement 2 fr. 50 c., est-elle réduite aujourd'hui à moins de 25 c. Les nouvelles pièces ayant un cours forcé pour la valeur nominale, il se trouve beaucoup d'immenses propriétés qui, ayant été achetées, par exemple, pour une rente annuelle de mille piastres au titre de 5 fr., ce qui représentait un capital de 100,000 fr. au moins, sont payées maintenant avec 250 fr. par année.

Tout le monde, à Constantinople, raconte une aventure qui arriva, dit-on, au Grand-Seigneur il y a quelques années. Il aimait beaucoup un vieux soldat d'Égypte qui avait servi sous Napoléon, et qui lui servait de conducteur dans ses promenades maritimes sur le Bosphore. Il riait beaucoup des aventures que ce vieux Osmanlis lui racontait, ainsi que des jurons qu'il employait pour faire travailler les rameurs. Un jour il s'en étonna : « Ces gens-là sont si stupides! et nous n'avons à notre service ni cachots ni cordons pour les faire obéir! mais, si Sa Hautesse le veut, l'esclave ne jurera jamais. — Toi! ne plus jurer, c'est impossible. Je te donne mille piastres si tu te corriges pendant huit jours, et cent coups de bâton si tu enfreins ta promesse. » Le lendemain, le Sultan ordonna aux rameurs de montrer le plus de maladresse possible. En effet, ils laissent tomber leurs rames, le caïque marche au gré des flots, et le vieux pilote, indigné, reprend ses jurons; alors, d'un ton calme et sévère : « Tu as manqué à ta parole, dit l'Empereur, tu seras puni. — Je l'ai mérité, mais c'était pour sauver les jours du fils de Mahomet. — Dans ce cas, tu ne recevras que cinquante coups. » Pour un Turc, la répartie est excellente; Odry dit souvent plus mal aux Variétés.

Depuis l'insurrection grecque, la destruction du corps des Janissaires, le changement de costume national et la paix honteuse que le Sultan a signée avec les Russes; depuis surtout les victoires du pacha d'Égypte et la présence à Constantinople d'un étendard chrétien, le caractère original des Turcs s'est singulièrement modifié :

craintifs et soumis, ils n'accablent plus les étrangers qui les visitent, de leurs injures et de la morgue impérieuse qu'ils affectaient avant leur chute.

Il était dangereux jadis de parcourir les rues de Constantinople, même en plein jour. Les enfans insultaient les Européens, trop faibles pour se défendre; et si une fois quelqu'un osait repousser une injure, le yatagan en faisait sur-le-champ justice, sans que jamais l'action des tribunaux essayât d'atteindre le coupable.

Aujourd'hui on jouit d'une parfaite sécurité dans les rues de Stamboul, et l'on peut même, depuis l'incendie de Péra, habiter tous les quartiers sans aucune crainte, et repousser, en cas d'attaque, la force par la force.

Les Juifs seuls n'ont pas encore recouvré leurs droits de citoyens, et j'en ai vu un assez grand nombre que l'on frappait dans les rues pour de très-légers motifs, et qui n'osaient pas même se défendre.

Les femmes turques, excepté celles des grands seigneurs ou des hauts dignitaires, assez riches pour faire garder les harems par de nombreux esclaves, ont plus de liberté qu'on ne se le figure en Europe. Tous les jours on les voit dans les rues, sur les places publiques ou dans les bazars, seules, indépendantes, s'occuper de leurs affaires et de leurs plaisirs, sans crainte d'être inquiétées le moins du monde, même par leurs maris, qui n'ont le droit, en public, de leur adresser aucun reproche.

J'en ai vu souvent quelques-unes se jeter dans des barques, à la garde seule du patron, et traverser le Bosphore, rien que pour prouver leur indépendance.

A la vérité, comme leur costume est uniforme, et qu'elles ont toutes un bandeau sur la figure, on conçoit qu'il doit y avoir bien des jalousies en défaut, et bien des maris qui passent à côté de leur femme infidèle sans se douter du danger qui les menace ou du malheur qui vient de les atteindre.

Cette liberté dont jouissent les femmes n'existe que depuis quelques années, et leur dévergondage prouve la sagesse de la loi du prophète, qui avait sévèrement ordonné leur réclusion.

Mais qu'attendre de beau ou de généreux de femmes sans instruction, livrées continuellement à elles-mêmes, et souvent sacrifiées à la beauté d'une esclave achetée la veille dans un bazar?... Aussi se commet-il beaucoup de désordres et de crimes dans les harems, et elles se rendent fréquemment coupables d'empoisonnemens, pour punir une rivale préférée.

Les plus généreuses se vengent sur les esclaves qu'on leur préfère par les travaux abjects auxquels elles les soumettent, et surtout en les privant de sommeil, pour les flétrir et les rendre malades.

Vous voyez qu'en Asie la beauté est souvent un fléau dangereux.

Les plus jolies femmes des bazars venaient autrefois de la Grèce et de la Géorgie; mais, depuis les dernières guerres, depuis surtout le protectorat des Russes en Turquie, il est rare de voir des figures remarquables dans les marchés publics, et le prix en est extrêmement élevé.

Cependant on assure que les plus jolies paysannes

de la Circassie, dans l'espoir de devenir un jour nobles dames, et d'avoir un grand nombre de domestiques pour les servir, suivaient souvent les marchands d'esclaves, et venaient d'elles-mêmes à Constantinople chercher le prix de leur beauté et la réalisation de leurs rêves ambitieux. Que de désenchantemens dans leurs projets!!

Mais, outre les achats publics qui se faisaient dans les harems, les Turcs, maîtres et dominateurs par la force, avaiént un moyen plus économique de se procurer des esclaves. Dès qu'une jeune fille grecque leur était signalée par sa beauté, sous de vains prétextes, ils l'envoyaient chercher, menaçant les parens de leur vengeance en cas de refus; et quand la fille tremblante demandait à genoux pardon d'une faute qu'elle n'avait pas commise, on l'entraînait doucement dans le harem, d'où ses cris ne pouvaient se faire entendre.

Quelquefois aussi la résistance de la jeune fille n'était que pour la forme, et acceptait-elle avec un secret plaisir la *haute faveur* dont on l'honorait.

Il existe en Asie de nombreuses caravanes de Turcs nomades, qui sont soumis à d'autres lois et à d'autres usages que ceux des villes.

Ils vivent, dit Fontanier, sous des tentes, et leurs richesses consistent en troupeaux de bœufs et de moutons, qu'ils ont le droit de faire paître partout où ils se trouvent, après avoir demandé au pacha du pays une permission que celui-ci ne refuse jamais.

En général, ils sont peu aimés des Turcs, auxquels ils reprochent leur lâche obéissance à la volonté d'un

seul homme, et ils tiennent à grand honneur de ne jamais mériter le moindre reproche d'infidélité ou de mauvaise foi dans les transactions.

La guerre est leur occupation de chaque jour, le besoin premier de leur vie errante. Deux partis qui se rencontrent ne se quittent jamais sans avoir mesuré leurs forces et leur vaillance; et si, par hasard, un étranger, une femme ou un vieillard fait entendre pendant le combat des paroles de paix, le combat cesse, pour reprendre plus tard et plus acharné.

Ils ont un grand respect pour les Francs, dont ils reconnaissent la puissance, et un des articles de leur code dit qu'un outrage fait à un étranger sera puni tôt ou tard par le prophète, jusqu'à la dixième génération.

Lorsqu'un membre d'une famille a été tué dans un combat particulier ou dans une lutte générale, le plus proche parent de la famille se charge du soin de la vengeance. S'il est homme d'honneur, comme ils l'entendent, il ne doit rentrer chez lui qu'après avoir apporté sur la tombe du mort la tête sanglante de l'ennemi vaincu.

J'avais oublié de dire qu'à Constantinople, comme à Smyrne, les médecins seuls ont le droit de pénétrer dans les harems, où les femmes, turbulentes recluses, l'accablent des demandes les plus impérieuses et les plus ridicules à la fois. Celle-ci veut un élixir pour conserver sa beauté qui se fane; celle-là implore un secret pour gouverner le cœur de son seigneur et maître, qu'une rivale cherche à lui ravir; une troisième a besoin d'un

philtre pour inspirer un tendre sentiment, et quelques-unes aussi implorent comme un bienfait, dont elles promettent la récompense la plus douce, un breuvage qui punisse le mari de son dédain et de ses mauvais traitemens.



Environs du Bosphore.

EAUX DOUCES. — SCUTARI. — DÉJEUNER TURC. — NAMICH PACHA. LE COMTE ORLOFF. — L'AMIRAL ROUSSIN.

J'invite les voyageurs qui veulent passer une journée agréable à aller visiter les *Eaux douces*, le vendredi ou le dimanche.

A l'aide d'un de ces légers caïques dont le Bosphore est sillonné en tout sens, et dont la marche est deux fois plus rapide que celle de nos plus sveltes embarcations, on côtoie les rivages en passant sous la poupe des beaux navires dont le golfe est encombré, et l'on arrive, à travers mille émotions diverses, causées par l'immense panorama de Stamboul, sur la plage riante où les familles turques se donnent rendez-vous.

La scène est vaste et curieuse : on dirait une fête des *Mille et une Nuits.*

Les Turcs, gravement assis sous de hauts platanes, fument leurs pipes à l'abri du soleil, et semblent ne prendre qu'un médiocre intérêt aux bruyantes réunions qui font retentir l'air de cris de joie..... Leur flegme, ils l'appellent majesté, dignité nationale; moi, je lui donne un nom moins pompeux.

Quelques-uns cependant semblent s'amuser aux folies des *paillasses* qui gambadent sur des planches élevées, tandis qu'à côté, des Grecs, dans leur amour de

la patrie, dansent la *roméika* avec une gravité solennelle.

Bientôt arrivent les femmes turques, dans leurs chars ornés de peintures orientales, et attelés de bœufs surchargés d'ornemens rouges et verts et étincelans de dorures.

Au milieu du cours des eaux s'élève un élégant kiosque destiné au Sultan, qui y vient de temps à autre fumer sa pipe et assister aux jeux publics.

Outre les *Eaux douces*, où les caravanes d'élégans et de femmes se donnent de joyeux rendez-vous, il est encore un lieu habituel de promenade, sur la rive d'Asie, où nous avons vu une fête magnifique, et, pour la première fois peut-être, il a été permis à des Européens de se promener à travers des groupes nombreux de fort jolies femmes turques. Elles étaient assises sur des tapis; la plupart mangeaient des sorbets, et, pendant ce temps-là, il nous était permis de voir leurs gracieuses figures. C'est au Sultan que nous avons dû cette haute faveur, car, aussitôt qu'il fut parti, on vint nous inviter poliment à nous retirer.

Scutari est bâti sur la côte d'Asie. Ses rues sont infiniment plus larges et plus propres que celles de Constantinople, où l'eau croupissante séjourne parfois des semaines entières. On y remarque surtout une grande et belle mosquée, et un établissement de bains magnifiques d'élégance et de luxe. Quant à son cimetière, je ne crois pas qu'il y en ait de plus vaste et de plus curieux au monde. C'est une forêt immense de cyprès

ombrageant des milliers de tombeaux d'un genre bizarre, selon le goût des Orientaux.

Après avoir escaladé la plus haute montagne de Scutari, d'où l'on embrasse d'un coup-d'œil toute la ville de Constantinople, avec ses faubourgs, ses coupoles, ses minarets, et le trajet sinueux du Bosphore se découpant en vert sur un ciel presque toujours pur, nous descendîmes dans un village où Mahmoud a fait bâtir le nouveau palais d'été.

Des murailles d'une épaisseur formidable, des croisées bardées de barreaux de fer, et des portes massives et cerclées, donnent à cette résidence impériale l'aspect d'un château-fort chargé de veiller à la garde des criminels d'État.

Mahmoud est prévoyant, et il n'a pas une grande foi en l'amour de ses sujets.

Nous étions partis de bonne heure; mais les voyageurs qui étudient ne comptent pas avec le temps, qui marche encore plus vite qu'eux, et qui n'attend personne. Il était tard quand nous quittâmes le *gai* palais d'été de Sa Hautesse, et, comme nous avions besoin de repos, nous nous fîmes conduire dans une taverne turque, seul lieu où l'on ne fit aucune difficulté de nous recevoir pour de l'argent. Nous demandâmes à déjeûner, par l'intermédiaire de notre conducteur.

L'on nous fit asseoir sur des tabourets très-bas, et l'on nous servit de petites tranches de mouton grillé et une friture de poisson que nous fûmes obligés de dépecer avec nos doigts, puisqu'il n'y avait ni couteaux ni

fourchettes. A la fin du repas, on nous présenta de l'eau parfumée pour nous laver les mains.

Pour toute boisson, on nous offrit une cuiller de bois qui remplaçait le verre, et un grand vase d'eau dans lequel on avait jeté un morceau de glace. La demande que nous fîmes d'un peu de vin n'eut pas l'air d'être comprise, et nous l'interprétâmes en faveur de la fidélité de *l'aubergiste* au précepte du Coran.

C'est aussi sur la côte d'Asie qu'est située la plus belle et la plus vaste caserne de Constantinople, destinée à deux régimens de la garde impériale, dont Nahmic-Pacha, maintenant ambassadeur à Londres, était le commandant.

Après avoir assisté à une répétition des musiciens, qui jouèrent avec un ensemble remarquable l'ouverture de *Lodoïska*, plusieurs marches françaises et quelques grands airs de musique militaire, nous allâmes faire une visite à Nahmic-Pacha.

C'est un jeune homme de trente à trente-trois ans, d'une figure calme et régulière. Vêtu du bonnet grec, et d'une petite veste bleue d'uniforme qui permet de distinguer l'élégance de sa taille, il était occupé en ce moment à faire manœuvrer ses soldats au milieu de la cour.

A peine nous eut-il aperçu, qu'il vint à nous avec des manières tout européennes, nous invita à monter chez lui, et, après nous avoir offert des rafraîchissemens, des pipes et du café, il nous parla avec reconnaissance de l'accueil qu'il avait reçu en France et en Angleterre, et nous montra, avec un sentiment d'orgueil

flatteur pour nous, sa bibliothèque, composée presque en entier d'ouvrages français sur l'art militaire.

Nous descendîmes enchantés d'une visite si cordiale; mais le jeune pacha, avant de nous dire adieu, fit manœuvrer devant nous deux compagnies d'élite, qui exécutèrent le maniement des armes et diverses évolutions avec une précision extraordinaire. Les commandemens ont lieu en français.

Pendant ce temps, nous entendions des cris aigus et un grand bruit parti de l'une des extrémités de la cour; et comme nous en demandions la raison : « Ce n'est rien, nous répondit Nahmic avec le plus grand sang-froid; un de mes hommes a tenté de s'échapper, et on lui inflige une correction paternelle de deux cents coups de bâton, pour éviter un conseil de guerre. En effet, un instant après, passa près de nous et se traînant à peine le malheureux patient, chargé de lourdes chaînes auxquelles il devait être attaché pendant un mois.

La vanité du jeune pacha n'eût pas été complètement satisfaite s'il ne nous avait montré de superbes chevaux arabes dont le Sultan lui avait fait cadeau, et qu'un vigoureux palefrenier dressait en ce moment à la manière orientale, qui consiste à lancer l'animal au galop et à l'arrêter net au milieu de sa course, à l'aide d'un violent coup de main.

Cette caserne, comme toutes celles de Turquie, est bâtie sur un modèle admirable. Elle peut contenir cinq mille hommes dans l'étage supérieur, tandis que le rez-de-chaussée est réservé aux écuries et aux ateliers.

Dès qu'un Turc obtient la permission d'entrer dans

un des régimens de la garde impériale, on lui demande l'état auquel il se destine. Aussitôt il est placé dans un atelier, où on lui donne les maîtres nécessaires : de sorte que les soldats turcs font leurs habits, leurs chaussures, les harnais de leurs chevaux; et, comme on le voit, une armée turque peut se suffire à elle-même et se passer d'ouvriers étrangers.

Sans la cruelle punition infligée presque sous nos yeux au soldat coupable, notre journée eût été une des plus agréables que nous eussions passées à Constantinople.

Malgré les notes diplomatiques de l'amiral Roussin, les deux ambassadeurs de France et de Russie paraissaient vivre dans la plus grande intimité. Cela doit et devait être. Le moyen de se deviner, c'est de se voir souvent; les regards, les démarches, les gestes, un mot de la conversation la plus insignifiante, trahissent souvent le secret le plus important; et c'est surtout d'ambassadeur à ambassadeur qu'il serait vrai de dire que rien n'est bavard comme le silence.

L'énergie du brave amiral Roussin est assez connue pour qu'elle puisse se passer de mon apologie; aussi je suis bien convaincu qu'il a eu beaucoup à souffrir de la condescendance du Sultan aux volontés impérieuses des Russes, qui ont établi leur camp de telle manière que, de chaque croisée, on voit l'étendard aux deux aigles flotter dans les airs sur toutes les collines. Quant à leurs vaisseaux, ils sont en face du palais de France, et l'on entend les joyeux chants des matelots russes, qui ont l'air de railler notre ambassadeur.

Au milieu de ces forces étrangères, seules et vraies dominatrices de la capitale humiliée de l'empire ottoman, flottent, presque inaperçus, les pavillons anglais et français, qui sont là comme les représentans honteux des protocoles et des protestations contre l'arrivée des Russes. Cruelle faute, en diplomatie, de vouloir s'opposer à ce qu'on ne peut empêcher.

« Les Russes partiront, dit un jour le comte Orloff « au baron de Haann, notre compagnon de voyage; « mais ils partiront par la volonté de notre empereur, « et non d'après les injonctions étrangères. Toute dé« monstration hostile de la part de la France ou de « l'Angleterre ne ferait que prolonger notre séjour ici, « car les opérations militaires d'Ibrahim-Pacha sont le « fruit de la politique française, et nous devons nous y « opposer. Il importe au bien-être de la Russie, non « de posséder Constantinople, dont nous sommes maî« tres par le fait, mais de maintenir l'empire ottoman « tel qu'il est. Or, comme le Sultan actuel s'est jeté dans « les bras de notre souverain, notre devoir est de le « protéger contre l'insidieuse politique de la France, « qui voudrait son renversement au profit du pacha « d'Égypte, tandis que la Russie veut la légitimité en « Orient comme en Occident; et nous nous fions à « l'avenir.

« Les Russes partiront donc; mais ils connaissent la « route du Bosphore, et ils sauront rendre leur pré« sence nécessaire dans ce pays, s'il plaît au Czar d'y « revenir. »

Médailles grecques.

FABRIQUE D'ANTIQUES. — ARMES TURQUES. — NATIONALITÉ. — MUSULMANS.

Quelques-uns des passagers qui ont fait avec moi le voyage d'Orient ont eu, en partant, un autre but que celui de voir des pays et de traverser des villes. Les uns, ornithologistes infatigables, ont essayé d'enrichir leur collection d'oiseaux; les autres, studieux penseurs, ont voulu, par des comparaisons nombreuses, appliquer leurs nouvelles lumières à celles qu'ils avaient déjà acquises, pour les utiliser au profit de leur philosophie; la plupart aussi (et j'étais de ce nombre), numismates par goût, ont tenté de se faire un cabinet de médailles antiques qu'ils s'étaient flattés de trouver sans trop de frais dans les pays où tant de richesses sont enfouies, inappréciées de leurs possesseurs... Ces derniers ont été les plus désenchantés; et, pour ma part, ma collection est si stérile qu'il y aurait dérision à la montrer, même à des amis.

En Grèce principalement, sol tout guerrier où le travail est une punition, les citoyens les plus industrieux se sont fait un genre d'occupation assez paisible, et quelquefois assez lucratif.

Croirait-on, par exemple, qu'il pût exister des ateliers où l'on fabriquât d'antiques médailles?... Eh bien!

cela est, et l'adresse de ces industriels est telle, qu'il faut souvent une grande habitude pour ne pas confondre le bronze rouillé qui sort de leurs mains, avec celui que la terre a caché pendant un certain nombre de siècles.

Cette incertitude des acheteurs nuit au commerce, et elle a du moins cela d'utile, que les *faux médailleurs* ne tirent presque aucun profit de leur cupidité.

La plus grande partie des médailles existantes dans toute la Grèce sont de nouvelle fabrique; je crois de mon devoir de donner cet important avis aux voyageurs.

Et, ne vous y trompez pas, tous ces hommes, qui spéculent si gaîment sur la confiance des caravanes de savans qui sillonnent annuellement leur terre héroïque, ont eux-mêmes certaines connaissances numismatiques qui mettent en défaut les acquéreurs.

Ces hommes dont je vous parle, et que je vous signale dans votre intérêt et dans celui de la science, ont à leur service un dictionnaire tout fait, une leçon tout apprise, qu'ils récitent souvent vingt fois par jour aux étrangers; semblables à ces brocanteurs des rues de Paris, qui savent à merveille la leçon qu'on leur a donnée à apprendre, et qui, s'ils oublient par hasard un mot de la dernière phrase, sont forcés de recommencer pour se retrouver.

L'un de ces effrontés voleurs me disait un jour, en me présentant un bronze mutilé évidemment depuis peu de temps : « Prenez garde, excellence, de vous laisser tromper par les marchands de Poros ou d'Égine:

ce sont presque tous des imposteurs qui nous nuisent essentiellement, à nous, honnêtes gens, qui nous donnons tant de peine pour fouiller la terre..... Et, par malheur, ces misérables, que je vous dénonce, savent à merveille que la chouette était toujours gravée sur les médailles d'Athènes, l'abeille sur celles d'Éphèse; que le sphinx indiquait Chio; la hache à deux tranchans, Alexandrie; le cheval au galop, Troie; le griffon, Sparte; la tortue, Égine; le bouclier, Thèbes; le loup, Argos; la lyre, Thespie, et le vaisseau, Mégare. »

Le savant vendeur qui me récitait cette litanie, apprise sans doute depuis un grand nombre d'années, eut le malheur de se tromper à propos de Sparte. Il lui fut impossible de continuer; il recommença par le premier mot, et, cette fois, il alla jusqu'à la fin avec la volubilité de l'enfant qui est sûr de remporter le prix de mémoire.

Dans les voyages scientifiques, pour acquérir il faut plus que de l'argent: il faut de la patience, il faut quelquefois se laisser tromper; c'est ce qui nous est arrivé à tous, qui pourtant avions été assez souvent avertis de nous tenir sur nos gardes.

Quel est l'homme d'ailleurs qui, pouvant, pour quelques pièces de monnaie, acquérir un objet d'une grande valeur, s'arrêtera dans la crainte d'être pris pour dupe?... Nul des voyageurs qui ont fait avec moi cette intéressante campagne n'a eu le droit de se moquer de son voisin, lequel aurait fort bien pu lui renvoyer ses railleries.

Les armes turques se vendent à un prix très-élevé,

excepté dans les ventes publiques qui ont lieu pour le compte du Grand-Seigneur, depuis qu'il a ordonné le désarmement de tous les Janissaires de l'empire, et qu'il s'est emparé de leurs armures.

A notre arrivée à Smyrne, messieurs de Tolède ont acheté deux lames d'yatagan pour 1,000 francs, et souvent on nous a demandé des sommes beaucoup plus fortes pour des damas dont nous étions inhabiles à apprécier la valeur.

Remarquez bien, je vous prie, que rien n'est facile en voyage comme de s'appauvrir, et que tant d'objets nouveaux passent sous vos yeux, qu'il est toujours prudent de ne commencer ces acquisitions que vers la fin de ses courses. Ceci ne s'applique, du reste, qu'aux voyageurs, toujours nombreux, qui ont besoin de compter avec leurs piastres.

Malgré le prix élevé des objets turcs que nous cherchions à nous procurer, il en est peu parmi nous qui aient reculé devant l'achat de quelques cachemires et tapis de Perse, et de trois ou quatre yatagans, autant de sabres et de pistolets, pour jeter un peu de variété sur les costumes orientaux que nous avions fait confectionner. Que de fois avons-nous vu de vieux Musulmans rougir de dépit ou pester de colère à l'aspect de ces belles armes qui passaient dans nos mains pour quitter à jamais la patrie de Mahomet!..... Croirait-on qu'après avoir conclu un marché, le vendeur, excité par les représentations de ses coreligionnaires, nous reprenait sa parole, ce qui est très-rare chez le Turc, et ne voulait plus nous livrer un objet que nous avions

acheté ? Lorsque, irrités, nous tenions à ne pas céder à leur nouveau caprice, ils trouvaient des prétextes pour nous décider à nous retirer; et nous en avons vu quelques-uns, plus tenaces encore, refuser nos bonnes pièces espagnoles en échange de leurs mauvaises piastres turques, afin que nous ne pussions faire aucune emplette dans leurs bazars.

Je ne crois pas que l'orgueil national soit poussé aussi loin parmi les nations civilisées. Chez nous, du moins, guinée ou florin, tout est reçu dans les magasins avec amour et reconnaissance.



CHAPITRE VII.

Tableau physique et moral de l'Orient.

DES GRECS.

PHYSIONOMIE.—CARACTÈRE.—FEMMES.—TOMBEAUX.—BERCEAU SUSPENDU.

Ce qui frappe le plus les voyageurs qui pour la première fois visitent la Grèce et son archipel, c'est le caractère général des populations. Un Grec de Smyrne ressemble, pour le type, à un Grec de Constantinople; et l'on dirait deux sœurs, en voyant une jeune Grecque d'Athènes et une jeune Grecque de Scio.

Cette remarque, du reste, est générale. Les Juifs sont presque toujours reconnus à leur type hébraïque; il en est de même des Persans et des Chinois, lesquels, sortant fort peu de leur empire, ne peuvent pas puiser dans des *images* étrangères des caractères qui pourraient les diversifier.

Je me suis laissé conter, par un voyageur véridique qui avait habité Canton et Makao, qu'un peintre célèbre en Chine, ayant voulu rompre la monotonie des tableaux en usage depuis des siècles dans ce vaste em-

pire, essaya un jour de traduire sur la toile les victoires de Napoléon, dont il avait souvent entendu parler... Les costumes étaient assez exacts, mais les physionomies des soldats jetés sur les premiers plans auraient fait rire l'Européen le plus flegmatique, car tous ces vieux grenadiers à moustaches grises et à face basanée se trouvaient là le nez épaté, les yeux en saillie, le point lacrimal baissé, les pommettes hautes et anguleuses, et le teint jaune comme du safran... Quant à l'Empereur, il rappelait à merveille ces hideux magots qui ornent les cheminées de nos amateurs de curiosités.

J'en connais qui auraient payé fort cher la bataille d'Austerlitz ou celle de Marengo peinte par le Gros ou le Girodet de Pékin.

En Grèce, les vieillards, à peu d'exceptions près, rappellent les belles poses de ces figures antiques que les bas-reliefs ont données pour modèles à nos sculpteurs modernes. Dans les paysans qui parcourent les campagnes, et qui ont moins subi l'influence des grandes cités, vous retrouvez ces gracieux contours et ces profils des médailles anciennes, dont nul autre peuple du monde n'a conservé la pureté, et il n'est pas rare qu'un esclave ou un matelot de l'Archipel vous fasse souvenir d'Homère, tel que le marbre ou le bronze l'a apporté jusqu'à nous.

Ce n'est que par les mœurs que les Grecs ont dégénéré de leurs aïeux.

Les Grecs ont généralement un front large et bien développé, les yeux vifs, saillans et très-mobiles, la tête haute et bien posée sur les épaules.

Ils reçoivent les étrangers avec plus ou moins d'empressement, selon la récompense qu'ils en espèrent, ou suivant la richesse ou la pauvreté de leurs vêtemens, car l'intérêt est leur premier mobile, et l'argent leur plus sainte passion.

Le long esclavage qu'ils ont subi les a rendus fort ignorans; aussi ont-ils tourné toutes les facultés morales dont ils sont pourvus vers la ruse et la chicane. *Trompeur et fripon* comme un Grec serait un proverbe à créer s'il n'existait pas depuis Virgile : *Timeo Danaos et dona ferentes*, et il n'en est pas de plus exact dans ceux que Beaumarchais appelle *la sagesse des nations*.

Nous pourrions citer vingt exemples fâcheux de la mauvaise foi avec laquelle ils ont cherché à nous tromper pendant notre voyage, sans même compter l'énormité des taxes qu'ils nous imposaient pour le plus léger service.

A Napoli, à Corinthe, à Athènes, nous fûmes obligés de donner six francs chacun pour avoir le droit de passer la nuit dans un grand salon démeublé, où l'on nous entassa au nombre de trente. Que de fois encore nous redemandaient-ils le prix du loyer d'un cheval que nous avions payé devant témoins, lesquels, s'ils étaient Grecs, juraient qu'ils n'en avaient aucune connaissance ! A ce sujet, je vais rapporter un fait dont un de nous fut la victime.

En arrivant au port d'Athènes, nous trouvâmes sur le rivage un grand nombre de chevaux pour nous transporter à la ville, distante d'une lieue à peu près.

On nous avait prévenus que le prix ordinaire d'un

cheval était de trente sous par jour; mais une récente coalition avait eu lieu parmi les propriétaires, et, s'imaginant que nous ne connaissions pas la route à parcourir, ils nous demandèrent effrontément dix francs par cheval pour nous conduire à Athènes, et autant pour nous ramener le soir, le tout payé d'avance. Mais, comme nous fîmes presque tous le trajet à pied, force leur fut, le lendemain, de baisser le prix, et de ne recevoir qu'un franc par tête.

Cependant le marquis de Crussol, désirant avoir un appartement commode à Athènes, avait envoyé son domestique en avant pour lui en retenir un. Il était convenu de dix francs pour aller et revenir; mais, rendu à Athènes, le Grec, qui s'était fait payer d'avance, prétendit qu'il fallait le payer une seconde fois; que c'était là une condition du marché, et, pendant que le domestique désappointé cherchait un appartement, le Grec remonta sur sa bête et vint nous l'offrir pour une nouvelle course.

Que fait le domestique? Pour déjouer la manœuvre du fripon, il loue un autre cheval et arrive parmi nous. Son maître se disposait à partir, monté précisément sur le cheval déjà soldé. Prévenu à temps, M. de Crussol le garde, et dit qu'il en acquittera le prix convenu à Athènes. Le Grec, qui reconnaît le domestique, réclame une piastre à l'instant même, et jure qu'on ne partira pas avant de la lui avoir donnée. M. de Crussol, indigné, pique des deux et veut partir; mais le Grec applique un vigoureux coup de poing sur la tête du cheval, et arrache la bride. Celui-ci s'emporte, s'élance à toutes jambes,

franchit les haies, les buissons, et grimpe sur une haute colline où il s'arrête enfin, ayant fait courir les plus grands dangers à notre compagnon de voyage, qui nous rejoignit tout ému de frayeur et de colère, après avoir administré quelques coups de cravache au propriétaire du cheval. A notre arrivée à Athènes, le Grec porta plainte; M. de Crussol fut mandé devant les magistrats, qui, comprenant à merveille les excellentes raisons qu'on leur donna, se bornèrent à l'inviter à ne pas frapper si fort à l'avenir.

Tous les jours, dans nos rapports avec ces misérables spéculateurs, nous avons eu des sujets de mécontentement à éprouver, et je remplirais bien des pages s'il me fallait signaler toutes les friponneries dont presque tous d'entre nous ont été victimes.

Pendant notre séjour à Napoli de Romanie, plusieurs voyageurs voulurent s'embarquer à Épidaure, pour aller plus vite à Athènes. Un Grec qui apprit notre projet se hâta de voler au rivage, et loua pour vingt francs toutes les barques qui s'y trouvaient. A notre arrivée à Épidaure, ce maudit spéculateur osa demander cent francs par personne pour la traversée... A quoi nous aurait servi de le punir? Nous transigeâmes, il rabattit soixante francs de ses prétentions, et quelques-uns partirent. Mais, la traversée ayant été plus longue qu'ils ne s'y étaient attendus, avant de nous débarquer, les rameurs eurent l'effronterie de demander encore vingt francs de gratification par personne, et, comme l'on n'y consentit pas, il firent semblant de ne pas vouloir nous débarquer; nous étions armés et en nom-

bre, nous les forçâmes d'obéir, mais non sans beaucoup de peine.

Je sais très-bien que de semblables détails paraîtront puérils aux regards de ceux qui cherchent toujours à voir de grands évènemens dans les voyages; mais moi, qui veux avant tout être conteur vrai et guide utile à ceux qui suivront plus tard mon itinéraire, je ne crois pas qu'il soit superflu de rappeler certains faits qui leur éviteront des peines et des dépenses contre lesquelles nous étions sans armes. Et d'ailleurs l'histoire générale des peuples n'est-elle pas composée de l'histoire particulière de chaque individu?... Peindre les hommes par leurs actions, c'est, à mon avis, le moyen le plus sûr de ne pas se tromper.

N'est-ce point en haine des vainqueurs que les Grecs tiennent tant à cœur de ne pratiquer aucune des vertus des Turcs? A peu d'exceptions près, on ne trouve nulle part, en Grèce et dans l'Archipel, cette bienveillance et cette hospitalité généreuse dont Homère cite de si nobles exemples, en parlant du peuple héros qu'il a immortalisé.

Quant à la sainteté du serment, auquel jamais un Turc n'est parjure, c'est, parmi les Grecs, une vraie dérision, et je ne conseille à personne d'y avoir foi, sous peine de déception.

Je sais que je détruis en ceci bien des illusions, et que les malheurs affreux dont ce peuple ilote a été victime, et que j'aurais peut-être dû respecter, excuseraient un officieux mensonge; mais, je l'ai dit, la vérité avant tout dans l'histoire du monde, et je ne veux

pas que mes concitoyens qui, par hasard, liront ces pages, m'accusent un jour de leur en avoir imposé en connaissance de cause... Eh! bon Dieu! n'ont-ils pas déjà en assez d'apologistes, ces Grecs dégénérés, dont le pillage est aujourd'hui le premier besoin de l'âme?

La jalousie des Grecs pour leurs femmes est proverbiale en Orient, et l'expression consacrée chez nous: *Jaloux comme un Turc*, manque de justesse. C'est aux Grecs qu'il faudrait l'appliquer.

Mais ne croyez pas que cette jalousie que je signale soit le résultat de l'amour ou de l'orgueil: vous tomberiez dans une grave erreur. C'est la jalousie de l'avare qui voudrait posséder seul; c'est le sentiment de la supériorité et du pouvoir qu'on veut faire peser sur des êtres faibles et sans défense. Il est exact de dire que les femmes grecques sont les premières esclaves de leurs maris, et les soins les plus abjects du ménage leur sont souvent imposés avec une brutalité révoltante.

Aussi, beaucoup de jeunes femmes, traînées en esclavage, ne faisaient entendre aucune plainte et ne répandaient pas de larmes en quittant le sol natal; souvent elles suivaient volontairement les Turcs qui abandonnaient le sol grec.

Ai-je besoin de répéter que je peins des généralités, et non des exceptions?... Je ne le pense pas.

Les femmes grecques sont mises avec une simplicité qui rappellerait les vertus antiques si elle n'accusait l'avarice des maris, dont le costume est presque toujours d'une recherche très-coquette. C'est une remarque dont il est impossible de ne pas être frappé en parcourant

l'Archipel; et, lorsque nous avons été assez indiscrets pour en faire l'observation aux *maîtres*, ils nous ont répondu que leurs femmes devaient se façonner aux privations, puisqu'elles ne produisaient rien à la communauté, sinon des charges.

La moindre cause de jalousie de la part de la femme est punie par la bastonnade, et souvent par le divorce.

Mesdames de Paris, ne vous mariez pas en Grèce.

Mais, chatouilleux à l'extrême, dès qu'ils possèdent, les fautes commises avant la possession ne figurent pas dans le contrat, pourvu que la dot de la femme soit raisonnablement proportionnée au haut mérite de celui à qui elle est offerte. Les antécédens d'une femme ne lui sont pas comptés par celui qui se l'approprie: vertueuse ou non, pure ou flétrie, c'était son affaire... Aujourd'hui elle apporte en mariage de quoi effacer les torts passés, et jamais nulle récrimination ne lui sera faite à ce sujet.

Au surplus, ce n'est pas seulement le mari qui ferme les yeux et jette un voile sur la conduite antérieure de la femme, ce sont encore tous ceux qui ont connu ses désordres, c'est tout le monde; comme si son mariage était un nouveau baptême qui pût la régénérer dans l'estime publique.

On cite, à Napoli de Romanie, une femme grecque vendue plusieurs fois, et qui, étant parvenue à ramasser quelque argent, a été demandée en mariage par deux officiers palycares, lesquels se sont battus en duel pour la possession de cette nouvelle Hélène.

On m'assure que le vainqueur n'a pas été le plus heu-

reux; il fallait une compensation au vaincu, et les femmes sont si généreuses!

Les Grecs d'aujourd'hui sont, à peu de chose près, ce qu'étaient les Grecs d'autrefois. A quelques vertus près, que le peuple qui nous occupe ne sait plus pratiquer, ils rappellent l'époque où leurs flottes pillardes sillonnaient la Méditerranée, et s'enrichissaient aux dépens de leurs ennemis et souvent de leurs alliés.

Ingrats par nature, ils ne nous font pas oublier ces réunions populaires sur leurs places publiques, où ils décrétaient l'exil des plus grands citoyens, pour leur élever plus tard des statues et des temples.

Ne firent-ils pas autrefois mourir Socrate? n'accusèrent-ils pas Périclès de trahison, parce qu'il dotait leurs villes de magnifiques monumens, qu'on voulait le forcer à payer de ses deniers? ne chassèrent-ils pas Phydias, pour s'être représenté, avec Périclès, dans un bas-relief de la statue de Minerve au Parthénon? et lorsque, plus tard, ce célèbre sculpteur eut *ajouté à la religion des hommes* par son Jupiter olympien, ses concitoyens jaloux ne l'accusèrent-ils pas d'avoir volé l'or qu'on lui avait remis pour enrichir son dieu? ne le firent-ils pas assassiner, dans la crainte qu'il ne portât en d'autres pays les trésors de son génie?... n'exilèrent-ils pas Aristide? ne proscrivirent-ils pas la plupart des guerriers qui leur avaient fait remporter leurs plus éclatantes victoires?...

Veuve de ses Périclès, de ses Socrate, de ses Phydias et de ses Aristide, la Grèce d'aujourd'hui ne peut pas se montrer aussi lâchement ingrate; mais déjà Coloco-

troni n'est-il pas en prison? ceux qui ont fait la révolution grecque ne sont-ils pas surveillés par les nouvelles autorités? les nouveaux venus ne s'emparent-ils pas de tous les emplois?

Arrêtons-nous là : un peu de pitié pour le coupable malheureux.

Les Grecs, imitateurs des Égyptiens, ont, pendant des siècles, enterré leurs morts dans des carrières creusées au sein des montagnes les plus escarpées, afin que les vainqueurs n'allassent pas les outrager. L'usage de brûler les cadavres remonte chez eux à l'époque la plus reculée, et même, du temps d'Homère, il avait déjà beaucoup perdu de sa puissance.

Aujourd'hui que les recherches intéressantes de quelques archéologues ont produit des résultats si utiles à la science, les investigations de ceux qui voyagent en Grèce ne sont presque jamais sans fruit. Une nécropolis en indique une autre; et telle montagne dont on n'avait interrogé naguère que la surface appelle dans son sein la curiosité et l'étude, qui y trouvent les débris à demi conservés de générations éteintes dont l'histoire des peuples garde à peine le souvenir.

La conservation des cadavres a été l'étude constante des médecins de l'antiquité. Plus tard, les prêtres s'en sont réservé le privilége, car c'était un métier de grand rapport; et temple, église, pagode ou mosquée, ont toujours eu une telle uniformité de vues sous le rapport des bénéfices, qu'on dirait que toutes les religions ont la même origine et le même but.

Comme de nos jours, les anciens avaient trois de-

grés de funérailles : le premier, simple : celui des pauvres ne se payait presque rien; le second, riche, était destiné à ceux dont les familles pouvaient faire quelques dépenses; le troisième, appelé pompeux, dévorait parfois une partie de l'immense fortune des puissans qui y avaient recours. L'on voit que de tout temps il en a coûté beaucoup pour mourir, et que l'arrivée d'un homme était moins fêtée que son départ.

J'ai parlé des tombeaux turcs et des cimetières grecs; je dois quelques lignes aux berceaux dans lesquels se passent les premières années de l'enfance.

Ici, point de maillot qui pressent les membres, point de ligatures qui les déforment et les brisent; le corps est libre dans ses mouvemens, et rien ne s'oppose au rapide accroissement qu'opère la nature.

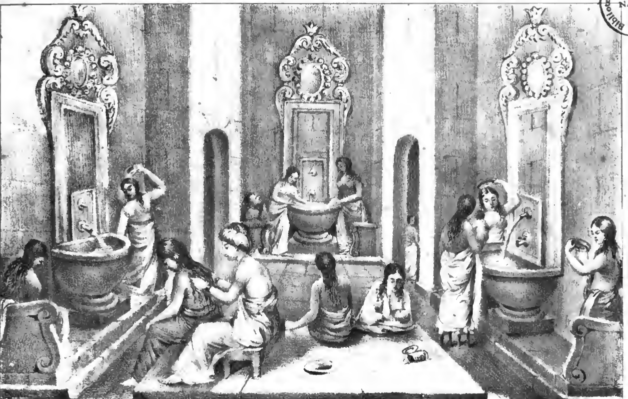
Le lit sur lequel on l'étend (voir le dessin) est une sorte de hamac en fils assez rapprochés, recouvert quelquefois d'une natte ou d'une pièce d'étoffe. Accroché à deux troncs d'arbres, il est suspendu à plusieurs pieds du sol, autant pour le bien-être normal que pour la sécurité de l'enfant, contre lequel alors les reptiles, assez multipliés dans ces contrées, sont sans puissance. Nos barcelonnettes, toujours enfermées dans des alcoves, offrent des inconvéniens contre lesquels on a déjà protesté; mais il est des leçons de sagesse qu'on ne saurait trop répéter, dût-on parler à des intelligences incapables de les mettre à profit.

Il est aisé de concevoir que le léger balancement que les bonnes et les nourrices emploient pour endormir l'enfant qui leur est confié doit obtenir ce résultat, sur-

tout dès que les organes commencent à percevoir des sensations. Mais, garrotté par des liens, comme un petit criminel, il ne peut ni agir, ni indiquer, même par des mouvemens nerveux, l'endroit de son corps qui souffre. Une épingle mal placée le torture cruellement, sans que vous compreniez, à la nature de ses cris, où est la douleur.

Les nourrices ont observé qu'un léger balancement fait plaisir à l'enfant et le calme. Plus tard, l'habitude détruit l'effet, et les gardiennes impatientes, au lieu d'un mouvement doux et régulier, impriment à la barcelonnette une oscillation saccadée et brutale; de sorte qu'elles agitent et font bouillonner le sang pour endormir le corps. Mais, encore ici, lorsque l'habitude a été contractée, ces ondulations n'assoupissent l'enfant qu'en l'étourdissant; et je crois que bien des cerveaux dérangés ne doivent leur maladie qu'à l'usage immodéré des berceaux dans lesquels se sont passées leurs premières années.

En Grèce, au contraire, doucement étendu dans un hamac suspendu, distrait par la beauté du ciel, le mouvement du feuillage sous lequel il repose, sans liens, sans vêtemens, couvert seulement d'une étoffe non attachée qui le protége contre les insectes, l'enfant acquiert bientôt une force et une santé qu'on a tort d'attribuer toujours à la nature du climat et à l'influence de l'atmosphère; car le climat d'Italie est aussi beau que celui de la Grèce, et cependant les hommes y sont moins bien conformés.



Aug^e Fon... ad del.   Lith de Deshayes

DES TURCS.

CRUAUTÉ DES PACHAS. — LA PESTE. — FUNÉRAILLES. — BAINS DES FEMMES.

L'orgueil des Turcs est proverbial. Même chez nous, cet orgueil se fait voir dans toutes leurs actions ; et je ne sais quel historien raconte le mot de ce Jussuf-Effendi, ambassadeur à Londres, qui, interrogé, à son retour à Constantinople, sur ce qu'il avait vu de plus remarquable pendant sa mission, dit : *Ce n'est certes pas la Chambre des communes, où je n'ai trouvé que de misérables parleurs; mais, en revanche,* ajouta-t-il, *j'ai admiré à Londres un homme merveilleux, qui faisait sauter en l'air trois oranges à la fois, et les piquait l'une après l'autre avec trois fourchettes.*

Les hauts fonctionnaires de l'empire sont le plus souvent sans instruction.

Je ne sais où j'ai lu qu'un des amiraux du Sultan, Hussein, ce me semble, employa son immense influence pour protéger le commerce grec; et, comme son maître paraissait étonné de cette attention toute particulière : « Que Votre Hautesse ne m'en veuille pas, lui dit Hussein, c'est la reconnaissance qui dicte une conduite aussi honorable; car, sans les Grecs, je ne pourrais plus vous prouver aujourd'hui mon respect et mon dévouement. »

En effet, par une nuit de tempête dans la mer de

Marmara, le vaisseau amiral, mal manœuvré, courait à sa perte, lorsque le pilote hydriote, dont la voix avait été méconnue, saisit Hussein par le bras, lui reprocha rapidement son incapacité, l'enferma dans sa chambre, et menaça les officiers de leur brûler la cervelle s'ils n'obéissaient pas ponctuellement à ses ordres..... L'équipage grec, docile à la parole du pilote, sauva le vaisseau. Quand la mer devint calme, l'Hydriote fit monter l'amiral, et, lui remettant le porte-voix : « Commande à ton tour, lui dit-il; mais, si le vent recommence ses fureurs, j'agirai comme je viens de le faire, à moins que tu ne me coupes la tête. »

La cruauté de quelques pachas envers les coupables qu'atteint la justice ne peut guère s'expliquer par les lois générales. Quelques-uns d'entre eux gardaient long-temps dans les prisons les hommes condamnés à mort; et, quand le nombre en était *raisonnable*, ils ordonnaient au bourreau de les amener dans la cour de leur harem, où, assis paisiblement et déjeûnant avec leurs femmes, ils ordonnaient les supplices..... D'autres, plus inhumains encore, se faisaient bourreaux eux-mêmes, et essayaient leurs yatagans sur le cou des condamnés.

Le pacha de Widdin, dont tous les écrivains doivent conserver le nom (il s'appelait Hafiz-Oly), après avoir défait un parti de rebelles, fit trancher la tête à tous les prisonniers, entassa les oreilles dans des sacs, et les expédia au Sultan. Mais son secrétaire ayant, par mégarde, mis sur la lettre d'envoi un nombre plus grand d'oreilles qu'il n'y en avait effectivement, au lieu de

faire rectifier l'écrit, le pacha ordonna à ses soldats de parcourir les rues et de compléter au hasard le contingent; ce qui fut exécuté.

Parmi les fléaux qui, chaque année, et périodiquement, se posent en maîtres sur les minarets de Constantinople, et se répandent de là sur toute la Turquie, qu'ils parcourent d'une aile de feu, plaçons en première ligne la peste.

Cette maladie cruelle, contre laquelle la science a toujours vainement lutté, fait ici plus de ravages qu'elle ne cause d'effroi; et c'est un spectacle assez curieux que celui de ces Turcs accroupis à leur porte, et demandant paisiblement des nouvelles, le matin, de leur voisin que la contagion a dévoré pendant la nuit.

La peste est hôte de Constantinople. Lorsqu'elle repose, assoupie, ou qu'elle voyage, les Turcs la saluent, comme pour lui dire *au revoir*. Ils seraient bien surpris s'ils la voyaient retarder son retour ou si elle s'expatriait pendant une saison. Mais non : elle n'est pas inconstante, et, quoiqu'elle ait ses villages et ses quartiers de prédilection, elle n'en va pas moins, impérieuse et meurtrière, frapper à toutes les portes, et quelquefois même se glisse-t-elle jusqu'aux jardins embaumés du sérail du Grand-Seigneur.

J'ai vu des Turcs tellement indifférens à la présence de ce fléau que j'ai souvent reçu des démentis sur son existence, lorsque, même au milieu de la discussion, passaient les cadavres des victimes...... « C'est une fièvre, me disaient-ils, comme vous en avez chez vous, comme tous les pays en ont dans diverses saisons, avec

la différence qu'à Constantinople elle est moins meurtrière, passe rapidement, et vous emporte sans vous faire souffrir. »

Ne vous adressez pas aux médecins Turcs, si jamais vous êtes atteint de la peste ; car, pour vous guérir, ils auront recours aux exorcismes et aux conjurations, remèdes efficaces et souverains, comme vous savez. Du reste, quand le fléau est intense, la médecine européenne n'a pas plus de pouvoir, et la nature seule se charge d'arracher quelques malades à la mort.

Les pestes les plus redoutables sont celles qui arrivent d'Égypte, tandis qu'en Égypte, on craint bien plus celles de Syrie..... Peste pour peste, la différence est imperceptible, et je conseille aux navires voyageurs de prendre vite le large s'ils voient à Smyrne, à Alep, ou à Constantinople, quelques maisons des quais marquées du fatal drapeau noir : la mort est là.

Les Grecs ont un proverbe que les Turcs leur ont emprunté : « Évitez, disent-ils, trois fléaux également à craindre : la mer, le feu et les femmes..... » Est-ce par galanterie qu'ils n'auraient mis la peste qu'en quatrième ligne?..... Les souvenirs de la guerre de Troie ont peut-être donné naissance à ce proverbe, dont il faut accuser Hélène et Ménélas, qui certes ne se doutaient guère sur leurs montagnes qu'on parlerait si long-temps de leurs querelles de ménage.

Les enterremens, à Constantinople, se font, sinon avec luxe, du moins avec un recueillement qui frappe les étrangers. C'est le silence de la douleur, ce sont les regrets et les vœux, les prières et la religion..... Dans

les grandes épreuves, l'âme croit et adore, et la foi des Turcs en leur prophète m'a toujours semblé vive et franche.

En général, il est d'usage ici de planter un platane à la naissance d'un enfant, et un cyprès à la mort. Ce sont deux allégories. Le feuillage riant, les bras étendus du premier arbre, et la triste verdure du second, donnent à cette idée une couleur poétique. La religion des images est puissante ici; c'est le langage de l'Orient.

L'iman choisi pour réciter les prières des morts et des vivans le fait avec une solennité qui laisserait croire à leur influence sur la naissance de l'enfant ou sur son *avenir* après sa destruction. Toute la famille et les amis, prosternés et recueillis, accompagnent à voix basse les paroles saintes, et les derniers adieux adressés à celui qu'on ne doit plus revoir ont quelque chose de lugubre et de puissant qui a son charme et sa majesté.

Les tombes sont profondes, distinctes, séparées les unes des autres; et il n'est pas à redouter que la bêche et la pioche viennent plus tard en heurter les ossemens et les jeter çà et là sur le sol, comme nous faisons, nous, nations civilisées et orgueilleuses. Le culte de l'amitié et de la reconnaissance ne va pas au-delà de quelques années, et nous ne devrons plus rien au souvenir de celui que nous avons aimé, quand il ne peut plus nous être utile. On trouve bien de l'égoïsme dans le cœur, quand on y fouille avec quelque curiosité.

Le plus beau des cimetières du monde, non par ses marbres et ses sculptures, mais par l'ordre et la dignité qui y règnent, est celui de Scutari, sur la côte

d'Asie. Une prophétie de Mahomet dit que les Turcs doivent un jour être chassés d'Europe; or, c'est pour éviter les spoliations des tombeaux que les fidèles Musulmans envoient les restes de leurs parens et de leurs amis sur une terre où nos armes ne pourront les atteindre..... Ce respect pour les morts est peut-être la première religion des Turcs : elle en vaut bien une autre.

Les cérémonies religieuses qui précèdent et accompagnent les derniers instans d'un homme ont un caractère si particulier, que quelques détails me semblent nécessaires pour compléter mes notes sur un pareil sujet. Un peu de gravité ne nuit pas alors qu'on veut distraire et amuser; et j'ai trouvé moi-même un charme si mélancolique aux réunions exigées par ces solennités, que j'aime à me les rappeler dans mes récits.

Dans la chambre du mort sont admises toutes les personnes qui se présentent pour lui dire un éternel adieu. Ensuite viennent les assemblées de famille, plus calmes, plus réfléchies, où chacun à son tour se lève et prononce une oraison funèbre, courte, mais semée de traits particuliers à la vie de celui qu'on a perdu.... Après cela, le cadavre est lavé avec des aromates et emmailloté comme une momie, sans même laisser le visage à découvert. Cette cérémonie achevée, on le place dans la bière avec des parfums. Alors tout le monde se lève à la fois, et l'on s'achemine vers le lieu de la sépulture, avec ordre et recueillement.

La bière placée au bord de la fosse, et les assistans réunis en cercle, l'iman impose silence, ordonne que

les pleurs cessent, et annonce qu'il a quelques confidences à faire au mort. Chacun se tait, comme si la douleur vraie pouvait obéir aux injonctions qu'on lui adresse.

A genoux, à côté de la bière, le corps penché et parlant à voix basse, l'iman dit au cadavre ce qu'il a à faire lorsqu'il trouvera sur sa route l'esprit malin, qui ne manquera pas de l'interroger sur les diverses circonstances de sa vie, sur sa probité, sur sa religion... L'instruction achevée, il se lève, annonce aux spectateurs que le défunt est dans les meilleures dispositions possibles pour *l'avenir,* et le cadavre est descendu dans la fosse, après que chaque parent ou ami a jeté, à trois reprises, de la terre sur la bière..... Dès que le trou est comblé, l'iman se prosterne de nouveau, approche l'oreille de la fosse, écoute pour se convaincre, dit-il, que le défunt, après s'être débattu contre l'ange de la mort, a remporté la victoire; et, sûr, il s'écrie que l'esprit des ténèbres est vaincu, et que le mort *vivra éternellement.*

Si la raison et la philosophie sont blessées par de semblables cérémonies, au moins le cœur s'y trouve à l'aise, et, au total, tous ces usages tournent au profit de la morale, qu'il faut bien pourtant faire entrer quelquefois en ligne de compte.

Sur les tombeaux sont placées deux petites colonnes ou deux longs blocs de marbre assez grossièrement travaillés, l'un à la tête, et, si c'est un homme, avec un turban; l'autre aux pieds, sans ornement: si c'est une femme, l'inscription l'indique.

Les environs de Constantinople sont, à la lettre, un

vaste cimetière; les morts y occupent plus d'espace que les vivans.

Les Turcs et les Grecs ont encore entre eux ce point de ressemblance, que leur respect pour les morts est de toutes les conditions, de tous les âges. Un spoliateur de tombeaux est à leurs yeux un monstre que la colère de Dieu ne manquera pas d'atteindre, et ils vouent aux dieux infernaux ceux qui violent la sainteté des cimetières.

L'une des principales ressources des Orientaux contre les redoutables effets de ces bouffées brûlantes qui leur viennent d'Afrique, ce sont les bains.

L'usage s'en perd dans la nuit des temps, et les historiens décrivent minutieusement les établissemens somptueux bâtis par les Egyptiens, les Romains et les Grecs. C'étaient des salles magnifiques ou des jardins enchanteurs; c'était tout ce que l'imagination la plus active pouvait créer de magie et d'enivrement. Nous avons peine à croire à tant de luxe et de recherche.

L'heure où ils prenaient les bains était après les exercices gymnastiques, et le soir, avant le repas, pour les bains publics. L'usage des bains était reconnu si utile à Rome, que, selon Pline, ce fut, pendant six cents ans, la seule médecine adoptée. Tous les riches particuliers avaient dans leurs demeures des bains commodes et spacieux, ornés de leurs plus beaux meubles. Petit à petit, le luxe les rendit plus coûteux encore, car la débauche s'y donna rendez-vous, et la loi eut besoin de nouveaux articles et de réglemens particuliers

pour proscrire la licence, et les bains publics furent fermés.

Dans tous les pays soumis au Coran, les bains devinrent le sujet d'un article particulier du code social. Tout croyant était tenu d'en prendre un au moins chaque mois; et la femme, en récompense des devoirs fidèlement remplis par le mari, allait aux bains publics une fois par semaine. C'est même à cette coutume salutaire qu'on reconnaissait les bons ménages.

Aujourd'hui, l'usage des bains n'est point perdu en Orient; au contraire, ces sortes d'établissemens y sont très-multipliés; toutefois je dois avouer aussi que les femmes ne s'y rendent plus, comme autrefois, pour cause de propreté, mais comme partie de plaisir. Les directeurs de ces établissemens vendent aux femmes, dont ils flattent les vices, des drogues et des philtres qui doivent préserver leurs charmes des atteintes de la vieillesse, et les sauver de l'infidélité de leurs maris..... Vous voyez que l'Europe déborde en Asie, et que les désirs des femmes sont les mêmes sous toutes les latitudes.

Je dois à madame la baronne de Rossberg le dessin d'un établissement de bains où les femmes seules sont admises; c'est à son extrême complaisance que je suis redevable aussi de quelques détails assez curieux qu'il m'est permis de publier. Les femmes se déshabillent dans la chambre d'entrée; elles chaussent des sandales de bois; des filles de service les entourent d'une large ceinture brodée, et elles pénètrent dans la première chambre, où elles se couchent pêle-mêle sur des dalles de marbre chauffées par des conduits de vapeur.

Lorsque la transpiration a commencé, des esclaves se présentent, massent les baigneuses, et les conduisent dans une troisième pièce, où jaillissent des fontaines d'eau froide à côté des robinets où coule l'eau chaude, que les visiteuses choisissent selon leur goût.

Après avoir reçu de l'eau parfumée sur la tête et sur les épaules, les femmes se livrent aux esclaves, qui les frottent doucement d'une main caressante, et qui les couvrent d'huiles embaumées et d'essences rares, dont les parfums délicieux se répandent au loin. Des écharpes de gaze brodée en or retiennent le léger vêtement dont on les couvre, et elles viennent alors, véritables houris du prophète, se reposer pendant une heure au moins sur des lits élégans, dans la première pièce, éclairée par un jour tendre et voluptueux.

Les bains des hommes, dont je me plaisais souvent à faire le but de mes promenades, tant à Smyrne qu'à Constantinople, ne diffèrent en rien, quant aux usages, de ceux des femmes. Et pourtant c'est un plaisir auquel il faut s'habituer; ce sont des jouissances imprévues qui vous surprennent d'abord au lieu de vous enivrer. Le *massage*, par exemple, est une cérémonie si nouvelle que nous sommes tout surpris, j'allais presque dire effrayés, du craquement continuel de nos articulations, sous les mains exercées qui les triturent. Plus tard, quand la première impression a disparu et qu'on se livre avec plus de confiance, le plaisir est complet, et l'opération nous semble toujours trop courte..... Plein de mes beaux souvenirs d'Orient, j'ai essayé à Paris, dans plusieurs établissemens de bains, d'introduire le massage;

mais, soit que les domestiques, trop inexpérimentés, ne sussent pas calculer la force de la pression avec les besoins du corps, soit que l'atmosphère froide de notre climat ne convînt pas à cette opération, je pense qu'un pareil usage, introduit chez nous, trouverait peu d'apôtres, et que nous ne sommes pas faits pour sentir la vie comme on se la façonne en Orient.

J'ai dit à peu près tout ce que j'ai pu recueillir d'intéressant sur les mœurs et les usages de ce peuple turc, si mal connu des autres nations. De mes courses particulières ou des renseignemens que j'ai reçus, je n'ai conservé que ce qui est vrai, authentique, et je ne me suis pas attaché à signaler les erreurs des voyageurs qui m'ont précédé : j'aurais eu trop à faire. Il y a des hommes pour lesquels le passé mort et le merveilleux sont des articles de foi, et c'est s'exposer à leur colère que de les démentir. A quoi bon leur donner ce mal-aise? Que ceux qui ne veulent pas être convaincus restent dans leur ignorance, ma mission n'est pas de lever le voile qu'ils gardent sur leurs yeux et sur leur raison, et je me contente de les plaindre. N'ai-je pas trouvé à Constantinople un Français qui croit à ce vieux conte, que, chaque soir avant de se coucher, le Sultan fait mettre sur une seule file les femmes de son sérail, pour jeter le mouchoir à celle qui lui convient le mieux?

Les Géorgiennes, dit-on, sont les femmes que le Sultan préfère pour son harem. Mais, s'il est vrai qu'il les néglige pour la favorite, à quoi bon ce luxe de beautés de toutes les tailles et de toutes les couleurs,

sinon à en priver ses sujets? La puissance est quelquefois bien absurde.

Moins absurde cependant pour la possession, le Grand-Seigneur n'a guère à redouter l'infidélité de ses femmes, que de hautes murailles et de nombreux inquisiteurs mutilés protégent si efficacement contre les attaques du dehors. Le moyen paraît infaillible, et néanmoins les exemples d'heureuse audace ne sont pas si rares qu'on pourrait le croire. Dans ce cas, si la coupable est reconnue, nulle prière ne peut la sauver. Elle est impitoyablement enfermée dans un sac de peau et jetée dans la mer; heureuse quand elle peut se procurer du poison ou un poignard, pour échapper à l'affreuse agonie qu'on lui prépare.

Ne croyez pourtant pas que la débauche ne pénètre jamais dans les harems. Elle y règne au contraire en souveraine, et tant de jeunes filles, enfermées ensemble, avec la permission de se voir à toute heure, trouvent aisément dans leur esprit les moyens de calmer l'effervescence de leurs sens et de leur bouillante imagination. On m'a donné là-dessus des détails que, malgré mon désir d'être complet, je ne puis confier à ces pages. L'Orient sans voile blesserait nos regards.

Je quitte Constantinople avec d'autant plus de regrets que je crains bien de n'y être jamais rappelé. C'est un ami mort à qui j'ai dit un éternel adieu.

CHAPITRE VIII.

ARCHIPEL GREC.

Syra, Scio.

MASSACRES. — ILLUMINATION. — PIRATES. — NAXOS. — MILO.

Les longs voyages offrent cela de pénible, que, dès que vos plaisirs et vos habitudes vous ont fait une sorte de nouvelle patrie du pays où vous avez relâché, l'heure du départ vous semble fatale, car ce sont encore de douces émotions perdues, de pénibles adieux à adresser, et souvent aussi de délicieuses jouissances à abjurer. Une vie errante n'a son charme que pour celui qui espère la récompense de ses courses aventureuses, ou pour le malheureux dont nul ami ne regrette l'absence.

Moi, partagé entre les beaux souvenirs de mon pays absent et les jouissances de mes recherches et de mon instruction, j'avais aussi souvent hâte d'arriver que de repartir. Dès que je croyais ma curiosité satisfaite, je pressais de mes vœux le jour qui devait faire pointer à

l'horizon les côtes d'une nouvelle île, et pourtant il me semblait toujours que je laissais derrière moi un sol que je ne connaissais point assez, des hommes que je n'avais ni assez vus ni assez aimés.

Voyagez, vous qui voulez apprendre la vie; restez chez vous aussi, vous dont le cœur s'use vite par les émotions. Si vous saviez de combien d'heures se compose une journée d'angoisses, quand une tempête pèse sur votre navire en péril!..... Deux choses sont vraiment belles dans les voyages: la dernière relâche et l'espérance de voir un pays nouveau. Les voyages résument le passé et l'avenir.

Nous dîmes adieu à Constantinople, et nous mîmes le cap sur Syra (autrefois Syros), où nous fut imposée une quarantaine de six jours. La ville, bâtie en amphithéâtre sur un tertre régulier, offre à l'œil un triangle parfait, ou mieux encore, à certaine distance, une pyramide triangulaire dont les pierres seraient en saillie.

La ville est toute l'île, où sont agglomérés les paisibles habitans, au nombre de quatre ou cinq mille. L'intérieur pourtant semble annoncer une sorte de commerce. Le sol est sans culture, et l'on dirait que les anciens habitans, vaincus par les ennemis ou la peste, ont incendié leurs demeures, dont les débris se rencontrent à chaque pas.

Nous partons, et nous mouillons bientôt devant Scio, Scio la glorieuse, Scio, où le yatagan a coupé tant de têtes, où le feu et l'esclavage ont fait tant de victimes! Pas une maison n'est entièrement debout, et pourtant il y avait là une ville avec ses clochers, ses tours,

ses forts, ses jardins et sa population courageuse; il y avait là des fêtes et de la joie, des danses et des amours.

Un jour des vaisseaux turcs y abordent, des soldats féroces débarquent, ils parlent de servitude et de fers; on leur répond par un cri d'indépendance et de liberté... et bientôt une ville est déserte, les maisons en cendres, les jeunes gens et les vieillards massacrés, les filles outragées, les mères et les enfans enchaînés ou précipités dans les flots.

Scio est, de toutes les îles de l'Archipel, celle sur laquelle la vengeance des Turcs s'est le plus appesantie. Sa sanglante catastrophe et la bravoure de ses habitans ont fait porter le deuil à l'Europe entière, et le dévouement héroïque de ses femmes a réveillé bien des sympathies.

L'aspect de Scio est des plus agréables; on dirait une cité italienne, Gênes, par exemple, moins ses jardins suspendus. Les approches de la ville sont défendus par des récifs à fleur d'eau, des batteries couvertes que l'on a réparées, et, au besoin, par une tour qui sert de fanal, et qu'on pourrait fort bien utiliser contre une attaque. De toutes les villes du Levant, Scio était sans contredit une des plus régulières, une des mieux bâties.....mais la guerre y a passé.

Les femmes de Scio ont été, de tout temps, renommées pour leur beauté et leurs grâces; maintenant encore elles méritent cette célébrité, si nous en jugeons par celles que nous y avons vues. C'est le type grec dans toute sa pureté, c'est la suavité des contours de la

Vénus de Milo, ou plutôt de la Diane chasseresse. Du reste, elles sont aussi aimables et prévenantes que belles, et, quoique leur désir de plaire soit vif et général, nulle part, dit-on, dans l'Archipel, les femmes ne sont plus sages et plus réservées. C'est encore là une vérité qu'il nous serait facile de certifier.

L'on sait que Scio est une des îles qui revendiquent avec le plus d'ardeur l'honneur d'avoir donné le jour au prince de la poésie grecque..... Le mastic, Homère et la térébenthine, trois illustrations pour un si petit coin de terre!..... Les femmes sont là pour une quatrième; illustration fatale, qui lui a valu peut-être cette affreuse catastrophe, dont jamais elle ne pourra se relever.

Avant de quitter ces parages, où nous avons goûté des plaisirs d'autant plus doux que nous nous rapprochions des pays témoins de nos premières courses, je ne dois pas oublier de dire que nous avons trouvé en rade de Syra *le Madagascar*, qui avait à son bord le roi Othon et le prince de Bavière. Comme ils étaient arrivés trois jours avant nous, leur quarantaine fut plus tôt levée, et nous demeurâmes témoins du débarquement du nouveau souverain dans les états qui lui ont été octroyés par la diplomatie.

Une illumination magnifique eut lieu à ce sujet, et la ville est si pittoresquement bâtie, que, la nuit, on eût dit une des pyramides d'Egypte aux assises de laquelle on aurait hissé des rangs pressés de lampions.

Les chants joyeux des hommes et des femmes voguant dans des barques légères arrivaient jusqu'à

nous de tous les côtés de la rade, et nous nous demandâmes involontairement si, quand arrivait jadis le pacha de Syra, la même gaîté et les mêmes chants ne s'échappaient pas des mêmes cœurs et des mêmes bouches..... C'est pourtant là l'histoire des nations.

Syra, où je reviens volontiers après Scio, ne ressemble en rien à sa voisine. Un grand nombre de femmes surtout s'y font distinguer par une effronterie très-rare dans les îles de l'Archipel. Elles nous poursuivaient de leurs agaceries même après avoir été chassées par nos refus; et elles avaient l'air de ne pas comprendre une résistance qui aurait dû les humilier. Au surplus, c'est le premier exemple de débauche dont nous ayons été témoins pendant notre voyage. *Syra*, comme on le voit, est plus italienne que grecque.

C'est dans le port de Syra que se donnaient rendez-vous tous les pirates de l'Archipel, après avoir accompli leur mission. Les habitans de cette île, intrépides comme les Souliotes, trouvent la piraterie un métier plus honorable que le commerce. *Otez le danger*, disent-ils, *vous ôtez le mérite; le péril ennoblit tout, et si celui qui peut voler impunément est un lâche, celui qui vole en exposant sa tête est un héros.* J'aurais vainement essayé de leur faire comprendre un autre raisonnement.

Croirait-on qu'il y avait également à Syra des établissemens avoués de faux monnayage? Le fait est patent. Lorsque la police turque, instruite d'une prochaine émission de fausses pièces d'argent ou d'or, devait se transporter dans un atelier clandestin, elle en prévenait le chef, moyennant certaine aubaine qu'elle imposait, lé-

gère ou lourde, selon ses besoins ou sa cupidité, et, le jour des perquisitions, les ustensiles et les matières étaient transportés sur un brick de la rade, qui prenait le large et revenait quelques jours plus tard, après avoir profité de son isolement pour achever la fabrication. Pendant la révolution grecque, ce fut un moyen puissant de ruiner le commerce de Constantinople et de soutenir la guerre de l'indépendance.

Trois journées nous suffirent pour saluer Tinos, Naxos et Milo, où nous aurions vainement cherché aliment à notre curiosité. Seulement nous avons pu comprendre, à l'inspection des côtes, où sont quelques villages, qu'exempts d'ambition, les habitans devaient y passer une vie heureuse et tranquille. Les collines et les vallons offraient en effet aux regards une végétation assez riche, surtout en vignobles. J'ai acheté à Tinos, pour cent francs, un tonneau de vin de Malvoisie, qui, rendu à Paris, vaut au moins douze ou quinze cents francs.

Naxos, si célèbre dans la fable, mérite une mention particulière, et je ne dédaignerai pas une île où le culte de Bacchus était en honneur.

La belle occasion de rappeler ces fêtes bruyantes et licentieuses qui, sous le nom de *bacchanales*, se répandirent bientôt dans toute la Grèce!..... Le beau thème aussi pour une dissertation savante sur Bacchus, Orphée, Moïse, et quelques autres législateurs qui ont occupé tant de veilles et enfanté tant de volumes!..... Ma mission est moins ambitieuse. J'étudie les mœurs présentes, en les comparant parfois aux mœurs anciennes, quand nous sommes sûrs de celles-ci, et je parcours

es campagnes pour juger, par les yeux de ma raison, si la Grèce moderne sommeille ou si elle est morte dans son avenir.

Pour en venir sans transition à une époque plus positive, je dirai que les Athéniens, et plus tard les Perses, s'emparèrent de Naxos, devant laquelle ils avaient été contraints d'amener des forces considérables. Les Romains, maîtres du monde à cette époque, en firent une de leurs colonies, qu'ils donnèrent plus tard aux Rhodiens. L'Archipel entier fit bientôt partie de l'empire grec, et ce ne fut qu'après la prise de Constantinople par les Français, que le Vénitien Sannudo s'empara audacieusement de Naxos et des îles voisines, dont il fut créé duc.

Milo n'est plus aujourd'hui l'ancienne *Mélos*, si recommandable par ses arts, son industrie et son commerce; elle est là, au milieu de l'Archipel, comme un point de repos, mais surtout comme un lieu de refuge pour les navires poursuivis par le mauvais temps, car son port et sa rade sont un des plus sûrs de la Méditerranée.

L'île, dit-on, est très-insalubre. Toute volcanique, elle est également sujette à de fréquens tremblemens de terre qui ouvrent le sol, en font jaillir des fontaines d'eau chaude et sulfureuse, ainsi que des gaz pestilentiels qui s'emparent de l'atmosphère et l'assombrissent quelquefois pendant toute une saison.

Insoucians à la catastrophe, et façonnés à une vie tranquille et souffrante, les habitans de Milo, jetés çà et là dans de misérables demeures, voient sans émotion

aucune arriver chez eux un navire marchand, auquel ils n'ont rien à offrir en échange des étoffes dont pourtant ils ont un si grand besoin. On ne doit relâcher à Milo que pour y faire l'aumône.

La ville est bâtie sur le sommet assez élevé d'une montagne, et n'offre à la curiosité des visiteurs qu'une grotte à magnifiques cristallisations ferrugineuses. Je n'en ferai pas la description, car d'autres merveilles souterraines m'attendent à Paros, et j'ai hâte de quitter une île qui ne me présente que des images de destruction.

Nous faisons voile vers Paros..... Paros sera peut-être notre dernière relâche avant de nous retrouver à Malte et en Sicile, que nous avons visitées en commençant nos courses. Je crois déjà toucher le sol de ma patrie; je ne me souviens plus de mes fatigues.





Augte Foucaud inv et del — Lith de Deshayes, r. des poulies, 3.

Arrivée d'un Marchand d'Esclaves à Constantinople

Paros.

RUINES. — MARBRES. — GROTTE D'ANTIPAROS.

Paros est, je crois, la plus belle des Cyclades ; c'est, à coup sûr, la plus célèbre.

Thémistocle et Miltiade l'attaquèrent tour-à-tour, Athènes en fit une de ses colonies. Plus tard elle appartint à Mithridate, qui en fut chassé par Lucullus et Sylla. Soumise à Marc Sannudo, ce hardi Vénitien dont j'ai déjà parlé, elle tomba bientôt au pouvoir des lieutenans de la Sublime-Porte, lorsque Barberousse la saccagea, après un siége mémorable.

Les Russes, pendant un séjour de quelques années, en chassèrent la plus grande partie des habitans, qui refusaient de se soumettre à leurs lois tyranniques. La violence des vainqueurs fit ce que n'avait pu faire la guerre : l'île fut dépeuplée.

C'est un spectacle à déchirer le cœur que celui d'une ville triste, décolorée, à rues étroites, construite pourtant avec les débris admirables des plus beaux monumens antiques. Ici, un vieux porche soutenu par des caryatides de l'exécution la plus parfaite ; là, un pan de muraille du sein de laquelle s'échappe un bras ou un torse qui a appartenu peut-être à une statue de Phidias ; sous vos pieds, des pilastres et des corniches à moitié cachés par le sol ; plus loin, des entablemens avec des

sculptures du goût le plus exquis ; partout des trésors et des spoliations, partout le passé lointain avec les chefs-d'œuvre de son génie, et le présent mort au culte des arts comme à la gloire.

Les historiens parlent longuement d'un fameux temple de Cérès bâti à Paros. Le temple est aujourd'hui en débris sur toute l'île. Tout ici parle de sa magnificence, rien n'indique le lieu où il était bâti.

Paros n'a pas seulement fourni des marbres à tous les statuaires du monde, elle a encore d'autres illustrations. On y a trouvé des inscriptions célèbres, l'une, entre autres, qui a servi de texte aux savantes discussions de tous les antiquaires de l'Europe.

Archiloque, l'inventeur de l'iambe, est né à Paros. Renommé par l'âcreté de ses satires, il mérite d'être flétri par sa lâcheté. Dans un combat contre les Saïens, il jeta son bouclier et sa cuirasse, afin de fuir avec plus de rapidité; et lorsque, devant toute la ville assemblée, on lui en fit le reproche, au lieu de chercher une justification qui aurait pu le faire absoudre, il déclara qu'il ne voyait aucune honte à fuir un péril, et qu'il valait mieux, au total, perdre un bouclier que la vie... Chassé de Paros, il erra malheureux et méprisé, et mourut à Naxos, sous le bâton d'un citoyen qu'il avait outragé dans ses vers.

Les carrières d'où ont été extraits tant de marbres sont aujourd'hui tellement encombrées qu'à peine peut-on y pénétrer à une très-petite profondeur. Les deux ou trois mille habitans de l'île, occupés de vivre, ignorent presque tous les trésors que recèle le sol qui les

nourrit, et ils ne comprennent pas que des fouilles et des travaux bien dirigés pourraient encore les enrichir.

Il ne serait pas faux de dire que Paros semble étrangère également aux Grecs, qui la possèdent aujourd'hui, et aux Italiens, à qui elle a été soumise; ou plutôt on croirait qu'il y a entre les deux peuples un accord parfait qui les confond dans la même apathie et la même ignorance.

Il est vraiment malheureux que l'abandon dans lequel on a jusqu'ici laissé la superficie du sol, pour fouiller dans ses entrailles, soit devenu une habitude. Les habitans de Paros, soit paresse, soit insouciance, cultivent à peine assez de terrain pour arriver sans misère à la fin de l'année; les mêmes travaux se reprennent l'année suivante, et ce n'est pas sans un vif sentiment de regret, j'allais dire de colère et de dégoût, qu'on trouve à chaque pas des espaces immenses que la bêche ou la charrue n'a jamais interrogés.

Du reste, ce n'est pas seulement par ses marbres et la bonté de ses terres que Paros mériterait l'attention des gouvernans; ses côtes offrent aux vaisseaux battus par la tempête des asiles protecteurs contre les vents furieux qui balaient cette partie de la Méditerranée.

Quand je lus la terrible description de la grotte d'Antiparos par Tournefort, je me promis bien de ne pas imiter son courage. L'amour de la science est une belle chose sans doute, et j'admire avec bien du monde ces hommes audacieux qui, pour étudier les merveilles de la nature, s'enferment, reptiles meurtris, au sein de la

terre, pour lui arracher un secret souvent inutile ou nuisible à la société.

Pour acquérir du savoir au prix de sa vie, on doit hésiter; cependant je ne pus vaincre ma curiosité, et je ne reculai pas devant une visite à la célèbre grotte d'Antiparos, dont j'avais si souvent entendu parler.

Il paraît qu'elle n'était pas connue des anciens, puisque les premiers écrivains qui ont parlé de l'île ont gardé le silence sur ces salles souterraines, tant étudiées depuis lors. Pline et Strabon sont muets à cet égard, et certes ce ne peut pas être un oubli.

Ce n'est qu'en 1673 que M. Nointel, ambassadeur de France près la Sublime-Porte, y pénétra le premier et en donna la description. Un prêtre l'accompagna, qui y célébra le service divin. La cérémonie dut être imposante...

L'entrée de la grotte n'a pas plus de six pieds de large. On y descend d'abord à pic, à plus de vingt pieds de profondeur, sans avoir d'autre appui que les saillies assez glissantes des rochers, et une corde fort mince fixée à l'ouverture. Comme avertissement qui tend à vous effrayer, pour peu que vous craigniez les contusions, les ténèbres et les chats-huans, les guides vous recommandent cent fois dans une minute de ne jamais abandonner la corde qu'ils placent eux-mêmes dans votre main. Aussi la serre-t-on!...

Munis de flambeaux et de torches résineuses, nous voilà suspendus en l'air, l'un faisant, comme on dit, la courte échelle à l'autre, placés en chapelet entre le jour que nous quittions et la nuit dans laquelle nous

pénétrions avec rapidité; car le curieux qui était sur notre tête, impatient d'arriver, se laissait glisser assez rapidement pour qu'à son tour l'autre heurtât du pied les épaules de celui qui le précédait.

En plongeant au fond du précipice, nos yeux y voient déjà quelques-uns de nos compagnons de voyage, semblables à des spectres s'agitant dans leurs caveaux. Nous eûmes hâte de les rejoindre, et chacun de nous s'arma de courage et de résignation. Mesdames les baronnes de Grenger et de Haan, qui nous accompagnaient, ne furent pas les moins empressées de mener à fin cette excursion hardie, et je connais bien des hommes qui auraient reculé devant les difficultés d'une semblable entreprise.

Ici encore de nouvelles recommandations de nos guides pour ne pas abandonner les échelles de cordes fixées aux rochers..... Enfin, quelque peu meurtris et déchirés par les coups de pieds et les saillies anguleuses des rochers, nous arrivâmes, au nombre de quarante, dans le fond de la grotte, armés chacun d'une torche, comme pour célébrer une infernale orgie.

Nous sommes maintenant dans un vaste palais souterrain. Ici, des cabinets en stalagmites, parodiant fort bien des colonnades de rubis mutilés par quelque tremblement de terre. Voici des sentiers assez propres et assez bien creusés; là, des bancs de marbre; plus loin, des ottomanes et des fauteuils non rembourrés, mais commodes, où nous pouvons, à notre aise, prendre des notes et dessiner les magiques décorations qu'éclairent si pittoresquement nos flammes ondoyantes. Si j'en

avais le temps, je rapporterais de cette course un carton de croquis différens les uns des autres, quoique pris du même roc, car les ombres qui se jouent autour de nous varient les vues à l'infini.

Nous circulâmes processionnellement dans diverses grottes plus ou moins spacieuses, mais toutes curieuses à étudier par la variété des cristaux à facettes larges, étroites, convexes ou plates, qui reçoivent puissamment les rayons de nos torches résineuses, mais sans jamais les refléter.

Enfin nous arrivâmes à la grande salle, salle de conseil des sorcières du lieu, tabernacle des génies souterrains.

Elle est large de plus de cent vingt pieds et haute de soixante. A chaque visite imposante, les guides ont soin de l'éclairer par des feux du Bengale qui permettent d'en étudier toutes les formes, toutes les sinuosités, et l'œil se rassasie à peine d'admirer ces masses de cristaux tombant en colonnes, ou s'élevant en pilastres, ou serpentant en guirlandes, qui pavent, couronnent et embellissent ces vastes appartemens. La plus belle de toutes ces stalagmites est sans contredit celle où M. de Nointel fit célébrer la messe, et que, pour cette raison, on appelle *l'Autel*. Elle a près de trente pieds de hauteur, et sa base a plus de soixante pieds de circonférence.

Je me suis laissé conter que la vaste salle que nous occupions n'était pas l'endroit le plus souterrain de la grotte, et qu'il est certain qu'une chèvre tombée dans cet abîme arriva à la ville de Nio, par une ouverture sous-marine qui joint les deux îles. Nul de nous ne fut

tenté de vérifier cette assertion, qui, quoique extraordinaire, n'est pourtant pas tout-à-fait invraisemblable.

Cependant, l'humidité pénétrant nos vêtemens, et nos observations achevées, nous reprîmes courage et nous nous dirigeâmes vers l'ouverture que nous avions hâte d'atteindre. Ici, en effet, sont les principaux dangers; l'excursion est vraiment périlleuse. Nos dames, meurtries, déchirées, laissèrent aux anfractuosités la moitié de leurs robes, qui témoigneront plus tard de leur audace; et un pauvre Italien, dont les forces trahirent la bonne volonté, resta suspendu sur ce gouffre pendant près de dix minutes, sans pouvoir ni monter ni descendre, et invoquant à haute voix tous les saints du paradis, qui lui furent moins en aide que nos épaules. Trois ou quatre des nôtres, inattentifs et indociles, laissèrent échapper la corde gluante qui leur servait d'appui, roulèrent d'une certaine hauteur, et faillirent se briser la tête et les membres sur le sol qu'ils venaient de quitter.

Enfin, après de grands efforts, nous parvînmes à l'entrée de la grotte, et nous saluâmes le soleil avec amour. Pendant quelques jours, à notre lever, nous nous demandâmes des nouvelles de nos fatigues et de nos contusions, que nous ne tardâmes pas à oublier. Quant aux lieux souterrains où nous avions passé plusieurs heures d'étude, ce sont des souvenirs qui restent éternellement gravés dans la mémoire, et que nul phénomène ne peut ni détruire ni affaiblir.

CHAPITRE IX.

Le Bord.

NOS SOIRÉES. — LE PRINCE DE BUTERA. — LE JEU. — LE PRINCE DE BAVIÈRE. — MADAME MARACCINI.

Notre voyage touche à sa fin... Nos courses ne seront perdues ni pour notre instruction, ni pour nos plaisirs, qu'il est toujours sage de faire entrer en ligne de compte.

Les voyages lointains ne sont pas si aisés qu'on se l'imagine, et il faut bien se garder de considérer les fatigues des excursions par terre et les dangers des périls sur mer comme les obstacles les plus difficiles à vaincre..... Il est d'autres considérations, puissantes, impérieuses, qu'on ne doit pas négliger, et peut-être tirera-t-on de mes dernières pages une conclusion tout entière au profit de la *science du bien-être*, si importante pour bien voir et bien décrire. Il y a des gens pour lesquels l'harmonie est le désordre... Prenez-y garde! Choisissez autant que vous le pourrez vos compagnons de voyage. Le hasard nous avait rassemblés; mais, comme le but de nos courses était tout scientifique, tous les souscripteurs furent d'accord pour la direction que nous devions

suivre. D'ailleurs, notre itinéraire était notre charte, et le capitaine du bâtiment n'y pouvait rien changer.

Quant aux dames qui ont fait tout le voyage, nous les avons quittées avec un vif sentiment de regret, et nos égards pour elles nous furent toujours moins dictés par la politesse et le sentiment des convenances, que par leurs grâces et leur mérite personnel, qui commandaient le respect.

Chacun pourtant, au bout de quelques semaines, s'était fait des habitudes et donné de nouveaux amis. On n'est jamais parfaitement heureux tout seul, et, en voyage surtout, l'égoïsme est un vice qui tue toutes les jouissances.

Les jeunes gens, pendant les traversées, formaient ordinairement cercle autour des dames, ou s'exerçaient à la gymnastique; puis on se retrouvait aux heures des repas. Là seulement les conversations devenaient générales; les lieux que nous venions de quitter, ceux que nous allions parcourir, les petites médisances, la beauté du temps et le calme ou l'agitation de la mer en faisaient généralement les frais.

La politique cependant, usurpatrice jusque sur un navire, mettait souvent en émoi toutes les opinions, réveillait de vieux souvenirs, et classait les voyageurs par catégories. Le prince de Bavière essaya vainement de l'exclure de nos dîners; mais on ne tint pas compte de sa mauvaise humeur, car nous n'étions pas dans ses domaines, et chacun défendit ses convictions avec des armes qui, quoique loyales, n'en étaient pas moins acérées. Je suis encore à comprendre comment de sem-

blables discussions, si souvent répétées, n'ont pas fait naître parmi nous plus de sanglantes catastrophes.

Ce qui nous frappa le plus pendant le voyage, ce fut le changement opéré dans l'esprit et les opinions de quelques personnes, relativement à leur façon de voir en politique.

Quelques légitimistes surtout nous étonnèrent par la hauteur des vues qu'ils montrèrent vers la fin de la campagne, eux qui, à leur arrivée à bord, nous avaient effrayés, j'allais presque dire scandalisés, par les radotages des temps passés.

« Y a-t-il quelque chose de plus anti-social, de plus immoral qu'un roi absolu, nous dit un jour le baron de N., même avec Henri V... que je vénère, et qui seul peut faire le bonheur de la France? Il nous faudrait une constitution forte et sacrée. Tout ce que j'ai observé de ridicule dans le régime papal, d'absolu dans le royaume de Naples et de tyrannique dans le gouvernement turc, m'a guéri de certaine fièvre, qui, je l'espère, ne me fera plus souffrir... » C'est ainsi que les voyages modifient ou changent même les idées qui ont pris racine dans nos têtes dès les plus jeunes années; eux seuls ont ce pouvoir.

Le prince de Butera, maintenant ambassadeur de Naples à Paris, avait aussi sa manière de voir, qu'il exprimait souvent en termes fort précis. Quand on lui parlait de réformes politiques en Italie, il répondait: « A quoi bon! le peuple n'en voudrait pas; les Napolitains surtout se trouvent très-heureux. Dailleurs, il me semble impossible qu'on puisse former jamais un seul

royaume de l'Italie, parce que toutes les villes ont des titres égaux pour vouloir devenir capitale... Si les mendians, si les lazzaroni couchent dans les rues ou sur la grève, c'est que cela leur convient; s'ils n'ont pas de vêtemens, c'est qu'ils n'en ont pas besoin, et s'ils fuient le travail, c'est que le travail est l'esclavage, et que cette liberté de paresse et de misère est du moins une liberté. » Du reste, je dois déclarer que le jeune roi de Naples est très-populaire et très-aimé dans toutes les classes de la société.

Le jeu, pendant les plus longues traversées, était notre amusement favori, et je n'ose pas dire avec quelle ardeur nous nous attaquions. L'or roulait sur les tables comme aux belles soirées de Frascati; mais je me hâte d'ajouter que les joueurs étaient de trop bonne compagnie pour se fâcher ouvertement des pertes énormes qu'ils faisaient parfois en une nuit. Le prince de Butera, sage et prévoyant pour nos plaisirs, avait apporté de Smyrne une roulette qui ne nous tenta point. Il en fut pour son acquisition, d'autant plus qu'il n'y avait que vingt-quatre numéros, et que les avantages des banquiers eussent été de dix-huit pour cent sur chaque mise.

Quant au prince de Bavière, il se tenait presque constamment couché dans son long fauteuil, même en dînant. Dès les premiers jours, il fit entendre des récriminations qui ne purent nous convenir; et, malgré son invitation de faire trève à quelques chants patriotiques, il fut souvent contraint à feindre de dormir, pour ne pas froncer le sourcil aux strophes de la *Marseillaise* et du

Chant du départ que les échos d'Athènes et de Modon ont si souvent répétés...

En route, croyez-moi, mieux vaut un roturier qu'un prince, pour cent mille raisons que vous comprendrez comme moi.

La présence des dames aimables qui firent le voyage avec nous n'a donné lieu à aucune scène fâcheuse..... C'est presque un miracle. Dames et princes, point ne voulons de vous dans nos longues traversées.

N'allais-je pas oublier de parler de madame Maraccini, surnommée la Calypso de Smyrne, et que le livre de la *Contemporaine* nous avait donné envie de connaître?... Son hôtel, en effet, est le plus élégant et le mieux tenu de tous ceux que j'ai vus depuis mon départ de France, et je porte le défi aux voyageurs de résister aux aimables instances qu'on leur fait pour les y retenir. Le bonheur de la dame du lieu est de loger des jeunes étrangers, pour les aider des conseils de son expérience. Son costume grec lui sied à merveille; mais, hélas! quarante ans d'une vie assez agitée ont couru sur cette figure encore belle, et la coquetterie, à cet âge, est plus qu'un défaut, c'est un ridicule. Cependant tous mes compagnons de voyage n'ont pas été de mon avis, puisqu'elle a vu à ses pieds MM. * *, qui ont eu l'extrême obligeance de payer son voyage de Smyrne à Constantinople.



Lazaret.

QUARANTAINE. — ACCIDENT FACHEUX. — LE VIEUX PRÊTRE ET LA PESTE. — MARIAGE PESTIFÉRÉ.

Nous voici à Malte, que nous n'avions pas quittée sans regrets, et que, d'après notre itinéraire tracé d'avance, nous espérions revoir encore une fois.

Le lazaret où nous jetons l'ancre est situé en face de Lavalette. Cet édifice immense, qui peut contenir plus de trois mille personnes, est l'ouvrage des chevaliers de l'ordre, qui y ont dépensé des sommes énormes. Il est divisé en plusieurs corps, afin de mieux classer les navires selon leur état de santé ou leur tonnage.

Une quarantaine de seize jours seulement, au lieu de vingt-sept, nous fut imposée, parce qu'on voulut bien admettre notre bâtiment comme vaisseau de guerre.

Pour obéir aux réglemens du lazaret, nous fûmes obligés de débarquer tous nos effets, et chacun de nous se prépara, avec un zèle minutieux, à embellir autant que possible le logement qui lui était réservé; quelques-uns louèrent des meubles à Malte; d'autres se firent apporter le dîner de la ville, tandis que les Lucullus de la campagne, bons vivans même dans la maison des malades, prirent des cuisinières pour leur service particulier.

Le jeu vint aussi à notre aide, et je dois dire que les parties, déjà fort chères pendant tout le trajet, devenaient

parfois très-meurtrières. Une plus longue quarantaine eût peut-être porté atteinte à la fortune de quelques-uns d'entre nous.

C'est ici surtout que les caractères individuels et généraux se dessinaient d'une manière exacte et tranchée. En général, le prince de Bavière passait son temps à nager, dormir et manger... Qu'en conclure?... Les dames faisaient du sentiment et lisaient des romans; les Italiens racontaient leurs galantes aventures; les Allemands passaient une partie de la journée et souvent même de la nuit à fumer; les Anglais buvaient du Champagne, et les Français chantaient et parlaient politique tous à la fois..... Mais, comme il est des circonstances où tout esprit devient créateur, nous avions imaginé un genre d'occupation qui nous a fait passer bien des heures joyeuses : c'est ce que nous appelions la course aux mouches, que nous exécutions de la manière suivante.

Rangés autour d'une table, chacun de nous tenait entre ses doigts un morceau de sucre d'égale dimension. A un signal donné, le morceau de sucre était abandonné, et celui sur lequel la mouche venait s'abattre la première valait à son maître une poule de quarante ou cinquante fr., selon le nombre des joueurs, qui mettaient chacun une piastre forte. La joie était grande pour le vainqueur, et l'on ne saurait croire avec quelle anxiété nous suivions de l'œil, dans leur vol inconstant, ces pauvres mouches, qui se montraient si importunes lorsqu'elles étaient étrangères à nos jeux... Egoïstes que nous sommes!...

La natation était pour nous un besoin d'hygiène et

une partie de plaisir. Quant aux promenades en bateaux, nous nous faisions une vraie fête de rivaliser d'adresse au milieu des vagues; mais il eût été imprudent à nous d'approcher la terre de trop près, car les sentinelles avaient ordre de faire feu à la moindre tentative de débarquement. Il n'y pas encore deux ans qu'un Maltais, de retour de Tunis, fut victime de sa tendresse paternelle. Du lazaret, où il devait rester six jours, il apprit que son fils était très-malade et qu'il l'appelait sans cesse. Dans son impatience, il détache une barque à minuit, et, espérant tromper la vigilance des sentinelles, il la poussa doucement vers la ville; mais un coup de fusil trop bien dirigé l'étendit presque mort dans son embarcation. L'on accourt, il donne son nom, on se hâte d'aller prévenir sa femme, qui arrive et se jette toute en larmes dans ses bras; elle veut retourner auprès de son enfant, mais les soldats la conduisent de force au lazaret, parce qu'elle a touché son mari, qui n'avait pas purgé sa quarantaine, et le père rendait le dernier soupir quand la pauvre mère recevait la nouvelle de la mort de son fils, qu'elle aurait peut-être sauvé. Car qui peut remplacer les soins maternels ?

De semblables malheurs sont déplorables, j'en conviens; mais, quand on songe aux terribles conséquences qui pourraient résulter d'une imprudence ou du peu de surveillance des gardes, on n'a pas le courage de blâmer la sévérité des lois et réglemens à l'usage des établissemens de quarantaine. Il existe peu de villes maritimes qui n'aient eu à se repentir d'avoir oublié que la rigueur est ici un devoir et la tolérance un crime.

Comme tout le monde le sait, les lazarets sont établis pour retenir pendant un temps déterminé les voyageurs et les marchandises qui arrivent des pays où règnent des maladies contagieuses. Si l'on excepte le choléra, la peste est certainement la maladie la plus dangereuse que l'on connaisse; mais, du moins, peut-on s'en préserver par l'isolement, et, sous ce rapport, les lazarets sont des établissemens de haute prudence, quoique, dans ces derniers temps, le docteur Chervin ait voulu en nier l'utilité; mais, dans le siècle où nous sommes, que ne nierait-on pas pour faire de l'opposition?

Les renseignemens que j'ai puisés sur les lieux m'ont appris que les Francs qui habitent le Levant sont rarement atteints de la peste, tandis qu'elle exerce souvent d'affreux ravages sur les Turcs et les Juifs, surtout sur ceux de la basse classe, qui n'ont pas les moyens de se soigner et de se procurer les aisances de la vie. A Smyrne, vit encore un vieux prêtre grec qui, atteint de la peste, fut abandonné et déclaré mort par tous ses amis. On plaça le fatal drapeau noir sur sa maison, et défense fut faite par l'autorité d'y pénétrer sans les formalités prescrites en pareille circonstance par les conseils de salubrité publique. Quatre jours après, on ouvrit la maison pour enterrer ce malheureux, et pour brûler les meubles et les vêtemens qui lui avaient servi; mais quel fut l'étonnement général, en voyant un homme presque rétabli, tandis qu'ils venaient enlever un cadavre! Il avait ouvert avec un canif tous les bubons pestilentiels qui s'étaient manifestés, et ce courageux vieillard se plaît à raconter son évènement mira-

culeux aux personnes qui lui manifestent le désir de le connaître. « La peste n'est rien, dit-il, en comparai-
« son des souffrances que j'ai éprouvées aussitôt que
« la raison m'est revenue : mes amis avaient fui ; j'appe-
« lais sans cesse, et personne ne répondait à ma voix.
« J'étais prisonnier dans une chambre à coucher, et je
« n'avais pas la force de sortir de mon lit. Mon chien
« était mort à côté de moi depuis vingt-quatre heures.
« J'avais pour me désaltérer de l'eau corrompue dans
« laquelle j'avais déjà pris deux ou trois bains. Oh ! non,
« personne ne peut comprendre les angoisses et les souf-
« frances qui ont torturé mon âme. Jamais la religion
« ne s'était révélée à moi plus sublime, et je promis à
« Dieu que, si je réchappais de cette affreuse position,
« je consacrerais le restant de ma vie au soulagement
« des pestiférés. J'ai mis mon vœu à exécution ; on
« m'appelle auprès des malades atteints de la peste,
« lorsque la médecine s'avoue impuissante. Mon trai-
« tement est fort simple : il consiste seulement à donner
« du quinquina et une infusion de mélisse ; je prescris
« la diète ; j'ouvre les bubons quand cette opération est
« nécessaire. Je soutiens le courage des malheureux par
« mes exhortations évangéliques, et, comme Ambroise
« Paré, je leur dis : *Je vous soigne, mais Dieu seul*
« *peut vous guérir*. Par ces moyens simples et philo-
« sophiques, j'ai sauvé un grand nombre de personnes
« qui, comme moi, auraient peut-être éprouvé toutes
« les horreurs d'une mort lente et hideuse. » Dans tout l'Orient, l'abandon est le premier et le seul remède que les médecins administrent. Cette atroce proscription

est toujours prévue par la foule, qui s'empresse de prendre la fuite au premier soupçon de peste. Les Turcs seuls montrent plus de philanthropie, tandis que, parmi les Francs, on a vu des mères abandonner leurs enfans, sur de simples soupçons de contagion.

Une petite anecdote sans importance, pour colorer moins tristement le tableau.

La peste régnait à Smyrne en 1831. Un jeune fiancé, après le bal donné pour sa noce, conduit sa jolie compagne dans la chambre nuptiale; à peine veut-il essayer de peindre sa passion et son bonheur, que de longs vomissemens s'emparent de la jeune épouse, qui tombe suffoquée... Le mari épouvanté appelle ses domestiques; ils accourent, et le résultat de leurs observations est que la mariée est atteinte de la peste. On la laisse presque seule jusqu'au lendemain. Le mari lui-même est épouvanté; il monte à cheval, et le voilà, à bride abattue, se dirigeant vers un maison de campagne qu'il possède à dix lieues de la ville, et où il attend des nouvelles de sa chère moitié... Au bout d'un mois, on lui répond que madame est guérie; mais il avait encore un voyage d'un mois à terminer, sans doute pour être plus certain de la parfaite guérison. De l'autre côté, le temps avait été trop bien utilisé; la reconnaissance pour des soins empressés avait fait, dit-on, succomber la jeune femme, sensible aux sermens d'amour d'un voyageur que la peste n'avait point effrayé. Des vomissemens eurent lieu encore, mais la peste leur était aussi étrangère qu'elle l'avait été au premier évènement. Le mari ombrageux fut père sept

mois après. Il eut beau compter sur ses doigts, il n'y trouva jamais le chiffre qu'il cherchait, et il n'osa cependant pas proclamer son malheur, dans la crainte d'être contraint à proclamer aussi sa lâcheté...

Enfin notre quarantaine fut levée, et, le soir même, nous reçûmes une gracieuse invitation à dîner chez lord Ponsomby. Après le repas, qui fut splendide et joyeux, eut lieu une grande revue des troupes où assista le prince de Bavière, devant lequel les drapeaux s'abaissèrent, comme on l'avait fait pour le duc de Joinville dans une semblable occasion.

L'Amiral Brigss donna un bal très-brillant où nous fûmes également priés; et, à onze heures, un magnifique feu d'artifice fut tiré de la rade, et éclaira la ville jusqu'à une heure du matin. Le coup-d'œil en était ravissant.

C'était déjà un avant-coureur des plaisirs européens que nous allions retrouver; et, dans notre impatience de saluer, après une si longue absence, les côtes de notre patrie, nous trouvâmes fort monotones les derniers jours de notre relâche à Malte.

Mais nous partons... Encore la Sicile et l'Etna... et puis l'Italie, toujours jeune et riante, et puis Naples, toujours belle et majestueuse, et le Vésuve, qui mugit et menace... Nous entrons dans la rade...

Nous sommes chez nous... Que ce voyage a été de courte durée!...

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

DESSINS.

Les quatorze sujets représentent : 1° une jeune fille du Valais, 2° la galerie Gondo, 3° le Simplon, 4° un brigand napolitain, 5° la duchesse de Berry à côté de Lucchesi Palli, 6° portrait du roi de Grèce, 7° un berceau grec, 8° une mosquée, 9° un prêtre turc menacé par un Grec, 10° soldats mahométans, 11° funérailles, 12° cérémonie de l'ablution, 13° bain de femmes, 14° un marchand d'esclaves.

CHAPITRE III. — SICILE.

CHAPITRE IV. — ILES IONIENNES.

CHAPITRE V. — GRÈCE.

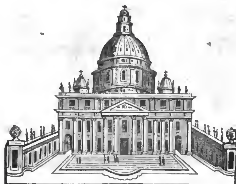
CHAPITRE VI. — TURQUIE.



Capucin de Palerme.



Pèlerins.



Saint-Pierre de Rome.



Vue de Venise.



Ruines de Patras.




Palycare ou soldat grec.


Danse de Derviches.


Danse d'Arméniens, à Smyrne.


Temple de Jupiter, à Athènes.


Tombeau d'Hassan.



